REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XLIV. — 1er MARS 1918.

I

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1918

054
R3274
1918, v. 22

APR 5 1919
146067
Bind. Per.

SANGUIS MARTYRUM[1]

PREMIÈRE PARTIE

Semen est sanguis christianorum...
(TERTULLIEN, *Apologie*, 50.)

Le caractère de tout héros, en tout temps, en tout lieu, en toute situation, est de revenir aux réalités, de prendre son appui sur les choses et non sur les apparences des choses.
(CARLYLE, *Les Héros*.)

PROLOGUE

Valérien et Gallien étant empereurs de Rome, Aspasius Paternus et Galerius Maximus proconsuls d'Afrique, Caius Macrinius Decianus légat impérial pour la Numidie, — les événemens qu'on va lire se déroulèrent dans les mines de Sigus et sur le territoire de Cirta, de Lambèse et de Carthage, colonies très illustres.

Qu'on ne cherche point dans ce récit ce qu'on appelle une « résurrection historique, » une œuvre de dilettante ou d'érudit, qui s'applique à faire revivre et à faire comprendre tout ce qui, dans l'héritage du passé, est décidément mort et inintelligible pour nous. Il ne s'agit ici que de ce qui vit toujours, *de ce qui nous est éternellement contemporain dans la plus lointaine histoire. En un temps où l'héroïsme abonde, il n'est peut-être pas inutile de savoir quelle espèce de héros furent les saints et les martyrs, et, en nous demandant pour quoi ils sont morts, de dégager, avec le sens mystique, la signification humaine de*

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1918.

leur sacrifice. Et ce récit de sanglantes horreurs est destiné encore à rappeler que les grands chocs de peuples, les misères, les dévastations, les atrocités les plus sauvages, les cruautés les plus savantes et les plus infernales, les pires retours à la barbarie ne sont point choses nouvelles qui doivent nous surprendre et affoler notre jugement; enfin, qu'il n'est âge si sombre, terre si désolée, qui n'ait eu son rayon de joie, son petit jardin secret, plein d'ombrages et d'eaux vives.

Telle est la règle de l'humanité. Malgré l'effort persévérant des soldats du Bien, le Mal persiste invaincu. De là vient, avec la loi du sacrifice, la nécessité périodique du martyre, c'est-à-dire du témoignage en faveur de la justice et de la vérité. Le martyre n'est point de l'archéologie. Les martyrs ne sont point des ossemens poudreux enfouis dans les niches des catacombes, ou dans les auges de pierre des nécropoles. Leur sang est une vivante semence qui doit fructifier jusqu'au dernier jour. Leur geste se renouvelle indéfiniment. Au temps de l'évêque Cyprien, après une longue paix de l'Église, on pouvait croire que l'ère des martyrs était close. Et voilà que Cyprien, lui aussi, comme autrefois Félicité et Perpétue et tous les confesseurs africains, dut quitter sa villa de Carthage et les doctes entretiens sous la treille, à l'époque des vendanges, pour s'en aller vers une vendange imprévue et terrible et jeter sa chair au pressoir de l'éternel vendangeur.

I. — PRINTEMPS CHRÉTIEN

Il devait être près de la onzième heure lorsque les voyageurs, après avoir descendu une forte pente, au flanc d'une colline boisée, se trouvèrent tout à coup en face d'une rivière. En ces premiers jours de mai, la lumière se prolonge très tard. Derrière les parasols des pins, criblés de rayons aigus et vifs comme des aiguilles de cristal, l'orbe éblouissant du soleil s'inclinait à peine vers les cônes violets des montagnes.

Sans même la présence des deux légionnaires à cheval, qui précédaient le convoi, le nombre des serviteurs, la netteté de leur accoutrement, la bonne apparence des bêtes de somme eussent annoncé tout de suite le cortège d'un personnage important. Le jeune soldat brun, qui marchait en tête, arrêta brusquement sa monture devant la tête du pont en dos d'âne,

dont l'arche unique était rompue. Les pluies printanières avaient fait déborder la rivière torrentueuse et emporté une des piles. Cependant, en bien des places, le lit caillouteux était à sec. Au milieu, par une sorte de chenal profondément raviné, une masse d'eau écumeuse et jaunâtre précipitait son cours inégal, en rebondissant contre des obstacles invisibles et en roulant des paquets d'herbes et de branchages. Alors, un des muletiers se détacha de la colonne, retroussa vivement autour de ses reins sa longue blouse de toile jaune rayée de blanc, et, s'appuyant sur un bâton ferré, il s'apprêta à descendre dans le lit de la rivière, pour voir si les chevaux et les mulets pouvaient passer : ceux-ci, stupides, se seraient laissé entraîner par le courant et noyer infailliblement, sans essayer même de se sauver. On jeta au muletier une longue corde, qu'il noua à sa ceinture, afin qu'on pût le retenir, si, par hasard, le courant l'emportait.

Trapu, carré d'épaules, épanoui de figure, l'homme s'avançait avec précaution, en tâtant, au fond de l'eau, du bout de sa matraque, les galets aplatis sur lesquels glissaient ses pieds nus. Arrivé au milieu du chenal, il s'immobilisa tout à coup, comme saisi par la fraîcheur de l'eau plus profonde, et, retournant vers ses camarades sa lourde face hâlée et luisante de sueur, il leur cria par plaisanterie :

— Ah! mes enfans, le bon bain!...

Du haut de la berge, le chef des muletiers, grand homme maigre, aux yeux d'un gris métallique comme ceux des chats, l'encourageait par ses flatteries, attestait les autres hommes qui suivaient du regard le muletier audacieux :

— Voyez Bos! Il ne tremble pas!... Ah! il n'a pas volé son nom, celui-là! Solide comme le bœuf sur ses quatre pieds, il faudrait un déluge pour l'ébranler!

Courbé sur son bâton, Bos allait toujours à pas prudens : il avait de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Puis, ses mollets trapus émergèrent; il sortit du chenal, atteignit l'autre berge, et, se retournant de nouveau vers ses compagnons, il lança d'un ton triomphal :

— On peut passer, fils de Dieu! Faites avancer vos bêtes!

Le soldat brun, qui maintenait son cheval avec peine, piqua des deux le premier. L'autre légionnaire le suivit, puis les trois muletiers tenant par la bride leurs bêtes chargées d'ustensiles,

de couvertures et d'appareils de campement; puis les serviteurs, montés sur de petits chevaux numides, le cubiculaire, le cuisinier, le chef des écuries. Les maîtres étaient restés assez loin en arrière. Enfin, il y avait un jeune nègre, qui remplissait l'office de coureur et qui, pour tout bagage, portait une boîte ronde, en buis, qu'il pressait avec tendresse et ostentation contre sa poitrine. Derrière les serviteurs, à distance respectueuse, l'attitude un peu embarrassée et hésitante, venaient deux étrangers, qui s'étaient joints au convoi, pour profiter d'une si imposante escorte et surtout de la protection officielle des deux légionnaires : car cette région forestière de la Numidie passait pour être infestée de brigands. L'un de ces individus était un gros homme pâle, à la figure molle, encadrée d'une barbe d'un noir intense, et qui traînait à l'arçon de sa selle un coffre bariolé et muni de fortes ferrures. L'autre, maigre, les cheveux crépus, le regard oblique et mauvais, dissimulait sous sa tunique tout un cordon de sacoches en cuir jaune, qui lui gonflaient le ventre ridiculement.

Lorsque tout le convoi fut de l'autre côté du pont, Jader, le chef des muletiers, compta son monde; puis, attachant son mulet à un arbuste épineux, il prononça du bout de ses lèvres minces :

— Reposons-nous un instant, pour donner aux maîtres le temps d'arriver!

On s'assit sur l'herbe déjà flétrie, sur des troncs de chênes verts abandonnés par les bûcherons, ou sur des amas de roseaux secs que l'inondation avait charriés jusque-là. Instinctivement, des groupes se formèrent. Les soldats et les étrangers se tenaient un peu à l'écart des serviteurs. On sentait qu'ils n'étaient pas familiarisés les uns avec les autres. Cependant Saturninus, le gros homme au coffre bariolé, les suivait depuis Carthage, où il tenait une boutique de curiosités et de menus objets en bois de citronnier, à main droite, en sortant du Forum, proche le quartier des parfumeurs. Une sorte de défiance l'environnait. Quant à son compagnon, c'était un cabaretier de Thuburnica, la dernière étape, où l'on venait de passer la nuit. Ayant affaire en pays numide, il avait tellement supplié Mâtha, le chef des écuries, que celui-ci finit par lui permettre de se glisser dans le convoi. Les cabaretiers étant, d'habitude, des gens mal famés qui se livraient à toute espèce de métiers

louches, on le traitait en brebis galeuse. Mais le drôle, fort insolent, payait d'audace.

Les deux légionnaires venaient aussi de Thuburnica, où il y avait un poste de police préposé à la surveillance des routes. Les voyageurs avaient demandé cette escorte au commandant du castellum, simplement pour se protéger pendant la traversée de la zone montagneuse qui sépare la Numidie de la Proconsulaire, contrée particulièrement propice aux embuscades : le lendemain, les deux soldats devaient regagner leur quartier.

Mâtha, qui admirait beaucoup la monture du plus jeune d'entre eux, s'approcha de la bête, un superbe étalon de Maurétanie. Le cavalier s'était assis à l'ombre de son cheval, et, lorsqu'il se fut installé commodément sur une pierre plate, Mâtha le vit ébaucher un geste furtif sous la visière de son casque. Le palefrenier, ostensiblement, traça le signe de croix sur son front. Les yeux du soldat brillèrent :

— Tu es chrétien? demanda-t-il à voix basse.

Mâtha se borna à lui serrer la main, en signe de fraternité. Du coin de l'œil, il lui montra Delphin, le cubiculaire, qui les observait. Cependant, Jader commençait à s'impatienter. Il dit avec humeur :

— Le maître n'arrive pas.

— Mais qui est le maître? lança arrogamment le cabaretier.

Delphin, toisant l'individu, prononça :

— C'est un grand orateur de Carthage!

— Et qui s'appelle?... insista l'homme, d'un ton sceptique.

— Que t'importe, puisque tu ne le connais pas?

— Oh! moi, je ne fais pas tant de mystère pour dire mon nom... Je m'appelle Salloum! Quoique né Maltais, je suis citoyen de Thuburnica et j'ai du bien au soleil.

Alors, le jeune soldat, qui suivait attentivement ce dialogue, se pencha vers Mâtha toujours en arrêt devant le beau cheval maurétanien. Il murmura :

— Qui est-ce, le maître? C'est un des nôtres, n'est-ce pas?

Mâtha, d'un battement de paupières, fit signe que oui, puis profitant d'un moment où nul ne les regardait, il ajouta, très vite :

— C'est Cyprien, l'évêque!

— Cyprien, l'évêque de Carthage?

De nouveau, les paupières de Mâtha battirent, tandis que le

visage brun du jeune légionnaire s'illuminait tout entier. Cependant, le chef des muletiers perdait complètement patience :

— Les maîtres ont dû s'égarer! dit-il rudement. Qui veut aller à leur recherche?

— Moi! dit le soldat imberbe, comme pris d'un enthousiasme subit.

Et il s'élança sur son cheval.

— Je t'accompagne! dit le maigre Delphin, d'un ton bref et soupçonneux.

Le cavalier, pour repasser le lit de la rivière, avait mis son cheval au galop. Mais, comme la montée de la route était raide, il dut bientôt ralentir et prendre le pas. Le cubiculaire le rejoignit à mi-côte.

— Dépêche-toi! lui cria le soldat : moi, j'ai hâte de voir l'évêque Cyprien.

— Cyprien?... qui t'a dit? fit Delphin, la figure de plus en plus brouillée de bile... C'est Mâtha sans doute!... Il aurait mieux fait de se taire, celui-là! Toujours le même!... C'est lui qui nous a attiré ce cabaretier maudit, sans compter ce renégat de Saturninus... Enfin, ce n'est que demi-mal, puisque tu es chrétien, toi aussi... Oh! ne dis pas non! Je t'ai vu faire le signe...

Le soldat éclata d'un grand rire d'enfant, tandis que ses prunelles pétillaient de malice :

— Par le Christ, rien ne t'échappe, à toi! Tu ferais mieux la police que moi! Mais, je t'en prie, aimable frère, ne te courrouce pas. Moi, je suis si content...

Un peu interloqué par ce ton railleur, le cubiculaire dévisagea son compagnon. Ce devait être une jeune recrue! Vingt ans au plus, une moustache naissante, des lèvres entr'ouvertes, comme pour aspirer tous les souffles qui passent, de grands yeux noirs illuminés, des yeux de candeur et de foi, — c'était le disciple, l'âme juvénile et fervente s'élançant d'instinct vers tout semeur de paroles, toujours prête à suivre le voyageur inspiré qui montre le chemin avec son bâton d'apôtre... Mais, sous sa jaquette militaire, son grand manteau rouge et l'aigrette écarlate de son casque, il avait déjà une très fière et très mâle tournure, une prestance qui trahissait le soldat de race.

Delphin, conscient tout à coup de sa laideur, lui demanda sans bienveillance :

— Mais qui es-tu, toi, pour parler si familièrement ?...

Le soldat répondit avec une naïveté pleine d'assurance :

— Je suis Victor, cavalier à la IIIe Auguste, et, pour l'instant, détaché au préside de Thuburnica. Jadis, Cyprien, lorsqu'il était avocat, sauva mon père innocent d'une condamnation et d'une mort infamantes. Alors, tu comprends pourquoi je suis si heureux de pouvoir saluer Cyprien de Carthage !... Mon père, Fabius Victor, se trouvait, à cette époque, en garnison à Théveste. Aujourd'hui, il est vétéran, il demeure à Thamugaddi, là-bas, du côté de l'Aurès...

Et il tendit son bras vers les montagnes lointaines, qui à l'extrême limite de l'horizon, dessinaient sur le ciel comme une haute muraille grise, une muraille de prison, compacte et sans ouvertures.

Ils étaient arrivés au sommet de la côte, et, tout de suite, ils aperçurent, venant à eux, un groupe de trois cavaliers, qui cheminaient au petit trot. Immédiatement, Delphin reconnut son maître Cyprien, accompagné de Pontius le diacre et de Célérinus le secrétaire. Victor considérait avidement le groupe, et, quand ils n'en furent plus qu'à une portée de javelot, il dit très vite au cubiculaire :

— C'est bien *lui*, n'est-ce pas ?... Celui qui est au milieu ?

Il désignait un homme de haute taille, à figure pleine, vêtu d'une ample dalmatique de lin blanc. Une écharpe de couleur brune, comme les bandes de son vêtement, pendait en étole, sur sa poitrine. Maintenu par un cordon rouge, son chapeau conique était rejeté en arrière, inutile maintenant que le soleil était tombé, et les larges bords formaient une sorte d'auréole derrière sa tête chauve. Son front nu paraissait très grand. Son regard aigu et pénétrant sondait de loin les mauvaises consciences.

Delphin, ayant pris un temps, répondit avec importance :

— Oui ! celui qui se tient au milieu, c'est Cyprien, l'évêque !

Précipitamment, le soldat mit pied à terre, et il s'élança d'une telle hâte vers le voyageur que celui-ci dut arrêter son cheval pour ne pas l'écraser. Le jeune homme s'agenouilla, cherchant à saisir, pour le baiser, le pied pendant du prélat, qui se dérobait :

— Père très saint, dit-il, je ne suis qu'un passant pour toi !

Je partirai demain, et, sans doute, je ne te verrai plus jamais. C'est pourquoi je veux que tu me bénisses, afin de pouvoir dire, quand je retournerai là-bas, chez mon père : « J'ai été béni par l'évêque et très glorieux confesseur Cyprien!... »

Celui-ci, habitué à ces démonstrations affectueuses de la piété populaire, ébaucha spontanément le geste de la bénédiction. Mais le soldat, s'étant relevé, regarda l'évêque bien en face et lui dit:

— Je suis le fils de Fabius Victor, le centurion que tu as sauvé... Tu te souviens? Il était païen en ce temps-là. Puis, ayant appris ta conversion, il s'est converti, lui aussi, et il m'a engendré dans la foi du Christ... Ah! comme il parlait de toi! Avec quelle abondance de cœur, si tu savais, père très saint!... Mais toute l'Afrique est pleine du bruit de tes œuvres et de tes paroles...

Cyprien se rappelait en effet. Fabius Victor, le centurion! C'était à l'époque du premier Gordien, l'empereur des colons d'Afrique, lorsque Carthage était continuellement en tumulte. Le soldat, pris dans une bagarre entre civils et militaires, s'était vu faussement accusé d'un meurtre. Non seulement Cyprien le défendit de toute son éloquence, mais il rédigea pour lui une supplique à César; et, comme en ces temps-là il avait déjà l'amour des pauvres et des opprimés, il refusa les honoraires du centurion. Et voilà que celui-ci s'était converti au Christ à l'exemple de son bienfaiteur, convaincu qu'un tel guide ne pouvait pas le tromper... A cette pensée, les traits austères de Cyprien s'épanouirent. Il regarda ce soldat chrétien qui se tenait si fièrement devant lui, et, songeant aux répercussions infinies de la grâce, il lui sembla que ce beau jeune homme était un peu le fils de son âme et comme la récompense de sa bonne action. Il lui dit avec une tendresse soudaine, qui faisait trembler légèrement sa voix :

— Remonte sur ton cheval et viens m'embrasser, mon enfant!

Le cavalier s'étant remis en selle s'approcha de l'évêque qui l'accola et le baisa au front.

Cependant, Delphin, le cubiculaire, s'irritait de cette scène et de la familiarité du soldat, qui l'empêchait d'aborder son maître. Finalement, il se décida à adresser la parole, le premier, à Cyprien :

— Maître, dit-il, nous étions inquiets de toi : c'est pourquoi nous sommes venus... Mais il y a aussi une chose dont il faut que tu sois averti.

Devant les airs mystérieux et la longue figure soucieuse du serviteur, Cyprien fit signe à ses compagnons de prendre les devans. Alors Delphin lui dit, avec de grands gestes dramatiques :

— Maître, tu as vu ce cabaretier, cet homme de Thuburnica?

— Je n'ai rien remarqué! fit l'évêque.

Le cubiculaire baissa la voix :

— C'est un païen, qui pourrait te trahir!

— Comment veux-tu? Il ne sait pas qui je suis...

— Ah! cher bon maître, que tu es confiant!... Ignores-tu combien Mâtha est bavard, comme il aime à se vanter? Car c'est lui qui a permis à cet homme de profiter de notre escorte!

Delphin pensait : « Et Mâtha a dû recevoir pour cela un beau présent. » Mais il n'en était pas sûr, et la charité chrétienne lui défendait de calomnier un frère.

— Acueillons-le parmi nous, dit l'évêque, il vivra un peu de notre vie, il verra ce que c'est que des chrétiens.

— Y songes-tu? Un cabaretier?... un marchand d'esclaves, un vendeur de chair humaine!

— Je lui parlerai, dit Cyprien, avec son intrépidité d'apôtre, convaincu qu'on ne résiste pas à un mouvement de charité.

— Je t'assure, maître, insista Delphin, qu'il y a danger pour toi.

Cyprien demeura, un instant, perplexe, puis il déclara :

— Alors, vois! Fais ce que tu jugeras à propos... Mais, pour plus de sûreté, nous ne passerons pas la nuit à Thagaste, où je sais que doit être, en ce moment, un affranchi de César. Nous camperons dans la forêt. Avertis Jader!

Ravi d'être arrivé à ses fins, le cubiculaire talonna son mulet afin de transmettre plus vite les ordres de Cyprien. Victor alla se ranger derrière le prélat et ses acolytes, comme pour leur faire une garde d'honneur. Quand le fils du centurion passa près de l'évêque, celui-ci le salua légèrement de la main, avec un sourire paternel. Puis, instantanément, ses traits se figèrent. Des pensées graves, et douloureuses sans doute, l'obsédaient. Respectant sa méditation, ses deux compagnons s'étaient replacés à ses côtés. Habituellement taciturne, Célé-

rinus, le secrétaire, n'avait pas de peine à garder le silence. Physionomie ingrate de fonctionnaire, aux yeux flétris et continuellement baissés, il paraissait indifférent à tout, même à sa tâche, qu'il accomplissait néanmoins en conscience. Au contraire, le diacre Pontius, d'un naturel pétulant et communicatif, bridait difficilement sa langue. Avec sa mine naïve, ses yeux à fleur de tête, ses narines trop ouvertes dans une figure trop rose, il était le type du famulus, toujours empressé, toujours prêt à faire écho à la parole ou à la pensée du maître. Le voyant anxieux, il ne put se contenir plus longtemps :

— Mon bon seigneur, dit-il, pourquoi te tourmenter ? Nous arriverons au jour convenu. Tu présideras le concile pour les ides de mai. Et, tu verras, nous célébrerons joyeusement la Pentecôte à Cirta...

Cyprien, perdu dans sa songerie, prononça d'une voix lointaine :

— Si encore il n'y avait que ce concile ! Mais il y a bien autre chose...

Sa tête retomba sur sa poitrine, puis il ajouta :

— Que Dieu m'épargne cette douleur !

Et il ne dit plus rien jusqu'au moment où il fallut franchir la rivière.

Le convoi n'était plus sur l'autre berge. Dès l'arrivée de Delphin, Jader avait donné le signal du départ et l'on s'était mis à la recherche d'un endroit propice pour camper et passer la nuit.

Toujours escortés par Victor le légionnaire, qui trottait à distance, l'évêque et ses compagnons, une fois sortis du lit torrentueux, regagnèrent la route, dont les lacets escaladaient, par de fortes rampes, les hauteurs opposées. On montait vers des plateaux étagés, couverts de pins et de chênes verts et, çà et là, de tamarins et d'oliviers sauvages. Partout les frondaisons forestières déferlaient en une vaste houle moutonnante. Le soleil allait tomber derrière l'horizon. Une fraîcheur exquise s'élevait de toutes ces verdures. Mais Cyprien, obsédé par les mêmes pensées, ne sentait ni ne voyait rien. Il repassait en son esprit les difficultés auxquelles se heurtait son projet de concile. Il savait combien l'autorité impériale était soupçonneuse, de quel œil inquisiteur elle épiait les réunions des chrétiens, surtout les allées et venues des évêques. Réussirait-il

à tromper la vigilance des espions et des gens de police ? Pourtant les précautions les plus minutieuses avaient été prises ! Mais les difficultés étaient peut-être pires du côté des fidèles eux-mêmes. L'évêque de Carthage connaissait par expérience l'entêtement irréductible de certains confesseurs, la sottise obtuse et l'insolence de ces demi-martyrs, qui semblaient n'avoir donné leur sang que pour ébranler la foi, en propageant l'anarchie dans l'Église... Il voyait tout cela avec tristesse. Et cependant les dangers du dehors lui apparaissaient non moins redoutables que ceux du dedans. Voici que des rumeurs sinistres recommençaient à courir. Est-ce que la persécution allait encore une fois se rallumer ?

Et puis, une autre angoisse le torturait, une angoisse plus pénible que toutes les autres, ce à quoi il avait fait allusion tout à l'heure, ce qui, au fond, plus que le concile, déterminait son voyage à Cirta : l'état d'âme de son intime ami Cécilius Natalis, ce rival de gloire et d'éloquence, qu'il avait autrefois converti et baptisé à Carthage. Et voilà que, depuis quelque temps, il le sentait faible dans la foi, — depuis que Cécilius était revenu s'installer et comme s'ensevelir dans ses propriétés de Cirta. Déjà vieux et sans famille, comment vivait-il ? Avec qui vivait-il ? Quelle était la cause de sa tiédeur ? Allait-il, après beaucoup d'autres, apostasier, — lui, personnage illustre, orateur de talent, vanté à Rome comme à Carthage, sur qui toute la province avait les yeux fixés ?... Quel scandale ! Quel coup ce serait pour l'Église ! Mais surtout quel déchirement de cœur pour lui, Cyprien, qui avait amené au Christ cet ami très cher ! Cécilius lui infligerait-il ce désaveu, et cela à la veille peut-être des plus cruelles épreuves pour les âmes fidèles ?...

— *Tio, tio, tio, tiotinn'x !*

Cyprien, comme réveillé en sursaut d'un mauvais rêve, prêta l'oreille avec ravissement. Les trilles mélodieux se répondaient d'un fourré à l'autre. Après l'assoupissement diurne, toute la forêt semblait s'éveiller, elle aussi, pour chanter. Des milliers de rossignols remplissaient ces bois de Thagaste. Subjugué par le chant printanier, l'évêque avait arrêté son cheval, et, accoutumé qu'il était à voir partout des symboles, des signes de la volonté divine et des présages de l'avenir, il crut entendre dans les frêles gosiers des oiseaux chanteurs une réponse céleste aux doutes qui l'opprimaient. Le rossignol, messager

du printemps, lui apportait l'assurance de ce Printemps éternel qui succéderait aux tourmentes du siècle... Oui, qu'importaient les défaillances individuelles? Le temps de la grande fête des Élus était proche...

Il poursuivit sa route plus confiant. A cet endroit, la voie militaire formait un coude le long d'une crête, qui dominait un ravin. En bas, retentissait le fracas d'un torrent. C'était comme un gouffre de verdure où éclataient, par myriades, les pétales aunes des genêts. Une immense couleur d'or et d'émeraude tapissait le ravin, envahissait les collines et les mamelons boisés. Les pins veloutés luisaient dans les pentes et les précipices. En haut, les chênes verts se multipliaient en futaies compactes, coupées par des taillis où s'épanouissait toute une neige végétale, où les boules blanches des acacias se bombaient parmi les cistes et les myrtes en fleur. On aurait dit des tables de communion dressées dans des vergers paradisiaques. Et partout l'odeur des résines et des mauves brûlées de soleil flottait comme une fumée d'encens. Pour les voyageurs carthaginois, au sortir de leurs plaines arides, cette forêt de Thagaste était un enchantement. Ils s'émerveillaient de cette luxuriance, de ces verdures gonflées de sève, de ce murmure perpétuel des eaux courantes...

— *Tio, tio, tio, tiotinn'x!*

A travers les branches, la flûte invisible du rossignol continuait à découper ses mélodies éblouissantes et capricieuses. Ivre de crépuscule autant que la cigale de soleil, la voix d'or de l'oiseau, filtrant sous les ramures, était fraîche comme une source au clair de lune. Cyprien écoutait toujours.

Puis, soudain, au détour d'un fourré, on fut sur un grand plateau dénudé, un herbage au sol inégal et montueux, où des vapeurs naissantes commençaient à ramper dans les lointains. Des vaches rentraient à l'étable, talonnées par des pasteurs qui brandissaient des bâtons Il allait faire nuit bientôt. Le soleil, derrière les montagnes de l'Aurès, n'était plus qu'un disque rouge, dont on apercevait à peine le sommet. Dans l'herbe haute de la prairie, les genêts vermeils brillaient, comme des candélabres d'or aux branches innombrables, tandis que les asphodèles avec leurs tiges longues et minces, leurs petites corolles d'un rose pâle, se détachaient, dans l'air léger, pareils à de sveltes chandeliers. Des pourpres traînaient au couchant; vers

l'Est, des cônes vaporeux s'effaçaient peu à peu dans un ciel violet. Comme halluciné par une Présence surnaturelle, l'évêque tenait ses yeux fixés sur les montagnes du couchant. Une bordure cristalline ondulait derrière les crêtes toutes noires, qui se découpaient avec une netteté un peu dure, sur les rougeurs crépusculaires, tel un fleuve céleste épanché en ruisseaux de diamant sur la cime des monts...

Cyprien cherchait encore un symbole derrière ces formes et ces couleurs extraordinairement splendides, lorsqu'il aperçut, à l'extrémité de la prairie, un homme qui venait vers eux. C'était Jader accouru au-devant du maître. Il avait fait établir le campement à une assez grande distance de la route, derrière un épaulement de terrain. Les fumées des feux, tout de suite allumés, en indiquaient la direction. A gauche, les vaches, toujours poursuivies par les bergers, se précipitaient en désordre vers les étables et quelques tentes de nomades, dont les rayures sombres se distinguaient dans le vert des herbages.

— Maître, dit le chef des muletiers, j'ai fait dresser ta tente, là-bas, derrière ce tas de sable. Delphin ne voulait pas. Il prétendait qu'il fallait aller plus loin dans la forêt. Si cela te déplaît, il est encore temps peut-être pour changer...

Cyprien fit signe que cela lui était indifférent. Alors le muletier, baissant la voix, dit encore :

— Il a voulu aussi chasser le cabaretier, sous prétexte que Thagaste est proche et qu'il peut y trouver un gîte. Mais l'homme, ulcéré, se défend...

En effet, lorsque les voyageurs mirent pied à terre, ils trouvèrent le camp plein d'agitation et de clameurs. Remonté sur son cheval, Salloum, le cabaretier, injuriait Delphin. Finalement, il cria, en tendant son poing :

— Adieu, camarades! Je vous laisse adorer votre tête d'âne et vous livrer en famille à vos orgies dégoûtantes... Ah! ah! ce n'est pas sans raison que vous campez loin des villes et de la police.

Apercevant les nouveaux venus et intimidé par le visage sévère de Cyprien, il tourna bride subitement et, avec toutes ses sacoches gonflées d'argent, il disparut derrière un fourré de lentisques.

L'évêque fut très contrarié de cet incident. Il gronda Delphin : « Pourquoi avoir irrité cet homme? Peut-être qu'on aurait pu

tolérer sa présence, au moins jusqu'à Thagaste. » Puis la joie de se trouver au milieu des siens, dans ce beau paysage apaisant, si doux à l'âme et aux sens, dissipa ces impressions fâcheuses. Il était naturellement gai, et l'habitude des périls, la nécessité d'inspirer confiance à son entourage avaient encore développé en lui cette disposition originelle.

La plupart de ceux qui se trouvaient là, avec lui, étaient d'anciens esclaves nourris dans sa maison familiale. Aussitôt après sa conversion, Cyprien les avait affranchis, mais il était si bon maître que tous avaient demandé en grâce de rester à son service. Jader et ses deux muletiers appartenaient depuis longtemps à l'église de Carthage : ils étaient même ses aînés dans la foi. Au plus fort de la récente persécution, leur fidélité ne s'était point démentie. Il n'en était pas de même, hélas! de Saturninus, le marchand de curiosités, qui, lui, avait lamentablement « faibli. » Cependant il était revenu, en se frappant la poitrine, et sa pénitence paraissait sincère.

Seul, le second soldat de l'escorte excitait quelque défiance dans l'esprit de Cyprien. Il le dévisagea plus attentivement : c'était un Pannonien, gros garçon au teint rose, aux cheveux blonds frisés, que partageait, sur le côté gauche, une raie correcte, l'air stupide et doux d'un mouton, d'ailleurs parfaitement discipliné. Victor, qui devinait les pensées de l'évêque, lui dit avec son insouciance ordinaire :

— Ne crains rien, Père! On peut tout dire et tout faire devant lui. Il ne sait pas un mot de latin, ni de punique : il ne comprend que les commandemens militaires. Nos rites ne peuvent être pour lui que des coutumes romaines, et notre Dieu qu'un dieu de Rome.

Cyprien finit par engager le barbare à s'approcher du repas, que l'on prit en commun : ce fut une véritable agape, que Migginn, le cuisinier, avait préparée aussi copieuse et succulente que possible, comme il convenait pendant cette longue fête du temps pascal. Quand ce fut fini, l'évêque récita l'action de grâces, puis il dit aux convives :

— Frères, achevons joyeusement cette soirée, et, pour que l'heure même du repos ne soit pas exempte des grâces divines, si vous le voulez bien, nous allons chanter un de nos cantiques habituels...

Et, s'adressant au diacre Pontius :

— Toi qui as été lecteur et qui possèdes une belle voix, je te prie, donne-nous le prélude.

Le diacre connaissait par cœur tout le psautier. Aussitôt, il entonna le début du Psaume onzième :

— *Sauve-moi, Seigneur! Il n'y a plus de saints, et les vérités sont diminuées par les enfans des hommes.*

— Non! pas celui-là! interrompit aussitôt Cyprien; un autre, qui réponde mieux à l'allégresse de la Pâque!

Alors Pontius commença le Psaume huitième:

— *Seigneur, notre Seigneur, que ton nom est admirable par toute la terre! Ta magnificence s'est élevée au-dessus du firmament... J'irai voir tes cieux, l'œuvre de tes doigts, la lune et les constellations que tu as créées...*

Les assistans répétaient en chœur les versets qu'ils avaient retenus. Le ciel nocturne, avec son fourmillement d'astres, se déployait au-dessus de leurs têtes, et, tout autour d'eux, sur les genêts et les asphodèles, sur les cistes et les myrtes en fleurs, les lucioles éphémères, étincelles palpitantes, ferventes, innombrables, tourbillonnaient comme une pluie d'étoiles. Quand Pontius chantait seul, il y avait une courte pause, pendant laquelle on entendait, sous les taillis, la mélodie infatigable du rossignol. Mais le chœur des voix pieuses reprenait bientôt, couvrant tous les murmures et tous les bruits. La petite flûte païenne se taisait, perdue dans le grand vent sonore de la harpe royale, tandis qu'au loin les nomades, veillant auprès de leurs feux, se demandaient quelle était cette race d'hommes qui, comme l'oiseau du printemps, semblaient ne vivre que pour chanter.

II. — A THUBURSICUM

Lorsque Cyprien se réveilla sous la tente, il se prit à répéter machinalement les paroles du psaume, que Pontius avait commencé la veille : « *Defecit sanctus!* Il n'y a plus de saints!... » Et cela le frappa d'abord comme un mauvais présage. Mais aussitôt son cœur d'apôtre se raffermit... Si! il y aurait encore des saints, peut-être plus que jamais. La force de l'Esprit divin, inépuisable en son effusion sans fin, ne pouvait manquer même en ces tristes jours. Comme cette forêt, qu'il voyait du seuil de sa tente, ces arbres gorgés de sève, cette prairie soulevée par les germes printaniers, la terre d'Afrique baignée par le sang

des fidèles suppliciés allait faire fructifier la bonne semence...

Il vivait ainsi dans une exaltation continuelle entrecoupée par des retours de froide raison, une raison d'administrateur, positive et clairvoyante, à la romaine. Cette sagesse pratique n'avait rien de médiocre ni de bas, parce qu'elle tendait vers une fin sublime.

Dans le tumulte trivial du campement, il fit ses préparatifs de départ, avec une joie sereine.

Tandis que les deux soldats reprenaient le chemin de Thuburnica, le convoi reformé se dirigeait vers Thagaste. On sortit de la forêt. Les bouquets d'arbres devenaient de plus en plus clairsemés. Bientôt, dans une dépression de terrain, on aperçut le municipe avec ses maisons blanches qui luisaient parmi les verdures des jardins et des vergers. Les poiriers sauvages qui bordaient la route étaient tout fleuris de blancs pétales. Dans l'air subtil du matin, Cyprien se sentait le corps dispos et l'esprit agile. Thagaste, épanouie en sa ceinture verdoyante, brillait devant lui, oasis de fraîcheur et de fécondité sur le seuil des steppes et des sables dont l'haleine brûlante se pressentait déjà. Cyprien, ayant arrêté son cheval, la contempla un instant, et il pensait en lui-même : « Petite ville, je te bénis pour le rafraîchissement que tes bois et tes prés ont donné à mon âme. Puisses-tu, comme eux, être féconde et enfanter à l'Église des fils illustres !... »

Puis il enjoignit à Jader de diviser le convoi, afin de ne point trop attirer l'attention, quand on s'engagerait dans les rues du municipe. Il fit passer en tête Pontius et Célérinus. Lui-même, à une notable distance des muletiers et des serviteurs, fermait la marche. Il avait appris par des frères qu'un affranchi nommé Zopicus, Grec de naissance, devenu procurateur impérial en Numidie, devait séjourner quelque temps à Thagaste, pour y faire des achats de blé. Il était bien inutile d'éveiller la curiosité de ce fonctionnaire avec qui Cyprien entretenait autrefois, à Carthage, des relations d'intérêts et qu'il considérait comme un fourbe capable des pires choses.

On traversa la ville sans encombre. Et puis, voilà qu'au moment où le convoi venait de se reformer, à deux milles environ de Thagaste, on croisa un autre convoi précédé de quatre soldats à cheval. Ils encadraient une voiture de la poste, qui allait au pas et dont les rideaux retroussés laissaient voir

un amas de coussins, où se pavanait, la mine insolente, un personnage au profil bovin et aux gros yeux saillans. C'était lui, Zopicus, le procureur impérial. De loin, Cyprien le reconnut, rien qu'à son port de tête. Immédiatement, il releva très haut son mouchoir de cou, y plongea sa bouche et ses narines, comme pour se préserver de la poussière de la route, mit sa houssine dans la main qui tenait les rênes, et, de la droite, il envoya le baiser de salutation, en passant au grand trot. Le personnage, négligemment, ébaucha le même geste de courtoisie, et ce fut tout.

Néanmoins, cette rencontre désagréable eut pour effet de rappeler à l'évêque de Carthage qu'il n'était pas encore à Cirta. Il lui tardait d'arriver à Thubursicum et d'y trouver, comme il était convenu entre eux, une lettre de son ami Cecilius Natalis. En effet, c'était chez celui-ci, dans une de ses propriétés, que devaient se réunir les évêques. Des difficultés et même des périls graves pouvaient surgir au dernier moment... Et Cyprien recommençait à calculer les chances mauvaises, tout en escaladant les rampes pierreuses de la route qui se rétrécissait en suivant les détours d'une vallée très resserrée.

Le pays devenait de plus en plus austère et âpre. La route montait toujours. Elle allait monter ainsi pendant des lieues, jusqu'à l'étape encore lointaine. De temps en temps, on longeait des ravins aux pentes perpendiculaires qui s'abîmaient d'un mouvement brusque ; et, quand on se penchait sur le bord, on voyait, tout au fond, miroiter au soleil, dans des cuvettes de rochers, les replis d'un cours d'eau, toujours le même, qui disparaissait et reparaissait sans cesse, comme les tronçons d'un interminable serpent. Par les lacets sans fin, entre des couloirs d'une extraordinaire sauvagerie, on atteignait de mornes espaces, et les heures s'écoulaient dans une monotonie désespérante... Le seul incident de cette fastidieuse montée fut l'apparition d'un jeune pâtre qui gardait un troupeau de chèvres efflanquées et qui jouait des airs du Sud sur une flûte de roseau peinte au minium : toute rouge, elle semblait saigner sous ses lèvres. On fit halte un instant pour l'écouter, après quoi l'ennui de la montée parut plus opprimant.

Enfin, à la tombée du crépuscule, on atteignit un faubourg de Thubursicum, simple groupe de maisons, qu'on appelait la Villa Titiana. On devait y passer la nuit, dans une ferme écartée,

à quelque distance de la route, chez un chrétien, averti, le mois d'avant, par Jader qui lui avait donné toutes ses instructions pour le passage de l'évêque. Depuis, le fermier avait dû réfléchir et trouver un tel hôte un peu trop compromettant. Ou bien peut-être était-il sincère, lorsqu'il se présenta tout tremblant devant Cyprien et s'excusa sur la pauvreté de son logis indigne de recevoir un si grand personnage. Mais il s'était arrangé avec un certain Goudoul, qui tenait un caravansérail à l'autre bout de la ville et qui était plus en mesure que lui d'héberger avec toute la décence convenable l'illustrissime voyageur et sa suite. L'hôtelier avait préparé une chambre pour l'évêque, il l'attendait depuis plusieurs jours. Et l'individu affirmait que ce Goudoul était un homme sûr, donnant même à entendre que, s'il n'était pas chrétien, il voulait du bien aux frères. Finalement, après des discussions irritantes, Cyprien, à contre-cœur, dut se laisser persuader.

Le convoi poussa donc jusqu'à Thubursicum, en prenant un chemin détourné, toujours pour éviter de traverser la ville en trop nombreux équipage.

Il faisait presque nuit. On devait être très haut, à en juger par le froid qui vous tombait sur les épaules. L'air était même si vif que Cyprien demanda sa lacerne de laine. Et, tout à coup, au sortir du chemin, bordé par une double muraille en pisé, on déboucha sur un plateau désert où l'on ne distinguait, de loin en loin, que des sépultures. Au revers de ce plateau la ville descendait en amphithéâtre. On n'en apercevait qu'une porte monumentale, dont l'arche très haute s'ouvrait sur un ciel encore tout enflammé par le couchant.

Immédiatement après la porte, les maisons commençaient. Nulle transition entre la brousse et cette agglomération humaine. Cent pas en arrière, c'était la solitude et le silence : ici, l'agitation et le grouillement d'une rue populeuse, bruyante, encombrée d'attelages et de bêtes de somme, bordée de chaque côté par des tavernes, des boucheries et beaucoup d'étalages en plein vent. Le caravansérail de Goudoul se trouvait tout de suite à gauche, appuyé à l'une des piles de la porte. La cour intérieure, avec ses arcades superposées, était presque entièrement couverte par une vigne grimpante, dont les jeunes pousses retombaient en guirlandes jusque sur la margelle des citernes et des abreuvoirs, qui en occupaient le milieu. Bêtes et gens

emplissaient cette cour d'un va-et-vient continu : car les animaux devaient la traverser pour pénétrer dans les écuries aménagées sous les arcades du fond. Dans un coin, des chameaux, les jambes repliées sous leur ventre, ruminaient, en tournant leurs longs cols avec un air de majesté offensée et en faisant claquer leurs babines sur leurs gencives fortement endentées. Près des citernes, des charmeurs de serpens, venus des oasis les plus prochaines, avaient attiré un grand concours de curieux. Et cela fit que Cyprien et son escorte entrèrent presque inaperçus dans l'auberge.

Cependant Goudoul, le maître du logis, accouru au-devant de son hôte, déclara n'avoir reçu aucun messager de Cirta. Ce fut, pour l'évêque, un cruel désappointement, car il avait donné à son ami Cécilius Natalis les plus minutieuses précisions sur la date de son passage à Thubursicum. On allait perdre une journée, peut-être davantage, à attendre sa lettre ! D'ailleurs, pourquoi ce retard, et qu'était-il arrivé?... Cyprien, inquiet et préoccupé, dormit mal dans la belle chambre qu'on lui avait préparée.

La journée du lendemain fut longue à passer pour tous. Cyprien n'osait pas trop sortir, dans la crainte de provoquer des commentaires. Un étranger de son allure et de sa condition ne pouvait guère échapper à la curiosité publique. Alors, pour patienter jusqu'à l'arrivée du messager, il manda son secrétaire Célérinus et se mit à lui dicter une note sur le baptême des hérétiques, qu'il comptait lire, pendant le concile, à ses collègues de Numidie. Désœuvrés, les muletiers et les serviteurs flânaient dans la cour, à regarder les charmeurs de serpens, qui, au son d'une flûte et d'un tambourin, faisaient danser ces reptiles inoffensifs.

Après l'heure de la sieste, le vacarme causé par les charmeurs devint tellement assourdissant que Cyprien dut renoncer à toute velléité de travail. Pour comble d'ennui, la lettre de Cécilius n'arrivait toujours pas. L'évêque envoya Pontius interroger Goudoul à ce sujet, et, comme le diacre rentrait, disant qu'aucun messager n'avait paru, Delphin, le cubiculaire, pénétra dans la chambre, tout agité et palpitant d'une grosse émotion : il venait de croiser Salloum, le cabaretier éconduit, au moment où celui-ci sortait des bains. Le Maltais l'avait accablé d'injures, mais Delphin s'était éclipsé si prestement

que l'autre n'avait pas eu le temps d'exciter un scandale dans la rue.

— Encore ce cabaretier! fit Cyprien, en réprimant un mouvement d'irritation : il va nous attirer quelque avanie!... Je te l'avais bien dit! Pourquoi l'avoir éloigné?...

— Bah! répondit Delphin : demain, il aura perdu nos traces!

Et il s'excusa de n'avoir point caché à son maître cette ridicule algarade. Encore sous le coup de la dispute, son ressentiment l'avait emporté. En réalité, il était entré chez Cyprien pour un autre motif : un homme était en bas qui demandait à entretenir l'évêque dans le plus grand secret.

— C'est l'envoyé de Cécilius Natalis? lança joyeusement celui-ci.

— Non! dit Delphin, c'est un homme que Nartzal, un de nos muletiers, a rencontré chez un marchand d'orge... Mais ils vont t'expliquer eux-mêmes...

Et, sur un signe d'acquiescement, il introduisait, l'instant d'après, les deux individus. Nartzal, maigre et osseux, montrait une figure ascétique, un corps tellement desséché que ses camarades l'appelaient par plaisanterie : « le gymnosophiste. » Presque toujours taciturne, l'air effacé et modeste, il avait pris néanmoins l'habitude de la parole dans les réunions liturgiques : de sorte qu'il s'exprima devant l'évêque sans nul embarras. Il dit que son compagnon se nommait Pastor : c'était un Espagnol de Carthagène avec qui il avait travaillé autrefois à Hippone et à Rusicade. Celui-ci désirait voir Cyprien pour une communication importante. Quant à lui, Nartzal, il répondait de l'Espagnol : c'était un homme sûr, une âme droite, quoique... Et rien qu'en appuyant sur ce dernier mot, il fit comprendre à l'évêque que l'autre n'était pas chrétien.

Cyprien ayant congédié Nartzal, l'Espagnol parla à son tour, l'air gêné, en cherchant ses mots, car il savait mal le latin. Figure inexpressive, brûlée par tous les soleils méditerranéens, fouettée par les vents et les averses, il avait l'air d'une poutre mal dégrossie. Il dit :

— Maître, voilà!... Je suis voiturier. Je fais sans cesse le chemin entre Thubursicum et les mines de Sigus, où je conduis de la farine, du vin, de l'huile, des fers pour les mulets et les chevaux. Cet hiver, un peu après les saturnales, comme j'étais

à Sigus chez le coiffeur, celui qui est près du temple, le garçon qui me rasait me dit : « Connais-tu un homme de confiance pour porter une lettre à Carthage? » En hiver, les occasions sont rares. Je dis oui tout de même. Et, le soir, il m'amena à l'auberge un contremaître de la grande mine, un nommé Mappalicus, de Thuburbo, qui me remit pour toi la lettre que j'ai là dans ma blouse. Seulement, la saison a été si mauvaise que, pendant trois mois, je n'ai pas pu trouver un seul messager pour Carthage... Et puis voilà que tout à l'heure, chez le marchand d'orge, j'ai rencontré Nartzal, qui m'a dit que tu étais ici...

Il porta la main à sa blouse, mais, comme pris d'une défiance soudaine :

— Tu es bien Thascius, le Carthaginois?

— Je le suis en effet! dit l'évêque : car on m'appelle aussi Thascius.

L'homme tira d'un petit sac de cuir des tablettes grossières, comme en ont les intendans pour inscrire leurs comptes, et il les tendit à Cyprien :

— Je te remercie de ta fidélité! dit celui-ci.

Et, ayant frappé dans ses mains, pour appeler Célérinus son secrétaire, il ajouta :

— Donne un *auréus* à cet homme et reconduis-le auprès de Nartzal!

Les tablettes étaient scellées d'un sceau de plomb. Cyprien fit sauter le cachet du bout de son style, et il lut ces mots tracés péniblement dans la cire, comme avec la pointe d'un gros clou :

AU BIENHEUREUX PAPE CYPRIEN, PRIVATIANUS, L'EXORCISTE, BARIC, LE CISELEUR, ET GUDDEN, LE CORDONNIER, QUI SONT DANS LES MINES DE SIGUS, SALUT ÉTERNEL DANS LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.

Nous te saluons, Père bien-aimé, et nous crions vers toi du fond de cet enfer de Sigus, où nous sommes plongés depuis si longtemps que le monde et Dieu lui-même paraissent nous avoir oubliés. Vivant dans des ténèbres perpétuelles, il n'y a plus pour nous ni jour ni nuit, et nous ne savons plus depuis combien d'années dure notre martyre. Nous espérions obtenir la couronne

avec nos autres frères qui, tout de suite, sont morts dans cette géhenne, mais, pour notre malheur, Dieu ne l'a pas permis.

Père bien-aimé, nous sommes à bout de force et de patience. Nous ne voulons pas rester plus longtemps dans ce lieu de torture, qui est aussi un lieu de perdition. C'est un cloaque impur, la sentine de tous les vices. Nous voulons bien mourir, mais nous ne voulons pas perdre nos âmes. Des choses graves se préparent ici. Les misérables condamnés dont nous partageons les souffrances murmurent entre eux et prononcent des paroles de révolte. Or, nous sommes les soldats du Christ, mais non point des séditieux. Nous t'en supplions, cher Cyprien, envoie-nous quelqu'un de tes prêtres avec de l'or pour nous racheter. Nous n'avons pas peur des verges, ni des chevalets, ni des croix, mais nous ne voulons point être éternellement confondus.

Nous souhaitons, notre très cher Père, que tu te portes toujours bien dans le Dieu vivant.

Moi, Privatianius, j'ai écrit et relu. Nous, Baric et Gudden, nous avons signé.

Au bas de la dernière feuille des tablettes, quelqu'un avait tracé d'une grosse écriture maladroite : « *Et salue bien mon frère Eutichianus, s'il vit encore!* »

Des larmes coulaient des yeux de l'évêque, tandis qu'il achevait ces lignes. Il songeait à tout ce qu'elles avaient dû coûter d'efforts, de ruses, de calculs, de persévérance aux malheureux qui les avaient écrites. Oui, que n'avait-il pas fallu pour que cette lettre pût être rédigée et pour qu'elle parvînt jusqu'à lui! Quel espoir invincible, quelle confiance en lui cela supposait! Il en était ému jusqu'au fond de l'âme... Ce Privatianus qu'il avait cru mort, il se le rappelait maintenant : c'était, en effet, un exorciste de l'Église de Carthage. Il était en fonctions lors de son élection épiscopale, à lui Cyprien, et il avait même été un de ses plus chauds partisans. Quant aux deux autres, il les ignorait complètement. Ils avaient dû être condamnés aux mines avec Privatianus pendant la persécution de Dèce, voilà bientôt huit ans! Huit ans! quel long supplice! Il était prodigieux, vraiment, qu'ils n'eussent point succombé!...

Mais comment s'y prendre pour les tirer de là? On ne pouvait pas racheter des condamnés frappés d'une sentence régulière. Alors quoi? Les faire évader?... Et, tout de suite, Cyprien

songea que Cécilius, son ami de Cirta, était un de ceux qui affermaient les mines de Sigus. Sans doute, Cécilius pouvait beaucoup. En arrivant, il lui parlerait de cette affaire... Mais pourquoi celui-ci tardait-il ainsi à lui faire parvenir le message convenu? C'était la faute du messager sans doute...

Le soir, il était tellement excédé par l'attente qu'il se décida finalement à sortir. Pour ne point se montrer dans les rues, il contourna la ville par un chemin extérieur bordé de stèles et de mausolées. Partout des pierres blanches avec des dédicaces aux dieux mânes, des inscriptions en caractères phéniciens, sous une tête de Baal, ou la silhouette gravée d'un palmier entre deux fleurs de lis. Ce chemin funéraire aboutissait à un ravin, en longeant les murs d'un théâtre inachevé. Au bout du ravin, à droite, tout à coup une vision inattendue et charmante arracha, pour un instant, Cyprien à ses tristesses et à ses inquiétudes.

C'était un bassin en hémicycle, prolongé par un parterre d'eau, que, de chaque côté, bordait une colonnade. Au bout du grand canal, au fond de la perspective miroitante, un petit temple en marbre rose, exhaussé par un large escalier, se détachait sur la blondeur fauve d'une colline pierreuse, entre deux peupliers d'Italie, droits comme deux cierges sur leur chandelier. Les jeunes gens qui se baignaient dans le canal troublaient à peine la limpidité de l'eau morte. Les mauves liquides se mêlaient aux reflets roses du ciel et des marbres. Dans l'âpreté et la sécheresse des terres, ces grandes surfaces fraîches et souriantes, ces miroirs enchantés par le crépuscule, et, dans le lointain, le mol ionique du petit temple, tout cela composait un ensemble plein d'une grâce légère et mélancolique, qui n'était point sans noblesse. Cyprien, homme de haute culture, habitué aussi à voir dans toute beauté une image de la splendeur divine, ne pouvait rester insensible à ce spectacle. Il regarda plus attentivement. Ces portiques solennisaient la source du Bagradas, le fleuve nourricier de la Proconsulaire : le temple rose était consacré à la divinité fluviale. Sans doute, on y avait célébré quelque fête dans la journée, car la porte du sanctuaire était encore ouverte à deux battans. Au fond de la cella, on apercevait l'effigie du Fleuve, une statue de bois, que drapait, comme un mannequin, une prétexte de soie bleue ramagée d'argent. Aux environs et jusque sous les portiques,

une foule d'édicules et de petites chapelles étaient consacrés aux sources tributaires du Bagradas.

Ce rappel de l'idolâtrie omniprésente et toujours triomphante fit fuir l'évêque de Carthage. Une rue montante, qui s'ouvrait devant lui, l'obligea à traverser le forum, encombré, lui aussi, de piédestaux, où se dressaient des statues de dieux et d'empereurs divinisés. Tout un côté était occupé par des temples, derrière lesquels on en construisait un autre plus grand... Ces dieux païens, on ne pouvait faire un pas sans se heurter à leurs figures ou à leurs sanctuaires! La terre d'Afrique pliait sous le poids de ses idoles. Comme elles pesaient sur le monde et sur les âmes, ces divinités menteuses! C'était à cause d'elles que, dans les mines de Sigus, des créatures humaines étaient obligées de vivre, comme des bêtes de somme, sous le fouet des gardes-chiourmes; à cause d'elles peut-être que les évêques numides ne pourraient pas s'assembler à Cirta, et que Cécilius, l'ami très cher, allait retirer son cœur à son ami et trahir le Christ...

Quand Cyprien rentra, il trouva enfin, comme pour dissiper toutes ses craintes et tous ses doutes, le message qui avait tant tardé. La lettre de Natalis ne contenait que ces mots : « Tout est bien. Je t'attends avec joie. »

Le lendemain, au petit jour, dans la cour du caravansérail, où les serviteurs de l'évêque dormaient sur des couvertures, il y eut une scène tumultueuse. Pendant le sommeil de Jader, le chef des muletiers, un des serpens des charmeurs, échappé on ne savait comment, s'était enroulé autour de sa tête à la façon d'un diadème. C'est ainsi que, cinquante ans plus tôt, dans une auberge toute pareille à celle-ci, l'empire avait été présagé à Septime Sévère, Africain de Leptis Magna, et célèbre dans toutes les Afriques. Sur quoi les païens qui étaient là se mirent à acclamer le muletier par dérision :

— Salut, Jader Auguste!... Longue vie au nouveau César!

Cyprien, indisposé par cet incident qui attirait l'attention sur lui et son escorte, reprit la route dans un état d'esprit assez sombre. Malgré la lettre rassurante de Cécilius, il pressentait aussi toutes les amertumes de ce voyage, les luttes de toute sorte qu'il lui faudrait soutenir, et, ce qu'il y avait de pire, des luttes contre un ami. Autour de lui, l'aube terne et pâle enveloppait d'une clarté frigide d'immenses ondulations

sans caractère, des montagnes dénudées, aux flancs d'un vert cru et aux sommets pelés et grisâtres. Des nuages couraient dans le ciel balayé. Un vent glacé soufflait, qui courbait jusqu'au sol les tiges roides et sèches des asphodèles.

III. — L'HÉRITIER DES ROIS NUMIDES

Sur son rocher cyclopéen, déjà frappé par le soleil levant, Cirta émergeait peu à peu des brumes matinales. Cyprien, qui avait le sommeil léger de l'homme errant et souvent traqué, s'éveilla dès les premières lueurs de l'aube. Les choses environnantes étaient si étrangères pour lui, le décor de la haute salle si nouveau pour ses yeux, que, tout d'abord, il se sentit égaré dans un lieu inconnu. Il lui fallut un effort de mémoire pour se rappeler qu'il était chez son ami Cécilius.

Arrivé de la veille, il avait erré quelque temps dans la ville, attendant la nuit close, pour suivre un esclave, envoyé à sa rencontre, jusqu'à la maison de campagne, que Cécilius habitait, en ce moment, en face de Cirta, sur l'énorme masse rocheuse, qui se dresse de l'autre côté du ravin. Il était si harassé du voyage qu'à peine avait-il pu toucher au repas préparé pour lui, et, après avoir embrassé son hôte et échangé quelques paroles, il s'était retiré dans son appartement.

A la lumière parcimonieuse des cires, il n'avait fait qu'entrevoir ce somptueux gîte. C'était une grande pièce complètement revêtue de marbre blanc jusqu'à la hauteur du plafond en berceau, où étaient peintes des figures allégoriques et des guirlandes de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Elle avait un aspect clair et joyeux, qui rasséréna l'âme de Cyprien. Levant ses deux paumes ouvertes, l'évêque se tourna, pour prier, vers l'Orient... Puis, étouffant le bruit de ses pas, il s'approcha de la large baie en plein cintre qui éclairait sa chambre et qui s'ouvrait directement sur les jardins. Près de lui, dans les pièces voisines, Pontius et Célérinus dormaient encore.

Extraordinaire d'immensité, de grandeur étrange et sauvage, le spectacle qui se déployait soudain devant ses yeux étonna le voyageur. Les jardins de Cécilius s'avançaient jusqu'au bord de l'éperon calcaire occupé par la villa. De cet endroit, on dominait les gorges de l'Amsaga, la rivière torrentueuse qui enserre dans une de ses boucles le rocher et la citadelle de

Cirta. De l'autre côté du gouffre sonore, sur ses formidables entassemens de pierre, la ville s'étalait, suivant un plan incliné, avec ses toits rouges, ses maisons peintes en bleu, ou blanchies à la chaux. En haut, émergeaient les frontons des temples bâtis sur le forum, le pinacle d'un arc de triomphe. Tout près, séparée seulement de la balustrade par le précipice des gorges, une roche perpendiculaire s'abîmait à pic dans le ravin. Et, par derrière ce gigantesque pylône, comme coulé d'un seul jet de métal, la vue s'étendait sur un vaste cirque de montagnes, un paysage pétré, aux grands espaces fauves ou ferrugineux d'où la vie végétale semblait bannie. Les sommets turriformes se découpaient sur un ciel très pur. L'air était léger, salubre, délicieux à respirer.

Cyprien, tout en se penchant vers le magnifique horizon, se disait que, décidément, son ami Cécilius était toujours le voluptueux qu'il avait connu autrefois à Carthage. On ne pouvait choisir un endroit plus propice que ces hauteurs boisées, pour y établir une résidence d'été. Devant la nudité éblouissante des roches voisines, les verdures de ces jardins étaient déjà un repos pour le regard.

Engagé par la fraîcheur matinale, il descendit vers les parterres. Des arcatures de buis, où se nouaient des roses grimpantes et des volubilis, encadraient les parterres. A l'extrémité de la perspective, un xyste, aux tuiles et aux treillages dorés, déployait ses entre-colonnemens sur un fond vaporeux de montagnes, tandis qu'au centre, dans un massif de lauriers blancs, un tétrastyle coiffé d'un toit pointu abritait une statue de Vénus au miroir. Elle était peinte, de façon à imiter le rose des carnations, la blondeur vermeille des cheveux...

A la vue de cette image sensuelle, l'évêque se détourna, repris par ses soupçons et ses craintes. Évidemment, Cécilius avait tout accepté de l'héritage paternel, sans y rien changer. Nonchalance coupable chez un chrétien! Ainsi, cette chapelle rustique, personne n'avait osé y toucher depuis la mort du maître idolâtre. Tout était encore en place : les cornes de taureau et le pot de fleurs qui surmontaient l'édicule, les colombes en terre cuite plantées aux quatre angles, comme des girouettes sur leurs aiguilles : il n'y manquait que des couronnes et des bouquets... La chose était manifeste : Cécilius continuait à vivre, au moins en apparence, comme avait vécu

son père, païen zélé et adulateur dévot des Césars. Et Cyprien se rappelait que, la veille, en traversant le forum, il avait aperçu au frontispice de l'arc de triomphe, élevé par ce provincial ambitieux, une dédicace à la Vertu d'Antonin Auguste, *Notre Seigneur*, et plus loin, une statue de bronze, qui représentait l'Indulgence de ce même seigneur... « L'Indulgence, la Vertu de Notre Seigneur! » Ces paroles retentissaient comme des blasphèmes aux oreilles de l'évêque. Il n'y a qu'un seul Seigneur! « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face! » dit l'Écriture. Et le dieu que l'on glorifiait ainsi par le marbre et par l'airain, c'était Caracalla, une brute sanguinaire!... Mais quoi! il fallait bien payer les honneurs par des largesses et des apothéoses. Ces dérisoires honneurs municipaux, Cécilius le père les avait tous obtenus l'un après l'autre, tous jusqu'au flaminat perpétuel. Peut-être que le fils, lui aussi, était flamine, comme tant de riches chrétiens qui croyaient pouvoir rester fidèles au serment baptismal, tout en acceptant le sacerdoce de Rome et des Empereurs... Que c'était étrange, en tout cas! Lorsque, la veille au soir, encore oppressé par le souvenir des frères de Sigus, il lui avait parlé d'eux en arrivant, son ami ne s'était guère montré ému de tant de souffrances, et, négligemment, il avait répondu qu'il en dirait un mot à son intendant. Durant tout leur court entretien, il paraissait gêné d'ailleurs, malgré l'exubérance de ses paroles et toute une affectation de joie que pourtant Cyprien sentait sincère au fond. L'âme païenne de ce logis fastueux avait-elle reconquis l'âme du maître chrétien?...

L'évêque songeait ainsi devant la muraille rocheuse de Cirta, lorsque, sous la colonnade du xyste, Cécilius lui-même parut.

— Eh bien? dit-il, à mi-voix, j'espère que tu rends grâce à ma prudence. Il n'était pas possible, avoue-le, de trouver, pour votre assemblée, un lieu plus secret et plus inaccessible. D'un côté, les murs de mes jardins, de l'autre, le puits sans fond des gorges...

Il montrait le gouffre vertigineux, au fond duquel on entendait le jaillissement des cascades et le grondement continu des eaux écumeuses. Souriant, il reprit :

— C'est à cause de toi, cher Cyprien, que je suis venu ici. Oui, pour toi, je me suis refait presque citadin, moi qui ne me

plais que dans ma solitude rustique. Je n'aime pas beaucoup cette maison construite par mon père. Je ne m'y sens pas chez moi : c'est presque un édifice public. Mon père voulait d'abord en faire des thermes pour ses concitoyens. Mais c'était un peu loin de la ville, et puis le monument une fois sorti de terre lui a tellement plu qu'il a préféré le garder pour lui et aménager à côté des bains toute une villa estivale... Quant à moi, je préfère de beaucoup ma campagne de Muguas, à deux mille au plus de Cirta... Cher Cyprien, il faudra que je t'y emmène après ton concile. Tu verras quel cadre charmant pour nos pieux dialogues...

Il souriait toujours avec une nuance d'imperceptible ironie. L'évêque le regardait, essayant de déchiffrer le secret de cette physionomie toujours amène, mais jalousement fermée. Les deux anciens compagnons de jeunesse ne s'étaient pas vus depuis bientôt dix ans. Cyprien constata que Natalis avait vieilli : si sa barbe était restée à peu près noire, ses cheveux étaient tout blancs, bien qu'il n'eût guère dépassé la cinquantaine. Les tempes creusées, les lèvres amincies et tombantes, il avait aux deux coins de la bouche un pli d'amertume et tout son visage, de même que son attitude, trahissait l'usure physique et comme une fatigue de vivre. Il n'était plus que le fantôme du beau jeune homme d'autrefois : à Carthage, ses condisciples le comparaient à la statue d'Hadrien, qui décorait l'orchestre de l'Odéon. Souvenir lointain! Du César voyageur il ne conservait que la fine courbure du nez et les lèvres railleuses. Lui aussi, il avait, jadis, beaucoup erré par le monde. Maintenant, il vivait reclus à la campagne, en désabusé, en voluptueux... Et, plus il l'écoutait et l'observait, plus Cyprien se rendait compte que ses appréhensions ne l'avaient point trompé : la foi de ce nouveau chrétien devait être assez tiède !...

Cécilius, à qui rien n'échappait, lui dit malicieusement :

— Allons, épargne-toi le spectacle de ma décrépitude, et viens voir plutôt là-bas comme j'ai travaillé pour vous, comme j'ai pensé à toi. Je vous ai installé, dans l'atrium des thermes, une salle de séances des plus commodes, vraiment...

Et entraînant Cyprien, il lui fit contourner la maison pour gagner la façade opposée. Cette maison, par sa superficie, sa hauteur, toute son ordonnance architecturale, était un véritable palais. Néanmoins, on sentait les tâtonnemens des

architectes et les changemens dans la destination primitive de l'édifice. Les thermes proprement dits se rattachaient par une soudure visible au reste de la bâtisse assez irrégulière en son plan.

Un esclave ouvrit la porte principale, qui donnait accès dans le vestibule des bains. A droite, une tenture relevée permettait d'apercevoir, à travers une large baie, une salle en hémicycle, aux murs nus, au sol entièrement recouvert de sable :

— C'est la palestre! dit Cécilius avec une certaine complaisance.

En effet, des boules écailleuses, des ballons, comme ceux dont se servent les enfans, étaient éparpillés par terre : « Qui peut bien jouer ici? » se demanda Cyprien, en passant. Mais une foule de curiosités se disputaient son attention. Les pavemens resplendissaient sous ses pas, les murs sonores lui renvoyaient l'écho amplifié de ses paroles. Son ami le guidait à travers des salles en enfilade, séparées les unes des autres par des arcatures à colonnes et à pilastres, et éclairées d'en haut par les ouvertures des coupoles peintes à fresque. Sur un des côtés de l'atrium se creusait une grande abside, ayant au milieu un bassin d'eau froide, où l'on descendait par des degrés. Autour du bassin, une piscine semi-circulaire s'arrondissait le long du mur de l'abside environné d'un portique et tapissé d'arbrisseaux et de plantes vivaces. Ce qui étonnait surtout, c'était la profusion des marbres, l'éclat des mosaïques. Dans cette Numidie riche en minéraux précieux, un tel luxe semblait à peine possible. Cécilius disait à son ami :

— Vois-tu, mon père avait la folie de bâtir, une manie d'ostentation, un besoin d'éblouir ses compatriotes... Regarde ces onyx, ces porphyres, ces quartz cristallins et translucides encastrés dans les coupoles. Il a épuisé les carrières de la région, celle du Filfila près de Rusicade, celles de Simitthu. La Maurétanie elle-même lui a fourni. On peut dire que toute l'Afrique a travaillé pour le plaisir de ses yeux.

Il n'exagérait point. Les murs disparaissaient sous des revêtemens de marbres jaunes et rouges, d'une somptuosité inouïe Des colonnes blondes, tachetées de noir comme des peaux de serpens, encadraient des médaillons et des rinceaux sculptés dans des matières aussi fines et aussi douces à l'œil que des ivoires, nuancés des lilas et des roses les plus tendres, des

colorations les plus rares et les plus harmonieusement fondues.

Ces splendeurs murales n'éclipsaient pas celles du sol. Entre les sièges que Cécilius avait fait disposer par rangs concentriques, autour d'une estrade, on distinguait les figures de la vaste mosaïque, qui recouvrait toute la superficie de l'atrium : des scènes marines superposées, avec des navires et des poissons, des pêcheurs tirant leurs filets, des enfans qui jouent dans le sable de la plage, des quais de stations balnéaires encombrés de kiosques et de pavillons, des embarcadères pour les barques de plaisance. De chaque côté, dans les deux pièces latérales, d'autres mosaïques représentant des néréides se déployaient comme des tapis persans à la trame serrée et aux couleurs éclatantes. Et, parmi toutes ces surfaces, qui chatoyaient et scintillaient de tous les feux de leurs pierres, à la façon d'un immense écrin, le bruit perpétuel des eaux courantes et jaillissantes paraissait plus délicieux à entendre sous le soleil déjà brûlant du dehors, qui filtrait là-haut, à travers les toiles tendues et les ciels des coupoles...

Natalis, qui s'était appuyé contre l'estrade, embrassa d'un geste large la salle de séances improvisée :

— Que t'en semble, dit-il, mon cher Cyprien ? Juges tu que ce sera suffisamment épiscopal pour tes collègues et pour toi ?

— J'aurais préféré la nudité de la palestre, dit l'évêque, visiblement contrarié. Toute cette pompe me gêne. Elle gênera plus encore certains de mes confrères, gens simples et rudes qui vivent dans les bourgades, sur les confins du désert...

Un peu piqué, Cécilius ricana :

— Oui, tu as raison. Que va penser de tout ceci Félix de Bagaï, ou Némésien de Thubunæ, je me le demande !... Excuse-moi, ami très cher. Je n'avais point songé à ces barbares, je n'ai songé qu'à toi.

L'évêque le regarda, d'un air de reproche, mais il évita de répondre directement :

— Et puis, toutes ces figures païennes ! reprit-il en tendant sa main vers les néréides des mosaïques...

— Vous ne les verrez pas de l'atrium, dit vivement Cécilius. Mais pourquoi ces scrupules? Est-ce que des dieux en peinture te font peur ?... Tiens, il y a là, de chaque côté de la piscine, une statue d'Esculape et une autre d'Hygie. Je me suis borné à les faire couvrir d'un voile.

Il souleva légèrement des tentures accrochées à la corniche et qui, tombant jusqu'à terre, cachaient effectivement les statues et leurs socles.

— Pourquoi les conserves-tu chez toi? fit l'évêque avec humeur.

— Elles ont été mises là par mon père : j'aurais scrupule d'y toucher... Et d'ailleurs, que veux-tu que j'en fasse? Veux-tu que je les brise?... Est-ce que tu les briserais, toi?

Cyprien, étourdi par ce coup direct, baissa les yeux et se tut un instant. Il reprit, en cherchant ses mots :

— Les briser?... La colère des foules s'en charge. Sans le savoir, elles exécutent les volontés divines.

— Bon pour les foules! jeta Cécilius, dédaigneusement. Moi je ne vois dans ces figures que de la beauté, — reflet de Dieu.

— Mais tu ne vois donc pas qu'elles sont rouges du sang des nôtres! De l'Orient à l'Occident, le sang des victimes crie l'anathème contre ta hideuse beauté. Songe à tous ceux qu'on a torturés pour elle, qu'on a brûlés, décapités, jetés aux bêtes, rien que sur cette terre d'Afrique!... Songe à nos frères de Sigus!

L'émotion de l'évêque faisait trembler sa voix, mais il sentait bien que son ami ne la partageait pas. Un silence pénible suivit cette première escarmouche. Ils se trouvaient dans une salle en rotonde, contiguë à l'atrium, et peinte en pourpre jusqu'à la frise. Au centre, sur une table de bronze, une horloge hydraulique étageait ses vases et ses tubes de cristal. De part et d'autre, des sièges et des pupitres étaient disposés :

— Ce sera le bureau de vos secrétaires et de vos sténographes, dit le maître du logis avec une négligence affectée.

Au même moment, une sorte de sifflement modulé de l'horloge annonça la troisième heure. Un peu impatienté par l'attitude de son ami, Natalis s'en irrita :

— C'est absurde, cette machine qui siffle!

Puis il ajouta, d'un air dégagé :

— Que veux-tu? mon père avait le goût de ces babioles...

Sur cette phrase, en apparence indifférente, ils se séparèrent : Célérinus venait annoncer à l'évêque qu'un prêtre du clergé de Cirta l'attendait dans son appartement. L'un et l'autre, en se quittant, refoulaient des paroles qui leur montaient aux lèvres, Cyprien par charité, Natalis par une gêne qui venait du trouble de sa conscience. Ils le sentaient : l'accord était rompu

entre leurs pensées, et cependant, à travers ces contrariétés passagères, ils éprouvaient tous deux un ardent désir de resserrer au moins l'union de leurs âmes.

L'heure de la méridienne les rassembla de nouveau. Le repas avait été préparé dans le grand triclinium qui faisait suite aux salles de réception et de conversation Quand Cécilius venait à Cirta pendant l'été, c'était son habitude de manger là non point par goût du faste, mais parce que la pièce, très haute et très spacieuse, était fraîche à toutes les heures du jour et que c'était la seule de toute la villa dont la décoration lui plût.

Dans le fond, trois portes à deux battans s'ouvraient sur les allées ombreuses du jardin, et, de chaque côté, des baies et des fenêtres très larges encadraient des massifs d'arbres et d'arbustes aux frondaisons épaisses. A l'extrémité opposée, une cascade artificielle tombant dans des vasques superposées remplissait un bassin quadrangulaire, d'où l'eau courante se répandait à travers toute la salle, par une foule de petits canaux très compliqués, intriqués les uns dans les autres et revenant sur eux-mêmes, de façon à multiplier la chanson de l'eau en une modulation sans fin et variée à l'infini. Comme un parterre, devant le bassin et jusqu'au seuil du triclinium, s'épanouissait une mosaïque délicate et fleurie, que Cécilius aimait pour sa simplicité. On y voyait un triomphe de Neptune, entouré, aux quatre angles, par les figures allégoriques des saisons. Les silhouettes graciles se dessinaient sous des berceaux de pampres, des rosiers en fleur, des entrelacs d'oliviers et de blés mûrs aux longues tiges minces et aux maigres feuillages élégans. Par terre, un esclave ramassait les olives tombées. Un vieillard portait sur son épaule, aux deux bouts d'une perche, des paniers de raisins. Tous ces jolis motifs brillaient parmi les marbres du sol, comme un tapis de soie blanche brodé à l'aiguille de couleurs vives et légères.

Le maître de maison avait fait placer la table et les lits un peu à gauche, en face d'une des baies. Les verdures pendantes semblaient obstruer les portes et les fenêtres, comme les rideaux de plantes qui tapissent l'ouverture des grottes. Une lumière sylvestre emplissait toute la salle, tandis qu'au dehors un jet d'eau qui fusait sous les feuilles imitait le crépitement de

la pluie. On se serait cru dans une forêt, pendant une ondée, lorsqu'une moitié du ciel est assombrie de nuages, et l'autre, toute riante de soleil.

Un repas frugal, mais exquis, attendait les deux convives. Des plats froids recouverts d'une cloche d'argent reposaient au bord de l'eau, sur la margelle d'onyx et, par une invention un peu recherchée de Cécilius, tout un dessert flottant se rafraîchissait au milieu du bassin, sur de petites trirêmes d'ivoire ou de bois de citronnier, qui portaient des fruits, des confitures, des boissons à la neige...

A la vue de ces raffinemens, Cyprien se récria :

— Pourquoi tant d'apprêts? N'aurais-je pas pu dîner dans ta salle ordinaire?

— Je dîne ici tous les jours, répliqua Cécilius, d'un ton froissé.

Mais il ajouta aussitôt, avec une nuance de tristesse affectueuse, qui toucha l'évêque :

— D'ailleurs, pour toi, rien ne me paraît de trop... Tu ne sembles pas comprendre combien je suis fier de te recevoir, quelle joie surtout c'est pour moi.

Cyprien lui prit vivement la main qu'il serra :

— Si, si! Je comprends tout. Excuse-moi, pardonne-moi. Je sais, je devine tout ce que tu as fait. Je m'en veux de t'en remercier si mal. Mais, vois-tu, il y a un sentiment qui domine en moi tous les autres, même les plus doux : c'est... comment dirai-je? la peine que me cause ton indifférence, non pas certes pour moi, mais pour le Christ peut-être, pour l'Église, pour nos frères!... Ainsi, hier, quand je t'ai parlé de ces malheureux, qui agonisent dans tes mines de Sigus...

— Je t'ai déjà dit que je m'occuperais d'eux, fit Cécilius avec brusquerie.

Ils s'étaient assis au bord des lits, tandis qu'un esclave leur enlevait leurs chaussures. Puis il disposa des coussins sous leurs bras. Sur un signe de Cyprien, Cécilius le congédia. L'évêque, baissant la voix, reprit :

— J'apprends qu'une révolte couve dans les mines. Les confesseurs veulent bien mourir, mais ils ne veulent pas être pris pour des séditieux!

— Une révolte? fit Cécilius, subitement inquiet. Les nôtres peuvent y périr! Je vais avertir le procurateur de l'exploitation...

— Mais comment ignorais-tu que des chrétiens étaient là...

depuis si longtemps, depuis la persécution de Dèce!... Et que, dans cette géhenne, ces chrétiens, des frères, peinaient pour toi, pour entretenir ton luxe?...

L'évêque montrait les mosaïques, les colonnes d'onyx et les fontaines. Natalis haussa les épaules, en homme qui n'attachait à tout cela aucune importance :

— Que veux-tu, très cher Cyprien? C'est mon intendant qui s'occupe de ces choses. Il est païen. Imagines-tu qu'on vienne lui dire : « Tu sais, il y a, là-bas, des chrétiens à délivrer! »

— Alors ton intendant est païen! Ta domesticité aussi, sans doute?

— Je ne contrains personne, dit Natalis. Cependant la plupart de mes serviteurs sont chrétiens, et presque tous ont refusé d'être affranchis.

— Ainsi, tu vis dans une maison à demi païenne, environné de souvenirs et de symboles païens!

— Encore une fois, cher ami, tu oublies que je suis le fils d'un père dont la succession est lourde à porter. Et tu ne sais pas peut-être qu'on m'appelle ici l'héritier des rois numides?... Oui, on prétend que nous descendons par les femmes du bonhomme Syphax, le vieil époux de la belle Sophonisbe. Ces généalogies valent ce qu'elles valent. Toujours est-il que nous possédons, à Cirta, des maisons, et, dans la campagne, quelques villas qui passent pour avoir appartenu aux anciens maîtres du pays. Alors, tu le comprends, cette noblesse, vraie ou fausse, m'oblige à de grands devoirs. J'ai une clientèle immense à nourrir, la clientèle de mon père. Je ne pouvais pas, du jour au lendemain, l'abandonner, lui retirer le pain quotidien.

— Que n'as-tu fait comme moi? dit Cyprien : il fallait vendre ton bien et en donner le produit à l'Église. Cela aurait tout simplifié.

— Pour toi peut-être! Pour moi, c'est bien plus compliqué que tu ne penses.

Cécilius soupira profondément, comme s'il chassait des pensées pénibles, puis il reprit avec vivacité :

— Mais toi, qui parles ainsi, tu as toujours ta villa des Jardins, si j'en crois la renommée.

— Les fidèles ont voulu me la racheter, dit l'évêque, en étendant ses deux mains vides, comme en témoignage de sa pauvreté.

En même temps, ses yeux brillaient d'un air de défi. Les

esprits s'échauffaient, de nouveau. Néanmoins, l'un et l'autre tenaient à rester calmes. Cécilius versa quelques gouttes d'absinthe dans un grand verre d'eau, qu'il but d'un trait. Il reprit plus posément :

— Et puis, cher Cyprien, j'ai à cœur de continuer la tradition de Minucius Félix, qui fut un grand chrétien et un ami très fidèle et très aimant de Cécilius, mon père.

— Ton père est resté païen, dit l'évêque, tout en montrant de la bienveillance et même de la sympathie pour la religion du Christ. C'était aussi la philosophie, ou la politique, de l'empereur Alexandre Sévère. Mais sois sûr que si Minucius eût vécu davantage, il l'en eût blâmé.

— Peut-être! Ce qui est non moins sûr, c'est que Minucius prêchait la conciliation, qu'il croyait pouvoir unir l'enseignement de l'Évangile et ce que la pensée païenne a de plus pur et de plus élevé... Ah! je t'en prie, ne creuse pas un abîme entre nos pères et nous. Laisse-moi croire aussi qu'il est toujours possible de la continuer, cette tradition souriante et si doucement humaine de Minucius Félix.

L'évêque secouait tristement sa tête, et, d'un ton sévère, épiscopal, il prononça :

— Non, c'est une chimère!

Le regard illuminé par une flamme intérieure, il considérait douloureusement son ami :

— Comme toi, dit-il, j'ai cru à la conciliation. Aujourd'hui, ce serait folie. Il y a trop de sang entre nos ennemis et nous. Et ce n'est pas fini! Bientôt peut-être, le sang chrétien va recommencer à couler...

Et, fixant sur Cécilius un regard toujours plus intense et plus douloureux :

— O mon ami, y as-tu pensé?... Peut-être que demain ce sera notre tour. Peut-être que le moment est venu, pour nous aussi, d'offrir notre vie en sacrifice... Vois-tu, le peuple a assez payé. C'est aux bergers maintenant à payer pour le troupeau.

— Ton imagination s'égare, dit Cécilius d'un ton gêné. Tu vis à Carthage dans un milieu d'exaltés... Ah! ces faux confesseurs, ces intrigans et ces fanatiques, qui poussent à la surenchère du martyre...

— Je sais démêler l'ivraie du bon grain, dit sentencieusement l'évêque.

— Cependant, insista Cécilius, tu t'es dérobé toi-même à la persécution, et j'estime que tu as bien fait. Néanmoins, des rumeurs calomnieuses circulaient dans le peuple : on t'accusait d'avoir fui...

— Et je fuirais encore dans des circonstances pareilles... Autant que toi, je blâme les excès de zèle et les sacrifices inutiles. Cependant je me serais offert alors, s'il l'avait fallu... Mais rappelle-toi ces jours néfastes. Parmi nous, des furieux criaient : « Tout le monde aux lions! » Et certains, qui paraissaient les plus échauffés, avaient déjà l'apostasie dans le cœur... « Tout le monde aux lions! » Quelle absurdité! C'eût été la fin de l'Église. Rappelle-toi en quel état de relâchement la persécution nous surprit. La tiédeur des âmes suivait l'ignorance de la doctrine; les mœurs devenaient aussi corrompues que celles des Gentils. L'Église du Christ s'installait dans le siècle, elle qui ne doit être en ce monde qu'une perpétuelle voyageuse. On vivait bien. On s'engraissait, comme des Juifs, dans le commerce et même dans l'usure... Et puis le grand coup fut frappé à l'improviste. Quel effondrement! Quelle débandade dans le troupeau, tu t'en souviens! Je pouvais mourir alors. Je serais même mort avec joie, tellement la lâcheté humaine me révoltait. Mais Dieu ne me l'a pas permis. J'ai vécu pour essayer de refaire son Église. Autant que je l'ai pu, je l'ai refaite. J'ai rallié ses ouailles dispersées, je leur ai donné des pasteurs, j'ai rétabli la discipline. J'ai rempli nos caisses qui étaient vides. Notre charité s'étend jusqu'aux nomades du désert. J'ai créé des hospices pour les veuves, les orphelins, les confesseurs indigens. Partout j'ai combattu la pauvreté, qui est mauvaise conseillère et qui, à la longue, dissout des courages que la torture n'a pu vaincre. Maintenant, tout est en ordre dans la maison de Dieu. Je puis partir comme un bon intendant qui a rendu ses comptes.

Ces paroles déconcertaient Cécilius, nullement préparé à les entendre. Ne voulant pas troubler son repos, il s'efforçait de croire à la sécurité qu'il affectait :

— Pourquoi, dit-il, t'émouvoir ainsi?... Je t'assure, nous n'avons rien à redouter de Rome en ce moment. Je connais l'Empereur. Valérien Auguste est un homme modéré, et qui, s'il n'est pas des nôtres, est entouré de chrétiens...

— Tu te paies d'illusions, dit Cyprien. Je crois, hélas! que les temps prédits sont proches.

Et, levant vers son ami ses yeux tragiques de visionnaire :

— La paix m'a été promise en rêve..., non pas la paix transitoire du monde, mais la Paix du grand Jour, celle que doit annoncer une aurore de sang!...

Les esclaves emportaient les corbeilles de fruits. Cyprien se mit debout, se signa et prononça l'action de grâces. Puis ils descendirent dans les jardins.

De plus en plus, l'évêque souffrait de sentir Cécilius si complètement étranger à ses préoccupations et à ses angoisses. Il ne savait comment tirer de sa torpeur cette âme volontairement engourdie. Entre les arcatures des buis et les hautes quenouilles des cyprès, il suivait mélancoliquement son ami. Ils s'assirent sur un banc du xyste. Cirta s'étalait en amphithéâtre derrière le treillage doré de la colonnade. Tout en haut du forum, dominant les toits des maisons, se dressait l'arc de triomphe élevé par Cécilius le père à la Vertu d'Antonin Auguste, « Notre Seigneur. » Cyprien le remarqua. L'édifice insolent semblait le provoquer de loin. Il dit doucement :

— Je viens de te résumer toute ma vie pendant ces années de séparation. Et toi, frère bien-aimé, qu'as-tu fait?

Il tentait de l'amener ainsi à une sorte de confession, ou du moins de percer le secret qui rendait ce cœur si fermé.

— Oh! moi, dit Cécilius en riant, je n'ai pas tes grandes ambitions. Pourtant, moi aussi, j'ai travaillé pour mon troupeau, pour mes cliens, pour nos frères de Cirta, pour tous ceux qui mangent mon pain et qui vivent à mon foyer...

Un instant, il parut hésiter, puis il déclara d'un ton légèrement contraint :

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te parler d'elle... mais j'ai une fille...

— Toi! fit Cyprien, qui tressaillit à cette espèce d'aveu.

— Une fille adoptive... Son père ne t'est pas inconnu : c'est un de nos compagnons de jeunesse, Quintus Pompeianus de Sitifis. Sa mère, Lelia Pompeiana, était une femme d'une rare beauté et d'un esprit plus rare encore. Tous deux m'avaient institué tuteur de leur enfant. Après leur mort, j'ai recueilli chez moi, puis adopté la jeune Lélia. Tu la verras bientôt. Elle est le vivant portrait de sa mère, une créature légère, ailée, un

être de grâce et de flamme. Outre ces dons, un esprit et une science précoces qui t'étonneraient toi-même, ô docte Cyprien. Elle connaît toutes nos histoires et toutes nos légendes. Elle se passionne pour tous les héros de notre Afrique, elle a un culte pour Sophonisbe... Ah! c'est une véritable Africaine. Indomptable, hardie, aussi propre aux exercices de la palestre qu'à ceux de l'école. Tu verras quelle fière et séduisante nature!... Nous l'avons surnommée Birzil, parce qu'elle est intrépide comme un jeune cavalier du Sud.

— Et elle est chrétienne? demanda l'évêque stupéfait.

— C'est-à-dire que sa mère l'avait fait inscrire parmi les catéchumènes... Avec moi, elle assiste à nos réunions. Mais, jusqu'ici, elle est restée tiède. Comme j'ai horreur de toute contrainte, j'attends que son cœur soit mûr pour plus de vérité...

Un silence lourd suivit ces paroles. Cyprien n'osait pas regarder le visage de Cécilius. Devant eux, dans son cirque de pierre, Cirta flambait sur son rocher, qui barrait durement la vue.

— Écoute! dit tout à coup Cyprien. Ce n'est pas l'évêque qui te parle, c'est l'ami... Natalis, tu sais combien je t'aime. C'est moi qui t'ai conduit au Verbe de Dieu, après avoir été amené moi-même à Lui par ton oncle, le vieillard Cécilius, saint prêtre de Carthage. Je lui ai promis, lorsqu'il est mort, de prendre soin de ton âme, autant que de celle de ses enfans. Cela me donne sans doute le droit de t'interroger sur cette âme. Eh bien! je t'en supplie, réponds-moi en toute sincérité!... Tu ne crois plus, n'est-ce pas?

— Je crois! dit fermement Cécilius.

Et, après un moment d'hésitation, comme s'il cherchait ses mots, il ajouta, non sans un frémissement d'émotion :

— Comment ne croirais-je pas? Je n'attends plus rien ni du monde, ni des hommes. Je sens que nous sommes à la veille de bouleversemens terribles. L'Empire est pourri. Les Barbares sont aux portes. Les vieilles religions et les vieilles philosophies s'abîment dans les superstitions les plus basses, ou dans les plus folles extravagances. Sur quoi m'appuyer, où tourner mes yeux, sinon là où je vois luire un peu de vérité et d'espoir?...

— Je constate ta lassitude, dit Cyprien rudement, mais je cherche ta foi. Où est le Christ dans tes paroles, comme dans ta vie? Encore un coup, crois-tu en lui?

— Je crois! répéta Cécilius.

— Jusqu'au martyre ?

— Oui ! dit-il, jusqu'au martyre !

Une exaltation soudaine s'était emparée de lui. Il vibrait tout entier, comme si l'évêque eût touché au point vital de son âme. Mais ce ne fut qu'un instant. Tout de suite, il se ressaisit :

— La mort ne m'effraie pas, dit-il, surtout quand il vaut la peine de mourir. Mais pourquoi cette préoccupation perpétuelle du martyre ? Ton Dieu est-il un Moloch altéré de sang humain, comme celui des Carthaginois?... Moi, je suis convaincu que nos existences sont nécessaires pour lutter contre les ténèbres et la barbarie montantes, et que nous ne devons nous sacrifier qu'à la dernière extrémité. Je suis surtout d'avis que la conciliation vaut mieux qu'un zèle inconsidéré et que toute attitude tant soit peu provocatrice est blâmable...

— Tu sais bien que, sur ce sujet de la violence, je pense comme toi, interrompit Cyprien. Ce que tu dis là, je l'ai dit moi-même et écrit maintes fois, au grand scandale de certains.

— Alors, pourquoi rompre avec une conduite si sage? Quant à moi, en évitant de heurter le sentiment populaire, en obligeant, sans distinction, païens et chrétiens, j'ai désarmé bien des haines, attiré à nous bien des adversaires, j'ai peut-être fait autant que toi pour l'Église. En tout cas, avec l'aide de Crescens, ton collègue, j'ai assuré la paix dans Cirta. Tout le monde y sait que je suis chrétien, car je ne m'en cache pas. Personne, je crois, ne m'en fait un crime... Veux-tu un exemple de cette tolérance? On m'a conjuré d'accepter, comme mon père, le flaminat perpétuel. J'ai cédé. Eh bien, on ne me demande même pas d'assister aux cérémonies. Je m'arrange toujours pour être absent ce jour-là. J'envoie à nos décurions un cadeau pour les pauvres de la ville, et chacun est satisfait.

— Et tu t'imagines que cela va durer indéfiniment?

— Cela durera bien autant que moi, dit Cécilius.

Au même moment, on entendait un bruit de galop sur la route, au bas de la terrasse. Des esclaves parurent qui couraient vers la grande porte du jardin. Cécilius, ayant prêté l'oreille, se leva précipitamment :

— C'est elle ! dit-il. Elle arrive de Muguas à l'improviste. Que se passe-t-il là-bas ?

Au bout de l'allée du xyste, Cyprien vit surgir un cavalier sur un superbe cheval noir, qui encensait à chaque pas :

— Birzil! Birzil! cria Cécilius.

Il avait abandonné son hôte pour s'élancer au-devant de la jeune fille.

C'était elle, en effet, vêtue, comme toujours, quand elle montait à cheval, de vêtemens masculins. Tandis que, prestement, elle glissait de la selle, un palefrenier nègre, qui l'escortait, tenait la bride de l'animal. Elle portait des bottes de cuir rouge broché d'or, une culotte de soie verte rehaussée d'une bande blanche, et, flottant sur sa casaque lacée de blanc, une courte chlamyde. Agrémentée par derrière d'une plume de coq, la casquette ronde des coureurs du cirque coiffait belliqueusement sa petite tête enfantine.

Légère, effleurant à peine le sol du bout de ses chaussures de cuir souple, elle se jeta dans les bras de Cécilius.

L'évêque détourna la tête : il comprenait maintenant pourquoi son ami ne voulait pas mourir.

IV. — LA FOIRE DE CIRTA

Le lendemain matin, sous un gai soleil de mai, la ville était en liesse. C'était l'ouverture de la foire printanière. Des contrées avoisinantes et même de la région montagneuse de l'Atlas, les paysans et les petits propriétaires affluaient à Cirta. Ils venaient faire leurs achats pour la moisson. Très habilement, Cyprien et son collègue Crescens avaient profité de ce grand concours de peuple pour convoquer en concile les évêques de Numidie. Les prélats seraient perdus dans la presse des chalands et des visiteurs. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux étaient agriculteurs, vignerons, fabricans d'huiles, éleveurs de chevaux.

La foule se pressait vers la porte de Lambèse et se répandait sur le plateau dénudé qui domine l'entrée des gorges, en face de la ville. Il y avait là un marché, vaste cour rectangulaire encadrée d'un portique, avec des échoppes aménagées au fond de la cour, dans un hémicycle, qu'on entrevoyait derrière les colonnes. Au centre, à fleur de sol, s'étalait un bassin, où coulait l'eau d'une fontaine entourée d'abreuvoirs. Sous l'arcade centrale donnant accès à l'hémicycle, se dressait une statue en toge, celle d'un certain Julius Félix, aux frais de qui l'édifice avait été construit. On pouvait lire, en belles lettres rouges, sur le socle de la statue, le texte du rescrit impérial autorisant

« les gens d'alentour et les étrangers à se réunir en ce lieu deux fois par mois, le deuxième jour avant les nones et le treizième avant les calendes, mais seulement pour vendre et pour acheter, en s'abstenant de tout acte illégal et de toute violence contre les personnes. »

Les dernières lignes de l'inscription trahissaient les arrière-pensées du gouvernement, qui redoutait toujours les réunions nombreuses, comme des foyers d'intrigues et d'agitation politique. C'est pourquoi l'autorité avait fait placarder cet avis à l'endroit le plus apparent du marché.

Ceux des évêques qui le déchiffraient et qui n'ignoraient point ce que leur réunion projetée avait d'illégal, se sentaient tenus à plus de prudence. Tacitement, ils s'étaient donné rendez vous dans cette enceinte bruyante, où les marchandises exposées, les disputes, les rixes accaparaient toutes les attentions. Ils se reconnaissaient de loin, se saluaient, en évitant, autant que possible, les conciliabules trop prolongés. Quelques-unes de leurs ouailles étaient là. Entre chrétiens, on se signalait, parmi ces pieux personnages, les plus célèbres, ceux qui passaient pour les plus riches ou qui avaient souffert pour la foi : Novatus de Thamugaddi, Januarius de Lambèse, Lucius de Théveste... Certains d'entre eux étaient de vrais paysans aux mains calleuses, polies par le pressoir et par le manche de la charrue. Ils s'appuyaient sur de forts bâtons noueux, en bois de frêne ou d'olivier, sculptés naïvement et peints de couleurs barbares, et leur peau hâlée et luisante tranchait fortement sur la blancheur bise de leurs manteaux en laine de brebis.

A mots couverts, ils s'entretenaient du concile prochain, tout en ayant l'air de suivre la foule qui s'arrêtait devant les étalages. Les instrumens agricoles étaient disposés sous les arcades de gauche du portique intérieur, envahi par des bandes de travailleurs mercenaires, qui venaient de toutes les régions de l'Afrique et même de l'Espagne. Les chefs d'équipe essayaient les faucilles, passaient leurs doigts sur les fers minces et recourbés, qui affectaient les formes les plus diverses : il en était de triangulaires et de légèrement coudées; d'autres s'arrondissaient comme des sistres. Les hommes soupesaient dans le creux de leurs mains les beaux étuis de cuir jaune qui enveloppaient les pierres à aiguiser, ou, l'index plié, ils tapaient sur des gourdes revêtues de pailles tressées et de fibres de palmiers.

Ils soulevaient, avec des rires, de petits tonneaux en argile poreuse, qui figuraient grossièrement un porc ou un chameau. L'un d'eux, un paysan de Diana, brandissant une faucille neuve, se vantait de faire sa vingt-deuxième moisson; il avait, disait-il, parcouru, en fauchant, toute la Numidie. Une fois même, il était allé jusqu'en Sicile...

Les badauds faisaient cercle autour du hâbleur. Par convenance, les évêques s'arrêtaient un instant pour l'écouter, puis ils se dirigeaient mystérieusement vers le fond de l'hémicycle, qui servait de marché aux vêtemens. Dans le recoin le plus obscur, derrière une table de pierre qui barrait toute l'entrée de son échoppe et où luisaient confusément de menus objets étalés, se tenait un personnage obséquieux, visité seulement par quelques acheteurs discrets. C'était Saturninus, le marchand de curiosités, qui s'était glissé dans l'escorte de l'évêque de Carthage. Beaucoup de prélats le connaissaient, car il venait chaque année à la foire de Cirta. Ils lui achetaient un chrisme, un agneau, un poisson en ivoire ou en nacre, et, tout en leur glissant dans la main le symbole mystique, le marchand leur chuchotait les nouvelles. A ceux qui l'ignoraient encore, il apprenait que Cyprien était arrivé de l'avant-veille... « C'était aux thermes de Cécilius Natalis que, décidément, le concile aurait lieu... La première séance était fixée au lendemain soir... Mais quelle contrariété! Voilà que Crescens, l'évêque de Cirta, était malade! Comment allait-on faire sans lui? Cyprien, en ce moment même, devait se trouver à l'église pour en conférer avec ceux du clergé cirtéen et prendre une décision... »

Cet incident parut si grave aux prélats que quelques-uns d'entre eux, notamment Januarius de Lambèse et Novatus de Thamugaddi, prirent immédiatement le chemin de l'église, afin de s'en informer.

En effet, la présence de Crescens était indispensable au concile, qui ne se réunissait que pour valider son élection déjà ancienne. Or une cabale, qui s'appuyait sur quelques confesseurs suspects, attaquait cette élection sous prétexte que le nombre des évêques électeurs avait été insuffisant. La faction adverse venait d'élire de son côté un certain Paulus, prêtre de la banlieue, déconsidéré par ses débordemens et ses malversations, et qui même pratiquait ouvertement l'usure...

Comme ils rentraient en ville, les prélats joignirent préci-

sément Cyprien qui descendait à l'église située dans le bas quartier. Ils lui témoignèrent la plus respectueuse déférence. Bien qu'il ne fût pas officiellement primat d'Afrique, l'autorité morale de l'évêque de Carthage, sa science de l'Écriture, son talent de parole en faisaient un véritable chef. Sitôt les premières politesses échangées, ses collègues ne lui cachèrent pas que plusieurs évêques du Sud, particulièrement ceux de la région de l'Aurès, s'étaient abstenus de venir et que, secrètement, ils favorisaient Paulus. C'était la vieille rivalité entre les villes et les campagnes, les contrées maritimes et les hauts plateaux, — entre la Numidie et la Proconsulaire.

Cyprien était visiblement inquiet et préoccupé. Cette dernière nouvelle acheva de le troubler. La maladie de Crescens, dont on l'avait averti la veille, était déjà un assez fâcheux contre-temps. Mais peut-être que quelque chose de pire se préparait... Bride abattue, Birzil était accourue à la villa des thermes pour dire à Cécilius qu'un des magistrats municipaux l'attendait, le lendemain, à Muguas, fort surpris de ne pas l'y rencontrer. Qu'il s'y trouvât dès la première heure!... Il devait y être encore... Et la jeune fille était repartie précipitamment, sans même demander à saluer l'évêque!... Qu'est-ce que tout cela présageait?...

Pourtant, cette matinée riante semblait chasser tous les soucis. La ruelle ensoleillée aboutissait à une impasse pleine d'une ombre fraîche.

Cyprien avait laissé passer devant lui ses deux collègues plus jeunes. Il allait seul, avec Pontius, le diacre, qui, naïvement, s'ébahissait de toutes choses, nouvelles pour lui. Entre les hauts murs peints en bleu clair, tout était bleu, tout baignait dans une lumière très douce. Des voiles bleuâtres se posaient sur les angles des vieilles bâtisses, tamisaient les couleurs trop crues. Çà et là, accroupis sur le bord des seuils, entre des piles de galettes, des boulangers disposaient, sur leurs éventaires, de petits pains chauds saupoudrés de grains d'anis et de cumin. Tout au fond du cul-de-sac, sous un trou sombre creusé par une voûte, une porte basse donnait accès à l'église installée dans une vieille maison, qui datait des rois numides et qui appartenait à Cécilius.

Januarius et Novatus venaient d'entrer. La porte, lourde et bardée de ferrures, était entre-bâillée par le portier. Dans le

vestibule, Cyprien fut reçu par un des diacres de Crescens, grand homme maigre, à la barbe rousse en pointe, qui avait un air d'illuminé. C'était Jacques, un confesseur célèbre dans toute la région. Pendant la persécution de Dèce, il avait été mis aux fers et battu de verges. L'étreinte des ceps lui avait presque brisé les chevilles, de sorte qu'il marchait avec peine, et en boitant. Il s'inclina jusqu'à terre devant l'évêque de Carthage, et, après s'être touché aux genoux, à la place du cœur et au front, il baisa l'épaule et la main de l'hôte illustre. Et, prévenant toute question, il lui annonça que Crescens, parti pour sa maison de campagne, n'était qu'indisposé. Demain sans doute il serait debout et pourrait assister au concile. Mais une autre raison que la santé de son collègue avait amené Cyprien à l'église de Cirta. Il y avait donné rendez-vous aux délégués de Paulus, afin d'entendre leurs doléances avant la première session : on devait se réunir à l'église comme en un terrain neutre.

Or, ceux-ci n'étaient pas encore arrivés Jacques affirma que, sans doute, ils ne tarderaient point, et, tout en boitant, il conduisit Cyprien vers le triclinium, la grande salle des agapes, où, selon l'usage, une collation avait été préparée pour le visiteur. Sur un plateau de cuivre, étaient disposés des gâteaux, des jus de fruits dans des fioles irisées, de l'eau fraîche dans des vases de terre.

Cyprien n'accepta qu'un peu d'eau, et, après avoir refusé de s'asseoir, il finit par prendre un siège, les émissaires de Paulus tardant à paraître. Autour de lui, sur le dallage, s'espaçaient des lits, des tables, des nattes, des sièges de toute sorte : il y en avait pour toutes les conditions et toutes les coutumes. L'évêque promenait un regard surpris sur la salle. Elle respirait l'ordre, la prospérité, la richesse même. Sur un buffet, resplendissaient deux grands calices d'or, sans compter les calices d'argent et les plats de même métal. Des lampes, des chandeliers, des candélabres de bronze, avec leurs chaînettes et leurs aiguilles, s'alignaient dans leurs encognures et sur les étagères. Les murs étaient peints à fresque de gracieux motifs ornementaux, guirlandes de roses, corbeilles de fleurs ou de fruits, ou bien de figures et de scènes naïves tirées de l'Écriture, Moïse frappant le rocher, la multiplication des pains, le Bon Pasteur, le repas des sept disciples. Jacques, devinant la pensée de l'évêque, s'empressa de lui dire :

— Nous n'avons pas eu à souffrir beaucoup, même sous Dèce. La persécution a été très courte. Et on a respecté les biens de l'église.

Novatus et Januarius déclarèrent qu'il en avait été de même à Lambèse et à Thamugaddi.

Alors, le diacre, comme s'il voulait éblouir l'évêque de Carthage en étalant sous ses yeux l'opulence de l'église de Cirta, lui proposa de visiter la maison. Pendant ce temps, on enverrait quelqu'un à l'auberge où étaient descendus les partisans de Paulus, pour s'enquérir de leur retard. Marien, le lecteur de l'église, qui se trouvait là, y courut en toute diligence.

Déjà, le diacre avait poussé la porte du cellier qui s'ouvrait au fond du triclinium. Des rangées de tonneaux et de jarres apparurent dans la pénombre. Le cellier regorgeait de vin et d'huile. Et il y avait aussi, empilés jusqu'à la voûte, des sacs de farine, des légumes secs dans des corbeilles et des boisseaux :

— Tu vois, dit Jacques, si les mauvais jours reviennent, nous aurons de quoi nourrir les veuves et les enfans de nos martyrs.

— Et vous pourrez aussi les habiller, dit Januarius.

En effet, le vestiaire occupait toute une chambre longue et profonde, où l'on entrevoyait, sur des rayons, des amoncellemens de tuniques et de voiles, des chaussures d'hiver et d'été, de gros manteaux de laine à capuchon pour les paysans et les esclaves.

— C'est grâce à Cécilius Natalis que nous avons tout cela, dit Jacques : sa libéralité est inépuisable pour nous.

— Ainsi, il donne beaucoup à l'église ? demanda l'évêque, qui se reprochait déjà d'avoir mal pensé de son ami.

— Beaucoup plus que tu ne peux croire, Père très saint. Il nous donne tous les vêtemens et toutes les nourritures, jusqu'aux nourritures de l'esprit... Tiens ! cette bibliothèque, c'est encore un cadeau de Cécilius.

Dans une pièce en rotonde, des armoires peintes et dorées, qui s'alignaient autour des murs, montraient derrière leurs volets rabattus, des évangéliaires et des psautiers somptueusement reliés. Mais Cyprien, qui voulait se recueillir un instant dans le sanctuaire, ne fit que traverser cette studieuse retraite.

La salle du Banquet dominical avait été aménagée dans un sous-sol, qui s'étendait sous la cour intérieure et où l'on descen-

dait par un escalier tournant. C'était une véritable crypte, que soutenaient des piliers énormes. Un jour avare tombait par les ouvertures de la voûte. Çà et là, le long des murailles noyées de ténèbres, quelques lampes brûlaient dans des niches. Au centre, supportant une rangée de gros cierges de cire, se dressait l'autel, simple table de bois recouverte d'une nappe. Devant, on distinguait l'estrade du lecteur, et, tout au fond, dans une abside récemment construite et encore blanche de maçonnerie, le siège épiscopal.

Debout, les deux paumes étendues, dans l'attitude de la prière, l'évêque se tenait devant l'autel. Instantanément, ses yeux semblèrent se vider de toute forme sensible, comme si l'univers s'était tout à coup aboli pour sa conscience. Le regard tourné à l'intérieur, il priait pour l'église de Cirta, cette église trop riche et trop heureuse, suppliant Dieu de lui épargner tout ce qu'il pressentait de ruines et de tribulations imminentes. De loin, les assistans le contemplaient, craignant, par un geste ou une parole, de troubler son oraison, lorsque Marien le lecteur rentra de l'auberge, accompagné de Delphin le cubiculaire. Il fallut bien apprendre la vérité à Cyprien.

Agitant ses longs bras, avec toute une mimique indignée, Jacques lui rapporta la réponse des délégués de Paulus. Ils avaient déclaré que ni eux ni leur chef n'assisteraient au concile. Ce concile était irrégulier, les évêques n'étant pas plus en nombre, cette fois, que pour l'élection de Crescens : tout le monde savait maintenant que les évêques du Sud s'étaient abstenus... Une telle traîtrise révolta Cyprien. Après avoir accepté son arbitrage et pris jour pour une entrevue, comment ces mauvais chrétiens osaient-ils se dérober? Car l'absence de quelques prélats n'était qu'un prétexte, la majorité étant réunie à Cirta... Mais il n'eut pas le temps d'y penser davantage. Delphin lui confiait à voix basse que Cécilius venait d'arriver de Muguas avec un visage sombre et qu'il priait l'évêque de venir au plus vite le trouver, pour une affaire des plus urgentes...

A la villa, devant la porte de son appartement, son secrétaire, Célérinus, le prévint qu'un courrier venu de Carthage à franc étrier, et qui le poursuivait depuis son départ, avait apporté des lettres de Rome : lui-même était occupé à déchiffrer ces dépêches rédigées en caractères secrets, et, autant qu'il en pouvait juger à première vue, les nouvelles qu'elles donnaient

semblaient alarmantes... Ainsi, tout s'enchaînait pour justifier les appréhensions de Cyprien. Ces contrariétés successives annonçaient quelque chose de pire sans doute!... Cécilius l'attendait dans sa chambre. Sans autre préambule, il lui dit :

— Votre réunion est interdite!

Un de ses amis, un duumvir de Cirta, était venu conférer avec lui, mystérieusement, à Muguas : le légat de Lambèse, averti, on ne savait comment, du concile, s'y opposait absolument, menaçait les prélats de la prison, en cas de désobéissance. Cécilius ajouta :

— Il paraît qu'il est très irrité contre vous, contre toi particulièrement!

Cyprien ne vit qu'une chose : la trahison possible, probable, d'un frère. Car enfin, qui avait pu le dénoncer? Salloum, le cabaretier? ou l'intendant Zopicus, croisé en sortant de Thagaste? Cela paraissait bien invraisemblable. Un affreux soupçon traversait son esprit : c'était Paulus, sans doute, qui, sûr d'avance d'être condamné par le concile, s'était fait le délateur de ses collègues?... Au même moment, une portière se souleva et Célérinus apparut. Il tenait en main la lettre dont il venait de déchiffrer la cryptographie. Désignant du regard Cécilius, le secrétaire demanda à Cyprien :

— Je puis parler, n'est-ce pas?

— Lis, dit l'évêque.

Alors, de sa voix pâle et impersonnelle de fonctionnaire, Célérinus lut ceci :

LES PRÊTRES ET LES DIACRES AFRICAINS, QUI DEMEURENT A ROME, AU PAPE CYPRIEN, SALUT !

Nous croyons devoir t'informer, vénérable Père, des complots qui se trament ici et qui menacent ton église, autant que celle du Pontife romain. Nous avons appris par ceux de nos frères qui sont dans la maison de César, que Valérien Auguste est devenu la proie des magiciens d'Égypte. Les Barbares ayant attaqué l'Empire, ils lui ont promis de le faire triompher de ses ennemis, grâce à leurs enchantemens. On dit, en effet, que les Alamans ont franchi le Rhin, que les Goths s'apprêtent à passer le Danube et les Perses l'Euphrate. Les magiciens, hommes scélérats et abominables, ont persuadé à Valérien que ces malheurs sont dus à sa tolérance pour notre religion très sainte et aussi à sa com-

plaisance pour les mages de Ctésiphon, leurs rivaux. Déjà, deux de ces derniers, accusés d'avoir prédit la pourpre à Macrianus, chef des armées d'Orient, ont été brûlés vifs. Chose horrible à dire, des sacrifices d'enfans ont eu lieu au Palatin. Les entrailles de ces victimes innocentes n'ayant pas révélé d'auspices intelligibles, les magiciens d'Égypte ont déclaré alors que la faute en était à nos sortilèges qui contrariaient les leurs. De là, un redoublement de haine contre les chrétiens. Un des nôtres, un carrier du nom d'Hippolyte, a été décapité avec toute une famille, qu'il avait convertie à la foi du Christ. Quelque temps après, deux époux chrétiens, Chrysanthe et Daria, furent, par l'ordre du préfet de la Ville, enterrés vivans dans une carrière de sable, près de la voie Salaria nouvelle. Le bruit court enfin que, dans les conseils de l'Empereur, un édit se prépare contre nous, dont on veut confisquer les biens, et empêcher les réunions, sous peine de la torture et du dernier supplice.

Nous avons jugé bon de te faire connaître ces choses, afin que tu règles ta conduite d'après elles, selon ta grande sagesse et pour le salut de ton troupeau. Nous souhaitons, vénérable Père, que tu te portes toujours bien en Dieu.

A travers les ternes expressions de ce style protocolaire, Cyprien avait entrevu les foules hurlantes brisant les stèles des cimetières, pillant les églises, lâchant dans les ruisseaux des rues les tonneaux de vin et d'huile, — et les files de confesseurs agenouillés, le cou tendu à la lame rouge du bourreau, les poteaux au milieu de l'arène, les bêtes fauves bondissant hors de leurs cages et les bûchers flambant aux portes des villes...

Quand Célérinus eut terminé la lecture de la lettre, l'évêque regarda Cécilius qui paraissait abasourdi, incapable de rassembler ses pensées, et il dit simplement :

— Voilà!... Toute l'horreur est là devant nous!... Mes visions ne m'avaient pas trompé!

Et, soudain, avec une exaltation qui mit des éclairs dans son regard et comme un nimbe autour de son front :

— Ils peuvent crier maintenant : « Cyprien aux lions! » Je suis prêt à rendre mon témoignage... Quand le Seigneur voudra...

Un silence suivit ces paroles : Cécilius, comme frappé de stupeur par cette nouvelle, que, pourtant, il aurait dû prévoir,

n'osait pas lever les yeux vers Cyprien. Alors l'évêque, se penchant vers lui, dit avec douceur :

— Et toi, mon ami, que vas-tu faire?

— Je ne sais!

Puis s'efforçant de dominer son trouble :

— Ces alertes sont fréquentes. Jusqu'ici nous avons été tranquilles à Cirta... D'ailleurs, je ne crains rien. Presque tous sont mes cliens ou mes obligés.

— Tu dois avoir des ennemis, ou tout au moins des envieux, dit Cyprien. Tu ne peux pas savoir... Et si l'on te dénonce, que feras-tu?

Fièrement, celui qu'on avait comparé autrefois au césar Hadrien redressa sa tête sous sa couronne de cheveux gris :

— Je ne ferai rien, dit-il, dont tu doives rougir!

De nouveau, leurs volontés divergentes s'affrontaient et se défiaient. Enfin, Cécilius, avec un haussement d'épaules, comme s'il rejetait tout un fardeau de pensées importunes :

— Mais pourquoi t'émouvoir d'avance, sur des rumeurs peut-être infondées? Ne pense plus à tout cela. Viens te reposer à Muguas : tu y seras en sûreté, tu verras Crescens et quelques-uns de tes collègues.

— Non! dit Cyprien, fermement : je retourne à Carthage. Un évêque doit mourir au milieu de son troupeau. Je vais partir sans tarder, ce soir même.

— Ce soir même! Quelle hâte, quelle folie! dit Cécilius, en laissant retomber ses mains, d'un air découragé.

Cyprien épiait le visage de son ami, avec des alternatives de révolte et de pitié. Il pensait à tout ce qui retenait Cécilius dans ce palais somptueux, auprès d'une fille adoptive trop aimée et trop belle... Soudain il se jeta dans ses bras, et, avec un accent où il mit tout son cœur, toutes ses angoisses, tout son désir de salut et d'immortalité glorieuse pour cette âme faible, il s'écria :

— Ah! frère bien-aimé! Puisse la paix du Seigneur être toujours avec toi!

LOUIS BERTRAND.

(La seconde partie au prochain numéro.)

LE CHEVALIER DE L'AIR

GEORGES GUYNEMER[1]

IV[2]

L'ASCENSION

I. — LA BATAILLE DES FLANDRES

Donc, après la bataille de l'Aisne, Georges Guynemer, transporté dans les Flandres, a dû s'aliter dès son arrivée (juillet 1917). Le 20, il sort de l'hôpital et il rejoint le camp d'aviation dont les baraques commencent à s'aligner au bord de la mer, à quelque distance de Dunkerque. Il prendra part à l'offensive nouvelle avec son avion magique réparé qu'il va chercher à Fismes le 23. L'escadrille des Cigognes fait partie du groupe de combat mis sous les ordres du commandant Brocard. Aucune maladie ne peut retenir un Guynemer quand une offensive s'élabore. Toutes les cigognes sont rassemblées : le capitaine Heurtaux, remis de sa blessure d'avril en Champagne, qui commande maintenant l'escadrille ; le capitaine Auger, dont les jours sont comptés; le lieutenant Raymond, le lieutenant Deullin, le lieutenant Lagache, le sous-lieutenant Bucquet, et Fonck et Bozon-Verduraz, nouveaux venus qui déjà ont fait leurs preuves; Guillaumat, Henin, Petit-Dariel,

(1) *Copyright by* Henry Bordeaux, 1918.
(2) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er et 15 février.

tous trois adjudans ; les sergens Gaillard et Moulines; les caporaux de Marcy, Dubonnet et Risacher. Dès le 24 juillet, Guynemer est reparti dans les cieux...

Pour comprendre toute l'importance de cette nouvelle bataille des Flandres, qui va s'engager le 31 juillet 1917 et se prolongera jusqu'à l'hiver, il n'est pas inutile de citer une appréciation allemande. Dans un numéro du *Lokal-Anzeiger* de la fin de septembre (1917), le docteur Wegener écrivait, après deux mois de luttes sans interruption : « Comment peut-on, dans ces jours que nous vivons, oser parler d'autre chose que de la bataille des Flandres? Quoi? il y a des gens qui disputent de l'avenir du régime parlementaire, ou du dernier emprunt, ou du prix du beurre, ou des rumeurs de paix, quand tous les cœurs et tous les yeux devraient être tournés avec angoisse vers ces lieux où les soldats accomplissent des gestes immenses! Cette bataille est la plus puissante et la plus terrible de la guerre. On l'avait crue terminée; elle vient de s'embraser à nouveau dans un gigantesque incendie. L'Anglais poursuit son but avec sa coutumière et inlassable ténacité. Le bombardement qui a précédé les récentes attaques a dépassé en intensité et en horreur toutes les canonnades d'autrefois. Les Anglais étaient ivres de victoire, même avant de s'élancer à l'assaut, tant leurs masses d'artillerie étaient formidables, redoutables leurs canons, intenses leurs feux... »

Ce commentaire montre l'inquiétude causée par la nouvelle offensive dans toute l'Allemagne, encore mal remise de la bataille d'avril sur l'Aisne et en Champagne. Cependant le lyrisme du docteur Wegener ne lui laisse pas le jugement libre. Les trois grandes batailles d'arrêt, qui ont la première refoulé, la deuxième suspendu, la troisième cloué sur place et usé la puissance allemande, la Marne, l'Yser, Verdun, ont été tour à tour les plus terribles de la guerre. Ce n'est pas à l'une ou l'autre d'entre celles-ci que la seconde bataille des Flandres peut être comparée, mais plutôt à cette bataille de la Somme dont les conséquences n'ont été complètement révélées que par le recul allemand du mois de mars (1917) sur la ligne Siegfried. La première bataille des Flandres a fermé aux Allemands les portes et les ports de Dunkerque et de Calais et immobilisé leur invasion : la nouvelle offensive franco-britan-

nique entre comme un coin, par le saillant d'Ypres, dans la forteresse édifiée depuis près de trois ans par la force germanique sur la terre flamande, atteint la ligne des hauteurs, rejette l'ennemi dans le marécage, menace la route de Bruges. Au cours de la première, le général Foch avait eu l'appui de l'armée anglaise du maréchal French; dans celle-ci, le maréchal Haig, qui mène au combat les IIe (Plumer) et Ve (Gough) armées britanniques, est secondé par la Ire armée française, commandée par le général Anthoine.

L'armée du général Anthoine est venue se ranger en Belgique, à la gauche du groupe des armées de choc britanniques, vers le milieu de juin. Après les luttes épiques du Chemin des Dames et de Moronvillers, engagées les 16 et 17 avril, on pouvait croire les Français fatigués. Les Français ont supporté le poids de la guerre depuis le premier jour. Ils ont à leur compte la Marne et l'Yser en 1914, les innombrables et dures et coûteuses offensives de 1915 en Artois, en Champagne, en Lorraine, en Alsace, Verdun et la Somme en 1916. Ils n'ont jamais cessé d'arrêter ou de refouler l'ennemi. Dans le groupement des Alliés, ils représentent l'invincible opiniâtreté, en même temps que le perfectionnement méthodique des armes et de leur liaison. Or, ces troupes, amenées le 15 juin sur un terrain inconnu d'elles, sont en état d'entrer en ligne le 31 juillet en même temps que les Anglais, passent le canal de l'Yser sur vingt-neuf ponts, l'avant-veille de l'attaque, sans perdre un homme, montrent une habileté de manœuvre, un mordant, un ascendant irrésistibles et augmentent encore notre prestige militaire. Le maréchal Haig a trouvé dans le général Anthoine un exceptionnel collaborateur. Cependant le général Pétain, qui commande en chef les armées françaises, aide à sa manière l'offensive des Flandres en battant l'ennemi sur d'autres points du front; la IIe armée (général Guillaumat) va remporter sa victoire du 20 août devant Verdun sur les deux rives de la Meuse, et la VIe armée (général Maistre) prépare la belle opération de la Malmaison (23 octobre), qui d'un coup nous donnera tout le Chemin des Dames jusqu'à l'Ailette.

En Flandre, le général Anthoine n'avait pas eu six semaines pour aménager le terrain, organiser les services d'arrière, disposer l'artillerie et les troupes. Mais il n'entendait pas retarder l'offensive britannique et, au jour fixé, il était prêt. Le front

d'attaque pour les trois armées (IIe et Ve armées anglaises, Ire armée française) était de 15 à 20 kilomètres environ, de la route d'Ypres à Menin sur la droite, à hauteur de Gheluvelt, jusqu'au confluent de Martje Vaert et de l'Yperlée à Drie Grachten (pour les Français, de Drie Grachten à gauche jusqu'à Boesinghe à droite sur l'Yperlée). L'offensive devait être conduite méthodiquement sur des objectifs limités et comprendre plusieurs phases. La bataille s'engagea le 31 juillet. Du premier coup, l'armée française enlève les positions ennemies sur trois kilomètres de profondeur et s'empare de Steenstraete, puis, dépassant ses objectifs, conquiert Bixchoote et le Cabaret Korteker. Les Anglais ont leur nouvelle ligne jalonnée par Pilkem, Saint-Julien, Frezenberg, Hooge, le bois du Sanctuaire, Hollebeke et la Basse-Ville, soit une avance de 1 500 mètres sur un terrain fortifié et coupé de bois. Mais le temps effroyable du 1er août et les contre-attaques allemandes, menées spécialement sur Saint-Julien, empêchent la suite immédiate de l'offensive. Le 16 août, une deuxième opération nous porte sur la ligne de Saint-Jansbeek. A notre gauche, nous enlevons la tête de pont de Drie Grachten. Le général Anthoine avait poussé si loin la préparation d'artillerie qu'un des bataillons qui prirent part à l'assaut ne laissa personne en arrière, ni un mort, ni un blessé. De leur côté, les Anglais s'emparent de Langemark. L'armée française étant au pivot, les Anglais doivent compléter leur avance par l'occupation de la ligne des hauteurs entre Becelaere au sud et Poelcapelle au nord (combats d'Inverness, 20 septembre, et de Zonnebeke, 26 septembre). Leurs brillans succès permettent dès lors une nouvelle opération collective. Cette opération sera celle du 9 octobre, qui nous amènera aux lisières sud de la forêt d'Houthulst. Les Anglais ne lâcheront pas la partie engagée avant d'avoir conquis les hauteurs de Passchendaele.

Or il n'est plus de grande bataille sur terre qui ne soit précédée et accompagnée d'une bataille aérienne. Précédée, parce que sa préparation exige la connaissance photographique des lignes et des fortifications ennemies, partant la liberté des avions d'observation, laquelle ne se conquiert que par les escadrilles de chasse et de bombardement. Accompagnée, parce que les réglages d'artillerie et la progression de l'infanterie demandent la même protection. L'ennemi, qui n'a pu se tromper

sur l'importance des préparatifs franco-britanniques dans les Flandres, a, dès le milieu de juin, renforcé ses groupes aériens et le nombre de ses ballons captifs. Durant tout le mois de juillet, se livrent, dans les airs, de terribles combats, rarement d'avions isolés, mais habituellement d'avions groupés, ou même de fortes escadrilles : tel ce combat du 13 juillet, le plus formidable de la guerre, auquel prirent part des formations qui comptaient jusqu'à 30 appareils, et qui coûta aux Allemands 15 appareils abattus et 16 désemparés...

Guynemer, à l'hôpital, a entendu raconter ces extraordinaires rencontres. Les radieuses randonnées de la Somme, seul ou à deux, les exploits de Lorraine et de l'Aisne sont-ils devenus impossibles? Faut-il se plier aux nouvelles tactiques du nombre et accepter de n'être plus qu'une simple unité dans une formation, ou le chef d'un groupe ordonnant la manœuvre? Le chevalier de l'air demeure incrédule : il songe à son avion magique. L'ère des attaques foudroyantes, quel que soit le chiffre des adversaires, n'est pas close. Cependant la préparation d'artillerie a commencé dès le milieu de juillet. La terre tremble à plus de cinquante kilomètres du front. Terre plate et qui serait sans grâce, si la lumière, jaillie des vapeurs humides qui montent du sol ou viennent de la mer, ne donnait un éclat et un relief délicats aux villages bâtis en pierre jaune, aux grasses fermes, aux bois, aux bouquets d'arbres, aux moindres haies, aux calvaires dressés aux carrefours.

Guynemer avait pris froid, en juillet, parce que les baraques destinées au logement des aviateurs n'étant pas achevées et ceux-ci couchant provisoirement à Dunkerque, il avait refusé de quitter le camp, dormant dans un hangar ou sous la tente, afin de partir de meilleure heure le matin à la recherche des avions ennemis qui, hardiment, franchissaient les lignes à la faveur des ténèbres et observaient au jour naissant nos préparatifs d'attaque ou même bombardaient nos arrières. Maintenant, les baraques, accueillantes et confortables, s'alignent au bord de la mer.

Le 27 juillet, en ronde avec le lieutenant Deullin, camarade de la Somme et de l'Aisne, camarade de toujours, il abat en feu, entre Langemark et Roulers, un très puissant Albatros, vraisemblablement de nouveau modèle, 220 HP. Sa victime

est tombée loin dans les lignes ennemies : le spectacle en a été donné aux fantassins anglais enthousiasmés. Il l'a choisie dans une patrouille allemande de huit avions que l'Albatros survolait de cinq cents mètres. Avec l'avion magique il l'a pulvérisé à une distance de quelques mètres.

Cette victoire est la quarante-neuvième. Dès le lendemain, il célèbre la cinquantième, un D. F. W., qui tombe en flammes sur Westrobeke, pareillement anéanti, mais qui auparavant s'est défendu, car l'avion enchanté a reçu cinq balles dans la queue, l'un des longerons, le tuyau d'échappement, le capot. Il faut encore le réparer. Ce même jour glorieux, puisque le prodigieux chiffre a été atteint par Guynemer, est aussi pour les Cigognes un jour de deuil. Le capitaine Auger qui, fort de son expérience sept fois triomphante, était parti seul en reconnaissance, reçoit une balle dans la tête, et, mourant, parvient à ramener son appareil au terrain d'atterrissage, pour mourir chez les siens.

Cinquante : Guynemer a réalisé son rêve. Ce nombre qui paraissait inaccessible, s'est peu à peu rapproché. Le voilà conquis. Cinquante, sans compter les avions tombés trop loin, que nul des nôtres n'a vus, sans compter les avions désemparés, sans compter les observateurs tués sur les biplaces. Va-t-il maintenant s'arrêter ? Est-il las de ses chasses, las du massacre et de l'incendie promenés dans les airs? Ne sent-il pas la fatigue née des trop grandes dépenses nerveuses, des efforts démesurés? Entend-il les suggestions qui l'invitent au repos et à la sécurité? Capitaine à vingt-deux ans, officier de la Légion d'honneur, que peut-il attendre encore, que peut-il ambitionner à son âge ? Par sa ténacité à obtenir la fabrication, la disposition, les perfectionnemens encore incomplets de son avion magique, il a, d'autre part, manifesté un esprit d'invention, des aptitudes mécaniques qui justifieraient aisément d'autres emplois. Précisément, les blessures de son appareil l'obligent à un nouveau voyage : l'occasion est là. Il était mal rétabli quand il a quitté l'hôpital. Un congé paraît s'imposer. Enfin la tactique nouvelle du nombre ne pourrait-elle pas le conduire à exercer un commandement où il courrait moins de risques personnels, où il se livrerait moins à sa fougue et à sa témérité, où il formerait d'autres pilotes à son image et à sa ressemblance ?

Nul doute que l'idée ne soit venue à d'autres : Guynemer a ses cinquante, Guynemer va se reposer. Et peut-être : Guynemer a son compte, Guynemer ne volera plus. « C'est chose royale, a dit Alexandre reprenant un propos du philosophe Antisthène, quand on fait le bien, d'entendre dire du mal de soi. » Guynemer n'a jamais connu ce plaisir royal. Tout entier à sa tâche, à sa mission, il ne soupçonne même pas le complot qui se forme pour son salut et lui prête des pensées inférieures. Il va lui-même surveiller les réparations de son avion, et revient avec lui le 15 août dans les Flandres.

Ses camarades, tour à tour, y cueillent des lauriers, parfois sanglans comme le capitaine Auger : tels le capitaine Derode, l'adjudant-chef Fonck, — nouvel Aymerillot, tout petit et jeunet dans le groupe de ces chevaliers errans, — Heurtaux, Deullin, nommé capitaine, qui seront blessés, et le lieutenant Gorgeux, et le caporal Collins. L'aviation de corps d'armée, l'aviation de bombardement ont, comme l'aviation de chasse, leurs héros des Flandres. Trop nombreux sont les noms qu'il faudrait exalter ici. Du moins n'oublions pas les morts : le lieutenant observateur Mulard, le maréchal des logis pilote Thabaud-Deshoulières, le sous-lieutenant pilote Bailliotz, le sous-lieutenant observateur Pelletier qui, blessé mortellement, meurt après avoir atterri et murmuré avec confiance : « C'est pour mon pays; je suis content... ; » le lieutenant Ravarra et le sergent Delaunay qui, spécialistes des attaques de nuit, disparaîtront dans les ténèbres sans qu'on ait rien su d'eux...

Guynemer est donc rentré au camp le 15 août. Le 17, l'avion enchanté fait des miracles : il abat à 9 h. 20 un biplace Albatros qui s'enflamme avant de s'effondrer sur Vladsloo et cinq minutes après, à 9 h. 25, un D. F. W. qui tombe en feu au sud de Dixmude. Le capitaine Auger et aussi le sergent Cornet, des Cigognes, qui a été tué le 16 août, sont vengés par leur terrible compagnon qui, le 18, tire encore à bout portant un biplace sur Staden, et le 20, montant cette fois son ancien Vieux-Charles, foudroie un D. F. W., sur Poperinghe. En quatre jours, il a cueilli trois trophées certains, et dans des conditions de guerre aérienne qui deviennent de plus en plus dures matériellement et difficiles, en raison de la hauteur et du nombre. Malgré le temps qui, ce mois d'août, fut presque continuellement orageux ou pluvieux, malgré les méthodes

ennemies qui groupent les avions afin de les moins exposer et de leur éviter les surprises, Guynemer devance la tempête et son audace est telle qu'elle surprend même un adversaire préparé.

Les aviateurs anglais et belges du voisinage lui rendent des visites et reçoivent les siennes. Il donne, il répand ses méthodes de tir. Car l'appareil pour lui n'est que l'instrument qui permet à l'arme son œuvre de mort. « Mon avion, a-t-il dit un jour, n'est qu'une mitrailleuse volante. » Et le capitaine Galliot, spécialiste de l'armement, qui répète cette formule, donne sur Guynemer, armurier et tireur, des détails qu'il faut retenir, car ils expliquent ses victoires : « Un jour, écrit-il, à Buc, Guynemer ne proclamait-il pas devant M. Daniel-Vincent : « Ce n'est pas avec des évolutions qu'on tue le Boche. On le tue « en tirant dessus le plus fort et le plus juste possible... » Aussi son travail de tous les jours commençait-il par la vérification minutieuse du fonctionnement de son arme, du calibrage de ses cartouches, du réglage de ses organes de visée. Pour le réglage du moteur et de l'avion, il se confiait à ses mécaniciens, se bornant à un rôle de surveillance; pour ses armes, c'était lui qui les soignait presque entièrement lui-même, armes et munitions... Il avait compris cette vérité, dont l'évidence n'apparaît qu'aux chasseurs de gros gibier, *qu'il ne suffit pas de toucher et de toucher le premier, il faut pouvoir foudroyer*, si l'on veut retarder le plus possible l'échéance fatale du jour où la victime entraînera son vainqueur avec elle dans l'abîme (1)... »

De l'appareil lui-même Guynemer a fait l'arme la plus redoutable. Le cinquantième est bien dépassé. Le 20 août, il en est à 53. Le voilà en marche pour d'autres chiffres. Est-ce la Somme qui recommence? Le 24 août, Guynemer repart pour Paris : aux usines de Buc il veut demander la réparation de son avion blessé et un nouveau perfectionnement.

II. — LES PRÉSAGES

— Oui, le chien finit toujours par avoir raison, lui avait dit son père à Biarritz, en souriant avec mélancolie, quand

(1) *Guynemer tireur de combat* (*Guerre aérienne* du 18 octobre 1917, numéro spécial consacré à Guynemer).

Georges Guynemer insistait pour s'engager à tout prix, malgré ses deux ajournemens successifs.

— Le chien? quel chien? avait demandé le jeune homme qui ne connaissait pas l'apologue.

— Le chien qui est sur le seuil, attendant que quelqu'un lui ouvre la porte. Il ne pense qu'à entrer, tandis que l'on ne pense pas toujours à le laisser dehors. Ainsi parviendra-t-il fatalement à son but.

Notre destin, pareillement, nous attend. Il attend pour nous faire signe que nous lui ouvrions la porte de notre vie. Nous avons beau la tenir fermée avec toute notre volonté. Parce que nous ne pensons pas toujours à lui, ou parce que nous nous fions à lui, il entrera quand ce sera son heure. Car il n'est là que pour le signe qu'un jour il nous doit adresser. « Ce que nous appelons fatalité n'est souvent que la revanche des forces naturelles sur la volonté humaine, quand l'esprit a trop contraint la matière ou prétendu se passer d'elle. Orphée entraînait les fleuves, les arbres et les rochers au son de sa lyre, mais les Ménades le mirent en pièces (1). »

Guynemer en Flandre n'est-il plus le Guynemer de la Somme, de la Lorraine et de l'Aisne? Sa maîtrise est, certes, la même, si elle ne s'accroît pas avec chaque bataille. Sa témérité n'a cure du nombre, ni des nouvelles tactiques aériennes, tant elle a foi dans son arme et dans son appareil perfectionnés. Ses victoires du 17 et du 20 août égalent les plus hardies. Et cependant, ses camarades n'ont-ils pas remarqué chez lui une tension plus violente des nerfs? Il ne se contente pas de voler plus que les autres, de guetter plus longtemps le gibier qui se présentera et de l'abattre. Maintenant, il veut son Boche à jour fixe. Il exige que la victime se présente et, si elle manque au rendez-vous, il va la chercher dans ses lignes à des distances de plus en plus dangereuses. Est-il las de tenir au destin la porte fermée? Est-il sûr que le destin n'entrera pas? Mais songe-t-il seulement à ce destin qui a fixé son heure, proche ou lointaine?

Nul doute qu'il y ait songé, et de plus en plus. « La dernière fois que je le vis, écrit le lieutenant Constantin, son compagnon de Stanislas, son air triste m'avait frappé. Il venait

(1) Bergson. *Discours de réception à l'Académie française.*

de remporter sa quarante-septième victoire. « J'ai eu trop de « chance, me disait-il, j'ai la sensation qu'un de ces jours je « vais y rester. — Mais non, lui disais-je, j'ai une confiance illi- « mitée en toi, je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. » Il souriait, sceptique, mais cette idée le poursuivait et il évitait tout ce qui pouvait lui retirer une partie de son énergie et de son calme, voulant apporter dans l'accomplissement de son métier de « chasseur de boches » la plénitude de ses facultés (1). »

Quand a-t-il cessé de se croire invincible? De sa blessure de Verdun, il s'est remis, dans les airs, on se rappelle comment : en se soumettant au tir ennemi sans riposter. Il a été « descendu » huit fois, plus qu'aucun autre, et chaque fois *il a eu le temps d'y penser*. Combien de fois est-il revenu à l'aérodrome avec des balles dans son appareil et jusque dans ses vêtemens? Jamais ces menaces n'ont eu le pouvoir de peser sur sa volonté. Jamais elles n'ont ralenti son ardeur, ni diminué sa fureur dans l'attaque. Mais s'est-il jamais cru invincible?

Il a confiance en lui et il sait qu'il n'est qu'un homme. L'un de ses amis les plus intimes, son rival de gloire aux Cigognes, le plus rapproché depuis la disparition de Dorme, celui que j'ai appelé l'Olivier de ce Roland, a reçu un jour son étrange confidence. Il a été seul à la recevoir. — Quand nous partons, m'a dit un autre, nous ne songeons qu'à nous battre. Cela est assez absorbant. — Mais Guynemer a dit à celui-là :

— Quand on met le moteur en marche, je fais un signe aux camarades.

— Un petit signe, je l'ai bien vu. La poignée de main de l'aviateur. Cela veut dire : au revoir.

Et Guynemer a expliqué en riant à demi pour ne pas donner trop d'importance à ses paroles :

— Ils ne comprennent pas que je leur dis peut-être adieu.

Il a dit cela, mais il a ri. Chez Guynemer, l'enfant est toujours près de l'homme.

Les derniers jours de juillet, après son cinquantième, de Paris où il surveille la réparation de son avion, il est venu faire une courte visite à Compiègne. Son père qui l'a vu se passionner pour la réalisation d'un type nouveau d'appareil et qui

(1) Notes inédites de J. Constantin.

connaît sa compétence technique, lui découvrant un peu de nervosité, ose, pour la première fois, et bien timidement, et sans insistance, faire allusion à un autre avenir :

— Ne pourrais-tu rendre aussi des services dans les questions de matériel?

Mais les yeux de Guynemer ont posé sur lui un regard gênant. Toutes les interventions qu'il a réclamées de son père ont servi à le mieux exposer :

— Aucun homme n'a le droit de se retirer du front, tant que dure la guerre. Je sais très bien ce que vous pensez. Le dévouement n'est jamais perdu. Ne parlons plus de ça...

Le mardi 28 août, Georges Guynemer, venu à Paris après sa victoire du 20 août pour de nouvelles réparations à son appareil, se rend à Saint-Pierre de Chaillot. Ce n'était pas là une visite exceptionnelle. Il aimait à s'y recueillir avant la bataille, à s'y préparer. Un prêtre l'a révélé depuis lors : « Je suis dans mon rôle de prêtre, a-t-il écrit, en disant aujourd'hui sa foi en Dieu et la clarté de son âme (1). » Les habitués de Chaillot le connaissent, mais toute curiosité serait déplacée dans le saint lieu, et il peut se croire ignoré. Après qu'il a rempli ses devoirs religieux, il cause volontiers quelques instans dans le petit bureau de la sacristie. Causerie rendue plus intime et plus grave par le ton qu'y prennent naturellement les pensées, bien qu'il ne soit pas l'homme des méditations et des longues prières.

— C'est fatal, dit-il avec son autorité mêlée d'enfantillage, je n'y échapperai pas.

A quoi donc n'échappera-t-il pas? Et se souvenant de ses études, il précise en latin :

— *Hodie mihi, cras tibi...*

Les premiers jours de septembre, à la veille de son départ pour les Flandres, — car si son appareil n'est pas encore réparé, le service l'appelle, — il rencontre sur le pas de l'hôtel Édouard-VII un de ses camarades de Stanislas, Jacquemin, qui est artilleur : « Il m'emmena dans sa chambre, rapporte Jacquemin, et nous passâmes une bonne heure ensemble à bavarder,

(1) *Croix* du 7 octobre 1917, article de Pierre l'Ermite.

en rappelant nos souvenirs de collège. Je lui demandai s'il avait un truc spécial pour obtenir de si brillans résultats : « Non, me répondit-il. Souviens-toi que j'ai eu des prix de tir. « Je tire bien et j'ai une confiance absolue dans mon appareil. » Il me montra ses multiples décorations. Toujours aussi simple, aussi gentil, aussi bon camarade qu'à Stanislas. Nullement grisé par son succès, il était seulement plus expansif et il était heureux de me raconter ses combats avec le Boche. Il m'expliqua que, malgré l'opposition qu'il avait rencontrée longtemps chez les constructeurs, il avait obtenu un perfectionnement qu'il poursuivait. Il me dit aussi avoir un appareil photographique avec lequel il photographiait les différentes phases de la chute de l'adversaire. Quand nous nous sommes quittés, sa dernière parole a été : « J'espère bien voler demain, mais tu ne me « verras plus aux communiqués. C'est fini. J'ai abattu mes cin- « quante Boches (1). »

Que veut-il entendre par là? Paroles énigmatiques et contradictoires, qui ne sont peut-être qu'une boutade : il est rassasié de gloire, et demain il volera encore. Il volera pour rien, car il n'a plus rien à attendre, car il n'attend plus rien. Mais il volera.

Avant de repartir pour Dunkerque, il vient à Compiègne dire adieu à ses parens. Il y passe deux jours, les 2 et 3 septembre. Il partira le 4. Jamais il ne s'est montré plus câlin, plus séduisant et gai, plus simple et gentil. Mais il est aussi plus agité.

— Faisons des projets, faisons des projets, répète-t-il, lui qui, auparavant, n'en voulait point faire.

Et il fait des projets où il gâte ses sœurs à l'avance. A sa sœur Yvonne, il rappelle le temps où il lui réclamait une neuvaine. Il voulait qu'elle fît des vœux afin qu'il réussît à s'engager : c'était à Biarritz, après son premier ajournement. Comme elle s'y refusait, il l'avait menacée de la bouder tout le reste de ses jours. Et il l'avait boudée, en effet, pendant cinq minutes au moins.

Sa mère et ses sœurs ne lui ont trouvé que plus de charme et d'entrain. Son père le devine, le pressent fatigué, surmené, lui découvre une sensibilité à ce point aiguisée que, de sa mission de chasseur, il se crée une obligation excessive et se

(1) Notes inédites de M. Jacquemin.

reproche de n'avoir pas, avec son nouvel appareil, obtenu déjà plus de résultats. La volonté de vaincre n'est plus, chez le jeune guerrier, soumise à l'occasion : elle croit forcer l'occasion à heure fixe. Alors, son père se décide à lui parler. Avec sollicitude, il l'engage au repos, le prenant par l'amour-propre et l'intérêt même de son arme :

— Un repos momentané. Un repos qui te fortifierait. Il ne faut pas oublier que tu abuses de tes forces. Tu risques un jour, si tu continues longtemps encore, de n'être plus toi-même, de te montrer inférieur à toi-même.

Son fils le regarde avec reproche :

— C'est la guerre, papa. Il faut que ça marche ou que ça casse.

Le père insiste cependant. Pour la première fois, il donne un tel conseil, non sans y avoir mûrement réfléchi :

— Tu as ton compte. Arrête-toi quelque temps. Tu pourrais former d'autres pilotes de chasse, pareils à toi. Après, tu reprendras ta place à ton escadrille.

— Oui, et l'on dirait qu'à bout de récompenses j'ai cessé de combattre.

— Tu laisseras dire, et quand tu reparaîtras, plus fort et plus ardent, on comprendra. Je ne t'ai jamais donné un conseil que je ne puisse crier sur la place publique. Ne t'ai-je pas aidé dans toutes tes entreprises? As-tu jamais trouvé ici autre chose que des encouragemens et l'acceptation la plus désintéressée et la plus exaltée de ta vie de combattant? Mais il y a une limite aux forces humaines.

Georges Guynemer va conclure la conversation :

— Oui, dit-il, une limite qu'il faut toujours dépasser. Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné.

Le père s'est tu. Il a touché le fond de l'âme. Il est fier ensemble et attristé. Dès cet instant, il a le cœur angoissé. Au moment du départ, il dissimule son angoisse. Il regarde le partant comme s'il ne devait pas le revoir. Et quand il est parti, ces dames regardent encore dans sa direction. Le silence, et non les paroles, unit les siens dans un malaise que chacun d'eux se contraint à dissimuler aux autres.

Dans l'*Iliade*, quand Hector, après avoir rompu la muraille qui protégeait le camp grec et être apparu à ses ennemis, semblable à un noir tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre

et que les dieux seuls auraient pu arrêter, revient dans Troie et attend aux portes de Scées Achille ivre de venger Patrocle, le vieux Priam, le premier, aperçoit le danger et supplie son fils de ne pas partir. Hécube se joint à lui pour le fléchir par ses larmes et ses prières. Mais larmes et prières sont inutiles. Hector, sans les écouter, marche à la rencontre d'Achille. Il va à son destin.

Le 4 septembre, Guynemer est au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, près de Dunkerque. Le capitaine Heurtaux, son ami Heurtaux, qui commandait l'escadrille des Cigognes, n'y est plus. Il a été blessé la veille, le 3 septembre, gravement, d'une balle explosive à la cuisse, recueilli par les Anglais et évacué. Heurtaux, par sa finesse de doigté, avait peut-être seul un peu d'empire sur le terrible Guynemer. Le mercredi 5, Guynemer, qui n'a pu ramener son avion magique indisponible encore et qui s'est plaint aux usines de n'en avoir pas un de rechange, remonte son ancien appareil : il attaque un D. F. W. à bout portant selon sa méthode, mais ses deux mitrailleuses s'enrayent, et le Boche est sauvé. Il a volé une heure. Enragé, il recommence, fond sur un groupe de cinq monoplaces, en tire deux successivement, de très près, mais par leurs manœuvres réciproques ceux-ci parviennent à se dégager. Guynemer, au retour, examine son arme et découvre une détente mal placée; cette fois, il a volé deux heures et demie. Il sort une troisième fois et mène une ronde de deux heures, interrogeant le ciel, cherchant, appelant, provoquant l'ennemi, indigné de n'apercevoir au loin que des fuyards. Une heure, deux heures et demie, deux heures : total, cinq heures et demie de vol dans une seule journée. Qui peut tenir les airs si longtemps? Guynemer veut une victoire. Guynemer abuse de lui-même sans pitié.

Toutes les circonstances se liguent contre lui pour l'énerver : l'absence de Heurtaux blessé, l'indisponibilité de son avion magique, les enrayages de ses mitrailleuses, et jusqu'à ce ciel vide. Il s'irrite, sa nervosité s'accroît. Le lieutenant Raymond, avec qui il aimait à combattre, est en permission. Le samedi 8 septembre, il emmène avec lui le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, un autre de ses compagnons habituels, malgré

le temps qui, lui aussi, se mêle de le contrarier. Une brume épaisse entoure bientôt les deux aviateurs, qui se perdent et se retrouvent, l'un, Bozon-Verduraz, sur Nieuport, l'autre, Guynemer, sur Ostende.

Le dimanche 9 septembre, Guynemer, le matin, est resté endormi. L'un de ses camarades l'appelle, lui demande s'il vient à la messe.

— Sans doute.

Guynemer assiste à la messe à Saint-Pol-sur-Mer. Le temps est mauvais : il ne vole pas ce jour-là. Et au lieu de goûter ce repos forcé, il s'en irrite comme d'une injure. Mais le lendemain, — lundi, 10 septembre, — il volera trois fois, et les trois fois une malchance impitoyable le poursuivra.

La première fois, il part sur son appareil à deux mitrailleuses. La commande de la pompe à eau est grippée : il est forcé d'atterrir sur un terrain d'aviation belge. Cependant il peut revenir. On le photographie comme il va baisser son masque. L'image ainsi obtenue montre un Guynemer crispé, tendu, tourmenté, inquiétant. Celui qui faisait trembler ses ennemis fait trembler ceux qui l'aiment. Le voici au camp d'aviation. Il débarque. Il n'a qu'un parti à prendre dès lors : attendre. D'un instant à l'autre il doit repartir pour Paris et les usines de Buc, et y prendre son avion enchanté mis au point. Qu'il aille donc le chercher. Personne ne le retient. Et précisément son autre appareil vient de lui occasionner des déboires. C'est la solution la plus simple. Elle paraît s'imposer. Oui, mais il veut son Boche auparavant. N'est-il pas dans les Flandres pour donner l'exemple, pour exalter tout le monde, aviateurs et fantassins?

Deullin est absent. Il monte l'appareil de Deullin. Il découvre enfin dans l'espace un groupe d'avions ennemis, les attaque sans aucun souci de leur nombre, reçoit quatre balles dans son propre appareil, dont une dans la pompe à air. Une seconde fois, il est contraint à l'atterrissage et même il doit rentrer au camp en automobile. Va-t-il écouter les conseils de la sagesse, de la prudence? Ah! bien oui, il repart une troisième fois sur l'appareil du lieutenant Lagache. Cette fois, l'essence déborde par le couvercle dévissé du carburateur. Un commencement d'incendie se déclare. Guynemer est encore obligé de redescendre : il a failli prendre feu.

Trois vols, trois atterrissages forcés. Ce jour-là encore il a dépassé la mesure : il a volé cinq heures et demie sur trois appareils successifs qui, tous trois, lui ont donné de la tablature. Son énervement, son épuisement sont extrêmes. Tout lui échappe, tout le contrecarre, le temps, les machines, les circonstances. Jamais il n'a déployé tant d'énergie, et cette énergie a été inutile. Mais Guynemer ne cédera pas : il repartira, il ira, il veut, il veut, il veut...

III. — LE DERNIER DÉPART

Le lendemain 11 septembre, un mardi, le temps semble incertain. Le voisinage de la mer attire ces brumes matinales qui se lèveront tout à l'heure. Le jour sera beau. Guynemer a mal reposé. Ses trois atterrissages successifs de la veille l'ont humilié et blessé. Toutes les forces matérielles se liguent contre lui. Ah! s'il n'avait que l'ennemi à vaincre! Sans son nouvel avion, — cet avion enchanté dont il a porté l'idée en lui tant de mois, comme une femme porte son enfant, et qu'il a eu la joie de voir vivre, de chevaucher, — la chasse n'a plus autant d'attrait pour lui. Il ne peut plus s'en passer, il en est obsédé, il partira le soir même pour l'aller chercher aux usines. Pourquoi n'est-il pas déjà parti? Il lui répugnait de quitter le camp sans avoir abattu au moins son Boche. Mais puisque le Boche y met de la mauvaise volonté... C'est cela, il partira le soir même. Cette solution le calme momentanément. Il n'a plus qu'à se croiser les bras et attendre l'heure du train. Précisément le commandant du Peuty, un des chefs de l'aviation au Grand Quartier général, et le commandant Brocard, appelé au Ministère de l'aéronautique comme chef de cabinet et provisoirement remplacé dans le commandement de son groupe de combat par le capitaine d'Harcourt, doivent arriver par le train du matin. Ils seront au camp vers neuf ou dix heures. Une conversation avec eux sera précieuse en enseignemens; elle servira à préparer l'avenir. Pourquoi ne les attendrait-il pas?

Il est agité, il a le teint bistré qui présage ses crises de fatigue, il hésite, il va de sa baraque aux hangars et des hangars à sa baraque. Aucune mauvaise humeur, mais une grande nervosité. Il retourne aux hangars, il inspecte son *Vieux-Charles*

bi-mitrailleuse. En somme, l'appareil et les armes sont en bon état, l'accident de la veille n'est pas à prévoir. Alors pourquoi est-il là? En l'absence du capitaine Heurtaux, il commande l'escadrille des Cigognes. Plusieurs pilotes sont partis en reconnaissance. N'est-il plus celui qui donne l'exemple? Déjà les brumes s'élèvent. Et le devoir, comme le jour, resplendit, le devoir auquel Guynemer n'a jamais résisté, qu'il a toujours devancé, du jour où il triomphait à Biarritz des ajournemens jusqu'à ce matin du 11 septembre 1917. *Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation, n'ont été pour rien dans son premier départ, venu de sa seule volonté de servir; ils ne seront pour rien dans le dernier, pareillement imposé par sa seule volonté de servir.*

Il est résolu. Le sous-lieutenant Bozon-Verduraz qui a souvent chassé avec lui, avec lequel il s'est égaré trois jours auparavant au-dessus de la mer, l'accompagnera. Les mécaniciens sortent les avions. Un de ses camarades lui demande, avec une négligence apparente :

— Vous n'attendez pas le commandant du Peuty et le commandant Brocard? Ils vont arriver.

Mais Guynemer montre l'espace qui se libère des nuées comme lui-même de son indécision.

Tout le monde, ces derniers jours, a essayé de le retenir, le sentant plus nerveux. Cette conspiration même l'excite, et c'est pourquoi chacun y apporte des ménagemens. Guynemer est intraitable. Il est l'enfant gâté de l'aviation. Il peut prendre à rebours le souci qu'on lui manifeste. Il n'accepte pas qu'on montre plus de soin de son existence que de n'importe quelle autre. Il est malaisé à manier et, pour s'y risquer, il faut user de beaucoup de prudence et de mesure. Cependant le commandant du Peuty et le commandant Brocard, qui ont plus d'autorité, ont été prévenus de cet état d'esprit. Ils veulent voir Guynemer, ils se hâtent. Ils arriveront au camp d'aviation à neuf heures du matin et le réclameront sans retard. Or, Guynemer et Bozon-Verduraz se sont envolés à huit heures vingt-cinq.

Les deux aviateurs s'éloignent de la mer, gagnent vers le Sud-Est. Ils se rapprochent des lignes, passent au-dessus de Bixchoote et du cabaret Korteker que nos troupes ont conquis le 31 juillet. Ils suivent dans les airs la route de Bixchoote à Langemarck, ils survolent Langemarck dont les Anglais se sont emparés le 16 août. Les tranchées, les débris d'anciennes voies

qu'ils connaissent bien se croisent, s'enchevêtrent sous eux. Voici le chemin de fer, ou ce qui fut le chemin de fer d'Ypres à Thourout, qui passe au Nord de Langemarck, et voici la route d'Ypres la Ruinée, d'Ypres martyre à Thourout, qui passe par Saint-Julien et Poelcapelle. Sur nos lignes, sur les lignes anglaises, ils n'ont rencontré aucune patrouille ennemie. Ils franchissent au-dessus de la Maison Blanche, à l'Est de Langemarck, les lignes anglaises, ils s'avancent sur les lignes allemandes, du côté de Poelcapelle, ils ont sous eux les vestiges de Poelcapelle.

De ses yeux habitués à scruter le ciel, de ses yeux qui ne laissent rien échapper, Guynemer a découvert un ennemi, un seul, qui vole plus bas. Il a fait à son compagnon le signe convenu. Le combat va s'engager. L'inévitable est là. L'inévitable, c'est le devoir.

L'attaque d'un biplace au-dessus des lignes ennemies et libre ainsi de sa manœuvre, est toujours une opération délicate, à cause de son vaste champ de tir : le pilote tire dans l'hélice, comme sur monoplace, mais le passager, avec sa tourelle, embrasse tout l'espace, sauf deux angles morts, le premier en avant, le second sous le fuselage et sous la queue, ainsi qu'en arrière de celle-ci, dans l'axe du fuselage. Le tir de face, habituel à Guynemer, est difficile : les vitesses additionnées des deux appareils le rendraient imprécis pour tout autre et, de plus, le pilote et le passager sont blindés par le moteur. La meilleure position sera derrière la queue et légèrement en dessous.

Guynemer la connaît bien. Il sera toujours temps de la chercher par une vrille ou un retournement, si l'attaque directe n'a pu réussir. Il essaie de la surprise, en se plaçant entre le soleil et l'ennemi pour ne pas être vu. Mais le soleil se voile, — refusant de le dissimuler dans sa lumière. Alors il plonge afin de descendre et se tenir au niveau de l'adversaire, les plans ne formant plus qu'une ligne mince peu visible. Cependant l'ennemi l'a aperçu et manœuvre afin de le garder dans son champ de tir. Pour l'empêcher d'ajuster, il serait prudent de ne pas se diriger sur lui selon une trajectoire rectiligne, car un mitrailleur de sang-froid tirant contre un avion marchant droit sur lui a les plus grandes chances de l'atteindre : il faudrait décrire des zigzags pour obliger le tireur adverse à déplacer sa mitrailleuse d'un bord à l'autre, garder un peu de hauteur et, en se

rapprochant, tirer une rafale en fonçant dessus, après quoi éviter l'avion ennemi, et, s'il n'est pas abattu, s'écarter vivement vers l'arrière. Guynemer court au but comme un bolide, sans recourir à aucun tour. « Je ne vole pas la victoire, » pourrait-il dire comme Alexandre refusant d'attaquer de nuit les troupes de Darius. Il compte sur son adresse au tir et sur la foudroyante charge qui lui a assuré tant de triomphes. Mais il manque, cette fois, l'adversaire qui se met en vrille, descend et tombe sur l'avion de Bozon-Verduraz qui le manque à son tour.

Guynemer va-t-il rompre le combat? Il n'y a pas eu de surprise, et la prudence le conseillerait. Guynemer n'a montré aucune prudence dans son attaque directe. Il va recommencer, car il veut vaincre. Tous ses atterrissages de la veille l'ont exaspéré : il s'acharnera. Tandis qu'il continue à descendre pour se retourner derrière le biplace et chercher son angle mort, Bozon-Verduraz aperçoit une troupe de huit monoplaces allemands qui s'avance vers les lignes anglaises. Selon les règles tactiques qu'il observe avec son chef, il va se séparer de lui, se présenter aux nouveaux venus, les attirer, les entraîner et les dépister, et tandis qu'il opérera cette manœuvre, il laissera à Guynemer le temps de cueillir sa cinquante-quatrième victoire. Puis il reviendra, sur le champ de bataille devenu le point de ralliement, rejoindre le vainqueur. Sur Guynemer il est sans inquiétude. Avec lui, n'a-t-il pas attaqué souvent, à deux, des groupes de cinq, six, et parfois dix ou douze monoplaces? Sans doute le biplace est-il mieux armé et plus perfide. Pour Guynemer, c'est néanmoins un gibier sûr. Guynemer était, ces jours derniers, bien agité, bien nerveux. Mais, au combat, il retrouve toutes ses facultés, son sang-froid, sa maîtrise, son extraordinaire coup d'œil, — sa témérité aussi.

Bozon-Verduraz a emporté cette vision : Guynemer, après l'échec de son premier assaut, a piqué, afin de continuer le combat et de chercher la position favorable à son tir; l'avion ennemi descend en vrille, se rapprochant de la terre à qui il peut demander secours. Le second de Guynemer s'est offert à la vue des huit monoplaces allemands, qui s'engagent dans sa route et s'échelonnent dans le ciel à sa poursuite. Son plan réussit. Peu à peu le groupe se désagrège, se dissout dans le vaste ciel. Bozon-Verduraz revient en hâte à son point initial où son chef doit, sans doute, l'attendre. Il cherche Guynemer :

personne. L'espace est vide. L'Allemand serait-il indemne? Personne! Il perd de sa hauteur pour mieux explorer le ciel et la terre ensemble, car une inquiétude mortelle l'a saisi, lui serre le cœur. Sur le sol, aucun signe, aucun de ces attroupemens que provoque la chute d'un appareil. Rassuré, il remonte et décrit de grands cercles, attendant le camarade qui va revenir, qui ne peut pas ne pas revenir, qui peut-être, qui sûrement a été entraîné au loin par la prolongation de sa chasse. Guynemer n'a-t-il pas toutes les audaces? Comme Dorme, ne s'est-il pas engagé, — plus d'une fois, — à d'inquiétantes distances dans les lignes ennemies? Oui, comme le lieutenant Dorme qui, un jour de mai, sur l'Aisne, n'est pas revenu... Mais Guynemer reviendra. Il faut qu'il revienne. Il est impossible qu'il ne revienne pas. Impossible, pourquoi? Parce que celui-là est au-dessus des misères communes, parce que celui-là est invincible, parce que celui-là est immortel. Cela ne se discute pas. C'est la foi des Cigognes. Sur Guynemer personne n'a jamais eu de doute. Guynemer abattu? Cette seule supposition est quasi sacrilège.

Bozon-Verduraz attend. Il attendra tout le temps qu'il faudra. Une heure a passé, et personne ne paraît. Il allonge ses cercles, il inspecte plus loin, sans perdre le point de ralliement. Il fouille les airs, comme Nisus la forêt à la recherche d'Euryale. Guynemer est un homme. Les risques des autres sont ses risques. Tant d'autres, déjà, ne sont pas rentrés! Oui, tant d'autres, mais pas Guynemer.

La deuxième heure s'est écoulée, et le fidèle compagnon est toujours seul au rendez-vous. Il est seul au rendez-vous et l'essence va lui manquer. Un cercle encore avant qu'elle ne manque. Le cercle est bouclé; encore celui-là. Le moteur ne va plus pouvoir fonctionner. Il faut rentrer au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer. Il faut y rentrer seul.

Bozon-Verduraz atterrit, et sa première parole est pour réclamer Guynemer.

— Guynemer est là? demande-t-il.

— Non, pas encore.

Il savait d'avance qu'on ne le lui rendrait pas. Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone jette ses appels. Les ondes de la télégraphie sans fil s'allongent dans l'espace. Les avions libres partent en reconnaissance. Les heures s'écoulent; le soir, peu à peu,

s'approche, un de ces beaux soirs de fin d'été où les confins de l'horizon prennent des tons de fleurs, les ombres montent de la terre, et de Guynemer on est toujours sans nouvelles. Des escadrilles voisines, françaises, anglaises, belges, ses frères d'armes viennent s'enquérir. Les derniers avions envolés ont atterri. Personne n'ose interroger les rentrans.

Cependant il faut assurer le service, et la vie continue comme si l'aviation n'était pas en deuil. Tous ces jeunes hommes qui jouent habituellement avec la mort ne manifestent pas leur douleur. Elle est en eux, farouche et rude.

Au dîner du soir, une lourde tristesse pèse sur les pilotes des Cigognes. La place de l'absent est vide : nul ne songe à l'occuper. Quelqu'un, pour secouer cette torpeur, bâtit des hypothèses : Guynemer s'est tiré de tant de chutes, a passé à travers tant de périls! Son appareil, la veille, n'avait-il pas eu de panne? Sans doute doit-il être prisonnier.

Guynemer prisonnier... Il avait dit un jour, en riant : « Les Boches ne m'auront pas vivant... » Mais son rire était terrible. Personne ne croit à un Guynemer prisonnier. Alors?...

Sur le carnet de vol, à la dernière page commencée de l'emploi du temps, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz a inscrit son compte rendu :

« *Mardi 11 septembre 1917.* — Patrouille. Le capitaine Guynemer, parti à 8 h. 25 avec le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, disparaît au cours d'un combat contre un biplan au-dessus de Poelcapelle (Belgique). »

C'est tout.

IV. — LA VEILLÉE

Avant lui, d'autres chevaliers de l'air, d'autres *as* ont disparu, sont morts, les uns chez nous, comme le capitaine Lecour-Grandmaison, comme le capitaine Auger, les autres dans les lignes ennemies, comme le sergent Sauvage, comme le sous-lieutenant Dorme. Il serait le treizème de la liste, si l'on attribue au titre d'*as* un minimum de cinq victoires contrôlées. Voici l'appel des noms et des chiffres :

Capitaine Lecour-Grandmaison, 5 appareils abattus; maréchal des logis Hauss, 5 ; sous-lieutenant Delorme, 5 ; sous-lieutenant Pégoud, 6 ; sous-lieutenant Languedoc, 7 ; capitaine

Auger, 7; capitaine Doumer, 7; sous-lieutenant de Rochefort, 7; sergent Sauvage, 8; capitaine Matton, 9; adjudant Lenoir, 11; sous-lieutenant Dorme, 23.

Faudra-t-il donc ajouter :

Capitaine Guynemer, 53 appareils abattus?

Personne n'ose inscrire ce nom. Personne n'a plus d'espoir et personne n'ose désespérer.

Un poète de génie, qui fut aviateur avant et pendant la guerre, Gabriele d'Annunzio, dans son roman *Forse che si forse che no*, analyse l'amitié de deux jeunes gens, Paolo Tarsis et Giulio Cambasio, née d'une parité de goûts pour la conquête de l'air et développée dans la communauté des risques : livre écrit trop tôt, car il n'a pu donner à cette amitié la puissance accrue de la guerre. Cambasio est tué au concours de hauteur de l'aviation, dans la plaine qui s'étend de Bergame au lac de Garde. Comme Achille ravagé par la mort de Patrocle, Paolo Tarsis n'a laissé à nul autre le soin de recueillir et garder son ami : « Paolo Tarsis veillait sans larmes la dépouille de son compagnon dans la nuit brève. Il était rompu, le plus riche rameau de sa propre vie; elle était détruite, la plus généreuse partie de lui-même; elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre. Il ne devait plus voir, en ces yeux, se doubler l'ardeur de son effort, la sécurité de sa confiance, la célérité de sa résolution. Il ne devait plus connaître les deux joies les plus candides d'un cœur viril : la clairvoyance dans l'attaque et dans la besogne en commun, le doux orgueil de protéger le repos de son pair. »

Elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre... La guerre est déjà si rude et si longue, si cruelle et ardue, si chargée de douleur : faut-il que ceux qui la couvraient de gloire, comme on couvre de fleurs une tombe, disparaissent pour la laisser nue, et leur disparition, — et surtout la disparition de leur roi, — ce jeune homme éblouissant et téméraire dont toute l'armée suivait le sillage lumineux, — ne va-t-elle pas se traduire par une diminution d'élan et d'ardeur, par une diminution de forces? Un Guynemer est un étendard. Si les yeux, dans la lutte, ne voient plus l'étendard flotter, ils se détournent vers la misère des besognes quotidiennes, vers le sang, vers les blessures, vers la mort. Là est le danger collectif

de perdre un Guynemer, là se mesure l'étendue de sa perte.

Mais Guynemer est-il à jamais perdu ?...

*
* *

Saint-Pol-sur-Mer, septembre 1917.

Visite à l'escadrille des Cigognes, à Saint-Pol-sur-Mer,

Le camp d'aviation couvre un large espace, car les aviateurs anglais en occupent une part. Une digue qui protège le terrain d'atterrissage nous cache la mer. Mais, du premier étage d'une petite maison intacte, on la voit, d'un bleu timide, d'un bleu tendre et pâle, sillonnée de bateaux qui rentrent au port de Dunkerque. C'est un beau soir calme. Une brume rousse imprécise les bords de l'horizon.

Devant les hangars de toile aux parois renflées, les avions s'alignent, attendant d'être abrités pour la nuit. Les mécaniciens les palpent, les vérifient, examinent les moteurs, les hélices, les ailes. Leurs pilotes sont là qui, revenus de leurs randonnées, sont encore revêtus de la combinaison de cuir, tiennent en main leur casque. En quelques phrases brèves ils résument les résultats de leurs reconnaissances du jour.

Et parmi eux, machinalement, on cherche celui vers qui les regards couraient dès l'abord. Je revois sa silhouette mince, sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs, ses gestes tranchans qui expliquent. J'entends son rire clair, son rire d'enfant :

— Et alors, couic...

Il était la vie, l'action même. Il descendait haletant, triomphant, tout vibrant encore comme la corde de l'arc après que la flèche est partie, et quasi titubant d'une ivresse sacrée comme le jeune dieu des bacchanales célestes.

Dix jours ont passé déjà. Que sait-on ? Rien de plus aujourd'hui que ce matin du 11 septembre où Bozon-Verduraz revint seul. Des aviateurs allemands, faits prisonniers, adroitement interrogés, ignoraient sa disparition, Comment la prise ou la mort de Guynemer aurait-elle passé inaperçue dans les camps d'aviation ennemis ? Est-il vraisemblable que la nouvelle n'en ait pas couru ? Hier un message a été lancé par un appareil allemand sur les lignes anglaises, donnant des indications sur plusieurs aviateurs anglais tués ou soignés à tel ou tel hôpital, et se terminant par une note où il était dit que le capitaine

Guynemer avait été abattu à Poelcapelle le 10 septembre, à 8 heures du matin. Mais comme ce message est suspect! Le jour et l'heure sont inexacts. Le 10 septembre, à 8 heures du matin, Guynemer vivait. Il vivait le 11 à la même heure et n'était pas encore parti pour la tragique expédition. Et comme un journal anglais a sans précaution annoncé sa disparition, l'ennemi a pu exploiter le renseignement. Le mystère n'est pas éclairci. Le mystère demeure.

Tandis que les derniers avions atterrissent, ses camarades développent sans conviction toutes ces raisons d'espérer, de croire. On devine que leur siège est fait, et que d'ailleurs, la vie, la mort, qu'est-ce donc auprès de l'action poussée jusqu'au bout pour le pays ?

Le capitaine d'Harcourt a succédé provisoirement au commandant Brocard dans le commandement du groupe de combat : frêle, menu, élégant, si jeune lui aussi, d'une grâce et d'une courtoisie d'ancien régime, et qui de sa politesse même et de sa douceur apparente tire un art de persuasion et d'autorité. A la place de Heurtaux blessé et de Guynemer disparu, le commandement de l'escadrille des Cigognes est en ce moment exercé par le lieutenant Raymond, un cavalier : figure en lame de couteau, silhouette héroïque à la don Quichotte, bourru bienfaisant, cœur d'or, paroles promptes et colorées. Voici Deullin, l'un des plus anciens amis et des plus chauds de Guynemer. Et voici, descendu le dernier du ciel, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, démarche un peu massive, visage grave, sérieux, d'uue maturité précoce, un modeste qui a horreur de toute vantardise, de tout bluff, et qui a le culte de la vérité.

Le récit minutieux est recommencé. Comme une avenue qui conduit à un éboulement, il aboutit à l'abîme. Mais de toutes les phrases échangées par ses camarades, je ne puis tirer la pensée d'un Guynemer mort à cette heure et enseveli dans les lignes ennemies. Il m'est impossible de ne pas imaginer un Guynemer en mouvement, un Guynemer en chasse, les traits tendus, les yeux terribles, le Guynemer à la volonté surhumaine, le Guynemer qui ne renonce jamais, le Guynemer immortel.

Quelle atmosphère respire-t-on ici, pour que l'idée de la mort cesse d'être obsédante et lourde? Quelqu'un, Raymond peut-être, a dit avec indifférence :

— C'est le sort qui nous attend.

Un visiteur a protesté :

— Le pays a besoin d'hommes comme vous autres.

Et Deullin :

— Pour quoi faire ? Il y en aura toujours, et quand on a mené la vie que nous avons menée...

Le capitaine d'Harcourt a tranché le débat :

— Hâtons-nous d'aller dîner. La lune va se lever. La nuit sera très claire. Nous allons être bombardés.

Nous l'avons été, assez sévèrement, mais juste au café que nous avons fini de boire quand tombèrent les premières bombes. Déjà, comme on nous le versait, un des convives à l'oreille exercée avait signalé les *bimoulins*. Ainsi désigne-t-on les puissans avions allemands à double moteur. Nous avons gagné la tranchée protectrice. Mais la nuit était si belle, si pure, éclairée par une lune qui semblait se balancer, comme un aéronef, dans l'air profond, entre le ciel et nous, qu'elle invitait à jouir du spectacle et promettait la paix. Nous grimpâmes sur le parapet. Nous entendions, malgré le bruit des moteurs, comme un accompagnement des basses de l'orchestre, la respiration de la mer. Les vapeurs roussâtres de l'horizon achevaient de se perdre dans le paysage lumineux où les étoiles pâlies brillaient à peine. Mais d'autres astres les remplaçaient.

Nos Voisin, qui revenaient de bombarder quelque lointain aérodrome ennemi, portaient à bord un falot. C'était comme une constellation en marche. L'un ou l'autre, à bout de patience ou de souffle, lançait même, comme une voie lactée, des fusées pour réclamer l'indication du terrain d'atterrissage. Les huit ou dix projecteurs de Dunkerque, comme de grands bras de lumière, coupaient, tailladaient, fouillaient le ciel, cherchant les avions ennemis. Tout à coup, l'un de ceux-ci, découvert et aveuglé de clarté, apparut dans le phare, comme un papillon cogné au verre d'une lampe. Nos batteries de protection aérienne commencèrent de tirer, et nous voyions leurs éclatemens luire à proximité de l'appareil désigné. Les balles traçantes zébraient l'espace de leurs traits prolongés. Et sous la canonnade le ronflement des moteurs continuait de retentir, tandis que, d'intervalle en intervalle, se lamentaient les sirènes annonçant le départ des gros obus de 380 qui venaient tomber sur Dunkerque, allumant çà et là l'incendie. Cependant les

avions ennemis se déchargeaient autour de nous de leurs projectiles. Nous sentions sous nous le sol vibrer et frémir.

Indifférens au bombardement, non à la perte de sommeil, les chasseurs des Cigognes attendaient la fin pour aller se reposer. L'un d'eux observa le temps :

— Il fera beau demain. Nous pourrons partir de bonne heure.

Et tandis que je roule vers Dunkerque, je les revois rassemblés, parlant de l'absent sans attendrissement, presque sans tristesse. Ils lui dédient leurs exploits, ils se servent de son nom comme du terme de comparaison suprême. Ils puisent dans son souvenir une excitation et une émulation. C'est une douleur mâle et fortifiante, la douleur de ces cœurs de jeunes hommes...

*
* *

Après avoir veillé sans larmes son ami, le héros de Gabriele d'Annunzio va prendre place dans la course nouvelle pour le concours de hauteur. Commettra-t-il le sacrilège de ravir au mort sa victoire? A mesure qu'il s'élève en l'air, il sent en lui l'apaisement et comme une puissance accrue : le mort lui-même, pilote invisible, gouverne les commandes, l'entraîne plus haut, lui verse au cœur un triomphal vertige.

Elle n'est pas diminuée chez ces jeunes gens, la force guerrière. Guynemer est toujours avec eux. Guynemer multiplié accompagne chacun d'eux et l'adjure de dépasser, comme lui, ses limites au service, au culte de la patrie.

V. — LA LÉGENDE

Dans les cimetières des villages marins, des croix qui surmontent des tertres vides portent comme inscription, après l'indication d'un nom, ces trois mots : *Perdu en mer*. J'ai vu, dans les cimetières de la vallée de Chamonix, des inscriptions similaires : *Perdu au Mont-Blanc*. La montagne ou la mer gardent parfois leurs victimes. L'air a-t-il ainsi gardé Guynemer envolé?

« On ne l'a ni vu ni entendu s'écraser, écrivait au début d'octobre M. Henri Lavedan qui fut des premiers, bien avant la guerre, à mettre sa plume au service de l'aviation. On ne retrouve pas son appareil, ni son corps. Comment a-t-il

fait? Par où a-t-il passé? Sur quelle aile a-t-il su glisser si bien dans l'immortalité? A quel point du zénith s'est-il avisé d'*aciellir*? On ne sait pas. On ne sait rien. C'est une mort ascendante, un véritable envolement. Peut-être que plus tard on dira : « L'*as des as* est un jour monté si haut dans la bataille qu'il n'est jamais redescendu (1). »

Je me souviens d'un vers étrange lu dans quelque recueil du temps de ma jeunesse, et, par quel privilège, retenu isolément :

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu...

N'est-ce pas l'image de la force ascensionnelle de cette claire jeunesse?

Dans le pays, on attend quelque prodigieuse nouvelle : un Guynemer par miracle évadé, un Guynemer reparaissant, un Guynemer ressuscité. « Je veux croire jusqu'aux limites de l'invraisemblable, » a répondu son père averti. Un journaliste qui, dans *le Temps*, signe ses chroniques militaires lieutenant d'Entraygues, a rappelé ce roman de Balzac où des paysans, rassemblés un soir autour d'une meule, interpellent le facteur qui passe : — Quoi de nouveau, facteur? — Celui-ci ôte son chapeau, s'éponge : — Rien de saillant, rien. Ou plutôt si, pardon! on dit à Paris que l'empereur est mort à Sainte-Hélène... — Le travail est aussitôt suspendu, on se tait, puis un grand diable juché sur la meule s'écrie : — L'empereur est mort! Pff! on voit bien qu'*ils* ne le connaissent pas... — Le rédacteur du *Temps* ajoute : « J'ai entendu un mot analogue, l'autre jour, à la station de départ d'un autobus, en pleine brousse, dans le département de l'Aveyron. Un voyageur, journal en main, annonçait la mort du capitaine Guynemer, tué au cours d'un combat aérien dans les Flandres. Et tout le monde était consterné. Seul, le conducteur de la voiture gardait un sourire sceptique, tout en explorant les bougies de son moteur. L'exploration terminée, l'homme à la veste de cuir rabattit le capot, rangea dans une boîte de vagues lunettes, procéda soigneusement à l'aide d'un chiffon crasseux au nettoyage chimérique de ses mains, puis, se plantant droit devant le voyageur qui tenait le journal, déclara simplement : — Et moi, je vous dis que celui qui « descendra » Guynemer n'a pas encore terminé son apprentissage. Avez-vous compris?... »

(1) *Illustration* du 6 octobre 1917.

Ce témoignage de crédulité populaire restera l'un des plus émouvans que jamais suscita la mémoire d'un héros. Le deuil de Guynemer allait toucher au cœur la France entière, de Paris aux plus lointains bourgs et villages, aux fermes et chaumières isolées qui connaissaient son nom et qui ruminent avec lenteur les événemens. Mais il fut précédé d'une période d'attente où persista la foi dans un Guynemer invincible.

Cependant le doute n'est plus permis. Des renseignemens transmis à la Croix-Rouge par la voie diplomatique précisent les circonstances de la mort : Guynemer avait été abattu d'une hauteur de 700 mètres au nord-est du cimetière de Poelcapelle, sur le front d'Ypres. Un sous-officier allemand et deux hommes se rendirent sur les lieux. Une des ailes de l'aéroplane était brisée. L'aviateur avait été tué d'un coup de feu à la tête; il avait une jambe et une épaule rompues. Le visage était intact et l'identification a été faite au moyen de la photographie qu'il portait dans son portefeuille, sur le carton de son brevet de pilote. Il avait été inhumé au cimetière de Poelcapelle avec les honneurs militaires.

Mais il était dit que, jusque sous l'apparente précision des faits, une certaine obscurité demeurerait encore. L'Allemagne publie la liste de nos appareils tombés dans ses lignes, avec les indications qui les ont fait reconnaître. Sur aucune de ces listes n'a figuré le numéro d'ordre du *Vieux-Charles*. Si l'avion n'avait qu'une aile brisée, il aurait pu être identifié aisément. Qu'est-ce que cette histoire du sous-officier et des deux soldats expédiés sur les lieux? Enfin, le 4 octobre (1917), les Anglais entraient dans Poelcapelle. L'ennemi contre-attaqua et l'on s'y battit furieusement. Le 9, le village était entièrement aux mains de nos alliés. Ni dans le cimetière civil, ni dans le cimetière militaire bouleversés, il ne fut possible de retrouver la moindre trace de la tombe.

Disparition du corps, disparition de l'avion, suppression des traces de la mort, ascension suprême du héros que la terre refuse, voilà ce que l'Allemagne devra reconnaître officiellement. Le 8 novembre (1917), le département des Affaires étrangères de Berlin se décide à répondre à une demande de l'ambassade royale d'Espagne, et voici la note qu'il transmet :

« Le capitaine Guynemer est tombé après une lutte aérienne

le 11 septembre dernier à dix heures, du matin, près du cimetière d'honneur II au sud de Poelcapelle. D'après constatation médicale, la mort était causée par une balle dans la tête; l'index de la main gauche avait été emporté. Le cadavre même n'a pu être mis à l'abri ni enterré, car depuis le 10 septembre l'endroit où il était tombé se trouvait sous le feu intense de l'artillerie anglaise, et toute approche pendant les jours suivans était impossible. Le service compétent du front communique que les coups de canon avaient bouleversé la campagne, et les aviateurs allemands n'ont pu découvrir le 12 septembre aucune trace du cadavre ni de l'appareil. Les nouvelles démarches entreprises, comme suite à la demande de l'ambassade d'Espagne, en octobre dernier, n'ont pu aboutir à aucun résultat, l'endroit même de la chute se trouvant, depuis le commencement du mois, dans les premières lignes anglaises.

« Les aviateurs allemands regrettent de n'avoir pu rendre les derniers honneurs au vaillant adversaire. Il est à remarquer que les recherches présentaient les plus grandes difficultés, causées par les attaques continues de l'ennemi à Poelcapelle, par le mouvement des troupes, par l'absence des témoins oculaires, morts, blessés ou déplacés. Les troupes engagées continuellement dans des combats acharnés n'ont pu donner plus tôt les renseignemens demandés. »

Ainsi n'est-il plus question de sépulture ni d'honneurs militaires rendus. Guynemer n'a rien accepté de ses ennemis, pas même une croix. La bataille qu'il avait menée tant de fois dans les airs s'est continuée autour de sa dépouille terrestre. A distance, nos canons empêchaient les Allemands d'y toucher. Nul ne peut dire où il est. Nul n'a porté la main sur lui. Il ne repose pas dans la paix. Mort, il s'est échappé. Celui qui était le mouvement et la vie n'a pas accepté de se coucher dans une tombe.

Les cris forcenés de nos ennemis, pareils en furieuse satisfaction à ceux des Grecs saluant la dépouille d'Hector, mais plus méthodiques et moins harmonieux, ne manquèrent pas d'accueillir la chute de Guynemer. Ils attendirent trois semaines pour être poussés. Ce long stage dans un triomphe qui fut, comme on le pouvait prévoir, discourtois et grossier, est lui-même déconcertant. Ce n'est que le 6 octobre que la *Woche* consacre à Guynemer, sous le titre : *L'Aviateur français qui a*

remporté le plus de succès a été tué, un article dont la lâcheté et le mensonge discréditent un journal, et dont il importe de conserver le texte et de garder le souvenir. Avec l'article, était publié en fac-simile la carte de pilote de Guynemer :

« Le capitaine Guynemer, y est-il dit, jouissait d'une grande réputation dans l'armée française, car il déclarait avoir abattu plus de cinquante avions. Il est cependant prouvé qu'un grand nombre de ceux-ci sont rentrés à leur terrain d'atterrissage, endommagés il est vrai. Pour rendre impossible toute vérification de la part des Allemands, on n'a indiqué, pendant ces derniers mois, ni le lieu ni la date de ces prétendues victoires. Des aviateurs français prisonniers ont déclaré que sa méthode de combat était la suivante : tantôt, lorsqu'il volait comme chef d'escadrille, il laissait ses camarades attaquer tout d'abord et se précipitait ensuite sur l'adversaire reconnu le plus faible; tantôt il volait seul pendant des heures, à une très grande hauteur, en arrière du front français, et se jetait par surprise sur les avions allemands d'observation isolés. Si sa première attaque ne réussissait pas, Guynemer rompait immédiatement le combat. Il n'aimait pas à s'engager dans un de ces combats de longue haleine, au cours desquels il faut vraiment faire preuve de courage (1). »

Telle est cette ordure déposée dans un journal allemand. Malgré sa puanteur, il faut se résigner à l'analyser. Les injures d'un ennemi révèlent son caractère. Ici, rien ne manque : ni la négation contre l'évidence des cinquante-trois victoires contrôlées de Guynemer, et si sévèrement contrôlées que nos exigences, comme à Dorme, lui ont supprimé un bon tiers de

(1) *Der erfolgreichste französische Kampfflieger gefallen.*

Kapitän Guynemer genoss grossen Ruhm im französischen Heere, da er 50 Flugzeuge abgeschossen haben wollte. Von diesen ist jedoch nachgewiesenermassen eine grosse Zahl, wenn auch beschädigt, in ihre Flughäfen zurückgekert. Um deutscherseits eine Nachprüfung unmöglich zu machen, wurden in den letzten Monaten Ort und Datum seiner angeblichen Luftsiege nicht mehr angegeben. Ueber seine Kampfmethode haben gefangene französische Flieger berichtet : Entweder liess er, als Geschwaderführer fliegend, seine Kameraden zuerst angreifen uns stürzte sich dann erst auf den schwächsten Gegner; oder er flog stundenlang in grössten Höhe, allein hinter der französischen Front und stürzte sich von oben herab überraschend auf einzeln fliegende deutsche Beobachtungsflugzeuge. Hatte Guynemer beim ersten Verstoss keinen Erfolg, so brach er das Gefecht sofort ab ; auf den länger dauernden, wahrhaft muterprobenden Kurvenkampf liess er sich nicht gern ein.

(Extrait de la *Woche* du 6 octobre 1917.)

ses trop lointains triomphes; ni l'avilissement systématique des procédés de combat adverses, qui ose faire de Guynemer, — du fou, du téméraire, de l'invraisemblable Guynemer, du Guynemer aux avions et aux vêtemens percés de balles, du Guynemer qui se bat toujours de si près qu'il risque d'accrocher ou de traverser l'adversaire, — un aviateur timide et prudent, profitant de ses compagnons de chasse et esquivant la lutte; (mais celui qui l'a *descendu*, qu'a-t-il donc raconté? Si Guynemer qui a engagé le combat à quatre mille mètres a été tué à 700, c'est qu'il l'a prolongé, et prolongé au-dessus des lignes ennemies qu'il n'a pas craint de survoler si bas, appliquant jusqu'au bout sa méthode d'incroyable audace); ni enfin, ni surtout, la bassesse, l'ignominie, l'infamie qui prête à des prisonniers la vente de leur plus glorieux camarade et attribue à des aviateurs français la dégradante insinuation. Non, rien n'y manque en vérité. Il faut encadrer ce texte. De quel rire jeune et frais, de quel rire au-dessus du mal, l'eût accueilli Guynemer! « L'homme qui t'insulte, écrivait jadis Villiers de l'Isle-Adam s'inspirant de la philosophie hégélienne, n'insulte que l'idée qu'il a de toi, c'est-à-dire lui-même. »

Comme dans cette fameuse soirée du 25 mai où tout ce qui vivait à l'ombre de la VIe armée, averti de la quadruple victoire aérienne de Guynemer, vint entourer sur une colline de l'Aisne le camp d'aviation du vainqueur, toute la France, portant le deuil de ce capitaine, veut entourer sa mémoire.

Au service célébré le 18 octobre à Saint-Antoine de Compiègne, Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, prend pour texte de son oraison funèbre ce passage des Psaumes où David déplore le sort de Saül et de ses fils tués *sur les cimes*, mort que tout d'abord l'on cache au peuple, afin de ne point réjouir trop tôt les Philistins et leurs filles. Le général Débeney, chef d'état-major général, représente le général en chef; les Cigognes sont là, toutes les Cigognes survivantes et leur ancien chef, le commandant Brocard, et le nouveau, le capitaine Heurtaux dont l'entrée fait courir dans l'assistance un frisson d'émotion, car il marche péniblement, appuyé sur deux béquilles et il est si pâle, — il s'est évadé de l'hôpital pour se traîner jusque là, — qu'on s'attend à le voir tomber Le matin même, un messager, le chef d'escadron Garibaldi, envoyé par le général Anthoine,

commandant l'armée dont Guynemer faisait partie, avait apporté à la famille la vingt-sixième et dernière citation, en date du 11 octobre, qui résume la vie et la mort du héros et que tous les petits Français apprendront par cœur :

Mort au champ d'honneur le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations.

Sur l'initiative de M. Lasies, dans une séance où elle retrouve la grandeur de cette inoubliable séance du mois d'août 1914 qui attesta notre unanimité nationale en face de l'ennemi, la Chambre des députés, le 19 octobre, décide que le nom du capitaine Guynemer sera gravé sur les murs du Panthéon. Les lettres du lieutenant Raymond, commandant l'escadrille des Cigognes en l'absence de Heurtaux blessé, et du commandant Brocard, ancien chef du groupe de combat, l'une toute simple, l'autre éloquente et vibrante, y sont acclamées. Adressées au capitaine Lasies et destinées à l'appuyer dans son projet, bien qu'elles aient été répandues à des milliers d'exemplaires, une biographie de Guynemer ne serait pas complète qui ne les contiendrait pas :

« Mon capitaine,

« Ayant l'honneur de commander l'escadrille N. 3 en l'absence du capitaine Heurtaux, retenu à l'hôpital par sa dernière blessure, je tiens à vous remercier au nom des rares cigognes survivantes de ce que vous faites pour la mémoire du capitaine Guynemer.

« Il était notre ami et notre maître, notre fierté et notre pavillon. Sa perte est la plus cruelle de toutes celles si nombreuses, hélas ! qui ont éclairci nos rangs.

« Croyez bien cependant que notre courage n'a pas été abattu avec lui. Notre revanche victorieuse sera dure et inexorable.

« Puisse la grande âme de Guynemer rencontrer souvent nos cocardes dans le ciel de la bataille pour que nous conservions toujours la flamme qu'il nous a laissée !

« Veuillez agréer, mon capitaine, l'expression de mes sentimens très respectueux.

RAYMOND,

« Commandant l'escadrille N. 3. »

« MONSIEUR LE DÉPUTÉ ET CHER CAMARADE,

« Je suis très ému à la pensée que vous avez eue de consacrer la gloire du capitaine Guynemer en demandant au pays de lui accorder les honneurs du Panthéon.

« Tous nous y avons songé, frappés par cette idée que seule sa coupole avait assez d'envergure pour abriter de telles ailes.

« Le pauvre petit est tombé face à l'ennemi, frappé d'une balle à la tête, en plein triomphe.

« Il m'avait juré quelques jours auparavant que les Allemands ne l'auraient pas vivant.

« Sa chute héroïque n'est pas plus glorieuse, certes, que la mort de l'artilleur tombé sur sa pièce, du fantassin tué en plein assaut, celle plus douloureuse du soldat enlizé dans la boue. Mais depuis plus de deux ans, tous l'ont vu au-dessus de leurs têtes sillonner tous les ciels, ceux des beaux soleils comme ceux des plus sombres tempêtes, portant dans ses pauvres toiles une part de leurs rêves, de leur foi dans le succès et tout ce que leur cœur avait de confiance et d'espoirs.

« C'est pour eux, sapeurs, artilleurs, fantassins, qu'il s'est battu avec l'acharnement de sa haine, toute l'audace de sa jeunesse, toute la joie de ses triomphes. Sûr que la lutte lui serait fatale, mais certain qu'à bord de son oiseau de guerre il sauvait des milliers d'existences, voyant naître à son image des combattans comme lui, il est resté fidèle à son sacrifice, qu'il avait fait longtemps d'avance et qu'il a vu venir avec calme.

« Soldat modeste, mais conscient de la grandeur de son rôle, il avait les qualités, filles du sol qu'il a si bien défendu : la ténacité, la persévérance dans l'effort, l'insouciance du danger, auxquelles il joignait le cœur le plus généreux.

« Sa courte existence n'a connu ni les amertumes, ni les souffrances, ni les désillusions.

« Du lycée où il apprenait son histoire de France, et qu'il n'a quitté que pour en écrire une nouvelle page, il est allé à la guerre ses yeux volontaires fixes sur le but tracé, poussé par je

ne sais quelle force mystérieuse que j'ai respectée comme on respecte la mort ou le génie.

« Guynemer n'a été qu'une idée puissante dans un corps aussi frêle, et j'ai vécu près de lui avec la douleur secrète de savoir qu'un jour l'idée tuerait l'enveloppe.

« Pauvre petit! Tous les enfans de France qui lui écrivaient chaque jour, dont il était le merveilleux idéal, ont vibré de toutes ses émotions, vécu toutes ses joies et souffert de tous ses dangers. Il restera pour eux le modèle vivant des héros dont ils ont connu l'histoire. Son nom court sur toutes leurs lèvres, ils l'aiment comme on leur a appris à aimer les gloires les plus pures de notre pays.

« Monsieur le député, demandez que le Panthéon soit sa dernière demeure, où l'ont déjà placé les mères et les enfans.

« Ses ailes protectrices n'y seront point déplacées et, sous le dôme où dorment ceux qui nous ont donné notre patrimoine, elles seront le symbole de ceux qui nous l'ont gardé.

« Commandant Brocard. »

Après la lecture de ces lettres la salle entière est soulevée, et cette résolution est votée par acclamation :

La Chambre invite le gouvernement à faire mettre au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de la Nation.

Dans toutes les écoles de France, le 5 novembre, ces lettres sont relues et, sur l'invitation du ministre de l'instruction publique, Guynemer est donné en exemple à tous les écoliers, petits et grands, de France.

*
* *

L'armée enfin va le célébrer comme un chef. Pour catafalque vide il aura tout un camp, — le camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, d'où il prit son dernier vol. Le 30 novembre, avant de quitter les Flandres où il seconda l'offensive anglaise par ses brillans succès des 31 juillet, 16 août, 9 octobre, — succès payés de tant de douleur et d'endurance, comme tous ceux de cette atroce guerre, car il fallut se battre dans l'eau et dans la boue, — le général Anthoine, qui commande la première armée,

a résolu d'exalter ses hommes par cette cérémonie où il associera aux vivans le grand mort.

Il est dix heures du matin. Le vent de mer souffle âprement. La digue qui protège l'ancien terrain d'atterrissage ne rompt pas sa violence. Sur le front du bataillon en masse, commandé pour rendre les honneurs, se détachent, agités comme les flots, les vingt drapeaux des régimens qui ont pris part aux batailles, aux victoires, drapeaux décolorés, effrangés, meurtris, dont quelques-uns ne sont plus que des loques. A gauche, devant les aviateurs rassemblés, deux grêles silhouettes, l'une en vareuse noire, l'autre en bleu horizon : le capitaine Heurtaux, appuyé encore sur ses béquilles, et le sous-lieutenant Fonck. Ils vont recevoir, l'un la rosette d'officier de la Légion d'honneur, l'autre la croix de chevalier. L'un, — ce mince Heurtaux si blond, si délicat, l'air d'une fille, mais d'une si belle maîtrise de soi et d'un calme si stupéfiant dans le risque, — fut l'Olivier de notre Roland, son compagnon de toujours, de la Somme, de l'Aisne, du Nord, son confident, son émule. L'autre, que pour sa jeunesse, sa petite taille, sa simplicité, sa sûreté dans le combat, j'ai appelé Aymerillot, espoir de demain et déjà chargé de lauriers, a peut-être vengé Guynemer sans retard. Un lieutenant Wissemann, selon un renseignement donné par la *Gazette de Cologne*, se serait vanté dans une lettre à ses parens d'avoir abattu le plus célèbre aviateur français, ajoutant : « Ne vous inquiétez pas, car jamais je ne pourrai rencontrer un ennemi aussi dangereux. » Quelques jours plus tard, le 30 septembre, ce Wissemann disparaissait, monté sur un Rumpler nouveau modèle : Fonck l'avait tué, sur nos lignes, d'une balle à la tête (1).

Tandis que la musique joue *la Marseillaise*, accompagnée par tout le tumulte de la mer, du vent, des moteurs d'avions qui décrivent des cercles au-dessus de la revue, le général Anthoine s'avance seul, face aux drapeaux. Sa silhouette immense, large, puissante, semble porter l'ancienne armure. Elle se découpe au-dessus de la digue assez éloignée, sur le ciel nuageux. Il domine, il écrase de son imposante stature les deux petits aviateurs vers lesquels il s'est dirigé. Quand les cuivres se sont tus, il parle, et c'est l'éloge funèbre de Guynemer

(1) V. Jacques Mortane, *La guerre aérienne*.

qu'il va prononcer pour les camarades et successeurs de celui-ci, pour l'armée, pour la France. Sa voix retentit contre le vent qui tantôt la porte et tantôt la brise. Il a l'habitude du commandement, il veut imposer aux élémens mêmes son autorité. Et voici ce qui fut dit ce matin-là, presque sur l'emplacement qui fut pour Guynemer le dernier contact avec la terre de France, qui fut témoin de son dernier vol, de son dernier acte de soumission au service du pays :

« Si je vous ai conviés à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la Ire armée, ce n'est ni devant un cercueil ni auprès d'une tombe.

« Aussi bien, dans Poelcappelle reconquise, aucun vestige de ses restes mortels n'a pu être retrouvé comme si le ciel, jaloux de son héros, n'avait pas consenti à restituer à la terre les dépouilles qui de droit reviennent à celle-ci; comme si, tout entier, Guynemer s'était envolé vers l'empyrée, par une miraculeuse assomption disparu dans la gloire.

« En nous réunissant sur le terrain même d'où il s'est élancé vers l'infini, nous passons par-dessus les rites habituels de tristesse qui couronnent la fin d'une vie d'homme ; et nous entendons saluer l'entrée dans l'immortalité du Chevalier de l'air, sans peur et sans reproche.

« Les hommes passent, la France reste.

« Chacun de ceux qui tombent pour elle lui lègue un rayon de gloire, et de ces rayons est faite sa splendeur. Heureux qui enrichit le patrimoine commun de la race par un don plus précieux et plus magnifique de soi-même!

« Heureux donc entre tous l'enfant de France dont nous exaltons la destinée presque surhumaine!

« Gloire à lui dans le ciel où il régnait, tant de fois vainqueur! Gloire à lui sur la terre, et dans nos cœurs de soldats, et dans ces drapeaux, dans ces emblèmes sacrés où se confondent pour nous le culte de l'honneur et la religion de la patrie!

« Drapeaux du 2e groupe d'aéronautique et de la Ire armée,

« Vous qui recueillez pieusement, dans le mystère de vos plis vénérés, la mémoire des vertus, des dévouemens et des sacrifices, pour former et garder à travers les temps les trésors de nos traditions nationales!

« Drapeaux, vous en qui survit l'âme des héros morts, dont

on croirait entendre, quand bruit votre étamine, la voix qui ordonne aux vivans de marcher dans les mêmes périls aux mêmes apothéoses!

« Drapeaux, que l'âme de Guynemer reste éternellement en vous!

« Que, par vous, elle suscite et multiplie les héros à son image!

« Que, par vous, elle sache inspirer les résolutions ardentes des néophytes qui voudront honorer le martyr de la seule manière qu'il convienne, en imitant son haut exemple; et qu'elle donne alors à ces vaillans la force de faire revivre en eux Guynemer dans ses prouesses légendaires!

« Car le seul hommage qu'il attende désormais de ses frères d'armes, — et que nous lui devons, — est l'action, la continuation de son œuvre.

« A cette seconde suprême, où, sur la limite de la vie, il a senti ses pensées près de lui échapper, où il a embrassé d'un coup, — telle une vision d'éclair, — tout le passé et tout l'avenir, s'il a connu une dernière douceur, c'est dans sa confiance absolue que ses camarades mèneraient à bien sans lui la tâche entreprise en commun.

« Vous, messieurs, ses amis, ses émules, — et maintenant ses vengeurs, — je vous connais, et, ainsi que l'était Guynemer, je suis sûr de vous : vous êtes de taille à faire face aux charges redoutables de l'héritage qu'il vous lègue et à réaliser noblement les vastes espérances qu'avec raison la Patrie avait mises en lui!

« C'est pour affirmer devant nos drapeaux, pris à témoin, cette continuité assurée et nécessaire que je tiens à remettre, dans cette cérémonie même, sous l'égide de la mémoire de Guynemer, sous son invocation, à deux d'entre eux, à deux des plus rudes lutteurs, des distinctions qui sont à la fois le prix du passé et le gage de l'avenir! »

A Heurtaux redressé sur ses béquilles, à Fonck subitement grandi, à ces enfans de gloire, tout pâlis encore de l'évocation de leur ami et de leur maître, le général Anthoine donne sur l'épaule le coup d'épée et sur la joue l'accolade, avec les insignes de la Légion d'honneur. Puis, dans un calme relatif des élémens, son ode à la mémoire des morts s'achève en hymne religieux :

« Élevons nos cœurs, unis en une pensée fraternelle d'admiration respectueuse et reconnaissante pour le héros que la Ire armée n'oubliera jamais, pour son héros dont elle était si fière, et dont la grande ombre planera toujours dans l'Histoire sur le souvenir de ses actions en Flandre.

« Les ombres comme celle de Guynemer guident seulement, quand on sait les suivre, vers la voie triomphale qui, à travers les ruines, les tombeaux et les sacrifices, conduit à la victoire les forts et les justes. »

La cérémonie a pris d'elle-même un caractère sacré. La parole qui termine les oraisons vient naturellement aux lèvres de l'officiant, tandis qu'il salue, du sabre qui s'incline vers la terre, l'ombre invisible :

— Ainsi soit-il!...

Et la sonnerie du drapeau couvre les voix de la mer et du vent.

VI. — AU PANTHÉON

Dans la crypte du Panthéon « destiné à la sépulture des grands hommes, » sur une plaque de marbre scellée à l'une des parois, on gravera le nom de celui-ci. De quelle inscription le faire suivre, sinon du texte même de sa dernière citation :

« Mort au champ d'honneur le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »

— Mériter une telle citation et mourir! s'est écrié un tout jeune aspirant après l'avoir lue.

Dans *le Vol de la Marseillaise*, Rostand nous montre les douze victoires de pierre qui, dans le caveau des Invalides, sont assises en cercle autour du sarcophage de l'Empereur, se levant pour accueillir la victoire de la Marne. Au Panthéon,

dans la crypte où ils reposent, le maréchal Lannes et le général Marceau, Lazare Carnot l'organisateur de la Victoire et le capitaine La Tour d'Auvergne, se lèveront ainsi à l'entrée de ce jeune homme. Victor Hugo reconnaîtra l'un des chevaliers errans de sa *Légende des siècles* et Berthelot tiendra sa venue pour un hommage rendu à l'ardeur qui brûle la jeunesse pour la science ensemble et la patrie. Mais celui qui fera le plus long chemin à sa rencontre, et avec le plus d'élan, ce sera son frère aîné, ce Marceau tué à Altenkirchen à vingt-sept ans.

Remontant le Rhin, il y a dix ou douze ans, je me souviens d'un pèlerinage à la tombe de Marceau, dans le voisinage de Coblence, au-dessus de la Moselle. Dans un petit bois, une pyramide noire porte cette indication en lettres d'or qui s'effacent : *Ici repose Marceau.... soldat à seize ans, général à vingt-deux, mort en combattant pour la patrie le dernier jour de l'an IV de la République française. Qui que tu sois, ami ou ennemi, de ce héros respecte les cendres.*

Les tombes collectives de prisonniers français décédés en 1870-71 au camp de Pétersberg sont rassemblés dans le même enclos. A l'âge où Marceau dessinait à grands traits rapides les contours de sa vie immortelle, ces soldats sans gloire achevaient de mourir. Sans le savoir, après trois quarts de siècle, les Allemands avaient complété le mausolée en rangeant à l'entour ces mortelles dépouilles. Car il convient que soit représentée, auprès des chefs, la troupe anonyme sans laquelle les héros seraient inconcevables, réservoir profond où la force de la race s'alimente.

En 1889, les restes de Marceau furent transportés au Panthéon. La pyramide noire de Coblence ne recouvre qu'un souvenir. Les restes de Guynemer ne seront jamais retrouvés. La terre a refusé de les recevoir. L'air, qui lui appartient par droit de conquête, les a, par miracle, gardés. Ils ne pourront pas être ramenés, suivis de tout un peuple amoureux, sur la montagne qui fut jadis consacrée à sainte Geneviève. Mais sa vie légendaire s'accommode de sa mystérieuse mort.

L'une des fresques de Puvis de Chavannes, au Panthéon, la dernière à gauche, représente une vieille femme qui s'appuie à une terrasse de pierre et qui, de là, regarde au-dessous d'elle la ville éclairée par la lune dont les lueurs jouent dans la nuit bleue sur les toits des maisons et sur la lointaine plaine. La Cité

dort, mais la sainte veille et prie. Elle est droite et mince comme un grand lis. Elle ressemble à la lampe qu'elle a laissée à l'entrée de sa maison, et dont la longue tige aboutit à une flamme. Son corps émacié conduit ainsi à l'expression vivante du visage. Admirable expression de sérénité qui ne peut venir que de l'œuvre accomplie et de la confiance dans l'avenir : Lutèce est paisible, et cependant elle écoute la terre et l'air comme si elle pouvait entendre encore le pas ou la menace d'Attila. Geneviève est suspendue sur les siècles en marche. Elle sait que les Barbares peuvent revenir et que pour leur barrer la route il faut l'invincible foi.

Tant que la France a ses croyans, elle est assurée de ses destinées. La vie et la mort d'un Guynemer sont un acte de foi dans la France éternelle.

ENVOI

Les ballades du temps jadis se terminaient par un *envoi* d'une demi-strophe qui était adressé aux puissans du jour et commençait invariablement par un titre : *Roi*, *Reine*, *Sire*, *Prince*, *Princesse*. Mais le poète était parfois embarrassé, car « on n'a pas toujours sous la main un prince à qui dédier sa ballade (1). »

Guynemer a conduit sa biographie en forme de poème. Pourquoi ne pas la terminer par un envoi, comme une ballade? Pour choisir un prince, je ne suis pas embarrassé. J'élirai, parmi les écoliers de France, celui que son *devoir* sur Guynemer classe parmi les premiers, j'élirai le petit Paul Bailly, — onze ans et dix mois, — de Bouclans, Franche-Comté. Et, en le choisissant, je m'adresserai par lui à tous les petits écoliers de chez nous, garçons et filles, de nos villes et de nos campagnes.

Et même, si tu le permets, petit écolier de France, je te tutoierai. Les poètes ont toujours eu le privilège de tutoyer Dieu et les grands. Ils ont pris celui de traiter familièrement les divinités qui gouvernent les hommes. Ne représentes-tu pas notre espérance et notre avenir, toi qui seras chargé plus tard, bientôt, de fortifier et garder notre France meurtrie par la guerre? Dans l'armée à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, le

(1) Théodore de Banville, *Petit Traité de poésie française*.

tutoiement signifie encore la confiance de l'ancien dans le nouveau, de l'aîné dans le cadet.

Je devine que ton âge est exigeant et porté aux sciences exactes. Je te donnerai donc, tout d'abord, des chiffres qui répondront à ton désir de savoir. Georges Guynemer, dont je viens de te conter la vie, — pour sa mort, je n'ai pu te dire que ce dont j'étais informé, — a volé 665 heures 55 secondes. C'est l'addition de ses deux carnets de vol : il y manque le vol du 11 septembre 1917 qui n'a jamais eu de fin.

Pour le nombre des combats qu'il a livrés, malgré mes investigations, il est assez difficile de le fixer avec certitude. Lui-même n'avait aucun souci d'en faire le compte. Ce nombre dépasse six cents s'il n'atteint pas sept ou huit cents. Ton Guynemer, notre Guynemer ne sera pas surpassé : non qu'il ait omis de transmettre à ses successeurs, à ses vengeurs, à ses émules, non que ceux-ci aient omis de prendre en main le flambeau sacré qui, en France, jamais ne s'éteint, — mais parce que le génie est un privilège exceptionnel et parce que les méthodes en aviation se détournent aujourd'hui du combat solitaire pour organiser les reconnaissances et patrouilles par escadrilles et les manœuvres collectives.

Tu aimeras aussi en Guynemer l'inventeur et tu voudras connaître mieux son avion magique. Plus tard, il sera exposé, et peut-être tes camarades de Paris ont-ils eu l'occasion de te raconter qu'ils avaient vu aux Invalides l'appareil sur lequel Guynemer abattit dix-neuf ennemis. Le 1er novembre dernier, la foule défilait devant lui : comme une tombe, il était orné de magnifiques gerbes de chrysanthèmes et tout jonché de bouquets de violettes que jetaient les passans tour à tour.

Chez Guynemer, tu l'as déjà retenu, l'armurier et le tireur valaient le pilote, s'ils ne le dépassaient pas. Le capitaine Galliot, qui est un spécialiste, l'a appelé « le plus grand penseur des combats aériens, » soulignant par là que, chez Guynemer, la justesse du tir était préparée et préméditée. « La précision, ajoute-t-il, était d'ailleurs le trait saillant de son caractère de tireur ; il ne jetait pas le coup, il visait froidement et rigoureusement. La précision dans le fonctionnement des armes et la précision dans leur emploi étaient pour lui des dogmes... Ses qualités de tireur, au service de sa volonté et de son intelli-

gence, décuplaient l'efficacité de sa mitrailleuse et faisaient son écrasante supériorité (1). »

Mais, quand tu auras appris en détail les qualités techniques, la supériorité technique de ton Guynemer, de notre Guynemer, il te restera toujours quelque chose à connaître, oh! peu de chose, le principal, l'essentiel. Guynemer n'avait pas un corps robuste ; il était de santé chétive et il fut ajourné plusieurs fois; cependant nul aviateur n'était plus résistant à la fatigue, même quand les progrès de la guerre aérienne exigèrent des stations prolongées à des altitudes de six ou sept mille mètres. Il y eut des pilotes plus manœuvriers, des tireurs peut-être aussi adroits que Guynemer : cependant il n'eut pas d'égal dans la violence foudroyante de l'attaque et dans la continuité opiniâtre et prolongée de la lutte. C'est donc qu'il y avait chez Guynemer un don particulier. Ce don, qui fut son génie, il faut le chercher dans sa puissance et sa promptitude de décision, c'est-à-dire, en dernière analyse, dans sa volonté. Il ne cessa pas de vouloir, de vouloir jusqu'à la fin, de vouloir au delà de ses forces et de lui-même. Retenons deux dates dans sa vie : celle du 21 novembre 1914, date de son départ de la maison paternelle, celle du 11 septembre 1917, date de son dernier départ du camp d'aviation. *Ni le goût de l'aviation, ni celui de la gloire n'ont été pour rien dans ces deux départs.* La volonté réduite à elle-même est une force magnifique et dangereuse. Il nous appartient d'en diriger l'emploi. Guynemer imposa un but unique à la sienne : servir, servir son pays jusqu'à la mort, quelle qu'elle fût.

Enfin, n'isole pas Guynemer de ses camarades. En l'isolant, tu offenserais sa mémoire. Sa violence native, par delà la terre où il n'a pas de tombe, ou par delà le ciel, s'en irriterait. Sans doute apprendras-tu par cœur les noms de tous nos *as*. Je ne sais ce que deviendra la liste que je te transmets aujourd'hui et qui fut dressée à la date où l'*as des as* disparut (11 septembre 1917) :

Sous-lieutenant Nungesser, 30 appareils abattus; capitaine Heurtaux, 21 ; lieutenant Deullin, 17 ; lieutenant Pinsard, 16; sous-lieutenant Chaput, 12 ; adjudant Jailler, 12; sous-lieutenant Madon, 16; sous-lieutenant Ortoli, 11 ; sous-lieutenant

(1) *Guerre aérienne*, du 18 octobre 1917.

Tarascon, 11; adjudant-chef Fonck, 11; sous-lieutenant Lufbery, 10.

Ces noms-là grandiront en gloire. Quelques-uns ont déjà grandi. D'autres noms viendront s'ajouter aux leurs. Cependant ne te borne pas à retenir des noms. Car tu n'en retiendras jamais assez, car tu ne connaîtras pas et personne ne connaîtra jamais tous les milliers de noms qu'il faudrait retenir si nous étions vraiment soucieux de ravir à l'oubli menaçant tous les morts et tous les vivans dont le courage et la vertu, dont l'endurance et la douleur ont composé notre armée et sauvé notre sol. Ne sois pas, ne soyons pas injustes : la gloire d'un homme n'est rien si elle ne représente les puissances obscures de la foule anonyme. Dans ce nom de Guynemer il faut entendre le bruit d'armes de toute la jeunesse française, — fantassins, artilleurs, sapeurs, cavaliers, aviateurs, — qui s'est dépensée sans mesure pour notre salut, comme on entend dans un coquillage le bruit de toute la mer au flot sans nombre.

Il fallut cet élan, cette longue résistance, cette patience prodigieuse, et ces efforts, et ces sacrifices des générations qui t'ont précédé, petit écolier de France, à qui ton âge n'aura pas permis de fournir ta part, pour te sauver, pour sauver notre pays, pour sauver le monde, créé par la lumière et pour la lumière, des ténèbres d'une épouvantable oppression. L'Allemagne a vidé la guerre de tout ce que les nations, péniblement et bien incomplètement, y avaient introduit de respect pour la foi jurée, de pitié pour les faibles, de protection pour les non-belligérans, d'honneur. Elle a achevé de l'empoisonner, comme ses gaz. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Non seulement elle a voulu la guerre et l'a imposée, mais, pour établir sur l'univers la domination de la force, elle a eu recours à la cruauté et à la terreur érigées en systèmes. Ainsi a-t-elle semé la haine, la révolte, l'horreur contre tout ce qui nous rappellera le nom allemand. Tes camarades de Paris, petit écolier, te diront qu'un soir, pendant leur sommeil, des escadrilles ennemies sont venues au clair de lune jeter des bombes au hasard sur la grande cité hors la zone des armées, cible immense, but impossible à manquer. Et quel but! D'inutiles assassinats. C'est la guerre qu'a menée l'Allemagne dès le début, c'est la guerre qu'elle nous contraint à lui faire. Et, pendant que s'accomplissait cette triste besogne, nos avions, montés par des pilotes

qui n'étaient guère plus âgés que toi, éclairés par un phare à leur bord, naviguaient comme des étoiles mouvantes, au-dessus de la ville de sainte Geneviève, de sainte Geneviève qui voyait recommencer l'invasion par le chemin des airs.

Petit écolier de France, n'oublie jamais enfin qu'une guerre comme celle-ci, en confondant les classes et les générations, a fondu dans un nouveau creuset les puissances collectives de notre pays. Ces puissances collectives, comme elles se sont exercées par la haine commune dans la guerre contre un injuste agresseur, doivent s'exercer par l'union et par l'amour dans la paix. *Omne regnum divisum contra se desolabitur; et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit.* Je te laisse le soin de traduire ce latin limpide. Ton instituteur ou ton curé t'aidera au besoin. La maison, la cité, la patrie, ne doivent pas être divisées. L'ennemi nous aurait causé trop de mal, s'il ne nous avait réconciliés avec nous-mêmes. C'est toi, mon petit, qui seras chargé d'essuyer la face sanglante de la patrie, de la guérir de ses blessures, de lui assurer le bonheur et le renouveau dont elle a besoin. Elle sortira de l'effroyable lutte, respectée, honorée, admirée du monde entier, mais bien lasse. Aime-la pieusement, et puise dans la biographie d'un Guynemer la résolution de fortifier ta jeune volonté pour servir dans ta vie quotidienne, comme il a servi jusqu'à en mourir...

HENRY BORDEAUX.

UN DEMI-SIÈCLE

DE

PENSÉE FRANÇAISE

Au mois de décembre 1870, en plein siège de Paris, au Collège de France, dans une leçon sur la *Chanson de Roland*, Gaston Paris s'exprimait ainsi :

Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, *sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique...* Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment *au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille*, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la cité de Dieu leur a donnés en d'autres temps.

Quarante-quatre ans plus tard, un autre professeur au Collège de France, ne se piquant pas, celui-là, de planer « au-dessus de la mêlée, » mais « mû par une force supérieure à sa volonté, » venait jeter, du haut de la tribune de l'Académie des Sciences morales, « un cri d'horreur et d'indignation. » Au nom des « vivans et des morts, » M. Henri Bergson « vouait à l'universelle exécration les crimes méthodiquement commis par l'Allemagne. » Et il ajoutait :

On a dit que le dernier mot de la philosophie était « comprendre et ne pas s'indigner. » *Je ne sais; mais si j'avais à choisir, j'aimerais encore mieux, devant le crime, m'indigner et ne pas comprendre.* Fort heureusement, le choix n'est pas nécessaire. Il y a des colères qui puisent, au contraire, dans l'approfondissement de leur objet, la force de se maintenir ou de se renouveler. La nôtre est de celles-là.

Séparées par près d'un demi-siècle, ces deux déclarations symbolisent assez bien, dans leur vivant contraste, d'une part, l'état d'esprit qui régnait en France au moment de la guerre franco-allemande, et, d'autre part, celui dont paraissent heureusement animées les jeunes générations. Ce « renversement » d'opinion est l'un des plus instructifs de l'histoire. On ne s'expliquerait pas, ou l'on s'expliquerait mal, « le miracle français, » si l'on ne se représentait pas avec une certaine exactitude les étapes de cette évolution, morale autant qu'intellectuelle. Suivre et dessiner avec précision la courbe de la pensée française en ce dernier demi-siècle, ce serait mieux comprendre l'âme de la France nouvelle, celle d'aujourd'hui sans doute, mais aussi celle de demain.

Un fort bon livre récent (1), — hélas! posthume, — peut nous y aider excellemment. L'auteur, George Fonsegrive, dont on a pu lire ici même d'intéressantes pages sur *la Morale contemporaine*, était une des personnalités originales de notre temps. Philosophe de profession, et philosophe catholique, esprit très ouvert, très actif et très informé, un peu rapide peut-être, avec des velléités de hardiesse et de brusques accès de timidité, très sage au fond, loyal et généreux, il s'était exercé dans les genres les plus divers : articles et essais de toute sorte, études philosophiques et sociales, religieuses et morales, romans sociaux, tout lui était un moyen d'exprimer et de répandre des idées qu'il jugeait utiles et vraies. Les « directions » de Léon XIII avaient été accueillies par lui avec une enthousiaste ferveur, et toute sa vie, il s'est efforcé de les suivre, de travailler à réconcilier « l'Église et le siècle. » Sous le pseudonyme d'Yves Le Querdec, il avait publié de vivantes et curieuses *Lettres d'un*

(1) George Fonsegrive, *De Taine à Péguy : l'Évolution des idées dans la France contemporaine*, 1 vol. in-8; Paris, Bloud et Gay, 1917; — Cf. *Un demi-siècle de civilisation française* (1870-1915), 1 vol. in-8; Paris, Hachette, 1916; — *la Science française*, 2 vol. in-8; Paris, Larousse, 1915.

curé de campagne et *d'un curé de canton* qui eurent un vif succès et qui, suivies du *Journal d'un évêque* (1), orientèrent très heureusement nombre d'activités sacerdotales. Il avait dirigé pendant dix ans une vaillante revue d'avant-garde, *la Quinzaine*, qui a joué son bout de rôle dans la mêlée contemporaine et où se sont formés bien des jeunes talens. Toujours « très attentif au mouvement des idées, » il avait consacré son dernier livre à l'étude de l'évolution spirituelle en France entre les années 1880 environ et 1914. L'ouvrage est, en son ensemble, extrêmement suggestif. Dans un travail de cette étendue et de cette complexité, il est toujours possible de reprendre tel ou tel détail, de discuter tel ou tel jugement. On aurait pu souhaiter, par exemple, une exposition moins morcelée, un souci plus rigoureux de la chronologie. Mais tel qu'il est, personne ne saurait nier que le livre de George Fonsegrive forme l'enquête la plus sérieuse et la plus complète que nous possédions encore sur cette importante période de notre histoire morale.

I

Remontons, pour bien assurer notre point de départ, un peu plus haut que ne l'a fait George Fonsegrive, et plaçons-nous aux environs de l'année 1865. C'est l'année où Claude Bernard publie sa mémorable *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*. Taine vient de faire paraître son *Histoire de la littérature anglaise*, et Renan, sa *Vie de Jésus;* Flaubert, sa *Salammbô*, et Leconte de Lisle, ses *Poèmes barbares;* Berthelot, enfin, sa *Chimie organique fondée sur la synthèse*. Quelques différences qu'il puisse y avoir entre toutes ces œuvres, — et, par exemple, celle de Claude Bernard ouvre, à divers égards, des voies nouvelles, — elles n'en manifestent pas moins les mêmes tendances, et il n'est pas très malaisé d'en dégager la commune philosophie.

Une idée maîtresse s'est imposée à toute cette génération d'écrivains ou de penseurs avec une force d'obsession véritablement extraordinaire : celle de la Science, conçue comme l'unique discipline de l'esprit et comme l'arbitre suprême de l'action. Considérer le monde, — et non pas seulement le

(1) 4 vol. in-16; Paris, Gabalda.

monde des corps, mais le monde des âmes, — comme un ensemble de phénomènes liés, dont il s'agit, à l'aide de la seule raison critique, d'étudier passivement les relations et de découvrir, ou plutôt d'enregistrer les lois : telle est la notion qu'expriment ou que suggèrent tous les grands livres du temps. On distinguait jadis entre les sciences morales et les sciences physiques. Cette distinction doit être abolie. Il n'y a qu'une science, la science positive, pour ne pas dire la science mathématique; et l'on ne désespère pas de trouver un jour la formule unique qui contient toutes les autres et qui nous donnera l'explication totale de l'univers. Cette science, à son tour, pour pouvoir se constituer, suppose que tout dans la nature est régi par la loi de l'universel mécanisme : la liberté, le miracle, le surnaturel sont des illusions d'un autre âge. Le nouveau rationalisme a réponse à tout et il suffit à tout : « Dans cet emploi de la science, écrivait Taine, et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelles, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. »

A ces paroles de Taine font écho les esprits les plus divers. « L'art et la science, — disait déjà Leconte de Lisle dans la Préface de la première édition de ses *Poèmes antiques*, — l'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergens de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, *sinon à se confondre*. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure; l'autre en a été l'exposition lumineuse et raisonnée. Mais l'art a perdu cette spontanéité primitive; *c'est à la science de lui rappeler ses traditions oubliées* qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. » Et Renan, dans l'Introduction de sa *Vie de Jésus :* « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. » La science est pour lui le « grand agent de la conscience divine. » « *Organiser scientifiquement l'humanité*, — dira-t-il encore, avant Ostwald, dans *l'Avenir de la Science*, — tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention. » Et Berthelot d'écrire à son tour : « C'est la science qui établit *seule* les bases inébranlables de la morale. » Et ailleurs, dans la Préface de ses *Origines de l'alchimie :* « *Le monde est aujourd'hui sans mystère;* la conception rationnelle prétend tout éclairer et

tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et *elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral.* Je ne sais si les déductions impératives de la raison scientifique réaliseront un jour cette prescience divine, qui a soulevé autrefois tant de discussions et que l'on n'a jamais réussi à concilier avec le sentiment non moins impérieux de la liberté humaine. En tout cas, l'univers matériel entier est revendiqué par la science, et *personne n'ose plus résister en face à cette revendication.* »

Cette religion, ou, pour mieux dire, cette superstition de la science, ce *scientisme*, comme on l'appelle aujourd'hui, a des origines multiples. Il nous vient, au témoignage de Taine, pour une large part, d'Allemagne (1). Taine et Renan, qui en ont été parmi nous les plus éloquens interprètes, sont nourris de Hegel et de philosophie allemande, et c'est chez les penseurs d'outre-Rhin qu'ils ont puisé ce goût des grandes idées trop simples, des abstractions déformatrices, des généralisations aventureuses, des systèmes insuffisamment vérifiés qui a si souvent vicié leurs plus séduisantes conceptions. Parmi les autres apports dont s'est, chemin faisant, enrichi la doctrine, le mécanisme cartésien, le rationalisme spinoziste, l'idéologie voltairienne ou encyclopédique, le positivisme français et anglais, le darwinisme semblent avoir fourni divers élémens. Mais si le panthéisme allemand n'avait pas utilisé et fécondé ces suggestions, s'il n'avait pas donné ses cadres, son inspiration et ses théories maîtresses, on n'eût pas songé à confisquer, au profit d'une philosophie particulière, d'une religion d'un nouveau genre, les progrès, d'ailleurs admirables, les découvertes et les hypothèses des sciences positives en ce dernier siècle.

On a parfois reproché à cette philosophie d'être entachée de matérialisme, et, en le lui reprochant, on avait tout ensemble raison et tort. Oui, certes, Renan et Taine avaient beau jeu à

(1) « La science approche enfin, et approche de l'homme... La pensée et son développement, son rang, sa structure et ses attaches, ses profondes racines corporelles, sa végétation infinie à travers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses, voilà maintenant son objet, *l'objet que depuis soixante ans elle entrevoit en Allemagne*, et qui, sondé lentement, sûrement, par les mêmes méthodes que le monde physique, se transformera à nos yeux comme le monde physique s'est transformé. » (Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 12e édition, t. IV, p. 388.)

protester ou à sourire, quand ils entendaient formuler pareille accusation, et, de fait, les pages abondent dans leur œuvre, qui contredisent le matérialisme. Il n'en est pas moins vrai que Taine et Renan, et nombre de leurs contemporains avec eux, en réduisant tout à la science, — et à la science positive, — en effaçant les distinctions nécessaires entre les divers « ordres » de réalités et de points de vue, affectaient de ne tenir compte que de ce qui se compte et de ce qui se pèse, et, selon le mot d'Auguste Comte, ils s'efforçaient de ramener le supérieur à l'inférieur, et d'expliquer celui-là par celui-ci. A l'insu, et contre le vœu de leurs auteurs, les conceptions qui triomphaient chez nous à la veille de la guerre franco-allemande tendaient, pour la plupart, comme vers leur limite extrême, au *monisme* matérialiste de Hæckel.

Ces conceptions ne s'étaient point imposées à l'esprit public sans soulever quelques objections. Celles qui vinrent des représentans officiels du spiritualisme chrétien n'eurent pas toute l'originalité qu'on aurait pu souhaiter, et on les trouva généralement un peu surannées. Seul, le P. Gratry, dans ses polémiques contre ceux qu'il appelait « les sophistes, » sut trouver, pour défendre les thèses traditionnelles, des argumens nouveaux, et si sa pensée, souvent aventureuse, avait toujours eu autant de solidité et de profondeur qu'elle avait d'éclat, de subtilité et de générosité, il aurait pu être pour ceux qu'il critiquait un redoutable adversaire. Quant à l'éclectisme, depuis de longues années il piétinait sur place; il ne se renouvela point pour la circonstance. C'est tout au plus si quelques penseurs indépendans, plus ou moins apparentés à l'école, tantôt directement, et tantôt indirectement, réussirent à porter aux nouvelles doctrines certains coups particulièrement bien assenés : Caro, d'abord, dont on a trop médit, et qu'on vanterait peut-être davantage, s'il était moins bon écrivain; Cournot ensuite, savant, économiste et surtout philosophe de premier ordre, dont les libres spéculations sont à l'origine de bien des idées toutes contemporaines; enfin, et peut-être surtout Félix Ravaisson. Celui-ci, dont le fameux *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle* est de 1867, aurait pu être, s'il l'avait voulu, un grand chef d'école. Nourri d'Aristote, de Schelling, — et de Pascal, — ouvert à toutes les idées et à tous les systèmes, il ne tenait qu'à lui de fonder et d'organiser le vrai

spiritualisme moderne, de l'accorder avec les données essentielles de la révélation chrétienne, et, d'autre part, avec les nouvelles conceptions philosophiques et scientifiques. Mais il était poète, et artiste, et, partant, un peu dilettante. Il répugnait aux longs efforts continus, aux livres développés et multipliés, au dogmatisme persévérant et volontaire, bref, à l'apostolat intellectuel. Il s'est contenté de montrer de haut la voie à suivre, et dans un très beau style un peu sibyllin, de prodiguer les indications ingénieuses et fécondes, les intuitions pénétrantes, les vues profondes et, parfois, prophétiques. Fontenelle disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il la garderait scrupuleusement fermée; moins égoïste que Fontenelle, Ravaisson s'est contenté de l'entr'ouvrir.

Quels que fussent le talent ou l'autorité de semblables adversaires, il leur était difficile de disputer la faveur publique à un Taine ou à un Renan, — qui semblaient avoir toute la science et tous les savans derrière eux, et qui, en tout cas, avaient avec eux, non seulement la jeunesse, que leurs tendances iconoclastes leur avaient tout naturellement ralliée, mais presque toute la littérature contemporaine. Par réaction contre le romantisme, en effet, la plupart des écrivains d'alors ne visaient qu'à l'observation, à la description, à l'analyse de ce qu'ils appelaient « la réalité. » C'est le moment de la « littérature brutale. » « Ce moment, écrivait J.-J. Weiss, s'est marqué dans *Madame Bovary*, dans *les Faux Bonshommes*, dans *le Demi-Monde*, *le Fils naturel*, les écrits philosophiques et historiques de M. Taine : toutes œuvres que caractérisent la conception mécanique de l'âme humaine, un mépris singulier de l'homme, un style sec et tranchant, circonscrit dans la notation impassible des effets et des causes. » « Anatomistes et physiologistes, s'écriait à son tour Sainte-Beuve, à propos de Flaubert, je vous retrouve partout ! » Et c'était vrai. Et lui-même se remettait à leur école. La critique, le roman, l'histoire, même la poésie et le théâtre, tous les genres, toutes les œuvres s'inspirent de la science, tendent à se pénétrer d'esprit scientifique. La philosophie que recouvrent ou que suggèrent tous les livres considérables du temps, c'est exactement celle que Taine va prochainement formuler dans *l'Intelligence*.

II

La guerre de 1870 éclate. Et, tout d'abord, en dépit de l'ébranlement produit dans les consciences par nos désastres, il ne semble pas que rien soit changé dans les dispositions des esprits. Tout au plus peut-on noter que la défaite a développé en eux un profond dégoût et un fâcheux mépris de l'action Mais la science, qui avait été du reste l'un des facteurs des victoires allemandes, n'a rien perdu de son prestige, et l'on ne cherche pas à discuter ses bienfaits. Les théories de Darwin, popularisées et vulgarisées plus que repensées par Spencer, se répandent et se font accepter des esprits les plus divers; elles ne font au surplus que corroborer et préciser les vues, d'ailleurs déformées, de Hegel sur le *devenir* universel. Sous ces différentes influences, toute une école littéraire se forme, l'école naturaliste, qui, poussant à bout les principes de la génération précédente, revendique le droit d'ignorer l'âme et de peindre le corps dans toutes ses attitudes, fût-ce les plus désobligeantes. Sous prétexte d'être sincère et d'être vrai, d'appliquer les dernières découvertes de la psycho physiologie et les plus récentes conceptions de la science, de collaborer à la grande œuvre moderne, qui est l'œuvre proprement scientifique, Zola et ses disciples se sont improvisés les théoriciens, — et les praticiens, — non pas du « roman expérimental, » comme ils le déclaraient ambitieusement, et ce qui ne veut d'ailleurs rien dire, mais du roman physiologique.

Parmi leurs aînés, les écrivains naturalistes se recommandaient surtout de Taine. Or ce dernier, non content de décliner, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, une paternité intellectuelle qui lui faisait littéralement horreur, s'employait, dans la dernière partie de son œuvre, à ruiner une partie des conclusions de la première. Non pas, bien entendu, qu'il eût nettement conscience de cette sorte de désaveu : sa méthode, ses idées générales, en un certain sens, son attitude d'esprit sont restées les mêmes; mais les jugemens qu'il porte sur les faits et sur les hommes, ses loyales constatations, ses étonnemens mêmes, tout cela implique, sinon une philosophie nouvelle, tout au moins la conviction naissante que la science n'est pas le tout de l'homme, et qu'au delà, ou au-dessus de son champ

d'expériences, un autre « ordre » de réalité s'impose à l'attention du chercheur. Le *credo* naturaliste recevait ainsi un premier démenti de celui-là même qui en avait été l'un des plus fervens apôtres.

D'autres démentis allaient suivre, plus formels encore et plus décisifs. L'année même où Taine publiait son *Ancien Régime*, Brunetière commençait contre le roman naturaliste une campagne qu'il devait poursuivre jusqu'à la « banqueroute » de l'école. Avec une verve incisive, une âpreté, une vigueur que l'on n'a point oubliées, il discutait les théories et les œuvres : il montrait par des exemples empruntés à la littérature anglaise, et surtout à notre littérature classique, que le naturalisme authentique et complet était singulièrement plus large, plus souple et plus humain que celui dont on nous forgeait une grossière image, et que, si l'on voulait se borner à imiter ou copier la nature, encore fallait-il ne point commencer par la déformer et la mutiler. L'âme aussi est dans la nature, et l'âme, au moins autant que le corps, a droit de cité dans la littérature et dans l'art.

Soit qu'il eût fait siens ces très sages conseils, soit qu'il fût arrivé par le seul progrès de sa propre pensée à des conclusions analogues, un jeune écrivain qui avait commencé par admirer beaucoup Zola, et qui a longtemps partagé, sur la toute-puissance et la compétence universelle de la Science, les illusions de son maître Taine, M. Paul Bourget, s'essayait vers la même époque au roman, et, pour son coup d'essai, il ressuscitait cette forme injustement dédaignée du roman, qui s'appelle le roman psychologique. Il avait, au préalable, dans une série d'études qui avaient été fort remarquées, les *Essais de psychologie contemporaine*, esquissé le portrait moral de sa génération, et il concluait qu'à l'inverse de ses devancières, inquiète, incertaine et pessimiste, cette génération n'avait pas encore trouvé le principe de foi dont elle avait besoin pour vivre et pour agir.

Ce principe de foi, dont l'absence et le besoin tout ensemble se font, en effet, si vivement sentir dans toutes les œuvres d'alors, — celle de Pierre Loti, par exemple, — un autre écrivain s'efforçait aussi de le chercher en dehors des voies tracées par le naturalisme scientiste. A l'école des romanciers russes, Eugène-Melchior de Vogüé s'était nettement rendu compte que, pour renouveler non seulement la littérature, mais l'âme

nationale, il fallait puiser à des sources plus hautes que celles où un Flaubert, un Zola ou même un Maupassant avaient coutume de puiser. Aux sèches et pauvres constatations de la raison il proposait de substituer les vives intuitions du cœur. Ou plutôt, car il se gardait bien de contester les résultats de la science, il rêvait d'une science indéfiniment élargie, généreuse et progressive, et qui, au terme de son effort, rejoindrait les conclusions de la révélation chrétienne.

Sans aller aussi loin que l'auteur du *Roman russe* et des *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, Émile Faguet publiait en 1890 un volume d' « études littéraires » sur le *Dix-huitième Siècle* qui n'était pas pour lui donner tort. C'était le procès du siècle de l'*Encyclopédie* et de l'esprit voltairien. « Ni Français, ni chrétien, » le XVIIIe siècle a vu fleurir un rationalisme facile et superficiel dont la tradition s'est transmise jusqu'à nous, et qui, nous l'avons indiqué, s'était imposé aux maîtres de la génération précédente. A son insu, du moins je le pense, Renan ne fait bien souvent que reprendre les objections et les raisonnemens du *Dictionnaire philosophique*. En montrant, comme l'avait déjà fait Brunetière, mais à sa manière, avec une verve spirituelle et mordante, tout ce qu'il y avait de léger, d'incohérent, parfois même de puéril dans cette soi-disant « philosophie, » Faguet n'a pas peu contribué à ruiner, dans quelques-unes de ses assises essentielles, ce « bloc » dogmatique qu'était le scientisme.

Quelques mois auparavant, M. Bourget avait fait paraître *le Disciple*, un de ces livres qui font date dans l'histoire des idées, parce qu'ils marquent la rupture d'une génération avec celle qui la précède. Or, avant *le Disciple*, on admettait générale-

(1) « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise...» (Renan, *Introduction* à la *Vie de Jésus*.)— Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Miracles* : « On souhaiterait par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres et de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait, par son indiscrétion, empêcher l'opération du miracle. »

ment que la « science, » — ou la conception pseudo-philosophique que l'on prenait pour la « science, » — se suffisait à elle-même, était à elle-même sa propre justification morale, et l'on se désintéressait totalement des conséquences qu'elle pouvait entraîner. On se rappelle les fières déclarations de Taine : « La science ne doit pas se plier à nos goûts; nos goûts doivent se plier à ses dogmes; elle est maîtresse, et non servante... Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active ; elle est arrivée au but, et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité. » M. Bourget montrait au contraire, par un exemple saisissant, que les notions philosophiques ou scientifiques, en apparence les plus inoffensives, interprétées et appliquées par certains esprits, peuvent avoir les conséquences les plus désastreuses, et que, même en pareille matière, — il le disait explicitement dans sa Préface, — il fallait revenir au vieux précepte chrétien sur l'obligation de juger l'arbre par ses fruits. Entre les conclusions de la science, et les conclusions, — ou les postulats, — du christianisme, il n'hésitait pas à choisir, — ou à parier, — pour le christianisme. S'inspirant d'ailleurs de Spencer, il n'admettait pas qu'il y eût contradiction entre leurs conclusions respectives. « La Science d'aujourd'hui, écrivait-il, la sincère, la modeste, reconnaît qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de l'Inconnaissable. » Et il estimait enfin qu'il y avait un intérêt véritablement national à ce que, sur tous les hauts problèmes qu'il soulevait, la jeunesse française pensât comme lui, et non pas comme l'on pensait il y avait vingt ans : « Je te le jure, mon enfant, la France a besoin que tu penses cela, et puisse ce livre t'aider à le penser! » Encore une fois, c'était là rompre directement en visière avec les théories et avec les maîtres jusqu'alors en honneur. Et c'est ce que Taine, dans une lettre que nous avons jadis longuement commentée ici même, a très vivement senti. Toutes les polémiques engagées autour de l'ouvrage ne faisaient qu'en souligner la portée, et que consommer la rupture. Je ne sais si depuis la *Vie de Jésus*, il avait paru en France un livre qui fût à un aussi haut degré un « sujet de contradiction » parmi les hommes qui pensent.

Avec sa fougue et sa décision coutumières, Brunetière était intervenu dans le débat, et ç'avait été pour se ranger du côté de M. Bourget. Sans suivre peut-être jusqu'au bout l'auteur du

Disciple, — il n'avait pas encore perdu l'espoir de « laïciser » la morale, et il méditait d'appliquer à l'histoire littéraire la méthode évolutive, — il était trop profondément épris de moralité et il avait un sentiment trop vif de la grandeur nationale pour demeurer insensible aux considérations que développait M. Bourget et pour ne pas lui donner raison. Quelques années se passent : ses expériences intellectuelles lui ont procuré quelques déceptions, et, d'autre part, son inquiétude morale augmente. Subissant à son tour le prestige du grand pape qui a si généreusement travaillé à la pacification religieuse, politique et sociale des peuples chrétiens, il reprend et il pose avec une tranchante netteté le grave problème que les Taine et les Renan avaient résolu, non sans une certaine intrépidité d'affirmation dogmatique : Aux questions dont la solution importe à la vie morale de l'humanité, quelles réponses positives la science moderne apporte-t-elle? Et il constate que ces réponses, quand elles sont formulées, sont singulièrement inconsistantes, et qu'en aucun cas elles ne sauraient prévaloir contre les solutions traditionnelles du dogme chrétien, et plus particulièrement du dogme catholique. Et il conclut, non pas, comme l'ont trop dit ceux qui ne l'ont pas lu, à « la banqueroute de la science, » mais simplement aux « faillites partielles » que la science a faites à « quelques-unes au moins de ses promesses, » ou des promesses qu'elle a laissé faire en son nom. En fait, — et peut-être est-il fâcheux qu'il n'ait pas employé la formule, — il s'était borné à constater la *banqueroute du scientisme*.

Violemment combattues par les uns, très favorablement accueillies par les autres, passionnément discutées par la presse, toutes ces idées faisaient leur chemin par le monde. Le roman, l'essai critique même ont cette supériorité sur la philosophie pure que, sauf de rares exceptions, ils atteignent un plus large public, s'adressent et s'imposent à un plus grand nombre d'esprits; et il arrive parfois que de simples écrivains modifient plus profondément l'atmosphère intellectuelle de leur temps que des philosophes de métier. Ceux-là n'agissent guère qu'à la longue, et quand leurs idées, reprises et popularisées par la littérature d'imagination ou la littérature d'idées, sont devenues accessibles à la majorité des âmes et des consciences. Les Brunetière, les Bourget, les Faguet, les Vogüé

ont singulièrement préparé les voies aux philosophes leurs contemporains, ou leurs successeurs.

III

Car ces derniers, spéculant à leur manière sur l'âme humaine et sur la science, aboutissaient de leur côté à des conclusions très voisines de celles que nous venons d'enregistrer.

L'un de ceux qui ont eu le plus d'influence sur la pensée française de ce dernier demi-siècle est sans contredit un homme qui vient de mourir, dont l'œuvre imprimée se réduit à un tout petit volume, — lequel est d'ailleurs un chef-d'œuvre de notre langue philosophique, — mais qui, par son enseignement à l'École normale, a éveillé de nombreuses vocations, et les a orientées dans le sens d'un nouvel idéalisme critique. M. Lachelier a montré que la science positive ne saurait se suffire à elle même, et qu'elle repose tout entière sur un postulat métaphysique. « Le monde, disait-il, est une pensée qui ne se pense pas suspendue à une pensée qui se pense. » Il est d'ailleurs difficile, d'après son livre *Du fondement de l'induction* (1871), de se représenter avec exactitude toute la doctrine de M. Lachelier. Un jour sans doute nous saurons comment, par quels procédés dialectiques, il a su concilier, — au grand étonnement et au grand scandale de Renan, — une rigueur et une liberté de critique que les plus hardis penseurs pourraient lui envier, et une foi métaphysique, morale et religieuse à laquelle la vie semble n'avoir jamais porté aucune atteinte. Nourri des grands philosophes, en particulier de Kant, et aussi, je crois, de Pascal, M. Lachelier a été trop modeste; il a formé d'excellens élèves; il a suscité d'ingénieuses et fécondes pensées; il nous a trop caché la sienne.

A l'inverse de M. Lachelier, Alfred Fouillée a beaucoup écrit. Esprit brillant et facile, trop facile peut-être et trop fécond, tout pénétré de l'idéalisme platonicien, faisant d'ailleurs au scientisme sa large part, il s'est efforcé de constituer une philosophie des « idées-forces, » au nom de laquelle il a toujours maintenu très fermement la libre activité de l'esprit. A cet égard, l'un de ses meilleurs livres, *la Liberté et le Déterminisme*, est resté jusqu'au bout l'expression d'une de ses idées les plus constantes.

On ne saurait séparer Fouillée de Guyau. Il y aurait quelque injustice à juger ce dernier sur ses deux ouvrages qui ont eu le plus de succès, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* et *l'Irréligion de l'avenir*, et par lesquels il se rattache à la génération précédente. Poète autant que philosophe, mort trop jeune pour avoir pu dégager pleinement son originalité, Guyau a parsemé tous ses livres de vues profondes et neuves sur le problème de l'art, sur le problème de la vie, sur celui du temps, vues qu'il n'a pas toujours coordonnées en système, mais qui seront reprises et développées, les unes par Nietzsche, les autres par M. Bergson, et qui, grâce à eux, finiront par former partie intégrante des conceptions toutes contemporaines.

Néo kantien comme M. Lachelier, mais avec une nuance très accentuée de protestantisme, et même d'anti-catholicisme, Renouvier a formulé contre le scientisme de très fortes objections. « Veut-on, écrivait-il, dès 1859, remplacer les hiérarchies politiques et religieuses par *un sacerdoce de faux savans*, les superstitions par les démonstrations vicieuses, le fanatisme de la foi qui s'avoue par celui de la science usurpée, enfin la la vérité modeste, partielle, mais pure, que la liberté accompagne, par un système d'erreurs intolérantes, *composition hybride où la science et la religion se pervertissent à la fois dans un mélange répugnant?* » Tout savant qu'il soit, il ne croit pas à la « Science; » il nie la réalité de cette abstraction; il ne connaît que des sciences particulières. En revanche, il croit passionnément à la liberté, fondement à ses yeux de toute moralité, et les théories déterministes n'ont guère eu, en ce dernier demi-siècle, d'adversaire plus résolu.

Au protestant Renouvier s'oppose tout naturellement le catholique Ollé-Laprune. Très épris de moralité lui aussi, mais non moins épris de certitude, il tenait très fortement, comme disait Bossuet, « les deux bouts de la chaîne, » et il s'efforçait de les rejoindre l'un à l'autre. C'était essentiellement une âme harmonieuse, et qui, en toutes choses, était plus frappée de l'harmonie que des contrastes ou des contradictions. Nourri d'Aristote et des scolastiques, disciple de Caro et du P. Gratry, il professait que la raison conduit spontanément à la foi, que la philosophie achemine au dogme. Mais il voulait que la raison ne se mutilât pas elle-même, qu'à côté de la certitude scientifique, elle reconnût les droits de la certitude morale, et que, ne

se contentant pas d'être spéculative, elle étudiât et elle respectât les conditions de l'action. Il se plaisait à dire qu' « il faut aller au vrai avec toute son âme, » et le vrai, pour lui, ce n'était pas seulement la connaissance abstraite, c'était la pratique morale et religieuse.

Un élève d'Ollé-Laprune, M. Maurice Blondel, dans un livre intitulé : *De l'Action* (1893), livre qui n'a pas été réimprimé, et dont on se dispute aujourd'hui les trop rares exemplaires, a repris et précisé ces vues. Partant du principe de l'autonomie de la raison, qui est, depuis Descartes, le principe essentiel de la philosophie moderne, appliquant ce qu'il appelle lui-même, d'un mot qui a fait couler des flots d'encre, « la méthode de l'immanence, » M. Blondel a analysé avec force et profondeur le fait qui lui a paru être le fait humain par excellence, celui où sont engagées toutes les puissances et toutes les facultés de notre être, à savoir : l'action. Et il a montré que l'action complète, l'action poussée jusqu'au bout postulait Dieu, et non pas seulement le « Dieu des philosophes et des savans, » mais le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, » le Dieu chrétien, le Dieu de l'Église catholique. Cette théorie neuve et hardie, à laquelle, avec certaines nuances et réserves, George Fonsegrive souscrivait de son côté, à laquelle un pénétrant philosophe chrétien, le P. Laberthonnière, apportait l'appui de son talent d'exposition, de son expérience philosophique et religieuse, cette théorie impliquait, en matière d'apologétique, d'importantes conséquences. Ces conséquences, M. Blondel les a tirées lui-même dans une *Lettre sur les exigences de l'apologétique contemporaine*, qui a été passionnément discutée, comme toutes les idées nouvelles et de haute portée.

En même temps que d'Ollé-Laprune, M. Maurice Blondel avait été l'élève de M. Émile Boutroux. Celui-ci avait été initié aux études philosophiques et à la doctrine de Kant par M. Lachelier. Historien original et admirablement informé de la philosophie moderne, très informé aussi des choses de science, des découvertes, des théories et des méthodes scientifiques, M. Boutroux s'est fait connaître en 1875 du public philosophique par un petit livre, *la Contingence des lois de la nature*, qui, sous ses formes modérées et prudentes, est la plus rude atteinte qu'eût encore subie le dogmatisme scientiste. Étudiant la hiérarchie des sciences, il constatait qu'en allant

des plus générales aux plus particulières, il est impossible de dégager les unes des autres leurs lois respectives; qu'on ne saurait, par exemple, des mathématiques pures, tirer aucune des lois physiques ; des lois physiques, aucune formule chimique. Il y a donc dans la suite des phénomènes naturels des solutions de continuité, et les lois auxquelles ils obéissent n'ont point un caractère de nécessité absolue, mais comportent une certaine part de contingence. Au nom de la science, les penseurs de la génération précédente avaient conclu au déterminisme universel, nié le miracle et la liberté, qui est une manière de miracle. Au nom d'une science plus éclairée et plus scrupuleuse, M. Boutroux ruinait cette hypothèse hâtive dont on avait voulu faire un dogme intangible. Il rompait les mailles de ce tissu rigide où l'on avait voulu enfermer, avec la nature matérielle, l'infinie complexité de l'âme humaine. Et il ouvrait ainsi à la spéculation métaphysique et morale une voie féconde où l'on allait s'engager après lui.

Élève de M. Boutroux, très versé dans l'étude des sciences, M. Bergson avait débuté par des conceptions, sinon proprement matérialistes, tout au moins assez voisines de celles de Spencer. Des observations et des expériences d'ordre esthétique ne tardèrent pas à lui en faire apercevoir l'insuffisance, en tant qu'explication totale du réel. Et il chercha autre chose. Un petit livre, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui fut publié en 1889, à quelques mois du *Disciple*, exposa les premiers résultats de ces recherches. Le livre avait tout d'abord été intitulé : *Qualité et quantité*. Il avait, en effet, pour objet de distinguer entre deux domaines différens, celui de la quantité qui appartient à la science, celui de la qualité qui appartient à la philosophie. Mais la science n'atteint pas le réel; elle se joue à la surface des choses, et les « vérités » qu'elle découvre, traduites en termes d'intelligence, et non pas en termes de vie, sont des vérités superficielles, fragmentaires, provisoires, sans lien intime avec la vérité totale que l'homme a pour mission de découvrir. La réalité véritable, nous la saisissons dans la conscience individuelle, par une intuition qui nous révèle à nous-mêmes, directement et sans intermédiaire, l'être complexe et un, vivant et libre que nous sommes. L'intuition est le procédé philosophique par excellence; elle s'oppose à l'intelligence discursive, qui est essentiellement le procédé scienti-

fique. L'œuvre philosophique consiste à recueillir « les données immédiates de la conscience, » à les suivre, à les interpréter, à les traduire dans un langage qui sera nécessairement imparfait, puisqu'il est l'inévitable expression de concepts logiques, mais auquel on peut essayer, le lecteur ou l'auditeur une fois prévenu, de faire suggérer les notions inexprimables que la méthode intuitive a découvertes. A ce point de vue nouveau, le matérialisme, le déterminisme, le scientisme enfin sont des doctrines qui n'ont plus de raison d'être, qui n'offrent pour ainsi dire pas de sens. Ce sont les rêves d'une pensée qui ne s'est jamais repliée sur elle-même, et qui, égarée parmi les « choses » et les symboles, a fini par s'y absorber et par s'y perdre (1).

Nous sommes aux environs de 1895. Si nous essayons de nous représenter tout le chemin parcouru par la pensée française depuis vingt-cinq ans, d'opérer la synthèse des idées nouvelles qu'elle a, successivement ou parallèlement, enfantées, il semble que l'on puisse, sans trop d'inexactitude, définir à peu près ainsi le *credo* qui, dès lors, avec plus ou moins de netteté, s'impose à beaucoup d'esprits.

La *Science* d'abord, pensent-ils avec Renouvier, n'existe pas; il n'y a que des sciences particulières, ayant chacune leur objet, leurs méthodes, leurs limites. Ce que l'on appelait, vers 1860 ou 1870, la *Science*, n'est qu'une construction métaphysique, une hypothèse sans fondement réel, — un *mythe*. Mythe également, cette loi du déterminisme universel à laquelle on voulait soumettre le monde de l'esprit comme le monde de la matière; les lois mêmes de la nature que découvrent les sciences particulières impliquent une certaine part de contingence; à bien plus forte raison les phénomènes du monde moral. Et mythe enfin cette assimilation un peu grossière des « sciences morales » aux « sciences physiques, » ces dernières relevant exclusivement de la raison raisonnante, de l'intelligence discursive, de « l'esprit géométrique, » les autres de l'intuition philosophique et de « l'esprit de finesse. » Ainsi tombent comme d'elles-mêmes les objections élevées, au nom d'une pseudo-science, et d'un rationalisme un peu court, contre la liberté humaine, contre le miracle, contre la religion

(1) Je fais un peu appel ici, pour mieux faire entendre la pensée de M. Bergson, aux livres qui ont suivi l'*Essai*.

traditionnelle. Il est désormais bien établi qu'on ne saurait tirer de la science, ou plutôt des sciences positives, ni une religion, ni même une morale. De plus en plus nombreux sont ceux qui, déçus par la science, regardent avec sympathie, avec respect, avec envie, du côté de la morale religieuse et des religions positives. D'autres, plus hardis, et auxquels l'acceptation de l'Inconnaissable ne saurait suffire, trouvent dans l'étude approfondie de l'âme humaine et dans l'analyse des conditions de l'action, de nouvelles raisons d'adhérer au dogme chrétien. Et de tous côtés enfin, on commence à soupçonner que cette nouvelle manière de penser est la plus conforme à la vraie tradition française, et qu'elle n'est pas indifférente aux prochaines destinées de la patrie.

IV

Ce qui est sûr, c'est que, de proche en proche, elle renouvelait la littérature nationale. Si l'on met à part, peut-être, les livres de M. Anatole France, toutes les œuvres considérables qui, depuis vingt ou vingt-cinq ans, ont laissé leurs traces dans l'histoire des lettres françaises, se rattachent, plus ou moins directement, à ce nouveau courant d'idées.

En poésie, l'œuvre la plus originale qui ait vu le jour en France depuis les recueils de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme, de Heredia, c'est assurément *Sagesse*, le pur chef-d'œuvre du malheureux Verlaine. Or, il n'y a rien de plus chrétien, et même de plus strictement catholique, dans toute la poésie française, que ce mince volume où la piété quasi enfantine de l'auteur s'exhale en des vers d'une si touchante douceur et d'une musique presque immatérielle.

Les théories de l'école symboliste sont en conformité trop étroite avec la philosophie nouvelle pour que la concordance puisse être attribuée à un simple hasard. En fait, les doctrines de M. Bergson et les vers de M. Henri de Régnier répondent à un même besoin des esprits : le désir d'échapper à l'obsession de ce qu'on est convenu d'appeler la réalité, et qui n'est, au vrai, que l'extérieur et l'apparence des choses, l'ambition de libérer l'âme humaine, de lui rendre ses titres et de remplir ses légitimes aspirations.

Le théâtre se prête moins peut-être qu'un autre genre litté-

raire à l'expression des idées pures. Là encore cependant, on peut suivre les tendances nouvelles. Ce dédain de la spéculation abstraite, ce goût de l'action qui caractérisent les récentes écoles philosophiques, on les retrouve dans les dernières pièces d'Alexandre Dumas fils, dans le théâtre de M. Brieux : tous deux veulent agir, prêcher, répandre, par les moyens propres de leur art, des idées morales ou sociales qu'ils estiment plus justes et meilleures que d'autres : ces dramaturges sont, à leur manière, des *pragmatistes*. Et l'on pourrait en dire autant de Paul Hervieu, au moins pour ses premières pièces, *les Tenailles*, *la Loi de l'homme*. Mais l'écrivain qui a posé le plus fortement à la scène le grand problème moderne, celui des droits et des limites de la science, est sans contredit l'original auteur de *la Nouvelle Idole*, M. François de Curel : le titre même de la pièce méritait de faire fortune, et si l'ouvrage n'a pas fait autant de bruit que *le Disciple* de M. Bourget, c'est peut-être qu'il n'était point le premier en date. M. de Curel est l'un des principaux initiateurs de ce « théâtre d'idées » qui pourrait bien être la forme par excellence du théâtre de l'avenir. A ce nouveau théâtre, en tout cas, appartient l'une des plus récentes pièces de M. Henri Lavedan, *le Duel*, qui représente l'éternel conflit entre la Foi et la Science. Et assurément, elles ne sont pas fort nombreuses les œuvres dramatiques contemporaines qui traitent d'aussi graves questions. Mais même chez celles qui ne visent qu'à être une représentation suggestive de la vie, — dans le théâtre de Jules Lemaître, par exemple, dans celui de M. Maurice Donnay ou de M. Edmond Rostand, — on sent un besoin très vif de se rattacher à la tradition nationale, d'exalter des héros ou des sentimens bien français, d'échapper aux compromissions du cosmopolitisme, aux « nuées » qui nous viennent de l'étranger.

Plus libre dans ses allures, moins asservi à des conventions, dont les unes sont transitoires, et les autres nécessaires, le roman moderne offre de la vie nationale, et de la vie intellectuelle comme de la vie morale ou sociale, une image plus complète que le théâtre. On y peut suivre plus clairement les divers courans de pensée qui se sont fait jour dans la France d'avant la guerre. En même temps que le scientisme, dont il est d'ailleurs l'expression littéraire, le naturalisme a fait banqueroute. Zola lui-même, dans ses derniers romans, donne à

sa doctrine d'assez flagrans démentis, et si Maupassant est mort trop tôt pour se contredire, il semble bien que, vers la fin, il se soit ouvert à des préoccupations un peu plus élevées que celles de ses débuts : *Pierre et Jean* est assurément d'une inspiration plus haute que *la Maison Tellier*. Quant à Alphonse Daudet, il était trop foncièrement poète pour qu'on pût le classer parmi les purs naturalistes, et par les fantaisies de sa verve comme par les délicatesses de sa sensibilité, il s'évadait à chaque instant de l'étroit système où il avait failli se laisser emprisonner.

De plus jeunes disciples de Zola faisaient un pas de plus. Tandis que les uns, comme M. Paul Margueritte, se révoltaient bruyamment contre le maître, d'autres, comme Édouard Rod, se détachaient de lui sans fracas, mais sans retour. *Le Sens de la vie* est contemporain du *Disciple* et procède d'une inspiration assez analogue : le livre semblait ouvrir une voie où l'auteur s'est d'abord engagé avec une certaine hardiesse, — ainsi qu'en témoignent ses *Idées morales du temps présent*, — puis avec une timidité inquiète qui trahissait un grand fond d'incertitude : « néo-chrétien » sans la foi, Rod est resté « au milieu du chemin, » symbole expressif d'un mouvement d'idées qu'il n'a pas suivi jusqu'au bout. Un autre élève de Zola, J.-K. Huysmans, après bien des expériences fâcheuses et quelques livres regrettables, s'est converti franchement au catholicisme; une fois converti, il n'a abdiqué ni son talent, ni son style; il a écrit des livres d'une verve originale, d'une langue singulièrement riche, vivante et drue; il s'est fait, si l'on peut dire, le romancier naturaliste de l'expérience religieuse.

En dehors du naturalisme, les écrivains et les œuvres marquent plus nettement encore leur désaffection croissante à l'égard des dogmes qui avaient eu la faveur de la génération précédente. C'est Pierre Loti qui, après avoir promené de ciel en ciel l'inquiétude angoissée de sa nostalgie religieuse, félicitait dans l'un de ses derniers ouvrages M. Bergson d'avoir « culbuté le déterminisme, » flagellait « cette lie des intelligences qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile, » et jetait sa « clameur d'infinie détresse » vers « la Pitié suprême. » C'est M. René Bazin, conteur exquis, romancier par excellence des provinces françaises, qui n'a jamais séparé l'une de l'autre sa foi religieuse

et sa foi patriotique, et qui n'a cessé, par ses fictions comme par ses prédications directes, de nous montrer dans le retour aux croyances et aux pratiques chrétiennes la condition du relèvement national. C'est M. Maurice Barrès, artiste subtil et puissant, théoricien et romancier du « nationalisme » intégral, dont l'intelligente sympathie pour la religion traditionnelle s'est manifestée d'une manière croissante, et qui, d'instinct, s'est constamment insurgé contre toutes les idéologies d'importation germanique. Et c'est enfin M. Paul Bourget.

Celui-là, plus conséquent qu'Édouard Rod, après avoir longtemps poursuivi l'anxieuse enquête qu'il avait entreprise sur les maladies morales de notre temps, éprouva un jour le besoin de conclure. Et sa conclusion, — qu'avait prévue Taine, — fut que, tout se passant dans le monde « comme si » le christianisme était la vérité, il y avait lieu de tenir pour non avenues les objections qu'une science superficielle et mal informée avait formulées contre le christianisme. Revendiquant pour le romancier le droit de pratiquer ce qu'il appelait « l'apologétique expérimentale, » il conçut et exécuta une série d'œuvres fortement charpentées, puissamment dramatiques, et qui, toutes, nous suggèrent l'idée que « pour les individus comme pour la société, le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison. » *L'Étape*, *Un Divorce*, *le Démon de midi* sont l'aboutissement et le couronnement d'une pensée qui déjà s'esquissait dans *le Disciple* et qui, après en avoir provoqué d'autres, se développait avec une vigueur, une franchise à n'y rien souhaiter.

Autour de ces maîtres, les derniers venus du roman contemporain, chacun avec son tempérament propre, travaillent dans des directions voisines. Tous sont détachés de l'ancien rationalisme et de la foi superstitieuse dans le pouvoir indéfini de la science. Tous enfin ont le pressentiment que les grands devoirs d'action qui vont s'imposer à la jeunesse nouvelle ne sauraient s'appuyer sur une base aussi fragile et aussi ruineuse. Tous ils estiment qu'on ne bâtit pas une morale et qu'on ne reconstruit pas une patrie sur la simple raison pure.

Ces idées se retrouvent, plus fortement motivées et plus longuement déduites, chez les maîtres de la critique. Ne parlons ici que des morts. Si peu dogmatiques qu'ils aient été au cours de leur carrière, Émile Faguet et Jules Lemaître n'ont

guère été favorables aux thèses générales du scientisme : ils avaient trop d'esprit de finesse, une expérience trop intime des réalités morales pour ne pas sentir qu' « il y avait dans le monde plus de choses que cette philosophie n'en pouvait expliquer. » D'autre part, l'internationalisme, même intellectuel, — que légitime et qu'entretient le scientisme, — a eu en eux des adversaires résolus. L'idée de patrie est l'une de celles qu'ils ont tous deux le plus constamment défendues contre les assauts multipliés qu'on dirigeait contre elle. Et quant à Eugène-Melchior de Vogüé, si, moins dédaigneux que Jules Lemaître des apports de l'étranger, il les accueillait avec une certaine complaisance, c'était avec l'arrière-pensée d'en enrichir la tradition française, de mieux se conformer à cette tradition même. Au demeurant, aussi préoccupé que les autres des destinées de la patrie, il ne cessait de prêcher la réconciliation nationale, et, sans nier le moins du monde les droits et les progrès de la science, il voyait surtout l'avenir spirituel du pays dans une sorte d'idéalisme qu'on a pu trouver un peu vague, mais dont on ne saurait contester la générosité.

Mais le critique dont l'évolution intellectuelle et morale a été la plus décisive et la plus curieusement symbolique, c'est sans contredit Ferdinand Brunetière. « La science a perdu son prestige; et la religion a reconquis une partie du sien, » écrivait-il dans son célèbre article *Après une visite au Vatican*. Et comme pour confirmer cette idée par son propre exemple, voici que peu à peu, à partir de 1895, refaisant en sens inverse le chemin qu'il avait dû faire dans sa première jeunesse, il se détache, non pas de la science, comme on l'a trop dit, mais des idées que la science de son temps avait mises en honneur, et qu'il se rallie aux solutions que la religion traditionnelle a de tout temps proposées. C'est ce lent travail d'âme et de pensée que l'on peut suivre dans la série de ses *Discours de combat*. Et l'on notera qu'à mesure que Brunetière se refaisait catholique et qu'il devenait même apologiste, il combattait plus vigoureusement « les ennemis de l'âme française; » il tendait, peut-être avec quelque excès, à établir entre son catholicisme et son « nationalisme » une assimilation qui ne va pas sans danger. De ce danger, Brunetière a su finalement se garder par une adhésion plus intime aux croyances dont il avait, tout d'abord, surtout reconnu la bienfaisance sociale. Mais autour

de lui, on n'a pas toujours eu la même prudence ; et il y a toute une école récente, active et bruyante, — laquelle n'a d'ailleurs pas été juste pour l'orateur des *Discours de combat*, — et où l'on n'a point évité cet écueil.

V

A ceux qui lui reprochaient, dans ses polémiques, non pas contre la science, mais contre le scientisme, son incompétence en matière scientifique, Brunetière répondait, assez plaisamment, qu' « en effet il ne se souvenait pas d'avoir publié le moindre traité de thermo-chimie. » C'est là une objection qu'on n'allait pas pouvoir adresser aux savans, de plus en plus nombreux, qui, sur les traces de M. Boutroux, vont désormais se livrer à cette « critique des sciences » dont le scientisme sortira définitivement meurtri, et la philosophie entièrement renouvelée.

La conception de la science qui régnait, il y a un demi-siècle, reposait sur cette double idée que dans l'œuvre scientifique, l'esprit n'a qu'un rôle d'enregistreur, et, d'autre part, que l'univers physico-chimique est soumis à la loi du mécanisme. Un savant, mort récemment, Pierre Duhem, a montré, par ses travaux sur les théories physiques, que ces deux dogmes sont erronés, que, dans les sciences positives comme ailleurs, l'activité de l'esprit est toute-puissante, et qu'elle s'exerce, tout au fond, non pas sur des quantités toujours les mêmes, mais sur des qualités variables et mobiles (1). Ainsi conçues, les sciences positives perdaient singulièrement de leur absolutisme rigide d'autrefois, et se rapprochaient peu à peu de « ces pauvres petites sciences conjecturales » où Renan, jadis, regrettait parfois, et s'excusait, de s'être cantonné.

C'est alors qu'intervint un grand savant, un mathématicien celui-là, plus qualifié que personne pour parler de la science et pour en mesurer la portée, Henri Poincaré. Dans ses deux livres sur *la Science et l'hypothèse* et sur *la Valeur de la science*, il a mis notamment en relief une idée qui a fait fortune, qu'on pouvait d'ailleurs pousser plus loin qu'il n'entendait la pousser

(1) Un autre savant, mort trop tôt pour la science et pour la spéculation philosophique, Bernard Brunhes, dans un livre fort remarquable, *la Dégradation de l'énergie*, a, sur un point particulier, confirmé ce point de vue.

lui-même, et qui tient tout entière dans cette proposition : « Les formules scientifiques ne sont pas vraies, elles sont commodes. » Et certes, cela ne voulait pas dire qu'elles sont fausses, et sans rapport direct avec la réalité; cela voulait dire simplement qu'elles en sont une représentation lointaine, approximative, sujette à revision et à correction; et cela voulait dire aussi que les formules expriment une « correspondance » symbolique, mais non arbitraire, avec le réel. Mais ainsi réduite à un ensemble de procédés ou de recettes empiriques nous permettant d'agir sur la nature, la science se trouvait destituée de ce privilège usurpé qu'on lui avait trop libéralement concédé d'être vraie d'une vérité inconditionnelle et absolue.

Un des plus brillans élèves d'Henri Poincaré allait faire un pas de plus. Mathématicien de haute valeur, et auquel un très bel avenir scientifique était réservé, s'il avait voulu se cantonner dans la science pure, philosophe original et hardi, exégète même et théologien, écrivain de race, M. Édouard Le Roy, comme Pascal dont il est nourri, de la science la plus abstraite à la méditation religieuse la plus intense, a su remplir tout « l'entre-deux. » Disciple très libre et, en quelque sorte, tout spontané de M. Bergson, les livres qu'il nous donnera, quand il aura le loisir de rédiger ses cours du Collège de France sur *la Pensée mathématique pure*, sur *la Théorie de l'Expérience*, sur *le Problème de la Liberté*, feront date sans doute dans l'histoire de la spéculation contemporaine. Et quand il aura converti en un volume ses conférences sur *l'Attitude et l'affirmation catholiques*, peut-être y verra-t-on l'une des apologies les plus fortes, les plus compréhensives et les plus agissantes que nous ayons encore du christianisme. En attendant, les études dispersées qu'il a intitulées *Science et Philosophie*, *Un positivisme nouveau*, *Essai sur le miracle* ne laissent planer aucune incertitude sur le fonds substantiel et sur l'orientation de sa pensée.

Bien loin, selon lui, de nous révéler, comme on l'a cru longtemps, avec des garanties d'absolue certitude, la réalité même, la science n'en est qu'une interprétation « truquée, » conventionnelle et symbolique; elle est une construction de l'esprit : construction toute contingente, relative, d'autant plus pauvre et sèche qu'elle est plus systématique et plus logique; elle ne saisit, et encore, en les déformant, que des apparences, que les dehors les plus superficiels des choses. Pour pénétrer

jusqu'au cœur du réel, il faut se placer à un autre point de vue, recourir à un autre procédé d'investigation, *l'intuition philosophique*. Et la philosophie même ne suffit pas à achever « l'œuvre de notre libération morale : » arrivée au terme de sa course, elle pose un problème, qu'elle est impuissante à résoudre, et qui exige un nouveau point de vue et de nouvelles méthodes : le problème religieux.

Ces vues nouvelles, se trouvaient confirmées, au moins dans l'ordre proprement philosophique, par les recherches personnelles, et d'ailleurs en partie antérieures, de M. Bergson. Dans trois volumes successifs, *Matière et Mémoire*, *le Rire*, *l'Évolution créatrice*, l'auteur des *Données immédiates* reprenait et développait la doctrine que contenait en germe son premier ouvrage.

Considérant l'homme tout d'abord, et étudiant avec toute la rigueur possible le phénomène psychologique où les faits d'ordre matériel et spirituel sont peut-être le plus étroitement mêlés, à savoir : la mémoire, il montrait toute l'insuffisance de l'explication matérialiste. Automatisme, mécanisme, déterminisme, voilà ce qui caractérise tout ce qui est matière dans l'homme; invention, création, liberté, voilà au contraire tout ce qui, en lui, relève véritablement de l'esprit. Pareillement quand, après l'homme, on observe l'univers. Rien n'est plus erroné que de se les représenter comme soumis à la loi d'un déterminisme implacable. Il se développe dans la durée ; et, en se développant, il change; à chaque moment de son développement, il innove-il *crée*. Le monde n'est pas inerte; il ne se répète pas; il vit, il palpite ; une sorte d' « élan vital » le pousse vers des fins qui échappent à l'intelligence pure; un principe spirituel habite en lui ; s'il évolue, ce n'est pas suivant une loi aveugle, extérieure à lui-même et automatique, c'est suivant une loi intérieure et pleine de sens, la loi de l' « évolution créatrice. » La conception du monde, telle que l'avait élaborée le scientisme, telle qu'elle a trouvé dans le « monisme » de Hæckel sa plus complète expression, recevait ainsi le dernier coup.

M. Boutroux ne pouvait rester étranger à toutes ces recherches, à toutes ces discussions dont il avait été l'un des principaux initiateurs. Il avait, entre temps, longuement étudié Pascal, et, à son école, il avait senti toute l'importance du problème religieux. Dans un livre intitulé *Science et Religion dans la Philosophie contemporaine*, il s'est efforcé d'établir à la

fois l'indépendance respective et la continuité de ces trois termes, de ces trois points de vue : science, philosophie, religion. L'homme complet, d'après lui, doit être tout ensemble savant, philosophe, religieux. La science a l'autonomie complète de ses méthodes et de ses conclusions. Mais la philosophie à son tour a le droit et le devoir de critiquer la science, et c'est elle qui nous renseigne sur le sens exact, la nature et la portée des lois et des formules scientifiques; et c'est elle enfin qui établit la légitimité et les fondemens rationnels de la religion. Et la religion, telle que la conçoit M. Boutroux, avec ses dogmes, ses rites, son autorité concrétisée dans une Église, ne diffère évidemment point du catholicisme.

Le cercle est clos désormais (1). Et il est bien curieux d'observer que, d'un commun accord entre philosophes, savans et simples écrivains, une science et une philosophie parties, voilà un demi-siècle, selon le mot de Taine, à la conquête « d'un art, d'une morale, d'une politique, d'une religion nouvelles, » en reviennent tout simplement à l'art, à la morale, à la politique, à la religion traditionnelle.

Veut-on voir maintenant le chemin qu'ont fait toutes ces idées dans les générations nouvelles? Qu'on ouvre, entre tant de livres contemporains où ces tendances se manifestent, trois ouvrages parus coup sur coup à la veille de la guerre, et qui ont tous trois le même objet : *Aux écoutes de la France qui vient*, par M. Gaston Riou, *A quoi rêvent les jeunes gens*, par M. Henriot, *les Jeunes gens d'aujourd'hui*, par Agathon. Sur la plupart des points essentiels, les auteurs de ces trois enquêtes se rencontrent. Goût de l'action, foi patriotique, préoccupation morale, renaissance catholique, réalisme politique : voilà ce qui, d'après l'un d'eux, caractérise la jeunesse nouvelle. On ne saurait imaginer un programme plus différent de celui qui séduisit la jeunesse de 1860. Et il faut voir en quels termes, souvent fort dédaigneux, ces jeunes gens parlent de ce qui fut la grande idole de leurs devanciers, la Science, et surtout, — car, à proprement parler, ils ne nient pas la science, ils se contentent de la maintenir à sa juste place, — des faux dogmes qui

(1) Dans une étude plus développée, — et qui dépasserait les bornes de ma compétence, — il y aurait lieu de recueillir les conclusions concordantes des récens travaux relatifs à la psychologie introspective, à la sociologie, à l'exégèse et à la philosophie de la religion.

formaient le *credo* scientiste. Leur *credo* à eux pourrait, à peu près, se résumer de la manière suivante.

Le mot science dont on a tant abusé pour désigner toutes les opérations de l'esprit, enferme une fâcheuse équivoque. Au lieu de le réserver, comme on aurait dû le faire, à tout ce qui se compte, se mesure ou se pèse, bref, à la science positive, on l'a appliqué à toutes les conceptions métaphysiques qui, d'une façon plus ou moins légitime, se recommandant de la science positive, ont voulu bénéficier du caractère d'infaillibilité qu'à tort d'ailleurs on attribuait à la science positive. On aurait dû dire, plus modestement : *le savoir;* on disait emphatiquement : *la Science.* Cette science positive dont on était si fier n'avait du reste que deux inconvéniens : le premier, d'être toute relative, conjecturale, et de ne nous livrer aucune certitude; le second,... de ne pas exister, du moins en tant que représentation totale de l'univers matériel, puisque l'expérience ne nous révèle que des sciences particulières, autonomes, ayant chacune leur méthode et leur objet. De ces diverses sciences qui se partagent en deux grands règnes, les sciences de la matière inerte et les sciences de l'être vivant, il est impossible de tirer une morale; tout au plus, les plus relevées d'entre elles, la psychologie, la sociologie pourraient-elles suggérer un « art de vivre, » mais combien vague et combien inconsistant! — « des indicatifs, comme l'a dit très joliment Henri Poincaré, et non pas des impératifs. » La vraie morale, celle qui commande et qui condamne, ne peut se fonder que sur la métaphysique, et, mieux encore, sur la religion. Dans ce nouveau domaine qui est celui de l'action, et non celui de la logique abstraite, les pauvres objections que l'on tirait jadis d'une pseudo-science interprétée par une philosophie simpliste et médiocre, n'ont plus leur raison d'être; elles hésitent à se formuler; elles s'évanouissent, et quand bien même la critique des sciences n'en aurait pas fait justice, elles se révéleraient inopérantes. Si respectable que soit la pensée, sous sa forme scientifique ou sous sa forme métaphysique, elle n'est pas tout l'homme. L'homme total est pensée et action, et si la pensée doit éclairer et guider l'action, elle ne doit pas la paralyser. En fait, pour qui veut interroger loyalement la pensée tout entière et la suivre jusqu'au bout de ses conclusions, elle ne paralyse pas l'action, elle ne le contredit pas; elle y conduit, elle y incline,

elle s'incline aussi devant elle; à sa limite même, elle se confond avec elle. Et il n'est aucun vrai penseur qui n'accorde aujourd'hui qu' « un saint Vincent de Paul atteint mieux qu'un Spinoza les profondeurs de la réalité véritable. » (1)

A ces convictions théoriques la guerre est venue apporter une confirmation singulière, la confirmation de l'expérience après celle de la raison. Le peuple d'où nous est venu le scientisme a voulu montrer au monde ce que serait une humanité qui ne croirait qu'à la science, et qui vivrait, qui agirait suivant les prescriptions de la morale dite scientifique. Comme les ilotes ivres de l'ancienne Sparte, l'Allemagne ivre de science nous a donné le hideux spectacle de sa dégradation spirituelle. Depuis un demi-siècle surtout, elle s'était matérialisée à plaisir. La science l'avait comblée de tous les biens temporels qu'elle dispense à ses fidèles : la richesse, la prospérité industrielle et commerciale, même la gloire militaire. Pour obéir aux lois « scientifiques » de la concurrence vitale, — et aux suggestions de sa voracité et de son orgueil, — elle s'est jetée comme une bête fauve sur les autres peuples; elle a déchiré les traités les plus sacrés; elle a piétiné tous les droits humains; elle a déchaîné sur le monde la guerre la plus « scientifique, » — et la plus inhumaine, — que l'histoire ait jamais connue. Elle a prouvé par un exemple saisissant, — et effroyable, — que la science, sur laquelle elle avait fondé toute sa « culture, » est absolument étrangère à toute notion de moralité. Non pas, bien entendu, que la science soit immorale; elle est simplement amorale; elle est indifférente au bien et au mal; la puissance qu'elle met aux mains de l'homme peut être bienfaisante, ou malfaisante, à volonté. L'Allemagne a choisi cette dernière alternative. La science ne lui a servi qu'à se débarrasser de ses derniers scrupules, qu'à colorer ses ambitions, qu'à multiplier les uns par les autres, les effets destructeurs de sa barbarie. L'Allemagne a déshonoré pour l'éternité, non pas la science, mais la religion de la science qui était devenue sa religion

(1) Édouard Le Roy, *Science et Philosophie* (*Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1900). — Voyez aussi dans le livre du même auteur, *Une philosophie nouvelle : Henri Bergson* (Alcan, 1912), les pages, fort admirées, d'Émile Faguet, qui sont intitulées *l'Œuvre de M. Bergson et les directions générales de la pensée contemporaine.*

unique. Elle a consommé la banqueroute du scientisme.

Et en face de cette Allemagne grossièrement matérialiste et qui confond les « grandeurs de chair » avec la grandeur morale, la guerre a dressé une France toute nouvelle, qui a retrouvé sa vraie tradition philosophique et religieuse et qui a puisé dans sa foi ardemment spiritualiste la force de se sacrifier pour les grandes causes idéales. Droit, justice, humanité, pitié, charité, respect de la parole donnée, la France n'a pas cru qu'aucun de ces vieux mots, dont on se moque outre-Rhin, ait rien perdu de son sens sacré; elle n'a pas cru qu'aucune découverte « scientifique, » qu'aucune théorie métaphysique ait le pouvoir d'abolir les réalités morales qu'ils recouvrent. Et elle a parié contre la matière pour l'esprit, — et pour la justice.

Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois : ils ont pour objet le corps. Les curieux et savans ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice...

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.

De toute son âme la jeunesse qui combat au front s'est ralliée à cette doctrine de Pascal, — le fier génie dont la sourde influence s'est exercée sur presque tous ceux qui ont agi par la pensée en ce dernier demi-siècle. Et c'est de là que partira la France de demain pour reconstruire sa vie spirituelle.

VICTOR GIRAUD.

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

AUTOUR

DE

L'ENTREVUE DE BJOERKOE

Quelles étaient au juste les relations entre la Cour de Tsarskoe-Sélo et celle de Berlin pendant le règne de Nicolas II, et comment ces relations se reflétèrent-elles sur la politique extérieure de la Russie ? Cette question a été beaucoup agitée depuis la révolution russe dans la presse des pays alliés et il y eut une tendance marquée d'imputer à l'Empereur déchu non seulement des sympathies allemandes, mais même des connivences personnelles avec son collègue de Berlin. Plusieurs organes croyaient faire œuvre méritoire pour la cause des alliés en noircissant autant que possible la politique et la personne même de Nicolas II et en exaltant par ce moyen simpliste le nouvel ordre de choses en Russie. On était encore, et malgré tous les indices menaçans, à l'époque des illusions !

Parmi les manifestations de ce genre, on a surtout remarqué la publication par le *New York Herald* de Paris, en date du 4 septembre dernier, d'un échange de télégrammes personnels entre le Tsar et le Kaiser au lendemain de l'entrevue de

Bjoerkoe (juillet 1905), télégrammes qui démontreraient d'une façon irréfutable qu'à cette époque Nicolas II était prêt non seulement à trahir l'alliance française, mais même à s'unir avec Guillaume II pour employer, au besoin, les argumens extrêmes vis-à-vis du Danemark et forcer ce petit pays ami à entrer dans la combinaison des deux Empereurs, dirigée contre l'Angleterre.

Le Temps s'adressa à propos de cette publication sensationnelle à la personne la plus compétente qui pût se trouver à Paris, — à M. Isvolsky, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie et qui fut précisément à l'époque de Bjoerkoe ministre de Russie à Copenhague. Dans une interview accordée à un rédacteur du *Temps*, M. Isvolsky a su mettre une juste lumière sur toute cette affaire et la réduire à ses vraies proportions.

Ayant été à même d'observer de près les péripéties et quelques-uns des acteurs de l'époque, je tiens à ajouter mes souvenirs personnels à ceux de mon éminent collègue. Ils serviront peut-être à éclairer davantage la question posée au commencement de ces pages.

I

Au centre des événemens et des combinaisons de l'époque dont nous avons à parler, il convient de placer la figure d'Édouard VII, — l'un des plus profonds politiques des temps modernes.

Depuis le commencement du XIXe siècle, la diplomatie européenne avait pris l'habitude de reconnaître l'autorité supérieure d'un des hommes politiques de l'Europe, — ministre ou souverain, — d'en faire comme le centre et le principal ressort de la politique mondiale, de reporter sur cet homme ses sympathies ou ses haines, d'écouter attentivement tout ce qui venait de lui et de tirer de ses paroles des pronostics de paix ou de guerre.

Napoléon Ier et Talleyrand, Metternich, Napoléon III, Bismark, se succédèrent à de brefs intervalles dans ce rôle de pivots politiques de l'Europe. Puis la forte personnalité de l'empereur Alexandre III attira peu à peu les regards du monde; et lorsqu'en octobre 1894 le Tsar s'éteignit si prématurément à Livadia, sa mort fut sincèrement pleurée non seule-

ment en Russie et en France, mais même jusqu'en Allemagne, tellement on se plaisait à voir, dans cette puissante et originale figure aux formes hiératiques, le principal garant de la paix européenne.

Pendant quelques années le monde diplomatique international ne savait au juste vers qui tourner ses regards. Il y avait bien la personnalité, s'affirmant toujours davantage, du jeune et fougueux empereur d'Allemagne qui réclamait à coup de grands voyages et de grands discours l'attention du monde civilisé. Mais cette réclame provoquait surtout du malaise. On ne savait ni ce qu'elle visait au juste, ni où elle pouvait mener le monde.

C'est alors que parut à l'horizon politique la figure d'Édouard VII. Né et doué pour l'action, tenu dans l'ombre jusqu'au déclin de son âge, le successeur de la reine Victoria se révéla, dès le début de son règne, comme l'un des moteurs les plus puissans et les plus autorisés de la politique mondiale. Tandis que l'Angleterre le reconnaissait comme leader incontesté de sa diplomatie, l'Europe, l'Amérique, l'Extrême-Orient tournèrent à leur tour leurs regards du côté de Windsor et saluèrent, dans l'action de cet esprit si fin et si mesuré, comme un contrepoids aux agissemens et aux bonimens inquiétans du grand capitaine-recruteur de Potsdam.

Du coup, la carrière d'arbitre du monde de Guillaume II était compromise. Et c'est de ce moment que date la grande rivalité de Berlin et de Londres, rivalité autour de laquelle ont gravité depuis les destinées du monde civilisé.

On était en pleine guerre russo-japonaise. La Russie subissait des humiliations profondes et qui furent le point de départ de la révolution qui gronda depuis lors dans son sein. L'Empire britannique était étroitement lié avec le Japon. On devait croire que l'abîme entre la Russie et l'Angleterre s'était creusé plus large et plus profond que jamais. Et cependant, à cette même heure, Édouard VII préparait les plans d'une entente cordiale avec la Russie, entente qui avait hanté son esprit bien avant qu'il fût arrivé au pouvoir, et dont il avait ébauché les bases dans ses entretiens amicaux avec son beau-frère l'empereur Alexandre III, aux heures d'intimité de leurs rencontres à la cour de Copenhague.

Les relations entre Paris et Londres s'amélioraient et se

resserraient de jour en jour. En France, le porte-parole le plus dévoué et le plus autorisé d'Édouard VII était M. Delcassé, alors ministre des Affaires étrangères. A Tsarskoe-Sélo, le Roi pouvait compter sur l'amitié personnelle de l'Impératrice-Mère, du jeune Empereur lui-même et enfin de l'Impératrice régnante Alexandra, sa nièce. Et comme interprète convaincu de ses vues politiques, le Roi avait à ses côtés l'ambassadeur de Russie comte Benckendorff, qu'il avait connu comme ministre à Copenhague et qu'il avait choisi et demandé pour Londres à son neveu.

C'était une figure bien sympathique et bien originale que celle du comte Alexandre Benckendorff, — *Benky*, comme on finit par l'appeler tout court à Windsor et dans le monde de Londres. D'origine germano-baltique, catholique par sa mère, — une princesse de Croy, — cousin germain de ce fait de quelques archiducs d'Autriche et de son collègue allemand, le prince Lichnowski, — ce grand homme chauve, maladivement distrait, éminemment distingué de tournure, d'intelligence, mais surtout de caractère, était, malgré ses origines, l'un des diplomates les plus profondément et sincèrement patriotes qu'eût possédés la Russie.

Né et élevé à Saint-Pétersbourg, intime dès sa jeunesse à la cour, marié à une comtesse Schouvaloff, — parfait spécimen de la grande dame russe intelligente, originale et indépendante, — possesseur de grandes terres au fin fond de la Russie du Centre où il passait de longs mois de congé et à la culture desquelles il s'intéressait passionnément, le comte Alexandre Benckendorff ne pouvait ni adopter la mode toujours croissante d'un nationalisme étroit et ultra-conservateur, ni se réfugier, comme l'a fait la grande masse des barons baltes, — ses congénères, — dans la conception d'un dévouement sans bornes au *souverain*, mais non au peuple russe et à ses intérêts immédiats. Ce dernier grand seigneur parmi les ambassadeurs russes avait, durant toute sa vie et toute sa carrière, évoqué l'idéal d'une autre Russie, grande et respectée au dehors, largement libérale au dedans, libérale dans le sens vrai du mot, c'est-à-dire élevant le peuple et les institutions russes à un niveau assez haut pour qu'ils fussent respectés et désirés et non seulement craints et subis.

On peut facilement concevoir l'influence que dut avoir sur

le comte Benckendorff le contact immédiat avec le monde britannique moderne, avec sa large tolérance en matière religieuse, avec sa capacité d'évolution, avec son fier principe de *Civis romanus sum*, appliqué à chaque *citoyen* de l'Empire. La sympathie appelant la sympathie, l'ambassadeur de Russie devint vite une des figures les plus populaires de Londres. Il fut à son tour consciemment et profondément anglophile. Et dans ses dépêches, — avec sa franchise habituelle, — il ne cessait de prôner l'entente anglo-russe, sans le moindre souci de la répercussion que cette franche insistance pouvait avoir sur sa propre carrière.

A Paris le poste d'ambassadeur était occupé en ce moment par M. de Nélidoff. Je n'ai pas besoin de retracer ici le portrait politique et intellectuel de cet éminent personnage dont la figure fut pendant de longues années si bien connue et si populaire en France. Patriote ardent et personnifiant l'idéal politique du règne d'Alexandre III, M. de Nélidoff était acquis d'avance à la cause que prêchait le comte Benckendorff. Un échange de lettres entre les deux ambassadeurs et les conversations qu'ils avaient ensemble lors des fréquens voyages de « Benky » à Paris, resserraient les liens de jour en jour plus intimes entre les deux éminens diplomates. D'autre part, Nélidoff entretenait les plus cordiales relations avec M. Delcassé et ne cachait pas son approbation à la nouvelle orientation politique du gouvernement français.

En attendant, à Saint-Pétersbourg se poursuivait la partie serrée engagée par l'empereur Guillaume pour ressaisir l'influence sur la politique russe en profitant du profond mécontentement qu'avait provoqué en Russie le rôle de l'Angleterre dans le conflit russo-japonais.

A la fin du mois de juillet 1905, M. de Witte arriva à Paris en se rendant aux États-Unis où il devait négocier la paix avec le Japon. Avec la précision et la rudesse de langage qui lui étaient coutumières, l'ancien et omnipotent ministre des Finances ne manqua pas de développer devant M. de Nélidoff sa thèse favorite, celle de la nécessité pour la Russie d'un « nouveau cours » politique fondé sur une réconciliation complète avec l'Allemagne. La France ne devait pas en supporter les frais; au contraire Witte faisait sonner très haut l'espoir de l'attirer dans la nouvelle combinaison. Russie, Allemagne et France liguées contre

l'Angleterre, — ainsi formulait son programme M. de Witte, programme qu'il n'avait cessé de prôner pendant la guerre russo-japonaise et qui avait trouvé à Saint-Pétersbourg de nombreuses et influentes adhésions.

II

Tels étaient les propos et les opinions qu'on échangeait en ma présence à Paris, et tels les échos arrivant de Saint-Pétersbourg. Pour les partisans de l'entente anglo-russe, la grande question était de savoir s'ils auraient la chance de mettre de leur côté l'Empereur lui-même. Réussirait-on, au lendemain de la guerre russo-japonaise, à faire à Tsarskoé-Sélo ce qui fut fait à Paris à si courte échéance après Fachoda? Quelle influence personnelle l'emporterait sur l'empereur Nicolas : celle du roi Édouard ou celle de l'empereur Guillaume? Telle était la question capitale.

Pour ce qui était des relations personnelles, le roi Édouard jouissait à Tsarskoé-Sélo de sympathies bien plus sincères que son rival. — Calme, bon enfant, rempli de tact, « l'oncle Édouard » avait le talent de mettre à l'aise l'empereur Nicolas II; les souvenirs de Copenhague, ceux de l'amitié personnelle qui avait uni Alexandre III et son beau-frère le prince de Galles, étaient fraîchement présens à la mémoire du jeune Empereur. Mais, derrière le souverain anglais, il y avait « la perfide Albion, » il y avait tout le système d'État anglais qui paraissait exclure l'influence du Roi du domaine de la politique extérieure. Oui, on avait engagé « Nicky » à aimer son oncle, à écouter ses conseils, mais on l'avait engagé aussi à se méfier de la diplomatie anglaise, toujours prête à contrecarrer les plus justes intérêts de la Russie en Orient; on lui avait dit, — et il s'en apercevait bien lui-même, — que personne en Angleterre ne témoignait de sympathies au système autocratique de l'empire de Russie.

Le « cousin Guillaume » était certes légèrement encombrant; il pressait les sympathies, il extorquait les aveux et les concessions; mais il paraissait franc, il invoquait incessamment les souvenirs de tout un glorieux passé; il exprimait bruyamment son admiration pour le pouvoir illimité des Tsars et voyait dans ce pouvoir un gage de salut pour le monde entier, envahi par

la lèpre révolutionnaire et socialiste. Et surtout, pendant tout le cours de la malheureuse campagne de Mandchourie, il n'avait cessé d'appuyer la Russie, d'encourager l'Empereur, de rendre des services à son armée et à sa malheureuse marine.

Au fond du cœur, Nicolas II n'a jamais aimé l'empereur Guillaume; il s'en est toujours méfié. Mais au cours de leurs entrevues (assez rares d'ailleurs), le monarque allemand savait prendre un certain ascendant sur l'autocrate russe, savait le charmer, lui insinuer certaines décisions et le laissait, au départ, tout perplexe et ne sachant s'il devait croire ou ne pas croire à tout ce que lui avait débité son exubérant collègue et cousin. Quelquefois, Nicolas II parvenait à se ressaisir, et alors a une entrevue pleine de cordialité succédait une période de froideur et d'éloignement. Puis recommençait un échange de lettres, pressantes d'amitié d'une part, cordiales mais plus réservées de l'autre.

A Pétersbourg, le monde de la Cour et des grands fonctionnaires était divisé entre deux systèmes. Les uns voyaient d'un mauvais œil le rapprochement intime entre la Sainte Russie et la France aux origines révolutionnaires ; on redoutait l'intrigue anglaise, toujours prête à saper les gouvernemens des pays qui portaient ombrage aux ambitions britanniques; on aimait, — sur la recette donnée de Berlin, — à se souvenir des malheurs qu'avait de tout temps amenés sur la tête des souverains russes toute tentative de rapprochement avec la France. Dans l'autre camp, on faisait sonner haut la traitrise de la politique allemande au Congrès de Berlin, son alliance intime avec la « fallacieuse Autriche; » on évoquait constamment le souvenir sacré de l'empereur Alexandre III, qui, plus autocrate que n'importe lequel de ses prédécesseurs, n'avait pourtant pas hésité à conclure une alliance en règle avec la République française et avait assuré par là la paix de l'Europe.

Ces controverses ne touchaient Nicolas II que très indirectement. Toujours éloigné du monde de la Cour et de la capitale, affectant hautement de ne causer d'affaires d'État qu'avec ses ministres, — et dans le domaine du ressort de chacun d'eux seulement, — il n'entendait suivre en matière de politique extérieure que les traditions de son père et ses propres inspirations. Toutefois et en raison même de l'isolement de l'Empereur, le ministre qui lui faisait chaque semaine des rapports

détaillés sur les affaires de son ressort, pouvait et devait à la longue avoir de l'influence sur ses décisions. C'est pourquoi on a pu parler d'une politique du prince Lobanow, de M. Isvolsky, de M. Sazonoff, etc.

Le poste de ministre des Affaires étrangères de Russie était occupé à l'époque qui nous intéresse par le comte Wladimir de Lamsdorf.

Le nom évoque tout un passé fatidique dans l'histoire des relations extérieures de la Russie. L'épouse de l'empereur Paul, l'impératrice Marie, devait sa position à Frédéric II qui l'avait recommandée à l'impératrice Catherine lorsqu'il s'était agi de trouver une fiancée pour l'héritier du trône de Russie. Elle était la fille du petit duc de Montbeillard, qui s'éleva avec l'appui de la Prusse au rang de grand-duc de Wurtemberg et dont le fils devint plus tard roi par la grâce de Napoléon Ier. Femme d'esprit et de caractère ferme et autoritaire, l'impératrice Marie sut se faire un grand renom en Russie par son œuvre de bienfaisance publique et d'éducation féminine. Elle fut dans ce domaine la digne continuatrice de la grande Catherine. Mais elle n'avait jamais aimé sa belle-mère; elle inculquait même à sa progéniture une aversion étrange contre la mémoire de leur grande aïeule. Politiquement, elle était restée toute sa vie l'organe conscient et actif de l'intrigue prussienne en Russie. C'est d'elle que date ce renouveau puissant de l'influence allemande qui avait sévi au commencement du XVIIIe siècle, qui avait été enrayée par Élisabeth et Catherine II et qui renaissait triomphalement sous les règnes de Paul Ier, d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier. On connaît l'opposition de l'Impératrice douairière à l'alliance franco-russe ébauchée à Tilsitt et aux projets de mariage de Napoléon avec l'une des grandes-duchesses de Russie.

Catherine avait, comme on le sait, enlevé à Paul et à sa femme la direction de l'éducation de leurs enfans aînés. Alexandre et Constantin avaient été élevés par le philosophe suisse Laharpe sous l'œil vigilant de l'Impératrice elle-même, Devenue souveraine à son tour, et ensuite ayant barre sur son fils Alexandre par le souvenir de la mort de Paul Ier, l'impératrice Marie présida elle-même à l'éducation de ses deux fils cadets : Nicolas, — le futur autocrate, — et Michel. En quête d'un précepteur, son choix se fixa sur un modeste gentilhomme

courlandais, d'une famille originaire de la Prusse, M. de Lamsdorf, homme incontestablement vertueux, d'une piété et d'une sévérité tout huguenotes, d'une belle allure militaire, enfin, plus que qui que ce soit apte à donner à ses deux pupilles la patine prussienne, si sincèrement appréciée et idéalisée par leur mère. Il fut créé comte au couronnement de l'empereur Nicolas.

Des années s'étaient passées. Deux générations de comtes Lamsdorf mariés successivement à des Russes orthodoxes, ne possédant plus de biens dans les provinces baltiques, vivant dans l'intimité de la famille impériale, — aboutissaient à une troisième génération toute pétersbourgeoise et qui n'aimait plus à se souvenir de ses origines germaniques. Le comte Wladimir, cadet de trois frères, d'une constitution frêle et d'un caractère timide, n'embrassa pas, comme tous ses aînés, la carrière d'officier des gardes. Il entra tout jeune encore au ministère des Affaires étrangères et apporta dans ce service des dons naturels d'application, d'esprit d'ordre, d'honnêteté scrupuleuse et de discrétion. On ne le voyait jamais dans le monde; obstinément renfermé dans son travail et dans sa solitude, il n'ouvrait qu'à quelques amis intimes les trésors de son dévouement et de son inépuisable bonté. Assidu, autant que le lui permettait son travail, aux offices religieux dans les couvens et les petites églises ignorées du grand monde, il a à plusieurs reprises et très sérieusement songé à se faire moine.

Ernest Meyendorff, diplomate russe, dont les « mots » couraient les capitales européennes, disait de Lamsdorf qu'il était tout à fait comme le bon Dieu : on savait bien qu'il existait, mais personne ne l'avait jamais vu. Quand, par la suite, il devint adjoint du ministre, il se départit, par sentiment du devoir, de cette claustration volontaire. Les diplomates russes, venant de l'étranger, étaient longuement et aimablement reçus par lui et trouvaient devant eux, à leur grande surprise, un vrai et solide directeur politique qui se rappelait en détail tout ce qu'ils avaient écrit, qui s'intéressait à tout et savait donner des instructions précises et utiles. Lorsque la volonté souveraine le porta au poste de ministre, le comte Lamsdorf dut changer entièrement sa façon de vivre. Doué d'un goût fin et pur, il se fit une installation élégante, il donna d'exquis dîners, il se fit courtois et charmant auprès des dames qu'il devait recevoir,

bref il fut l'un des amphitryons les plus hospitaliers du palais du Pont des Chantres, tout en continuant son labeur incessant et ses pratiques de dévotion.

La grande moitié de la carrière du comte s'était passée sous les auspices de M. de Giers, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Alexandre III. M. de Giers appréciait hautement son jeune collaborateur et n'avait pas de secrets pour lui. Lorsqu'à son tour le comte Lamsdorf devint le chef du ministère, tout le monde était sûr que le nouveau titulaire s'empresserait de reprendre les traditions de M. de Giers, qu'il en deviendrait pour ainsi dire une seconde édition.

On n'ignorait pas en Allemagne que M. de Giers, élevé et grandi dans les traditions de Nicolas Ier et d'Alexandre II, n'avait jamais été un adepte fervent de toutes les idées politiques qui s'étaient fait jour pendant le règne d'Alexandre II. On le savait toujours soucieux de conserver les bonnes relations traditionnelles avec Berlin et d'écarter tout ce qui eût pu amener une rupture définitive. Mais on ignorait volontiers qu'en tenant cette conduite, le fidèle ministre d'Alexandre III ne se laissait diriger que par un désir sincère de conserver à sa patrie les bienfaits de la paix; que ses sympathies étaient exclusivement russes. Lorsque Caprivi fut installé à la Wilhelmstrasse et inaugura, avec l'approbation bruyante du jeune Empereur, le fameux « nouveau cours » de la politique allemande, M. de Giers comprit qu'il n'y avait plus rien de bon à attendre du côté de Berlin et adopta et traduisit dès lors très sincèrement et très fidèlement les idées de son maître sur une alliance russo-française, devant contre-balancer l'influence prépondérante de l'Allemagne et garantir la paix européenne. Peu de monde connaissait cependant les idées et la part d'action de l'ultra-modeste ministre; et M. de Giers passa à la postérité avec l'estampille d'un politique germanophile que certes il n'était pas. On attribua tout naturellement les mêmes idées au comte Lamsdorf, lorsque celui-ci fut nommé en 1900 ministre des Affaires étrangères.

Dès le début, le comte Lamsdorf devint le point de mire des assiduités et des petites attentions de Guillaume II. On voulut à Berlin voir dans sa nomination un tournant de la politique russe, on voulut user à son égard de toutes les séductions. Avec le manque de mesure et de goût qui caractérise en général

toute action allemande, on alla souvent beaucoup trop loin dans ce sens. Lorsqu'au cours d'un jubilé de la Prusse Orientale le roi Guillaume II institua un nouvel ordre des « chevaliers de Marienburg, » il s'empressa d'octroyer la décoration de cet ordre au comte Lamsdorf; c'était lui rappeler ses origines teutoniques, le traiter comme un *des siens*. Or, en ce moment même, le ministre qui d'ailleurs faisait fi de tout clinquant et détestait toute démonstration voyante, était en butte aux persécutions et aux sarcasmes de la presse nationaliste russe, laquelle affectait de voir en lui un germanophile et un ennemi de l'idée slave.

Quelque temps après, Guillaume II ne trouva rien de mieux que d'appointer au poste d'agent militaire d'Allemagne à Saint-Pétersbourg un certain colonel comte *Lambsdorff*, congénère très authentique, malgré l'orthographe différente du nom, de la famille des Lamsdorf russes. Guillaume II croyait apparemment faire plaisir au « chevalier de Marienburg » et profiter des épanchemens qui s'ensuivraient entre les deux « cousins. » Il aboutit tout juste au contraire. Autant que le pauvre cher comte Wladimir pouvait en général détester quelqu'un, il détesta son cousin prussien, — personnage d'ailleurs correct et insignifiant. Et les quolibets du *Novoié Wremya* de recommencer!

Mais ce n'était pas seulement ces petites « gaffes » qui indisposaient le ministre des Affaires étrangères de Russie : tout le fond des relations entre les deux pays le préoccupait.

Pour ne pas avoir à solliciter et à acheter trop cher les bons offices allemands, le comte Lamsdorf adopta volontiers les idées du comte Kapnist, notre ambassadeur à Vienne, qui préconisait une entente avec l'Autriche-Hongrie et reprenait avec habileté la politique de son éminent prédécesseur, le prince Lobanoff. Seulement, dans l'esprit de Lamsdorf, cette entente avait surtout un caractère d'*opportunité* et n'allait pas jusqu'au partage des sphères d'influence. Aussi subsista-t-elle pendant plusieurs années à l'état de *modus vivendi* sans porter le moindre préjudice à nos relations avec les pays slaves balkaniques. Mais à Berlin on ne la voyait pas d'un œil indifférent et la chancellerie russe possédait certains indices d'un travail souterrain allemand pour saper cette bonne entente qu'ostensiblement on saluait et approuvait à la Wilhelmstrasse et à Potsdam.

Cependant d'un autre côté se levaient des nuages menaçans. La politique russe en Extrême-Orient amenait la Russie peu à peu et fatalement à une collision avec le Japon, soutenu par l'Angleterre et l'Amérique. Le comte Lamsdorf n'était aucunement partisan de notre action exagérée en Mandchourie, en Chine, en Corée. A deux fois dans le courant de l'année qui précéda la fatale rupture, le ministre des Affaires étrangères offrit sa démission; elle ne fut pas acceptée; et le comte Lamsdorf, imbu des traditions du dévouement le plus absolu envers la personne de son souverain, ne se crut pas en droit d'insister. Il tâcha seulement, de tout son pouvoir, d'enrayer l'action des aventuriers politiques et financiers et des journaux chauvins qui poussaient l'opinion publique et l'Empereur lui-même à une politique irréductible, dite du « coup de poing » (*koulak*). Tous les diplomates russes, au Ministère et à l'étranger, partageaient sur ce point l'opinion de leur chef. Mais malheureusement les efforts de celui-ci et ceux du baron Rosen et de M. Isvolsky, qui se succédèrent à tour de rôle au poste de Tokio, ne purent aboutir; et la guerre avec le Japon, prélude des convulsions révolutionnaires russes, éclata.

Le comte Lamsdorf avait vu bien clairement la main qui poussait la Russie aux aventures de l'Extrême-Orient. Il avait été présent, en août 1902, à Revel, à l'entrevue des deux souverains, qui se passa en revues de flottes et qui se termina par le signal d'adieu donné du *Hohenzollern*. « L'amiral de l'Atlantique salue l'amiral du Pacifique; » et ces encouragemens à une politique que n'approuvait pas le prudent ministre des Affaires étrangères l'indisposaient, sans aucun doute, à l'égard de Berlin. Depuis, le comte Lamsdorf fut, il est vrai, témoin des services rendus par l'Allemagne à la flotte russe pendant la désastreuse guerre; il put constater la neutralité ostensiblement bienveillante de l'Allemagne, neutralité qui permit à la Russie de retirer de ses frontières occidentales des troupes, des canons et jusqu'à la totalité des munitions d'artillerie; mais, en même temps, il avait péniblement éprouvé la pression de la politique allemande, laquelle, voulant se faire payer au comptant, extorquait à la Russie un traité de commerce des plus désavantageux. Certes, le comte Lamsdorf n'en était pas devenu *germanophobe*, mais il commençait à se méfier beaucoup des

menées berlinoises et tenait plus que jamais à l'intégrité de l'alliance franco-russe.

Tel était l'homme qui présentait et commentait à l'empereur Nicolas II les rapports et les opinions des ambassadeurs et ministres russes à l'étranger.

III

Dans la seconde moitié du mois de juillet de l'année 1905, le monde politique de l'Europe fut agité par la nouvelle d'une rencontre entre l'empereur Nicolas II et l'empereur Guillaume qui eut lieu à Bjoerkoe dans le *Skaergaard* finnois. L'empereur Guillaume, que le conflit suédo-norvégien avait empêché d'entreprendre sa croisière habituelle dans les fjords de la Norvège, visita cet été, à bord de son yacht, la côte suédoise de la Baltique. C'est de là qu'inopinément le *Hohenzollern* cingla vers le littoral russe et vint mouiller à côté du yacht impérial russe le *Standart*. Le Tsar avait été prévenu par télégramme et n'emmenait avec lui que sa suite immédiate et son ministre de la marine, l'amiral Birileff, — un chaud partisan de l'alliance allemande, soit dit entre parenthèses. Ni le comte Lamsdorf, ni aucun des hauts fonctionnaires du ministère des affaires étrangères ne s'y trouvaient.

Il fut clair pour tout le monde que, profitant des conjonctures politiques du moment, c'est-à-dire de l'hostilité que l'Angleterre avait témoignée à la Russie pendant tout le cours du conflit russo-japonais et des bons offices rendus à l'empire des Tsars durant la guerre par l'Allemagne, Guillaume II espérait ramener l'empereur Nicolas aux anciennes traditions de l'alliance russo-prussienne. C'est ainsi qu'on comprit l'entrevue de Bjoerkoe à Paris et à Londres; et les ambassadeurs russes dans les deux villes attendirent dès lors, avec une impatience qu'on peut aisément comprendre, des éclaircissemens venant de source autorisée.

Enfin, après une vingtaine de jours, M. de Nélidoff reçut par le courrier diplomatique de Saint-Pétersbourg une lettre très secrète du comte Lamsdorf se rapportant à l'entrevue de Bjoerkoe. Le ministre russe des Affaires étrangères y racontait avec une entière franchise à l'ambassadeur tout ce qui s'était passé.

Revenu de Bjoerkoe, écrivait le comte Lamsdorf, l'Empereur

lui communiqua le texte d'un pacte très secret qu'il venait de conclure avec l'empereur d'Allemagne. Le comte Lamsdorf donnait à M. de Nélidoff le résumé très succinct du pacte, et faisait remarquer qu'en vertu de ses termes la France n'aurait plus pu compter sur l'aide russe dans une guerre contre l'Allemagne où elle aurait pour alliée l'Angleterre.

A défaut de la lettre du comte Lamsdorf, citons ici les termes employés par M. Isvolsky dans l'interview publiée par *le Temps :*

« *Guillaume II présenta au Tsar un traité d'alliance défensive entre l'Allemagne et la Russie. Ce traité était expressément dirigé contre la Grande-Bretagne. Il prévoyait l'adhésion de la République française et il attribuait à la Russie le rôle d'amener son alliée à se joindre aux deux empires.* »

Depuis que *le Temps* publia ces lignes, les *bolcheviks* russes ont publié le texte même du traité secret de Bjoerkoe. Voici ce texte, tel qu'il a paru dans l'*Excelsior* du 31 décembre 1917 :

« Leurs Majestés impériales l'empereur de toutes les Russies, d'un côté, et l'empereur d'Allemagne, de l'autre côté, pour assurer la paix de l'Europe, se sont mis d'accord sur les points suivans du traité ci-après relatif à une alliance défensive :

« Article premier. — Si un État européen quelconque attaque l'un des deux empires, la partie alliée s'engage à aider son cocontractant par toutes ses forces de terre et de mer.

« Art. 2. — Les hautes parties contractantes s'engagent à ne pas conclure de paix séparée avec un ennemi quelconque.

« Art. 3. — Le présent traité entre en vigueur au moment de la conclusion de la paix entre la Russie et le Japon et doit être dénoncé avec un préavis d'un an.

« Art. 4. — Ce traité étant entré en vigueur, la Russie entreprendra les démarches nécessaires pour le faire connaître à la France et proposer à celle-ci d'y adhérer comme alliée.

Signé : NICOLAS. GUILLAUME.

Contre-signé : VON CZIRSKI *(sic)*, comte BENCKENDORF (1),

Le ministre de la Marine, BIRILEFF. »

(1) Le comte Benckendorff, qui aurait contresigné à côté de von Tschirschky et de l'amiral Birileff le texte du traité, n'était autre que le frère unique de l'ambas-

Si ce texte est authentique, on peut aisément comprendre la perplexité du ministre des Affaires étrangères de Russie lorsqu'il reçut les confidences de son auguste maître : le traité de Bjoerkoe renversait tout simplement tout le système politique russe. Le comte Lamsdorf crut de son devoir de représenter à l'empereur Nicolas II combien le pacte qu'il venait de signer était contraire au sens et même à la lettre du traité d'alliance franco-russe. L'Empereur, dans l'esprit duquel le doute s'était déjà glissé dès qu'il se fut séparé de Guillaume II, accueillit avec bienveillance les franches explications de son ministre et finit par reconnaître leur parfaite justesse. Il fut convenu sur-le-champ que l'arrangement de Bjoerkoe devait être révoqué, et le comte Lamsdorf fut chargé par son maître de trouver de bons prétextes et de plausibles argumens pour annuler les effets de la signature arrachée à Nicolas II par son persuasif et éloquent cousin. Le comte Lamsdorf terminait ses confidences en communiquant à M. de Nélidoff qu'il s'était empressé d'exécuter les ordres de Sa Majesté et qu'à l'heure actuelle notre ambassadeur à Berlin, le comte Osten-Sacken, recevait la désagréable mission de signaler à l'empereur Guillaume l'impossibilité dans laquelle se trouvait l'Empereur de donner cours à l'arrangement signé à Bjoerkoe.

Le comte Lamsdorf ne mentionnait dans son récit de l'entrevue de Bjoerkoe aucun arrangement des deux souverains qui eût concerné le Danemark; le nom même du Danemark ne figurait pas dans la lettre du comte à M. de Nélidoff.

Les télégrammes publiés par le *New York Herald*, et que nous avons mentionnés plus haut, constatent d'ailleurs pleinement toutes ces données. On n'y trouve qu'un seul et très court télégramme du tsar; et ce télégramme se borne à approuver

sadeur de Russie à Londres. Le comte Paulin Benckendorff, alors maréchal, plus tard grand maréchal de la cour russe, ne s'était jamais occupé de politique. Type accompli d'aide de camp fidèle de l'Empereur, il a toujours joui de la réputation d'un parfait gentleman; il avait l'extérieur, les manières et la mentalité d'un aristocrate autrichien, d'un Croy qu'il était du côté de sa mère. Lui et son beau-fils, le prince Basile Dolgorouky, ont été dans ces derniers temps les seules personnes de l'entourage immédiat de Nicolas II qui partagèrent volontairement la captivité de l'Empereur à Tsarskoé-Selo.

Il est très possible que le comte Paulin Benckendorff ait contresigné le texte du traité sans même en avoir pris connaissance. Mais même s'il l'avait connu, il n'en aurait jamais soufflé mot à son frère l'ambassadeur, avec lequel il était pourtant dans les meilleurs termes; sa parfaite correction l'en eût empêché.

les conversations *amicales* que devait avoir à Copenhague l'empereur Guillaume et dont le but était de mettre le Danemark du côté de l'Allemagne et de la Russie en cas d'une agression anglaise. Tous les télégrammes précédens et suivans sont signés du Kaiser et « il en résulte clairement, » comme le fait si judicieusement ressortir dans son interview M. Isvolsky, « que le Tsar s'est efforcé de retirer de son côté la promesse si malheureusement donnée à Bjoerkoe. » Dès septembre 1905 Guillaume II en était arrivé à insister emphatiquement auprès de Nicolas II sur l'inviolabilité de l'arrangement de Bjoerkoe : « Nous nous sommes donné les mains devant Dieu qui a entendu notre serment: Ce qui est signé est signé. Dieu est notre témoin. » Autrement dit, à cette époque l'empereur de Russie avait déjà prévenu son partenaire qu'il ne se considérait plus comme lié par un pacte dont il n'avait pas compris au premier moment toute la portée et dont il n'avait pas pesé toutes les conséquences.

Une fois de plus, la politique prime-sautière de l'empereur Guillaume, en voulant arriver trop vite et d'un coup à des résultats qui eussent requis une longue et patiente préparation, aboutit à un échec et amena des effets tout à fait contraires aux desseins proposés. L'empereur Nicolas II, humilié de s'être laissé arracher une signature que sa conscience lui commanda ensuite de rétracter, en ressentit un profond dépit qui se tourna contre l'auteur de la surprise de Bjoerkoe. Dès ce jour, il fut plus enclin à orienter sa politique du côté de l'Angleterre et accueillit avec une satisfaction toujours croissante les avances discrètes que lui faisait dans ce même temps le roi Édouard et dont le premier témoignage fut le coup de main efficace que le roi prêta personnellement à la Russie dans le moment décisif des pourparlers de paix avec le Japon. Quant au comte Lamsdorf, blessé à si juste titre d'avoir été exclu d'une entrevue et d'un arrangement d'une aussi haute gravité, il attribua cette exclusion à l'initiative de Guillaume II et se mit dès lors plus que jamais en défiance contre tout ce qui venait de Berlin. Sa correspondance avec Benckendorff et Nélidoff devint encore plus fréquente et cordiale que par le passé; et l'on peut dire qu'au moment où le comte quittait les affaires, c'est-à-dire vers le printemps de l'année 1906, l'entente anglo-russe était chose décidée et arrangée. Il fut donné à M. Isvolsky de la formuler définitivement et de la contresigner.

Lorsqu'en septembre 1905 M. Witte arriva à Paris de Portsmouth, où le grand financier venait de gagner, et d'une façon brillante, ses éperons de diplomate, il parla plus haut que jamais de la nécessité de contracter une alliance étroite avec l'Allemagne et d'y attirer la France. Il connaissait sans nul doute par ses amis de Saint-Pétersbourg la substance du traité secret conclu entre les deux Empereurs, et il se croyait déjà appelé à succéder au comte Lamsdorf comme ministre des Affaires étrangères, — qui sait? — comme chancelier de l'empire de Russie chargé d'inaugurer son grand et nouveau système politique. M. de Nélidoff se garda bien de l'instruire du vrai et définitif résultat de l'entreprise de Bjoerkoe; mais lorsque Witte arriva à Saint Pétersbourg, il comprit tout de suite que le terrain était devenu tout autre qu'il ne l'avait cru et espéré. Il n'était plus question, pour la politique extérieure de la Russie, ni de lui, ni de son système; et la rumeur publique qui continuait à escompter la retraite du comte Lamsdorf donnait comme successeur à cet honnête et prudent, mais trop modeste homme d'État, le brillant ministre de Russie auprès de la cour de Danemark, M. Isvolsky, lequel n'avait jamais caché ses sympathies pour un arrangement sincère et complet entre la Russie et l'Angleterre.

Dès ce moment, l'ambition du comte Witte (il venait de recevoir ce titre pour les services rendus à Portsmouth) se tourna du côté de la politique intérieure qui prenait à cette époque en Russie une tournure singulièrement grave. On sait la part qu'il y prit. Porté au pinacle, ayant joué le rôle décisif dans les journées qui aboutirent à la capitulation apparente du régime autocratique et à l'installation d'une représentation nationale en Russie, il se vit presque aussitôt isolé, abandonné par la sympathie publique, regardé comme suspect et honni par ceux-là même en faveur desquels il semblait avoir remporté une formidable victoire. *Sic vos non vobis.* La disgrâce impériale, disgrâce discrète et tempérée d'aimables procédés personnels, suivit la défaveur publique, et le comte Witte ne revint plus jamais à la surface des grandes affaires d'État pour lesquelles il était pourtant créé et dans lesquelles il avait rendu de si éminens services. La cause de cet insuccès final doit être attribuée à la soif de pouvoir et à une certaine *rêverie politique* qui obscurcissaient parfois cette vaste intelligence et provo-

quaient des oscillations d'une volonté ordinairement puissante et dominatrice. En haut lieu, tout aussi bien que dans le public, on remarquait parfaitement ces oscillations et l'autorité du comte Witte en était profondément sapée dans le moment même où elle semblait s'affermir le plus et prendre la direction des affaires.

L'entrevue de Bjoerkoe constitue un tournant mémorable dans la direction de la politique russe, mais un tournant dans le sens absolument opposé à celui qu'avait en vue l'initiateur de l'entrevue, l'empereur Guillaume. Une fois de plus son impatience, son désir de saisir la proie au vol, son exagération des influences personnelles avaient compromis une partie qui semblait établie sur des bases logiques et solides. En quittant les eaux tranquilles et les rivages boisés du *Skaergaard* finnois, Guillaume II croyait emporter avec lui l'âme entière du monarque russe. Il avait au contraire jeté Nicolas II dans les bras d'Édouard VII et préparé un triomphe à la politique anglaise. De pareilles fautes, en se répétant et en s'amoncelant, menacèrent au cours des années d'étouffer le prestige de la politique allemande et de la diplomatie personnelle de son empereur; et, à la fin, pour sauvegarder les ambitions et les appétits dominateurs de l'Allemagne moderne, Guillaume II se vit contraint de recourir à l'*ultima ratio regis* et déchaîna sur son peuple et sur toute l'Europe une catastrophe telle que le monde n'en a pas connu depuis la migration des peuples et l'invasion de l'Empire romain par les Barbares.

Pour ce qui est de l'empereur Nicolas II, l'histoire de l'entrevue de Bjoerkoe démontre d'une façon irréfutable qu'en rencontrant son puissant voisin, il n'a certainement pas songé à sacrifier les liens et les sympathies qui le liaient à la France et au Danemark. Nicolas II n'a jamais consenti à trahir la cause de l'alliance franco-russe, et il y est resté fidèle à travers tous les événemens, *per fas et nefas* et jusqu'aux derniers momens de son malheureux règne.

A. Nekludow.

DANS
LES
CAMPS DE REPRÉSAILLES

I

Nous donnons ici la relation de la dure captivité subie par un soldat français dans les camps de représailles. Le ton même du récit, sa simplicité et sa sobriété, sont les meilleures preuves de sa parfaite véracité. On jugera par là, et de la manière dont les Allemands traitent nos prisonniers, et de l'inlassable force de résistance que les nôtres opposent aux pires traitemens.

Blessé et fait prisonnier le 25 août 1914, en tentant de ramener dans nos lignes son sergent et un de ses camarades, tous deux grièvement blessés, l'auteur des pages qu'on va lire est acheminé en Allemagne par Luxembourg, Trèves, Coblentz, Cassel, Eisenach, Gotha, jusqu'au camp d'O... D'abord logés sous des tentes, les prisonniers sont astreints à un pénible labeur : transporter d'une forêt la coupe des troncs de sapins, pousser des wagonnets chargés de pierres. Décembre arrive : les souffrances du froid s'ajoutent à celles du dénuement et de la faim. En 1915, les prisonniers sont parqués dans un nouveau camp formé de douze immenses baraques, longues de plus de cent mètres, à toits plats, d'une contenance de mille hommes chacune. Ils couchent dans des bas-flancs à deux étages, véritable columbarium où, le soir, après le travail, ils viennent s'entasser pour la nuit. En avril-mai, X... tombe dangereusement malade, par l'effet des privations et du surmenage. Après un séjour au lazaret, et guéri tant bien que mal, grâce à sa forte constitution, il

revient au camp et constate que beaucoup de ses camarades ont été expédiés dans les villages pour les travaux agricoles; d'autres dans des mines de sel d'où ils reviennent rongés de furonculose. Les Allemands ont voulu faire travailler des mécaniciens français dans des usines de guerre et se sont heurtés à un refus catégorique. Passés pour cette cause en conseil de guerre, « les réfractaires » ont été condamnés à des peines variant de six mois à un an de cellule.

Juin 1915. — Des rumeurs courent le camp annonçant des « représailles. » Depuis quelques jours les journaux d'Allemagne fulminent contre la barbarie des Français. Ils leur reprochent de ne pas amener sous le doux ciel de France les Allemands capturés au Cameroun et qui restent internés au Dahomey. Alors le peuple allemand crie vengeance. Il faut, par des représailles terribles, épouvanter nos familles qui, affolées, affoleront à son tour notre gouvernement...

Toute sorte de renseignemens, d'ailleurs contradictoires, enserrent le camp d'une trame de mystère : on sent un inconnu gros de menaces. Dans les bureaux, on a vu des listes avec des signes cabalistiques devant certains noms. Le principe est de choisir ceux qui, par leur situation, par leurs parentés, peuvent faire pression sur l'opinion française. A cet effet, les bureaux de la censure postale ont fouillé dans leurs fiches de renseignemens, puisé dans nos correspondances, et fourni des noms. Les haines particulières vont avoir beau jeu.

C'est fait : les listes ont été établies, les « représaillés » sont désignés. Tout mon groupe en est, avec moi. A leur grande stupéfaction, les Allemands constatent qu'il y a des volontaires pour ce départ. Des camarades, des popotes ne veulent pas se séparer.

Alors une communication officielle nous est adressée. « Le gouvernement allemand ne peut tolérer plus longtemps les traitemens infligés à ses nationaux prisonniers en Afrique. Il use de « représailles. » Comme il ne peut nous expédier outre-mer, il va nous utiliser dans des contrées malsaines et marécageuses. Travail et régime seront proportionnés au résultat à obtenir. Dès à présent, nous pouvons écrire à nos familles, à nos amis influens, afin que, pour le bien de tous, les Allemands ne soient plus internés en Afrique. Ces lettres ne compteront pas dans le nombre réglementaire : nous pour-

rons y exposer les mesures qui nous sont appliquées et en donner les raisons : pourvu que ce soit en termes corrects, la censure laissera tout passer. »

Le départ est fixé au dimanche 13 : nous ignorons totalement la direction que nous devons prendre. Nous hésitons entre les diverses régions de marécages marquées sur nos cartes. Aussi bien, nous avons pris notre parti de la situation; ce qui nous chagrine, c'est l'inquiétude de nos familles, lorsqu'elles sauront... Mais quoi! Nous serons en bande, nous allons voir du pays, la monotonie de cette vie de camp est rompue. Nous sommes presque gais !

LE TRAVAIL DANS LES MARAIS

Dimanche, 13 juin. — Nous avons été rassemblés, comptés et recomptés dans chaque compagnie. Les officiers nous ont passés en revue, curieux de nos figures. Nous mettons notre coquetterie à garder un calme parfait, nous avons le sourire. Comme nous sommes des « représaillés, » les sentinelles ne nous ménagent pas les brutalités. Maintenant, les groupes s'ébranlent et de tout le camp montent les cris affectueux, les « au revoir » de tous ceux qui restent, auxquels nous répondons à notre tour : un même cri de « Vive la France! » se répercute à travers toutes les baraques.

Nous sommes 2000 environ. La colonne serpente sur la route qui borde le camp. Tous nos camarades sont aux grillages, et leurs cris nous accompagnent longuement. Nous traversons le camp d'instruction allemand, tout grouillant de nouvelles recrues, la plupart encore en civil avec le petit calot rond sur la tête. Comme c'est dimanche, des femmes, des enfans, tout un peuple de badauds est venu en famille assister à notre départ. Le long de la voie principale, des deux côtés, une haie compacte attend notre passage. Alors devant cette basse curiosité, ceux des nôtres qui sont en tête de la colonne se redressent tout suans sous les bagages et, d'une seule voix, entonnent le *Chant du Départ*. De proche en proche, la volonté de défi se propage : c'est comme une traînée de poudre; de toutes les poitrines, rythmant nos pas, le chant français monte, éclatantt à la face des Boches. Leurs ricanemens d'insolence en son, arrêtés net : ils ne comprennent rien à notre attitude; c'est

quelque chose qui les dépasse. Les sentinelles s'agitent, inquiètes. Nous chantons toujours. Alors un officier se précipite, vocifère. Non, nos chants ne font pas partie du programme. A grands cris, à coups de crosse, les sentinelles chargent dans nos rangs.

A la gare, un nouveau service de garde prend livraison de nous, et nous sommes empilés dans des wagons à bestiaux.

Quarante-huit heures de voyage. Nous voici à S... dans le H... C'est, au milieu des sables, un camp immense, entouré d'une forêt de sapins : avec ses innombrables poteaux électriques et ses hautes cheminées, on dirait une usine géante. Sur un effectif d'environ 25 000 prisonniers, c'est à peine si 4000 à 5 000 sont présens. Car c'est ici un vaste réservoir, qui alimente de travailleurs forcés tous les marais de la région. Depuis des mois, ce régime fonctionne. On puise sans fin parmi les Français, et quand, au bout d'un certain temps, les malheureux, épuisés par le travail malsain, tout le jour dans l'eau croupissante, reviennent affaiblis, impotens, les jambes enflées, déformés par les rhumatismes ou abattus par la pneumonie, de nouvelles fournées les remplacent, jusqu'à nouvel épuisement.

Ils nous décrivent la terrible vie qu'on mène ici : des souffrances inouïes, une discipline de bagne, une nourriture misérable; l'hiver, aucune défense contre le froid, et maintenant, avec les chaleurs, ce sont les rondes infernales de moustiques qui, dans la puanteur des vases, les harcèlent.

17 juin.—Nous avons laissé le chemin de fer à la lisière des marécages. Puis vingt-deux kilomètres dans les sables, courbés sous le poids de nos bagages. La colonne s'est allongée, distendue, égrenant de nombreux traînards. Malheur à qui fait mine de s'arrêter ! Une arrière-garde de sentinelles se démène, aboyant, frappant sans cesse. Celui qui tombe, ou qui, exténué, tente de se reposer, est aussitôt relevé à grands coups de crosse. Une fois, de la colonne excédée a jailli une même protestation, et d'un même mouvement nous nous sommes affalés à terre. Alors le sous-officier allemand qui conduit le détachement court dans nos rangs, hurlant en français : « Vous, mourir ici. Allemands mangés dans Africa. » Les sentinelles répètent : « Africa ! Africa ! » Les baïonnettes dans les reins, nous repartons. Depuis plus d'une heure, nous apercevons les toits de nos baraquemens : on dirait qu'à mesure ils reculent devant nous.

Trois des nôtres, à bout, sont tombés sans connaissance, la tête la première, dans le marais qui borde le chemin. On les traîne comme on peut : ce sont des loques humaines.

Nous voici au camp de « représailles, » îlôt de sable émergeant des marais. Tout alentour, à perte de vue, l'eau, la vase, un sol élastique, spongieux, où poussent seulement quelques bruyères. A une trentaine de kilomètres, c'est la mer. Parfois nous arrivent du large de grands coups de vent. A l'horizon, deux hangars doubles de zeppelins. Le camp a été construit récemment; des Russes qui y ont travaillé sont encore là, empilés comme du bétail derrière des fils de fer. Pauvres êtres faméliques, leurs yeux brillent de fièvre : ils vont, furetant partout, se jetant comme des loups sur les têtes de harengs, les fonds de gamelle, tous les détritus de nourriture : ils nous font comprendre que depuis longtemps la faim les martyrise.

Nous nous sommes tous mis au travail, sous-officiers et soldats. Onze heures de présence sur le terrain. Des corvées creusent des tranchées d'asséchement où, dès quelques centimètres, l'eau arrive; alors, on enfonce dans la vase jusqu'aux genoux. D'autres groupes tracent des chemins, défrichent le sol et, avec une houe, déracinent les bruyères. Tant de mètres doivent être faits, par équipes et par heures. On est maintenu au travail, jusqu'à achèvement de la tâche fixée; les coups de crosse pleuvent en conséquence : c'est l'argument décisif et constant. D'autres encore remuent la vase noirâtre et l'étalent : c'est une puanteur étouffante. Et les moustiques dansent autour de nous et nous piquent sans trêve. Vers le soir, quand le soleil se couche, ils sont pris d'une sorte de furie. Chacun alors s'entortille la tête de linges, de papier...

Deux surveillans, un civil et un militaire, rivalisent de zèle. Armés de jumelles, ils arpentent le terrain, épiant les équipes de travailleurs, les sentinelles, et s'épiant aussi mutuellement, aux quatre coins du vaste marais. Ce régime de mouchardage réciproque aggrave encore notre situation. Les sentinelles, par crainte, nous harcèlent sans arrêt, et toute nonchalance est aussitôt punie. Les heures sont atrocement lentes. Une sensation de déchéance, comme une animalisation aux mains de ces brutes hurlantes, nous envahit peu à peu, nous écrase comme une chape de plomb. Nous essayons de nous engourdir, d'aller toujours, du même geste machinal, la pensée annihilée. Mais

bientôt la faim, la fatigue nous rendent conscience de notre état. Malgré soi, à chaque minute, on vérifie l'heure, chaque fois amèrement déçu par la cruelle lenteur du temps.

Un régime de famine : le plus souvent de l'*agouma*, bouillie de farine très claire, dont il faut se distendre l'estomac; une heure après, la faim est là de nouveau. Particulièrement répugnante la soupe de marrons et de vieilles poires cuites à l'eau, où surnage une croûte d'asticots. Chaque semaine, on attend avec impatience les trois seuls repas mangeables : le hareng, la soupe aux peaux et aux œufs de morue, et les pommes de terre. Mais alors la quantité diminue et les portions sont absolument insuffisantes.

Dans les baraques où nous rentrons le soir, nous sommes entassés à raison de deux cents hommes. Une seule paroi de planches disjointes, qui laisse passer la bise nocturne. Les systèmes de bas-flancs sont à trois étages, — en bas, à même le plancher, puis 1er et 2e étages, où il faut grimper comme un singe le long de poutrelles branlantes. Les places sont si exiguës qu'on se trouve flanc à flanc, et le plafond est si bas qu'on ne peut même s'asseoir. Peu de fenêtres, aucun système d'éclairage, une obscurité complète. Le sable, la vase séchée filtrent de toutes parts; on vit dans une poussière rousse et malsaine qui vous déchire la poitrine : nous toussons sans répit.

14 juillet 1915. — Aujourd'hui, 14 juillet, nous avions demandé à ne pas travailler. Notre demande a été purement et simplement écartée. Ce matin, pour partir au travail, chacun avait arboré une petite cocarde aux trois couleurs. Accès de fureur chez toutes nos sentinelles qui ont voulu arracher ces insignes, remplacés aussitôt que disparus. Lutte, cris et coups. Le soir, nous sommes revenus avec des brassées de bruyères et de feuillages dont nous avons enguirlandé nos bas-flancs. Puis, après le jus, dans l'obscurité, on a dit des monologues, chanté des chants patriotiques. Les sentinelles, plusieurs fois, ont fait irruption en force; chacun s'est aplati sur sa paillasse. Mais, vers onze heures, de toutes les baraques, nos douze cents voix ont entonné une splendide *Marseillaise*. La France était avec nous, ce soir-là, et nous étions avec elle... Toutes nos âmes, tous nos cœurs, exilés et mortifiés, se fondaient, s'unissaient en songeant à nos familles, à nos villages. Un même amour de la patrie nous embrasait, une même haine de la race maudite

nous étreignait ; des voix ont chuchoté longtemps dans la nuit... Ainsi s'est passé ce 14 juillet en terre allemande !

Beaucoup de vipères. Des hérons en bandes ; nous en avons adopté un, blessé, qui reste maintenant près de notre baraque.

Le temps devient très mauvais : vent aigre, pluie. Une buée lourde, humide. Les moustiques tourbillonnent par myriades. On craint une épidémie de diphtérie. Plusieurs cas suspects ont été constatés. Mais ni le temps ni la maladie ne mettent d'interruption dans le travail...

Il nous est arrivé un vieux chien de quartier prussien, mi-adjudant, mi-lieutenant, à voix tonitruante. Il exige, aux rassemblemens, les commandemens en allemand. Par tous les moyens, nous protestons et renâclons. Mais il sait se dissimuler derrière les baraques, il épie les groupes, et tout à coup bondit derrière nous, hurlant, son grand sabre dans les jambes, saisit l'un de nous au collet et le bourre de coups de poing ; les sentinelles s'en mêlent, et, chaque soir, une dizaine d'entre nous couchent en prison.

La proximité de la mer et surtout de la frontière hollandaise, hante les esprits. Des plans d'évasion s'élaborent en secret. C'est merveille de voir quelles mystérieuses ressources nous transportons dans nos bagages, en dépit de toutes les surveillances et de toutes les fouilles. On a su se procurer cartes, boussoles, lampes ; des réserves de vivres ont été constituées, que la faim a toujours respectées. Deux méthodes : évasion par chemin de fer, évasion à pied. Ceux qui parlent allemand utilisent la première. Ils s'habillent en civils : on voit alors surgir comme par enchantement des complets, des costumes de touristes qu'on a pu sauver des larges badigeonnages de peinture à l'huile, que les Allemands appliquent sur tous les vêtemens non militaires que nous recevons de France. De petites sommes d'argent en monnaie allemande ont été réservées, malgré les investigations, malgré l'échange obligatoire, à notre arrivée, de cette monnaie contre du papier en forme de timbres-poste, qui n'a cours que dans le camp.

Celui qui tente la chance à pied part en paysan ou en ouvrier, avec des provisions de bouche. Il ne devra marcher que la nuit : la grande difficulté, pour atteindre la Hollande, est la traversée de la W... qui est fort large. Les départs s'effectuent des lieux de travail. Par groupes de deux, chaque semaine,

six ou huit camarades s'évadent! Hélas! il en est qui se sont fait prendre à la frontière danoise, d'autres près de la Hollande; on dit que l'un d'eux s'est noyé, d'autres se sont embourbés, perdus dans les marécages... Aucun n'a réussi!

Nos paquets nous arrivent enfin. Les chaleurs, la pluie, les ont avariés; le pain est complètement moisi, le chocolat, les viandes aussi. Seules les conserves bien fermées sont utilisables. Quel crève-cœur de jeter tant de choses, quand la faim vous tenaille!

Les événemens de Russie nous angoissent. Tous les soirs, en rentrant du travail, sur un grand tableau noir, dans le camp allemand, nous lisons la chute de quelque place forte polonaise, le nombre des prisonniers, le butin. On veut rester incrédule, soupçonnant le mensonge, et pourtant!... Hier, le bulletin annonçait la prise de quarante canons. En passant, nous ajoutons à la craie deux zéros : en voilà 4000... Après la soupe, de l'autre côté du grillage, des groupes de sentinelles devant le tableau commentent la merveilleuse nouvelle. Mais le soir, pour nous, contre-appel général. L'officier arrive, furieux. Il réclame le coupable de ce crime de lèse-respect. Ordre de le livrer. Silence. L'Allemand ne comprend pas. Pourquoi ne pas dénoncer la brebis galeuse? C'est si simple!... Nous faisons répondre que les Français, entre eux, ne se vendent jamais. Incrédulité... Dix par compagnie, pris au hasard, seront punis très sévèrement. Pas de résultat. Nos Boches sont dans la stupéfaction, car la délation, entre eux, est chose admise et parfaitement louable...

Chute de Varsovie. Les Allemands exultent. Les Russes anéantis, dans deux mois ils écraseront la France et l'Angleterre et feront la paix à l'automne. Succès garanti, infaillible. La joie les rend communicatifs; ils se déclarent tous social-démocrates, font risette aux « camarades français, » car pour eux, tous les Français sont « socialistes, » sauf quelques détestables « capitalistes. » Pour accentuer leurs protestations de bons sentimens, ils sifflotent l'air de notre *Marseillaise*, qu'ils ont adapté à un chant révolutionnaire. Après la guerre, Allemands et Français seront « camarades. » On fera une grande alliance... Ces lourdes grâces de brutes, cette hypocrite et cynique bonhomie nous lèvent le cœur.

La nuit, il arrive fréquemment que nous soyons éveillés

par de violens bombardemens. Quelquefois, de lourds panaches de fumée se traînent à l'horizon du côté de la mer... Une bataille navale? Qui sait? Sur ce pays plat, les ciels, maintenant, sont tragiques. Souvent, à l'horizon se dresse tout droit un gigantesque rideau de nuages, qui nous enserre, comme une muraille derrière nos fils de fer; ou bien une buée s'aplatit sur nous, à perte de vue, nous écrase, nous oppresse. Elle aussi, la nature fait de nous des prisonniers. La mélancolie de l'automne nous étreint, une âpre tristesse nous pénètre. Passerons-nous l'hiver ici? Il fait très froid maintenant; le travail est devenu de plus en plus douloureux; on tousse; l'infirmerie est pleine de bronchiteux, de pleurétiques, qu'on n'évacue pas et qui traînent leur fièvre...

Le ministre de l'agriculture allemand est venu visiter les travaux en grande pompe : nombreux états-majors civils et militaires. Il n'est pas content de nous, paraît-il. En visitant une baraque, il constate que coucher par terre, c'est bien bon pour des Français. Il recommande une discipline plus stricte. Alors, les sentinelles vont s'en donner!

Cette nuit, un des hommes de garde à l'extérieur de l'enceinte du camp, apercevant une lueur à la fenêtre d'une baraque, a tiré, — pour éteindre la lumière, a-t-il dit. La balle a pénétré dans la baraque et atteint un dormeur, lui broyant le genou et le coude droits. Le blessé n'a été pansé que le lendemain.

6 septembre. — Grande nouvelle! Nous partons tous demain pour nos camps d'origine, la France, au dire des Allemands, ayant accordé satisfaction.

RETOUR AU CAMP D'O...

10 septembre. — Nous sommes revenus à O... Nous arrivons chauves, glabres, comme des bagnards, nos vêtemens dégouttant encore de vase, harassés et amaigris. Les camarades que nous rejoignons nous considèrent avec pitié. Eux nous semblent bien vêtus, pareils à des civilisés... Nous réintégrons nos compagnies, nos perchoirs. Réinstallation. C'est une détente. Nous retrouvons des visages familiers, un cadre connu, où nous avons déjà vécu : nous sommes « de retour! »

Octobre et novembre — La vie du camp a repris son cours,

elle continue morne et plate. C'est toujours le même roulement de corvées qui vont aux carrières, poussent des wagonnets, cassent des cailloux.

Ce matin, nous avons trouvé, partout placardée, une image de Jeanne d'Arc sur son bûcher. Les Allemands en ont mis dans nos chambrées, dans les couloirs, dans leurs bureaux de compagnies... Encadrant l'image, un long poème filandreux en mauvais français exalte la douceur, la naïveté de Jeanne, stigmatise la perfidie et la cruauté des Anglais, et s'achève sur la compassion que provoque la pauvre France qui, aveuglément, a repoussé l'alliance avec l'Allemagne, pour mieux se livrer, elle et son territoire, à ses ennemis héréditaires! Conclusion : l'annonce de la perte, pour nous, de Calais, ville anglaise à laquelle nous devons renoncer à jamais... Les Allemands déploient une grande activité dans cette propagande de perfidie. Des albums, des livraisons hebdomadaires de photographies soigneusement choisies, sont édités depuis le début de la guerre, commentés en onze langues. Notre camp en est abondamment pourvu. Après les protestations universelles soulevées par leurs sanguinaires sacrilèges de Reims, d'Arras, de Louvain, de tant de villes assassinées, les Boches tentent de se laver de l'accusation de « barbarie » à l'aide de photos prises antérieurement ou truquées, d'explications équivoques, de sophismes nébuleux, ou encore en découpant dans nos communiqués telles petites phrases : « Action de notre artillerie contre la position de X..., » ou « Nos 75 ont bombardé Z... » Ils forgent ainsi des preuves mensongères et les donnent comme légende à des photos de villes et de villages, sauvagement anéantis dans leur avance de 1914 ou broyés par les batailles qui ont suivi. Mais leur plus répugnante manœuvre de faussaires est la création de la *Gazette des Ardennes*, éditée à Charleville, à l'usage des populations des pays envahis.

Or, nous avons flairé le piège : ils ne nous y prendront pas. Ce n'est pas leur infâme *Gazette* qui nous donnera le cafard. Notre moral tiendra bon. En Belgique, il paraît un journal similaire : *Le Petit Bruxellois*, et un autre, en Pologne occupée, publié en polonais et en russe. Le camp est littéralement submergé de ces odieuses feuilles.

Janvier 1916.—L'effectif encore présent au camp est à peu près de un sur trois. Les deux tiers sont donc aux bagnes!... Le travail

aux cultures est considéré comme un privilège relatif. Mais les mines de sel ou de charbon, les usines et les grands chantiers de travaux publics sont des enfers; aussi les malheureux qui y sont condamnés tentent-ils, par tous les moyens, d'échapper à leur horrible sort : maladies simulées, plaies maquillées, refus de travail, — ou évasion. Le nombre des réfractaires augmente dans de telles proportions, que, les prisons ne suffisant plus, on crée pour eux une « compagnie de discipline » bientôt au complet. C'est là qu'on puise maintenant pour fournir de travailleurs les plus redoutables des kommandos, — ceux des mines. Enfermés dans les bâtimens qui entourent le puits, les condamnés aux mines n'en sortent jamais. Sous une surveillance continuelle, ils travaillent par équipes en compagnie de civils. Ces derniers sont impitoyables, touchant une prime sur le rendement de leurs prisonniers. Tous sont armés de courtes matraques de caoutchouc durci. Pour toute résistance ou défaillance signalée, le malheureux est séparé de ses compagnons, coincé dans une galerie par trois ou quatre Boches et à moitié assommé. Les cas de rébellions collectives, nombreux au début, ont été durement réprimés, à coups de revolver tirés dans le tas. Il arrive bien qu'une de ces brutes soit surprise un beau jour et reçoive un mauvais coup, mais c'est rare et cela coûte cher. Il y a équipe de jour et de nuit, avec dix heures de présence au fond. Le travail consiste à faire sauter les quartiers de minerai à la dynamite. Les accidens sont fréquens, car les Allemands ne prennent aucune précaution. Qu'importe! les manquans sont vite remplacés. Puis il faut charger à bras les berlines, en nombre déterminé et toujours croissant : labeur excédant pour des hommes affaiblis par le manque de nourriture. Dans les mines de sel, à 1 200, 1 800 mètres, la chaleur est effrayante; les hommes sont nus, sous les ventilateurs glacés; ils sont inondés d'eau, enduits de croûtes de sel et de salpêtre qui leur rongent la peau. Couverts de plaies, ils n'ont plus que la force, en remontant, de se laver, manger et tomber sur leur paillasse comme de pauvres bêtes, assommées par un sommeil écrasant... que la sirène interrompra brutalement pour les rejeter dans le trou infernal.

On nous annonce que demain soir, dans la tente qui tient lieu de chapelle, nous pourrons nous réunir pour entendre une conférence qu'un neutre, paraît-il, fera à notre intention.

Il va ainsi de camp en camp dans une pensée philanthropique. Nous nous y rendons, pour voir. Au premier rang, trônent les autorités allemandes. Disséminés dans la salle, à l'affût dans les coins, des employés de la censure postale. Ceux-là ne perdront rien de ce qui se dira autour d'eux. Voici l'orateur; dès ses premiers mots, nous sommes fixés; son français tudesque nous écorche les oreilles. Il se lance dans une étude comparative du tempérament des différens peuples engagés dans la grande guerre. Les races slaves et latines sont assez malmenées; les Anglo-saxons sérieusement dépréciés; par un habile contraste, les Français, légèrement critiqués, se voient décerner des louanges et, surtout, il leur est prédit les plus brillantes destinées, s'ils savent plier leur esprit, naturellement léger et insoumis, à une discipline rigoureuse et raisonnée. D'où vient en effet la puissance invincible des Empires centraux, et particulièrement de la grande Allemagne, de ces Germains, race prédestinée et élue entre toutes, si ce n'est de la force volontaire et inflexible? Nous y voilà ! Ce soi-disant neutre, ce pur Boche, n'y va pas par quatre chemins : la malice est subtile!... Soudain, une bordée de sifflets stridens lui coupe la parole. Les officiers, debout, hurlent des ordres. Les quelques Allemands qui tentent de barrer la porte, sont débordés; les nôtres sont déjà dehors, et ce sont des huées sans fin. Des sentinelles font irruption, baïonnette au canon ou sabre au clair; mais alors, nous nous envolons par les fenêtres... Une dizaine des nôtres seulement sont encerclés... et doivent subir la conférence jusqu'au bout. Cependant, l'orateur ne s'est pas ému, pour si peu, — il doit être habitué à ce genre d'ovations, — et il continue de réciter son discours à la gloire de la plus grande Allemagne. Que lui importe! Il est payé, il fait sa besogne...

Punition générale à tout le camp, pour avoir fait preuve de mauvais esprit.

Février. — Beaucoup de malades. La plupart reviennent des kommandos, et c'est pour mourir. Il y a force accidens du travail, bras et jambes cassés ou broyés, — même aux corvées du camp, aux wagonnets où des blessés, un membre estropié, sont employés. Aux malheureux, ainsi estropiés, l'officier enquêteur démontre qu'ils sont victimes de leur seule imprudence, et il leur refuse le certificat d'accident...

Trois cents prisonniers civils viennent d'arriver : ce sont des

Français des régions du Nord. Ils crèvent de faim. Isolés dans de doubles enceintes de fil de fer, nous avons toutes les peines du monde à les ravitailler. L'autorité voudrait trouver parmi eux des volontaires pour les divers travaux. Ils refusent : on les trimballe de camps en camps, espérant que la faim et les vexations les feront réfléchir. Trois vieillards, maigres comme des squelettes, viennent de mourir. Il en est ainsi à chaque déplacement. Il y a des gamins de dix, douze ans, grelottans de froid, pitoyables dans de vieux vêtemens, autrefois jaquettes ou vestons...

Une inquiétude nous prend. Les journaux allemands, depuis quelques jours, sont tout ronflans et joyeux d'une formidable attaque dirigée sur Verdun. Ils n'ont aucun doute sur l'issue de leur offensive : la chute de la place leur livrant la route de Paris, ce sera la victoire, la paix dans deux mois. De longs articles démontrent que Verdun est l'enjeu suprême et décisif. La bataille décidera du sort de la guerre, du sort des peuples.

Samedi 26 février. — Quelle triste semaine nous passons, le cœur serré! Nous vivons tous dans la même angoisse, le drame épique où la France peut sombrer. Douaumont est tombé. Vaux serait pris aussi...

Mars. — Patatras! Sans crier gare, les listes noires ont fonctionné : 300 des nôtres désignés sur l'heure partent demain soir pour destination inconnue.« Représailles. » Encore!... Le bruit court qu'il s'agit d'une mesure disciplinaire. Ceux qui sont frappés auraient écrit ou reçu des lettres dont le texte photographié et envoyé à Berlin aurait été mal vu : d'où ordre de sévir. Ils portent cousue au bras une grande étiquette à lettres noires F. R. K. On cherche vainement à interpréter ces mystérieuses initiales. Ils seraient dirigés sur M..., grand centre de mines de charbon qui manque d'ouvriers. Les pauvres diables partent à la tombée de la nuit après distribution d'un complet neuf de prisonnier : pantalon et veste noirs, à larges bandes de toile jaune, petit calot rond et une paire de sabots. Quelle misère!

Une commission de médecins est arrivée. Tous, nous passons cette visite médicale, qui ressemble absolument à un conseil de revision ultra-rapide. Chacun de nous est classé sous un numéro : 1 ou 3. Que signifie cela? Les Allemands restent muets.

Travail. Travail. Kommandos! C'est une obsession. Les départs ont repris, sans arrêt, et en corrélation, semble-t-il, avec les numéros que les médecins allemands nous ont attribués. C'est donc l'organisation générale et méthodique du travail de tous les prisonniers. Les numéros 1 partent pour les mines, les numéros 3 aux cultures et autres besognes.

Tous les jours, ceux qui sont désignés pour la culture sont rassemblés sur la route, hors du camp, avec tous leurs bagages, puis les employeurs arrivent : généralement de vieux paysans avec leurs filles, ou des fermières dont l'homme est aux armées, et qui viennent chercher des bras.

Les groupes pour mines ou usines s'en vont, encadrés de sentinelles : c'est le « Marché aux esclaves. »

Avril. — Les listes, les fameuses listes, fonctionnent à nouveau. Sous-officiers et professions libérales sont versés à la compagnie de discipline. Tous les matins, rassemblemens interminables. Arrivée de l'officier accompagné de ses scribes, porteurs des listes de proscriptions! On appelle des noms par série, on forme des groupes, n° 1, n° 2, n° 2 *bis*, etc. Chacun a pris son parti de la situation : « représaillé » pour « représaillé, » il n'est que de faire bonne contenance.

Ce matin, au réveil, la baraque était cernée par les sentinelles. Cette fois, les « représaillés » sont désignés définitivement. La plupart d'entre nous étaient aux marais l'an dernier : on se retrouve entre camarades. Nous sommes 500. Discours d'usage souligné de nos murmures : « Le gouvernement allemand ne peut pas souffrir plus longtemps les traitemens indignes infligés à ses nationaux prisonniers, particulièrement aux « intellectuels » qui sont envoyés au Maroc, travaillent comme des forçats et souffrent les pires tortures. A la barbarie les Allemands regrettent d'être obligés de répondre par la barbarie, bien qu'ils aient tout fait jusqu'ici pour l'éviter. Mais le gouvernement français, gouvernement républicain, proclame l'égalité de tous les simples soldats devant le travail, et refuse de favoriser le sort des « intellec- « tuels. » Prenez-vous-en donc de ce qui vous arrive à vos « principes » démocratiques. Les traitemens que vous allez subir vous donneront à réfléchir. Le travail sera tel que le soir vous serez épuisés. Mais vous pourrez écrire cela en toute liberté, et dès maintenant, à vos familles, à vos députés

surtout... Les « représailles » cesseront si nous obtenons ce que nous voulons. Nous ne savons pas où vous allez; mais abandonnez tous vos bagages inutiles. Vous devez être peu chargés : on ne tolère que 15 kilogrammes. »

Nous avons, nous aussi, notre grande étiquette blanche, F. R. K., à coudre sur la veste et le manteau, comme nos camarades déjà partis en mars, dont on est toujours sans nouvelles. Nous allons peut-être les rejoindre. Où cela? probablement en Russie. Les Allemands distribuent des vêtemens : chacun doit posséder une paire de souliers et de bottes en bon état, manteau, pantalon et veste, pas de couvertures. Ça sent le grand voyage.

DANS UNE FORÊT DE RUSSIE

18 avril. — Nous sommes rassemblés depuis la soupe du matin, sac au dos. Ils n'en finissent pas de nous compter, de nous aligner, de nous recompter.

Nous croisons plusieurs officiers, qui se plaisent à nous dire : « Ce n'est pas drôle où vous allez. » Narquois, un autre ajoute : « Bon courage! » A quoi nous ripostons en chœur : « Vous aussi! » Quelques-uns nous saluent, pour un peu marqueraient des regrets, par un « C'est la guerre!... » souligné d'un sourire hypocrite.

Dans les rues de la petite ville il commence à pleuvoir. A la gare tout l'état-major du camp est présent : les faces compassées ont de furtifs éclairs de joie à reconnaître tels ou tels d'entre nous. Des haines instinctives d'homme à homme se trouvent ainsi assouvies. Tranquillement, résignés à tout, nous nous entassons dans nos wagons à bestiaux. On part. Il est cinq heures du soir. Nous ne reviendrons jamais plus ici...

Depuis vingt-quatre heures, nous roulons, cadenassés. Sommes passés à Leipzig. Ignorance absolue de notre destination.

Seconde nuit. Au petit jour, nous entrons en Prusse : Posen.

Au matin du troisième jour, arrivée à la gare frontière russe. Tout est bouleversé, anéanti : des ruines calcinées, noircies par les flammes. Mais les Allemands ont reconstruit, en bois, et des équipes de prisonniers russes travaillent encore aux voies.

Le pays à travers lequel nous roulons est affreusement ravagé. Çà et là apparaissent des fantômes de villages, quelques maisons russes en troncs de sapins assemblés. Les Allemands ont exécuté des travaux énormes, sur la ligne de chemin de fer. Les ponts sautés sont construits en fer, en bois, élargis, les voies décomblées, des lignes nouvelles créées. Et il leur a fallu adapter la voie russe existant à l'écartement de la voie allemande.

Maintenant, assez souvent, perpendiculairement à la voie, des morceaux de tranchées s'amorcent, le réseau de fils de fer subsiste encore; parfois aussi on se rend compte qu'il a été retourné par les Allemands et terriblement renforcé. L'aspect du terrain dénote les phases de la retraite russe, résistant et attaquant tour à tour, ne cédant la voie ferrée que peu à peu. La cavalerie, surtout, a dû combattre par ici. Le sol est jalonné de tombes.

La région devient très accidentée; des tranchées, des tombes, de grands trous d'obus, pleins d'eau. La ligne traverse successivement plusieurs cirques de falaises, qui tombent à pic du côté de la Prusse; des rafales d'obus les ont écorchées, ont produit de nombreux éclatemens. Sur le versant russe les pentes gazonnées sont ravinées de tranchées et d'abris souterrains. Nous roulons, nous roulons. Un large fleuve. Puis nous avons devant nous une ville qui nous donne l'impression d'être immense : de belles maisons de pierre, des monumens, des palais dorés, des coupoles byzantines, des églises russes brillant dans le soleil : c'est Kowno. Le fleuve est le Niémen où circulent de petits bateaux. Des corvées allemandes s'affairent sur les quais. Nous songeons aux mauvais bruits qui ont couru au camp : Kowno, la grande citadelle rendue en trois jours!

La quatrième nuit arrive. Nous avons laissé la grande ligne. Maintenant, sur voie unique, depuis des heures, nous roulons dans le steppe. De grandes plaques de neige traînent encore au creux des bas-fonds. Des deux côtés, à perte de vue, la plaine marécageuse couverte de broussailles : de temps en temps, surgissent des îlots avec des boqueteaux de tristes arbres. Quelques fermes s'isolent, perdues : murs de bois, toits de bois ; tout, le ciel, la terre est de couleur grisâtre, d'aspect lamentable. La forêt, parfois, pendant des heures, nous enserre, grands sapins noirs, aux branches pendantes couvertes de lichens

qui baignent dans une eau verdâtre. Et régulièrement, à gauche, une petite maison russe de garde-voie, toujours pareille, dresse ses murs de bois incendiés.

Notre fatigue est extrême, depuis quatre nuits et trois jours que nous roulons sans arrêt, tellement serrés que nous ne pouvons nous coucher. Debout, assis, impossible de délasser nos membres engourdis. Avec le jour, le pays a changé. Nous avons déjà passé plusieurs agglomérations militaires créées de toutes pièces, au bord du chemin de fer. Quais immenses, vastes baraquemens, multitudes de soldats. Des amoncellemens de matériel, puis des parcs à munitions, enfouis sous terre, dont les portes d'accès, cachées par un tumulus, sont dissimulées sous des branchages. Partout une activité fébrile : on décharge, on entasse, on construit; des convois de fourgons disparaissent au loin dans la poussière. Des scieries qui ronflent, au bord de la forêt, débitent les hauts sapins fauchés par milliers. De longues théories de prisonniers russes, déguenillés, sont là qui travaillent. Ils nous saluent de la main. Voilà donc quelle sera notre vie!

Il y a exactement quatre-vingt-seize heures que nous roulons. Des maisons, une grande gare militaire. De la troupe, des entrepôts, encore des entassemens de toute sorte. Parcs d'artillerie, de génie...

Nous descendons, dans les hurlemens et les bourrades des sentinelles qui, à coups de crosse, sous l'œil des officiers, vident les wagons, aux gros rires des brutes qui assistent à notre arrivée. Ça commence bien.

De nouvelles sentinelles, en casque recouvert du manchon gris, tenue de campagne, zone des armées, nous encadrent de près. Sur un cheval blanc du pays, courtaud et gonflé, un grand diable de *Feldwebel leutnant* laisse pendre ses jambes. C'est le presque officier qui, désormais, nous commandera. Raide en selle, il n'ose pas remuer sur son cheval, et le garde toujours au pas. Mais parfois de grands frissons semblent lui zébrer le dos, lui secouent les épaules. La face jaune et blafarde est parfaitement plate et carrée; on n'y voit, rasée à la largeur du nez, qu'une moustache noire, coupée court, et, sous des arcades sans sourcils, deux gros yeux ronds, énormes, qui roulent désordonnés, en tous sens, puis tout à coup se fixent et regardent dans le vide. Mais il a vu ce qu'il voulait voir; il

s'agite et hurle des ordres d'une voix saccadée qui s'étrangle dans la gorge : les sentinelles s'effarent, les coups de crosse pleuvent. Une brute à l'air de fou. Désormais, pour nous, il sera : l'Hystérique.

Marche interminable, pour traverser la ville de R..., entièrement construite des deux côtés de la route boueuse. Nous pataugeons dans de véritables cloaques, et, à la nuit tombante, nous arrivons devant un baraquement en planches. C'est là que nous allons être parqués. Nous devons laisser nos sacs et bagages dehors, puis la porte s'ouvre et, comme un troupeau, nous sommes poussés à l'intérieur. Pas de fenêtres, pas de lumières. On se sent enfoncer dans le fumier, c'est une infection. Défense absolue de sortir; les sentinelles ont ordre de tirer. Nous sommes cinq cents entassés les uns sur les autres, essayant de nous accroupir sur les talons, tellement brisés de fatigue que nous n'avons plus qu'une pensée : dormir.

23 avril 1916. — Pâques. — Au petit jour, des aboiemens frénétiques nous tirent de notre torpeur : ils partent d'un caporal boche, que nous apercevons dans l'encadrement de la porte. Petit et maigrelet, la figure travaillée de tics nerveux, les yeux luisans, la barbiche noire en pointe, on dirait un diablotin exaspéré. Derrière lui, un lourd colosse, les mains aux genoux, se dandine comme un chimpanzé, la face barrée d'un long nez rouge, derrière lequel s'embusquent deux petits yeux bridés. Lui aussi est caporal; lui aussi aboie contre nous; les sentinelles font le cercle : ce réveil n'est pas engageant. Ordre de sortir en vitesse. Le maudit diablotin se met en devoir de distribuer à droite et à gauche des coups de bottes dans les jambes de ceux qui se trouvent près de la porte. Des cris s'élèvent parmi nous. Les Boches ont dégainé, les sentinelles mettent baïonnette au canon : il est sage de faire vite. On nous compte ; on nous forme en corvées de nettoyage, corvées de bois, etc.

Nous partons pour la forêt.

De la neige fondue, des nappes d'eau partout. Des sapins de quatre à cinq mètres ont été abattus. Nous voulons les emporter par corvées de deux. Algarade. Chacun doit se charger d'un tronc d'arbre. C'est terriblement lourd à l'épaule... L'Hystérique arrive. Rassemblement. Nous lui présentons une réclamation, au sujet des coups de ce matin. La voix étran-

glée de colère, il dicte les ordres à l'interprète : « Qu'est-ce que c'est? Nous osons réclamer! Pensons-nous être les maîtres ici? Que nous sachions bien, une fois pour toutes, que nous sommes dans la zone des armées, régis par la loi martiale allemande. Aucune réclamation n'est acceptée. D'ailleurs, tout ce que fait un soldat, un gradé allemand, est bien fait, sans réclamation possible. Des ordres spéciaux nous concernent, de la dernière sévérité, et lui, officier commandant, se charge de les appliquer à la lettre. Nous devons obéir de la façon la plus absolue à tous les ordres de tous les Allemands sans murmurer. Il y aura, par cinq prisonniers, une sentinelle pour la surveillance : toute tentative d'insubordination sera réprimée par tous les moyens, et sans pitié. La discipline, il s'en charge, il connaît ça : nous ne serons pas les premiers Français qu'il matera ! Pour le travail, nous sommes à la disposition du génie, qui usera de nous à son gré. Le départ pour le travail se fera chaque matin à cinq heures, après le jus. A midi, une heure de repos, et la soupe sur place. Le soir, on quittera le chantier à six heures. Interdiction de fumer, de rire, de chanter, de jouer aux cartes, de lire, sous peine de punition sévère. Aucun rapport avec la population ne sera toléré. Défense de nous raser et de nous laver : *il est bon que nous ayons des poux!* »

Ces paroles atroces font monter en nous un flot de dégoût et de haine. Mais il faut se cuirasser de patience. Pour ces brutes, nous ne sommes plus des hommes, mais des êtres indéterminés, des « représaillés » envers qui tout est permis...

Au loin, une grande église que nous apercevons dans son revêtement de briques roses, nous envoie quelques volées de cloches qui nous arrivent assourdies, comme pour ne pas réveiller trop brusquement tant de souvenirs assoupis en nous. Il y a là-bas des chrétiens, qui prient : nous sommes sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, pays catholique. Que de soupirs et que de larmes! Nous ne voulons pas nous abandonner à la tristesse, mais tout de même, c'est Pâques aujourd'hui...

Au travail. — Pendant toute la journée, pendant douze heures pleines, nous avons transporté de la forêt à la gare d'énormes troncs de sapins : trois voyages le matin, quatre le soir. Ces arbres mesurent de 12 à 15 mètres de long et pèsent

de 600 à 800 kilogs. A huit hommes seulement par arbre, c'est un labeur écrasant; il faut marcher trois ou quatre kilomètres dans les prés et les marécages. A de certains momens, on se sent vraiment effondré sous le poids. A la moindre défaillance, les coups de crosse. A la gare, ces arbres servent à faire des plans inclinés, de grands quais pour le débarquement de l'artillerie. Une équipe de soldats russes est occupée à décharger des obus, qui demain éclateront sur leurs propres tranchées! Un train complet, chargé de rails à voies étroites pour chemin de fer de campagne, vient d'arriver. On garde la moitié des nôtres cette nuit pour le déchargement.

Le soir, en faisant route pour rentrer au camp, nous décidons de refuser demain le travail. Construire des quais militaires, décharger des rails, c'est travailler pour la guerre. Après-demain, ils nous feront décharger des obus, creuser des tranchées, comme les Russes ; ils n'ont pas le droit : ne nous laissons pas faire!

Donc, ce matin, aussitôt arrivés à la forêt, refus de travail. Stupeur boche et coups de crosse. Immobiles, les dents serrées, nous opposons le même refus catégorique. Toutes décontenancées, les brutes palabrent, et l'une d'elles s'en va là-bas rendre compte. Un jeune médecin allemand, à la figure poupine, et une infirmière qui batifolent sur la route, viennent s'informer de nous, puis, l'un contre l'autre, s'installent pour voir ce qui va se passer...

Cependant apparaît au loin le cheval blanc de l'Hystérique. Le voilà, les yeux ronds, hagards, le corps secoué de spasmes. Littéralement il écume, la bave aux lèvres : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? Sentinelles, pourquoi ne faites-vous pas travailler ces « maudits chiens? » Abattez-les, comme de « maudits cochons! » Ordre de tirer. La rébellion punie de mort. » Déjà sonnent sur les échines de grands coups de crosse. Les interprètes tentent d'expliquer nos raisons : « Ah! Ah! ils sont comiques! Raisonner? Non, non : travailler! Tout de suite! Tout le temps jusqu'à crever! Trois, prenez-en trois, ceux-là, ces « crapules. » Vous ferez un exemple. » Il désigne au hasard trois de nos camarades, qui sont liés à un arbre comme à un pilori. Poussant son cheval au milieu de nous, il nous cingle à grands coups de cravache. Les sentinelles manœuvrent la culasse de leurs fusils. D'autres nous chargent,

tenant leur fusil par le canon, comme une massue. Plusieurs des nôtres sont tombés, étourdis... Que faire? Nous avons la sensation de notre impuissance absolue. Et c'est le plus douloureux. Impossible de lutter, désarmés. Désormais une seule ressource : opposer à la force brutale la force d'inertie...

Qnand nous ressortons de la forêt, pliés sous les sapins, la rage au cœur, l'Hystérique, le jeune médecin et l'infirmière nous suivent quelque temps du regard et plaisantent à nos dépens; puis on entend de grands rires de femme chatouillée qui s'éloignent sous bois.

A la gare, la corvée de rails a été, comme nous, contrainte au travail par les coups. Même spectacle d'enfer : cris, insultes, menaces. Nous travaillerons jusqu'à la nuit, sans manger.

Depuis une semaine, nous allons travailler, à une douzaine de kilomètres de notre baraquement, sur une route, véritable fondrière qui chemine dans la plaine sablonneuse et marécageuse. Sans arrêt, d'un bois voisin nous transportons des fascines de branches de sapins, des troncs d'arbres; puis, dans la boue jusqu'à mi-jambes, nous les entassons dans le cloaque qui les engloutit. Le soir nous sommes fourbus, les jointures enflées et douloureuses.

Nous essayons de nous adapter à la situation. La révolte ouverte, la rébellion collective sont impossibles. Aussi avons-nous pris le parti de ne plus nous étonner de rien. Dès le réveil, le jus avalé, nous savons trouver, au rassemblement, le sang-froid, l'insensibilité, l'espèce d'engourdissement qui, de la journée, ne nous quittera pas, nous préservera, nous isolera de leurs cris, de leurs violences : et nous resterons devant eux des êtres vivans d'apparence passive, mais l'esprit tendu vers un seul but : résister, les lasser, les décourager. Aussi, comme il leur faut veiller à l'exécution du travail! Les yeux constamment fixés sur eux, nous suspendons tous mouvemens, dès qu'ils tournent la tête ou s'éloignent, pour nous y remettre lentement, dès que leurs regards retombent sur nous.

Le soir, au retour, il fait complètement noir, et nous nous affalons, aussitôt le jus pris. Nous couchons sur les planches, sans couvertures. Tout ce qui pourrait ressembler à une paillasse, à un « sac à viande, » à un oreiller, nous a été enlevé. Jamais plus nous ne nous déshabillons, et nous n'avons que notre capote ou un manteau pour nous couvrir. Il fait encore

atrocement froid la nuit. Et lorsqu'il a plu, tout mouillés, nous nous endormons anéantis de fatigue, pour nous réveiller, quelques heures après, mordus par le froid, les pieds gelés, le ventre vide.

Nous commençons à être terriblement crasseux, car il nous est impossible de nous laver : pas d'eau. Quand nous rentrons le soir, on ne permet à une corvée d'aller en chercher à une mare voisine que la valeur d'un tonneau. A peine une centaine d'entre nous peuvent-ils y trouver un litre d'eau boueuse. Puis, en se vidant, la mare a laissé au sec deux charognes de chevaux qui y pourrissent. Il en est de même en plusieurs endroits, autour de notre baraquement. C'est une pestilence dont il faut reprendre l'habitude à chaque retour...

Pendant des kilomètres, depuis la gare, vers S..., nous avons déchargé et mis bout à bout des centaines, des milliers de tronçons de rails du chemin de fer à voie étroite qui longera la route. Des équipes du génie les assemblent. Les Allemands prétendent que ce chemin de fer est destiné au ravitaillement des populations civiles. Mais ce sont des travaux de campagne. Quoi que nous fassions ici, tout est utilisé pour la guerre.

Nous travaillons à présent à extraire du sable pour le ballast de cette voie ferrée. La carrière a été ouverte au milieu de la ville, sur une place bordée de maisons de bois. Ce n'est qu'à deux kilomètres de notre baraquement. Aussi travaillons-nous quatre heures de plus par jour. Chaque matin, une fois comptés, les sentinelles nous encadrent et nous répartissent en groupes. Ceux-ci prendront les brouettes, ceux-là les pelles et les pioches. Le plus grand nombre est aux brouettes; pour ceux-là le pire supplice : ces atroces instrumens sont tout en fer, fabriqués à l'emporte-pièce, mal assemblés, des bouts de fer dépassant de partout, coupans et d'un maniement dangereux. Tout le jour il faudra avoir au bout des bras cette lourde chose, mal agencée et grinçante.

Et on part... En avant toute la cohorte des brouettes qui raclent et ferraillent sur les pavés. Puis, les hommes-pelles, les hommes-pioches. Et il faut aller par rangs de quatre, bien alignés, en dépit des mares d'eau, des fondrières de boue, dans lesquelles les brouettes s'enlizent et où l'on patauge : car on croise des « officiers. » Alors les sentinelles crient : « Achtung, » se raidissent, et tous nous devons tourner la tête.

Nous nous engloutirons dans la carrière. Les brouetteurs se forment en longues théories ininterrompues, et aussitôt la ronde infernale commence : du trou où l'on décharge à la route où l'on vide, puis retour au point de départ. Et tout le jour il en sera ainsi. Le moindre arrêt, le moindre ralentissement est impossible : la crosse intervient aussitôt.

Peter, Saxon d'origine, caporal, grande brute simiesque, surveille le travail. Une canne de bambou lacée au poing par une lanière, à grandes enjambées, il parcourt sans cesse le chantier, braillant injures sur injures, hurlant, d'une voix rageuse : « Pelletez ! Piochez ! Schweinhunt ! (Chiens de cochons) ! » A-t-il aperçu quelques-uns d'entre nous en train de causer, il fonce dessus, la trique haute. Au fond du trou il se démène comme un enragé. La façon dont nous manions pelles et pioches nous vaut son particulier mépris. Parfois, il nous arrache l'outil des mains et nous donne une leçon, à toute volée : comme un forcené, pendant deux minutes, il travaille ! « Voilà, voilà, comment fait un Allemand ! Et vous, cochons de Français, pensez-vous travailler comme des demoiselles ? » Sa face empestée d'alcool nous pue au nez, le bâton s'agite... Ah ! rester calmes, rester calmes !...

Le chargement d'une brouette est devenu un art. Quelques pelletées étalées à la surface doivent donner l'illusion d'un gros tas ; même ainsi, c'est déjà un supplice que de la rouler des centaines et des centaines de fois au cours d'une journée. Mais Peter a découvert la ruse : du bout de son bâton, fouillant le sable, il a vite rencontré le fond de la brouette, et, après de grands cris, demi-tour à la carrière ; lui-même charge, tant qu'il peut, par-dessus bord. Avec ce poids on ne ferait pas deux voyages, au degré d'affaiblissement où nous sommes. Et ce sont des « Los, los. Allez, allez ! » Si un malheureux laisse verser son chargement, la trique. Aucune conversation n'est tolérée : des cinq cents que nous sommes là, on n'entend que le souffle dans le crissement du sable sur les outils, et le grincement perpétuel des brouettes qui geignent en cadence, sans arrêt. Il flotte sur cette scène une atmosphère de lourde détresse que la voix de Peter et de ses sentinelles rend de plus en plus irritante...

Parfois, du lointain, nous arrive une lente et douce mélopée ; puis des voix mâles de basses ponctuent les répliques. Un cor-

tège apparaît : sur la petite voiture russe, un cercueil sous de grands arceaux de feuillage et de fleurs noués de longs rubans qui flottent au vent. Assises contre le cercueil, une ou deux femmes pleurent sous leur fichu noir. Devant, marchent des jeunes filles en fichu blanc, qui chantent ; puis, les hommes, au visage qu'encadrent de longs cheveux. D'autres suivent la voiture... Nous saluons toujours d'un geste de compassion ces pauvres morts qui s'en vont dans la solitude de leurs campagnes dévastées : les Allemands s'étonnent ; mais les affligés comprennent, d'un regard nous remercient.

Nous ne nous habituons pas à la faim. Notre misère physique s'aggrave. A midi, la cuisine roulante, « le goulache canon » nous est chaque fois une déception : depuis plusieurs jours, c'est toujours de la « flotte. » Deux fois par semaine, notre ordinaire reçoit d'infâmes quartiers de cheval, dont la puanteur, toute la nuit, nous poursuivra dans notre sommeil. Le lendemain cependant, après qu'elle a bouilli dans la soupe, avec beaucoup de volonté, nous nous imposons de manger cette chose innommable, de couleurs étranges, mordorée, verdâtre, bleue, avec des rouges inquiétans. On coupe en tout petits morceaux, afin de pouvoir avaler vite, sans mâcher, tant le goût et l'odeur sont écœurans. Mais nous ne voulons rien perdre, qui puisse nous remplir le ventre et calmer un peu notre faim.

Jamais on ne nettoie sa gamelle, afin que, dans le jus du soir, les parois nous restituent les bribes de nourriture et de graisse qui y restent collées. Et nos imaginations se complaisent dans l'évocation de plats fins, de ces savoureuses cuisines de France ! Depuis que nous ne touchons plus d'épluchures de pommes de terre, la ration de 300 grammes de pain a été portée à 400 grammes ; mais il est souvent moisi. Et ce pain, que l'on touche au rassemblement du soir, par minces lamelles, tout en est aussitôt dévoré.

Mai et juin. — Au début de mai, brusquement, il a fait terriblement froid ; pendant trois jours, il a neigé. Nous avons souffert atrocement dans cette carrière où tous les vents se précipitent, tourbillonnans, nous collant la neige sur la face, dans le cou.

Aussi brusquement, le froid a cessé ; aussitôt la grosse chaleur est revenue sans transition. Tout verdit d'un jour à l'autre et, avec une vitesse stupéfiante, les blés sortent de terre

et grandissent. Le long des chemins, des lilas fleurissent : ils jettent un parfum violent et se fanent dans les vingt-quatre heures. Cette nature qui se hâte de vivre, de s'épanouir avec une sorte de frénésie, spectacle étrange de volupté et de tristesse !

Toutes les routes de ce pays, après la fonte des neiges et les pluies, sont de véritables rubans de boue profonde. Sur l'une d'elles, fort loin de notre baraquement, nous recommençons à empiler les fascines et à curer les fossés. A certaines heures il passe d'interminables convois de ravitaillement dans les deux sens, roulant presque toujours dans les champs en bordure. Les attelages de deux et quatre chevaux sont minables : les bêtes ont perdu tous leurs poils, d'énormes plaies sanguinolentes zèbrent leur maigre carcasse; ils sont galeux, suintans, et laissent un sillage de puanteur. Si l'un d'eux tombe, on arrache les traits, et c'est fini. Ainsi en usent-ils avec nous. Jusqu'à épuisement de la bête, ils nous feront travailler. Mais attention : nous ne voulons pas tomber, nous ne voulons pas crever !

Nos camarades du baraquement voisin viennent travailler aussi sur cette route. Comme nous, ils sont cinq cents. Deux ecclésiastiques, — l'un d'eux est un vieillard, la soutane en loques relevée à mi-jambes, — poussent des brouettes. La plupart des autres sont des civils du Nord de la France envahie : à côté de très vieilles gens on y voit de très jeunes hommes de seize à dix-huit ans et de tout nouveaux prisonniers dont plusieurs sont croix de guerre. Nous avons pu en passant échanger quelques mots. Ils ont quitté leurs différens camps d'Allemagne vers février, lors du premier départ des nôtres. Ils ont travaillé longtemps aux environs de Mitau à des chemins de fer. Puis ils sont venus à pied jusqu'ici, soit près de 200 kilomètres, à la fonte des neiges, par étapes de 30 et 40 kilomètres. On leur a confisqué là-bas tous leurs bagages. Ils n'ont absolument rien, que ce qu'ils portent sur le dos : c'est le dernier mot du dénuement. Comme nous, ils ont là-bas refusé de travailler, sans succès; comme nous, ils crèvent de faim et sont couverts de poux; comme nous, ils ont en haine leurs bourreaux. Nous faisons partie du même Kommando, mais notre numéro de compagnie dans le Kommando est différent. Ils nous apprennent qu'à Schaulen, près Mitau, se trouve le centre du Kommando. On compte cinq compagnies de cinq cents hommes par Kommando : soit 2 500 hommes. Ils sont cer-

tains de l'existence de 8 Kommandos semblables, et des sentinelles nous ont dit qu'il en existait 8 répartis sur le front russe. Ainsi nous sommes 20 000 Français, pour qui cet affreux régime a été inventé! Nous sommes 20000 hommes employés depuis février, avril ou mai à construire des chemins de fer! Voilà donc la vérité. La belle saison venant, il leur fallait des bras, des milliers de bras pour établir des kilomètres et des kilomètres de routes et de voies ferrées. Pour cela, nul besoin de spécialistes : tout le monde est bon pour manier une pelle ou une brouette. Et c'est si simple de décréter « Mesures disciplinaires, » « Représailles! » Et alors, travail! travail! S'il en est dont la santé s'effondre, si, dans quelques mois, vidés, claqués comme les chevaux fourbus, ils tombent, qu'importe! le travail sera fini. Sinon, on comblera les vides par de nouveaux venus, de nouvelles victimes.

Le soir, au rassemblement, l'Hystérique, qui parle quelque peu français, nous jette de sa voix convulsée : « J'ai « entendu » que vous travaillez mal. Les adjudans, les sergens-majors, sortez des rangs. Pourquoi vous ne faites pas travailler « ces « gens? » — Nous ne sommes pas ici pour faire travailler. — Ah! Ah! vraiment! eh bien! allez en prison, tout de suite! » Cependant nous nous plaignons que, souvent, la viande distribuée est pourrie et que la soupe, depuis longtemps, est si claire que nous sommes très affaiblis et que nos forces vont s'épuisant. « Ah! Ah! très bien. Nous regrettons beaucoup, mais dites ça à votre amie l'Angleterre. C'est sa faute, c'est la faute au blocus. Et vous, continuez à travailler. » A cette réponse, des murmures partent de nos rangs. Aussitôt, son acolyte, le petit caporal diablotin, surnommé « Méphisto, » glapit et fonce sur nous à coups de bottes. Nous sommes à la merci de ces deux névrosés. Les coups semblent exciter en eux une joie sadique. L'Hystérique, ses gros yeux ronds pâmés, agite faiblement la main, et d'une voix mourante : « *Unter officier*, cessez, cessez... » Peter s'agite et voudrait bien prendre part à la fête. Le cordon de sentinelles, dans notre dos, nous serre de près. Le petit caporal, la barbiche en danse, revient auprès de l'officier, en claquant les talons, frétillant comme un chien en quête de caresses. Oh! ces séances, ces rassemblemens, où ils nous tiennent comme des bêtes traquées à leur merci, et où collectivement il faut abdiquer tout sentiment personnel, la mort dans

l'âme, pour épargner à l'un ou à l'autre de nous l'irréparable!

La chaleur devient terrible; notre débilité s'en augmente d'autant. La carrière surchauffée est une fournaise. Plusieurs d'entre nous tombent de faiblesse, restent longtemps sans connaissance. Les infirmiers n'ont que de l'eau, pour les faire revenir à eux : le lendemain, renvoyés au travail.

Encore une scène de brutalité sauvage. Hier, Peter s'est acharné sur l'un de nous et, d'un coup de bambou, particulièrement violent, lui a zébré la figure. Sous la douleur, dominé par la rage, l'autre a riposté, et, d'un crochet au menton, a fait osciller Peter chancelant jusqu'au bord du trou... Stupeur. Des sentinelles se précipitent. Peter se relève. C'est la chasse à l'homme; notre camarade s'esquive parmi nos groupes. Une sentinelle l'atteint, le perce à la cuisse de sa baïonnette qu'il retire ensuite de la plaie et essuie tranquillement dans le sable. « *Gut*, » dit Peter. Un grand cri : « A moi, les amis! » Nous restons figés, une sueur froide aux tempes. Autour de nous, sur les bords du trou, les sentinelles goguenardes, le fusil en arrêt, ont le doigt sur la détente... Notre camarade perd abondamment le sang de sa cuisse transpercée. Nos infirmiers le transportent au baraquement, sur une brouette à fumier. Le travail recommence. Peter, les sentinelles, hurlent, frappent à tort et à travers. Les brouettes grinçantes gémissent lugubrement dans cette géhenne. La rage, le désespoir nous étreignent.

Le camarade qui a reçu le coup de baïonnette a été pansé, et depuis il gît dans le sombre réduit de son bas-flanc. Une instruction est ouverte contre lui, il passera en conseil de guerre, et ce soir, quand nous sommes rentrés, les Allemands l'ont fait transporter dans une des niches de la prison. Le malheureux, qui ne peut se tenir debout, aura à peine la place de rester allongé par terre, tant c'est exigu, en longueur et en largeur. Pain et eau, une soupe tous les quatre jours. C'est le régime...

Naturellement, se trouver à 30 kilomètres de lignes de chemin de fer a fait naître chez plusieurs une violente tentation de s'évader. Une trentaine, deux par deux, ont déjà essayé depuis notre arrivée ici. Tous ont été repris et cruellement punis. La plupart, sans cartes, ni renseignemens suffisans sur la région, se sont perdus dans les forêts inextricables, dans les

marécages. Deux sont revenus après d'extraordinaires difficultés dans les lignes de tranchées allemandes, et, une nuit, sous le feu des troupes, ont été capturés dans la dernière tranchée avancée. Deux autres, partis après un intense bombardement entendu vers Dunabourg (Dvinsk en russe) sont restés trois semaines dehors, espérant une avance russe. Cachés à la lisière d'une impénétrable forêt de hauts sapins, ils ont vécu en sauvages. Dans des tranchées russes abandonnées ils ont pêché la grenouille. Puis leur provision d'allumettes s'est épuisée, la pluie est venue, ils ont perdu espoir, le cafard les a ramenés vers nous et, un beau soir, ils sont rentrés, au nez des sentinelles.

Pour tous, c'est le poteau et la prison pendant vingt et un jours. Le poteau, ici, est un affreux supplice. Les bras sont ramenés derrière le dos, puis, avec une corde, attachés plus haut que la tête au sommet du poteau. Le corps, penché en avant, pèse ainsi de tout son poids sur les bras retournés; les pieds, liés aussi, touchent à peine terre. Généralement, le malheureux, au bout d'une heure et demie à deux heures de cette véritable mise en croix, s'évanouit.

Pendant la période des pluies diluviennes, deux d'entre nous, ainsi martyrisés, n'ont repris connaissance qu'au bout de deux heures... pour aller en prison.

Pour ces occasions, nous sommes tous enfermés dans le baraquement. Par les fentes des planches nous suivons le drame, et il faut rester muets, car les sentinelles veillent.

Deux de nos camarades sont devenus fous. Le premier est tombé dans l'insensibilité et l'inconscience absolues; rien ne peut le tirer de sa léthargie : il est à l'hôpital. L'autre, un homme de quarante ans, voit sombrer sa raison de jour en jour, et, ce qui est le plus douloureux, suit les progrès du mal. Il est avocat; par momens, il cause et discute en homme instruit et bien disant, puis il saute dans les plus folles extravagances, se répand en longs discours de démence. Je le revois, grand et maigre, avec son binocle au bout du nez : les sentinelles se font de lui un jouet et le harcèlent sans cesse : « Advokate, advokate ! » Il est atteint du délire de la persécution, et hanté par le désir de posséder une paillasse. Puis il a des crises de larmes lamentables. Ce matin enfin il a pu être envoyé à la visite et a été évacué.

Enfin, on vient de nous distribuer des couvertures, une par homme : elles sont si petites, qu'une fois pliées, on dirait une serviette de toilette; si minces, qu'en s'y retournant, on passe au travers !

Nous travaillons maintenant, près de la gare, à un grand embranchement de chemin de fer, à doubles voies normales. Nos équipes sont directement commandées et surveillées par les officiers du génie eux-mêmes. Il faut piocher, charger et pousser des wagonnets, sans qu'il soit matériellement possible de souffler un instant. L'estômac vide, le cœur lourd, nous allons trébuchans, comme des spectres, au milieu des cris furieux et des coups. Tous les jours, maintenant que la chaleur est revenue écrasante, des syncopes se produisent parmi nous. Les officiers ont cru à des simulations, sont venus voir. Alors, c'est bien simple : puisque, trop affaiblis, nous ne pouvons travailler assez vite, nous arriverons au travail une heure plus tôt le matin, et le soir rentrerons une heure plus tard.

Le baraquement étant à cinq kilomètres, nous avons réveil avant trois heures, afin d'arriver à quatre heures au chantier, que nous quittons le soir à sept heures pour rentrer, morts, vers neuf heures, pour le jus; cinq heures de sommeil et treize heures de travail effectif! Combien de temps supporterons-nous ce régime?

27 juin. — Des paquets sont arrivés ; quelle joie! et aussitôt quelle désillusion! Chacun assiste au pillage de ses colis. Tout le linge de corps et les vêtemens, le tabac, le sucre, le chocolat nous sont enlevés sous nos yeux. Le pain est moisi et toutes les boîtes de conserves, sans exception, éventrées à Munster, lors d'une première visite, sont gâtées. Avoir tant espéré manger et trouver cette pourriture infecte ! Cette fois, il y a de silencieuses larmes de rage. Quelques-uns pourtant ne se sont pas laissé rebuter : une faim sans pitié les a poussés à manger quand même ; tous ont été horriblement malades...

Nous devons nous interdire de penser : l'essentiel est de vivre, de tirer sa journée, de tenir, puis de recommencer le lendemain, sans songer à rien. Tout cela finira bien un jour, mais quand cela finira-t-il?...

X...

(A suivre.)

POÉSIES

A JAMAIS

Lorsque la nuit revient, assombrissant la terre,
Illuminant les cieux,
J'évoque éperdument ta voix dans le mystère,
Et dans l'ombre tes yeux.

Mon cœur comme le tien obstinément fidèle,
Te garde son amour,
Et ne se lasse pas, bien-aimée immortelle,
D'attendre ton retour.

Je ne te cherche pas dans les lieux qu'on redoute,
Parmi les spectres froids;
Car je te sens vivante, et même quand je doute,
Tu sais bien que je crois.

Ceux qui se sont aimés comme nous nous aimâmes
Ne sont pas séparés
Par la mort qui ne peut anéantir les âmes
Ni leurs liens sacrés.

Quand de deux cœurs unis, l'un part et l'autre reste,
On est tout étonné
De voir que l'isolé, par son frère céleste
N'est pas abandonné.

Leur fidèle union par l'épreuve suprême
Est scellée à jamais;
L'un moissonne déjà, tandis que l'autre sème :
Ensemble ils ont la paix.

Ils traversent le voile, ils franchissent l'abîme,
Les gouffres noirs et sourds;
Ils savent malgré tout par un instinct sublime
Se retrouver toujours.

L'un de vos enfans chante, ô Christ, et l'autre pleure;
Ils sont vôtres tous deux,
Et l'un dans l'âpre exil, l'autre en votre demeure,
Ensemble ils sont heureux.

Parce qu'ils ont aimé, soumis à la loi sainte,
Au décret paternel,
Ils demeurent unis dans une même étreinte
Par l'Amour éternel.

LA COMMUNION SUPRÊME

Avons-nous enfoui le meilleur de nous-mêmes
Dans la tombe précoce où nous avons laissé
L'espoir de l'avenir, le bonheur du passé
Avec un doux fantôme aux traits muets et blêmes?

Gémirons-nous sans fin sur nos trésors suprêmes
En traînant un cœur lourd mortellement blessé?...
Non, ils ne gisent pas au sépulcre glacé;
Je sais bien que tu vis, chère âme, et que tu m'aimes.

Quand sous le ciel brumeux qui nous semble de fer,
Nous partageons le pain que nous trouvons amer,
D'autres sont près de nous autour de notre table.

Nous ne livrons pas seuls le combat surhumain :
Debout, des deux côtés du voile redoutable,
Les vivans et les morts se tiennent par la main.

LA MER DÉSERTE

Entre les oliviers, la Méditerranée
S'étend déserte au pied des monts; l'air est serein;
C'est l'heure où s'attendrit le cœur du pèlerin,
C'est la chute du jour, le déclin de l'année.

D'une étrange clarté l'eau bleue est couronnée;
Au loin, pas une voile à l'horizon marin.
Dans cette solitude immense, à ton chagrin,
Pauvre âme en deuil, ne te crois pas abandonnée...

Les astres qui vont luire au ciel sont moins nombreux
Que tout autour de toi l'essaim des bienheureux,
Des esprits fraternels, attentifs à ta plainte.

Évoque avec amour chaque ange qui t'est cher :
Soyez bénis, saints et martyrs!... L'angélus tinte...
Salut, Vierge Marie, étoile de la mer!

CLÉOBIS ET BITON

La nuit triste envahit le foyer solitaire;
La brume de l'automne a voilé ciel et terre;
Silencieuse et vide à présent, la maison
Frémit au vent glacé de l'arrière-saison.
Ses vitres ont flambé du perron jusqu'au faîte
Au coucher du soleil, comme pour une fête,
Mais l'illumination trompeuse a peu duré,
Les choses ont repris leur deuil morne et sacré.
Mon âme alors dans le passé se réfugie,
Et mainte vision devant elle surgie,
Mainte légende apprise en la paix d'autrefois,
L'emportent loin du soir qui tombe sur les bois...
Voici les oliviers de l'Argolide antique,
L'air bleu qui joue autour des piliers d'un portique,
Des palmes ombrageant un temple au clair fronton
Où deux noms sont inscrits : Cléobis et Biton.

Ils souriaient à la lumière enchanteresse,
Ces athlètes jumeaux, enfans d'une prêtresse,
Qui pour servir leur mère, en leur zèle pieux,
Avaient traîné son char jusqu'à l'autel des dieux.
Elle, ayant parcouru le cœur gonflé de joie
Sa route transformée en triomphale voie,
Demanda pour les fils qui la comblaient d'honneur
Aux immortels clémens le plus parfait bonheur.
C'était par un matin d'été bruissant d'abeilles,
Où les jardins n'étaient que roses sous les treilles,
Où, sous les longs baisers du flot pur et changeant,
Le rivage luisait comme un grand arc d'argent,
Un de ces jours si beaux où la douceur de vivre
Ainsi qu'une liqueur délicieuse, enivre.
La bienheureuse mère, après avoir prié
Avec des pleurs d'amour, eut un geste effrayé,
Quand soudain elle vit, au seuil même du temple,
Ses deux fils qui semblaient s'être endormis ensemble,
Et d'un grand cri les appela... Mais à sa voix
Ils demeurèrent sourds pour la première fois,
Car mourir dès l'aurore est la faveur suprême
Que le ciel pitoyable accorde à ceux qu'il aime.

Héroïques enfans qui nous avez comblés
De joie, et nous laissez maintenant désolés,
Vous l'avez méritée aussi, la récompense
Que la pitié divine à nos peines dispense ;
Vous êtes délivrés!... Si déjà les anciens
Déclaraient que la mort est le plus grand des biens,
Même pour la jeunesse, élite de la race,
La refuserons-nous à votre noble audace,
Nous qui savons que cette mort, en vérité,
N'est que le premier pas dans l'immortalité!

DOUCE FRANCE

Un pays où le peuple est joyeux et hardi,
Où, dans un parler clair, son cœur vaillant s'exhale,
Où fond au soleil du midi
La brume septentrionale.

Des forêts où l'on boit un air de liberté,
Mainte ville qui fume et luit sous la lumière,
Souriante avec majesté,
Royalement hospitalière.

Des plaines où s'étale un fleuve au cours changeant,
Des rives où mugit et chante la mer libre,
Et des monts couronnés d'argent
Autour desquels un beau ciel vibre.

Des champs où l'été vif mûrit pampres et blés,
Des prés où l'herbe haute au vent joue et s'incline,
Des vergers de fleurs constellés
Escaladant mainte colline.

Quelque humble toit caché sous les arbres, parmi
Les landes et les bois qu'Avril fera renaître,
Une lampe au regard ami
Qui brille près d'une fenêtre.

Une jolie enfant qui se pare d'un rien,
Dont la fine gaieté, la grâce tendre et fière,
Sont l'apanage et le vrai bien,
Alouette au chant de lumière.

Un chevet que le Christ en croix paraît bénir,
Un foyer où la mère est une Providence,
Des berceaux rythmant l'avenir
Et ses rêves par leur cadence.

Images qu'avec soi l'on emporte au péril,
Souffles, couleurs, parfums, rayons dont l'âme est faite
Et qui lui semblent dans l'exil
Une félicité parfaite.

C'est de cela qu'on vit, là que l'on met son cœur,
En ces choses qu'on croit, et pour elles qu'on prie,
Qu'on lutte, qu'on souffre et qu'on meurt,
Car cela, c'est notre patrie.

LE DÉPART

A la voix du clairon, à l'appel du tambour,
Nos frères, nos époux, nos enfans, nous les vîmes,
Tous ces êtres voués aux martyres sublimes,
Gravement, fièrement, nous quitter tour à tour.

Espéraient-ils alors comme nous le retour?
Ils nous le laissaient croire... Ardens et magnanimes,
Portant sur un front clair la marque des victimes,
Ils partaient, le cœur plein d'un magnifique amour.

Les fleurs à leur fusil, le rire sur leur bouche
Ne dissimulaient pas leur volonté farouche :
A l'offrande suprême, ils étaient résolus.

Maintenant que leur sang et vos larmes amères
Ont sauvé ce pays, vous savez bien, ô mères,
Que ce sont les meilleurs qui ne reviendront plus.

LA CROIX DE BOIS

Les vivans, les vainqueurs, parés des fiers insignes,
Défileront sous l'Arc de Triomphe un jour clair
Où l'âme de la France illuminera l'air,
Et de l'amour de tout un peuple, ils seront dignes.

Leurs prouesses sans nombre ont illustré nos lignes;
Ayant bien défendu ce qui leur était cher,
Ils goûteront, parmi les enfans de leur chair,
Les fruits de leurs hauts faits et le vin de leurs vignes.

Mais quel sera le prix des actes les plus beaux?...
Les branches que l'on croise au chevet des tombeaux,
Blanc symbole incliné vers la terre profonde,

Croix de bois que Jésus le Rédempteur porta
Et qui, phare divin, rayonna sur le monde,
Quand le Juste mourut pour nous au Golgotha.

A PIERRE BONTEMPS, SCULPTEUR

En vain, pendant longtemps, nul n'a parlé de toi ;
Tu fus l'égal des plus fameux, comme l'atteste
Ce beau vase de marbre où dort le cœur d'un roi.

Maître que noblement ton œuvre manifeste,
Et qui survis par elle ici-bas, aujourd'hui,
Tu t'es caché; tu fus trop fier ou trop modeste.

Loin du tumulte et des rumeurs, tu t'es enfui
Dans l'austère atelier de labeur et d'étude
Où ne pénètre pas le dégoût, ni l'ennui.

Jour après jour, penché sur ta besogne rude,
Sentant chaque matin s'accroître ta vigueur,
Amoureux du silence et de la solitude,

Tu travaillas, heureux de te sentir vainqueur,
De voir sous tes doigts vivre et resplendir la pierre,
Et dans le marbre pur tu mis aussi ton cœur.

Artiste qui venais d'un pays de lumière,
De la Provence où si joyeux est l'horizon,
L'évoquais-tu parfois en fermant la paupière?

Le Nord te semblait-il une morne prison?
Ces reines de beauté qui furent tes modèles,
Vinrent-elles jamais habiter ta maison ?

As-tu langui, souffert, pleuré pour l'une d'elles?
Ton art italien trahit-il un regret?
Connus-tu la douceur des tendresses fidèles?

Qui nous révélera quel désir t'inspirait,
Quel souvenir hantait ta mémoire asservie?...
Glorieux inconnu, tu gardes ton secret.

Nul regard curieux ne fouillera ta vie ;
De toi rien n'est resté qu'une urne et qu'un tombeau ;
Bon ouvrier, loyal travailleur, je t'envie !

Tu fis honneur à l'art que tu pris pour flambeau,
Et dédaigneux sans bruit des ambitions vaines,
Tu prouvas fièrement que ton songe était beau.

Puisqu'un peu de ton sang palpite dans mes veines,
Enseigne-moi ton sage orgueil, ô cœur altier
Qui sus transfigurer tes désir et tes peines !

Apprends-moi le labeur qui saisit l'être entier
Et qui, par sa vertu réalisant nos rêves,
De fantômes divins peuple un obscur sentier.

Heureux qui, comme toi, peut de nos âpres grèves
Un jour monter en paix vers un soleil plus haut,
Emportant son amour profond, ses larmes brèves,

Et ne laissant de soi qu'une œuvre sans défaut !

VÉGA.

HEURES D'HISTOIRE

LE 4 AOÛT 1914

AU

PARLEMENT BELGE

Depuis les manifestations inoubliables d'août 1914, au Palais-Bourbon et à Westminster, bien des séances émouvantes de leurs Parlemens ont témoigné de la constance que la France et l'Angleterre apportent dans la lutte contre l'Allemagne. Les Parlemens de Rome et de Washington ont offert le même spectacle. L'élan du début subsiste, malgré la longueur de l'épreuve et l'âpreté de l'effort. Les manifestations se renouvellent chaque fois que les ministres responsables affirment devant le pays l'ardente volonté de vaincre qui anime nos peuples en armes. Seul le Parlement belge est silencieux. Le Palais de la Nation de Bruxelles est devenu le siège d'une administration allemande, et les locaux du Sénat, où les panneaux de Jacques de Lalaing évoquent nos luttes séculaires pour la liberté, ont vu se dérouler la procédure du tribunal de sang qui envoya à la mort l'architecte Baucq et miss Cavell. C'est en exil que se sont élevées, en de rares occasions, les voix des hommes d'État belges. Mais les gestes de l'armée et la résistance héroïque des populations tombées sous le joug de l'ennemi ont

par elles-mêmes plus d'éloquence que les plus nobles discours. Ils témoignent chaque jour que l'âme belge n'a pas varié durant ces trois années de douleurs.

Le Parlement belge a siégé dans la matinée du 4 août 1914, à l'heure même où l'armée allemande, franchissant la frontière, commençait sa ruée sauvage sur Liége. Les scènes qui se déroulèrent alors dans les Chambres furent d'une si pathétique grandeur, dans leur simplicité, que leur influence se fait encore sentir aujourd'hui sur la nation prisonnière et sur la nation exilée, sur la vie de la Belgique martyre, mais indomptée. C'est pourquoi nous voudrions évoquer ces minutes historiques. Le 4 août 1914, c'est le pays tout entier qui a parlé par la bouche de son Roi, de son gouvernement, de ses représentans. Il a crié son ardeur guerrière, sa volonté de vivre libre, sa résolution de tout sacrifier au devoir. S'il importe d'oublier tout ce qui peut diviser les Belges, s'il faut effacer le souvenir des luttes politiques, si violentes dans ce laboratoire social, comme l'on a appelé l'industrieux petit royaume, il est bon, en revanche, de mettre en lumière les preuves magnifiques de l'esprit de concorde et de patriotisme qui, dès le début de la guerre, devint la règle de son effort.

*
* *

Au moment de la mobilisation de l'armée, le 31 juillet 1914, le gouvernement avait résolu de convoquer les Chambres pour obtenir les crédits nécessaires et faire passer une série de lois de circonstance. Un arrêté royal du 1er août fixait au 6 l'ouverture de la session. Mais la réception de l'ultimatum allemand fit bientôt considérer cette date comme trop éloignée. Au cours du Conseil des ministres qui siégea au Palais royal, dans la nuit du 2 au 3, pour décider de la réponse à faire à la sommation de l'Empereur, la réunion du Parlement fut avancée au mardi 4. Le Roi annonça qu'il se rendrait au Palais de la Nation pour y prononcer le discours du trône. Dans la matinée du 3, les députés furent convoqués par télégramme pour le lendemain à dix heures. La journée se passa en préparatifs fiévreux. On pouvait s'attendre d'une heure à l'autre à l'invasion du territoire; le Roi avait fait un suprême appel à l'intervention diplomatique de l'Angleterre. Dans le pays où la mobilisation battait son plein, la nouvelle de l'ultimatum se répandait de

proche en proche, jetant partout une consternation indignée. Un souffle de révolte soulevait les consciences. Le Gouvernement activait les mesures de défense, pressait la rédaction des projets de lois à voter d'urgence pour assurer l'ordre public, conjurer la panique financière et faciliter le ravitaillement devenu très vite difficile. La jeunesse affluait sous les drapeaux. D'heure en heure, les nouvelles de l'étranger montraient plus clairement que le sort en était jeté. Dans les cercles diplomatiques pourtant, certains espéraient encore, contre toute espérance, que l'Allemagne reculerait devant l'exécution du forfait. A ces optimistes, peu instruits vraiment de la mentalité allemande, le réveil de l'Angleterre, la fermeté de la réponse belge paraissaient de nature à provoquer un revirement à Berlin. Comme la journée s'achevait, ils voyaient avec joie que la réception de la note belge n'avait été suivie d'aucun acte d'agression. Mais les milieux militaires ne se leurraient d'aucune illusion. Le général Leman, après avoir consulté téléphoniquement le ministre de la Guerre, ordonnait la destruction des voies de chemin de fer et des ponts dont l'Allemagne avait déjà revendiqué l'usage et multipliait les travaux de démolition qui devaient, dans le rayon de la place de Liége, dégager le champ de tir des forts. Dans la soirée, les députés arrivaient à Bruxelles de tous les coins de la Belgique et apportaient unanimement l'écho de la ferme volonté du pays de se défendre jusqu'au bout.

Le mardi 4 août, les alentours du Palais de la Nation offraient, dès neuf heures, le spectacle d'une animation intense. Une foule immense stationnait autour du Parc, le cœur du Bruxelles gouvernemental, et s'échelonnait dans la rue Royale, la rue de la Loi et la rue Ducale que devait suivre le cortège des souverains dont on avait respecté l'itinéraire traditionnel. Les députés arrivaient par groupes, commentant les nouvelles de la nuit. D'innombrables curieux les suivaient dans l'espoir d'obtenir une carte d'entrée. La porte donnant accès aux tribunes publiques avait été assiégée depuis la veille au soir par une foule avide de contempler la scène historique qui allait se dérouler.

La salle des séances se remplit rapidement. On n'avait pas eu le temps de lui donner la décoration des grands jours. Le trône de velours rouge, qui remplaçait d'habitude le bureau

présidentiel lors des séances royales, n'avait pu être dressé. On s'était borné à orner ce dernier de quelques faisceaux aux couleurs belges et congolaises et d'un écusson aux armes du royaume. Le fauteuil doré du trône, sur le dossier duquel est brodée la devise nationale, remplaçait sur l'estrade le fauteuil de cuir du président de l'assemblée. Au-dessus du bureau, la blanche statue de Léopold Ier, de Geefs, se dresse sur son piédestal où brille la date de l'inauguration du fondateur de la dynastie : 21 juillet 1831. Sur les panneaux du fond de la salle, d'autres inscriptions rappellent les débats les plus mémorables du Congrès de 1830. Le regard se portait instinctivement vers ces souvenirs des premiers jours de l'indépendance, et l'on sentait confusément que la postérité verrait dans la date du 4 août 1914 un jour dont il faudrait aussi perpétuer le souvenir.

L'hémicycle se remplissait de députés et de sénateurs; ceux-ci occupaient toute la gauche de l'assemblée. Devant les gradins, une longue table était réservée au bureau que présidait le doyen d'âge des deux Chambres, M. Frédéric Delvaux, député d'Anvers, âgé de quatre-vingts ans. C'était un aimable vieillard aux cheveux blancs, vigoureux et alerte. En l'absence de M. Mullendorf, bourgmestre de Verviers, retenu en sa ville par la gravité de l'heure, l'honneur de présider la séance lui revenait de droit. Il était assisté des deux plus jeunes membres de l'assemblée, M. Pécher, son petit-fils, et M. Devèze, député de Bruxelles. Tous trois appartenaient à la gauche libérale. Le greffier de la Chambre et le greffier du Sénat les aidaient dans l'accomplissement des formalités réglementaires.

La Chambre avait été renouvelée par moitié au mois de mai, et c'était sa première réunion depuis les élections. Le pays venait de goûter le calme heureux qui suit généralement la période d'agitation intense de la campagne électorale. Les vacances avaient commencé de bonne heure; le monde politique était dispersé, à la mer et dans la montagne. Les préoccupations dominantes de ces derniers mois étaient bien éloignées des dures réalités qui motivaient l'extraordinaire convocation de ce jour. On avait assisté, durant la campagne électorale, à un certain réveil de l'esprit antimilitariste. L'opposition, notamment dans le Limbourg, avait vivement combattu les impôts qui devaient couvrir les dépenses militaires et avait remporté dans cette province agricole, où l'on ne se souciait

guère de la politique internationale, des succès qui inquiétaient les propagandistes de la majorité. Un incontestable mécontentement se manifestait à droite contre le gouvernement. M. de Broqueville avait réussi, en 1913, à faire voter tout son programme de réorganisation de l'armée dont l'exécution devait se faire en cinq ans. Mais certains députés regrettaient quelque peu de l'avoir suivi et caressaient l'espoir de ralentir la coûteuse intensité de notre effort militaire, en reportant sur une période de dix ans les charges entrevues. Des comités se réunissaient; on agissait sur les ministres, on tâchait de peser sur le président du Conseil. Le crime de Serajevo n'avait pas interrompu ces dangereuses menées. On réclamait l'envoi en congé de la classe de 1914, encore sous les drapeaux. Le ministre de la Guerre accéda à cette demande le 22 juillet. Il ne s'y était résolu que parce qu'une expérience récente lui avait donné une confiance absolue dans le mécanisme particulièrement perfectionné qui permettait de rappeler en vingt-quatre heures les réservistes. Certains groupes comptaient bien lui arracher d'autres concessions, en ce qui concernait notamment l'artillerie et la cavalerie, quand les illusions pacifistes furent tout à coup troublées, le 24 juillet, par la nouvelle de l'ultimatum adressé par l'Autriche à la Serbie. Le 4 août, ce Parlement, élu sous les préoccupations que l'on sait, devait faire face à une situation tragique entre toutes : la guerre franco-allemande avait éclaté; l'Allemagne avait exigé le passage à travers le territoire belge ; le gouvernement avait refusé. Le bruit courait qu'une déclaration de guerre venait d'arriver à Bruxelles et que l'ennemi envahissait déjà le royaume.

Les députés de l'Est n'apportaient aucune nouvelle précise. La plupart d'entre eux étaient arrivés le soir dans la capitale et ceux qui venaient de débarquer à Bruxelles n'avaient recueilli que des rumeurs confuses et contradictoires. Assurément, ils avaient vu partout les signes avant-coureurs de la guerre. Les destructions ordonnées par le général gouverneur de Liége leur donnaient une vision atténuée des horreurs qui menaçaient le pays, tandis que les réquisitions poursuivies depuis plusieurs jours leur faisaient sentir la rigueur des exigences militaires. O ironie! n'avait-on pas, le 2 août, invité le ministre de la Guerre à modérer la hâte avec laquelle le général Leman poursuivait la mise en état de défense de sa place et dirigeait

vers Liége le bétail de la région frontière? Une rumeur angoissée faite de questions, de réponses, de confidences remplissait la salle. Le banc des ministres était vide. Un conseil avait été convoqué pour neuf heures au Palais, et les membres du gouvernement ne devaient arriver au Parlement que peu de temps avant les souverains. Des groupes animés de sénateurs, de députés, de journalistes, discutaient sur la situation; les nouvelles de Londres et de Paris passaient de bouche en bouche; les parlementaires se communiquaient des détails sur la mobilisation, sur les mouvemens de troupes, sur l'état d'esprit des populations. Ils constataient combien l'élan du pays avait été spontané, unanime, sur tous les points du territoire, et quelle harmonie régnait, avant tout débat, parmi les membres de l'assemblée. Quelques uniformes attiraient les regards. Parmi les sénateurs, on se montrait le duc d'Ursel, portant la vareuse grossière d'un cavalier des Guides, engagé de la veille malgré ses quarante ans. Tondu à l'ordonnance, vêtu d'un « lasalle » réglementaire, rien ne distinguait le grand seigneur patriote d'une modeste recrue accourue la veille sous les drapeaux. M. Hubin, député socialiste de Huy, portait la tenue de sous-officier d'infanterie rengagé à la mobilisation. D'autres engagemens étaient annoncés.

A neuf heures et demie, un coup de sonnette avait un instant interrompu le brouhaha des conversations. Le président de l'assemblée procédait au tirage au sort des délégations qui devaient, suivant le protocole, recevoir le Roi et la Reine à l'entrée du Palais de la Nation. Quatre membres se rendirent au-devant de la Reine, et douze au-devant du Roi. Les ministres vinrent ensuite, portant sur le visage la trace des préoccupations angoissantes de ces dernières heures. Ils sont très entourés. Beaucoup de députés se rendent dans la salle de lecture pour voir l'arrivée du cortège royal qui vient de quitter le Palais.

Une rumeur, en effet, arrive de la ville par les fenêtres largement ouvertes, jusque dans la salle des séances, une rumeur confuse, lointaine d'abord, puis plus précise. On la devine, montant autour des vieux ormes du parc, sous l'éclatant soleil de cette matinée tragique. C'est la grande voix du peuple qui acclame le Roi, qui acclame la Reine et ses enfans. Des notes cuivrées, clairons et trompettes sonnant aux champs,

fanfares jouant l'hymne national se mêlent à la clameur formidable. Les cœurs battent plus vite. Le cortège s'avance par la rue de la Loi, s'arrête place de la Nation. De la rue, des balcons, des fenêtres, des toits, partent des cris passionnés. La garde civique qui fait la haie se mêle à la manifestation. La Reine descend de sa berline traînée par six chevaux attelés à la daumont et pénètre dans le Palais avec le duc de Brabant, le comte de Flandre et la petite princesse Marie-José. Le Roi, à cheval, escorté par l'escadron de cavalerie de la garde civique et accompagné par les officiers de sa maison militaire, suit à quelque distance.

« Messieurs, la Reine ! » annonce une voix. Dans l'hémicycle, dans les tribunes, tout le monde est debout. Les regards se tournent vers la porte de gauche qui donne accès à la tribune aménagée pour la famille royale. Le délicat profil d'Élisabeth, duchesse de Bavière, troisième reine des Belges, apparaît tout à coup. Elle est vêtue d'une robe d'un bleu sombre et coiffée d'un chapeau à plumes blanches ; elle a l'air d'être en deuil, comme son cœur ne cessera de le rester durant les jours douloureux qui vont suivre. Émue jusqu'au fond de l'âme, elle reçoit, avec une grâce timide, le salut de l'assemblée. On entend au dehors le tonnerre d'acclamations qui accueille son époux... Il y eut quelques secondes de silence, durant lesquelles il semblait que chacun voulût graver dans sa mémoire l'image de cette femme et de ses blonds enfans, puis une ovation sans fin éclata dans la salle même. « Vive la Reine ! Vive la Belgique ! » Ministres, sénateurs, députés, journalistes, spectateurs, s'unissent pour donner, après le peuple de Bruxelles, un témoignage de fidélité et d'amour à l'auguste et frêle visiteuse si cruellement déchirée par le parjure allemand.

Pendant que se déroulait cette scène émouvante, Albert Ier arrivait à son tour devant le péristyle du Palais de la Nation et mettait pied à terre. La députation du Parlement, entraînée par l'élan populaire, joint ses acclamations à celles de la foule innombrable; les bras tendus, les députés paraissent appeler au milieu d'eux le chef qu'ils attendaient. Le général de Coune, le vieux commandant de la garde civique, debout sur ses étriers, donne l'exemple d'un enthousiasme juvénile. Le Roi accueillit d'un mot les salutations de la députation et pénétra dans le Palais, tandis que l'escorte se rangeait sur la place. Une foule

de spectateurs s'étaient introduits dans les couloirs. Précédé d'un cortège d'huissiers, Albert Ier gravit l'escalier d'honneur sur les marches duquel des gardes présentaient les armes. Les acclamations reprirent, et l'on vit des chapeaux à plumes s'élever sur les baïonnettes des soldats-citoyens. Cinq années auparavant, en décembre 1909, le jeune roi, au milieu des vivats qui saluaient sa joyeuse entrée à Bruxelles, était venu par ce même chemin prêter le serment constitutionnel. Il avait, ce jour-là, solennellement juré « de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire. » Aujourd'hui, avant de partir à la tête de l'armée pour affronter la première puissance militaire du monde, il revenait affirmer devant ceux qui avaient reçu son serment sa ferme volonté d'accomplir ce lourd devoir. Le souvenir de cette journée lumineuse lui revint-il à la mémoire, tandis qu'il s'avançait vers la salle des séances? Eut-il la vision de tout ce que son peuple aurait à souffrir pour avoir écouté la voix de l'honneur? Nul ne le sait, mais un témoin aperçut une larme, furtivement essuyée, briller dans ses yeux graves. Il dompta bien vite son émotion et passa.

Dans la salle des séances on guettait son arrivée. Dès que sa haute silhouette se fut montrée sous la porte d'entrée, les deux mille personnes réunies dans la vaste enceinte le saluèrent d'une ovation formidable. Il regarda les députés; puis solennel, maître de son attitude et de ses gestes, avec une majesté qu'on ne lui connaissait pas encore, il monta au bureau, s'inclina lentement et reçut en roi l'hommage de la Nation. Une flamme nouvelle brillait dans ses yeux, d'ordinaire timides. Les traits légèrement contractés du visage marquaient seuls les sentimens profonds qui agitaient son âme. Dans la sobre tenue de campagne de lieutenant-général, que relevaient les tresses d'or aux épaules et les broderies du col droit, grand, les cheveux blonds et bouclés, d'une beauté mâle et fière, il se dressait comme le chef venant cimenter l'union du pays devant l'ennemi. Pendant de longues minutes l'ovation triomphale déferla de l'hémicycle aux tribunes, tandis que les officiers de la suite, en tenue de campagne eux aussi, prenaient place au pied de l'estrade. Dans l'enthousiasme général, aucune nuance ne permettait de deviner les frontières qui séparaient jadis les partis. Le groupe socialiste, loin de faire diversion, comme lors de l'Inauguration ou lors du discours du trône de 1910, participait

de tout cœur à cette manifestation. Parmi les députés qui agitaient leurs mouchoirs, qui mêlaient aux cris de « Vive le Roi! » ceux de « Vive la Belgique! » dont ce jeune soldat incarnait l'image, beaucoup, surtout ceux dont le rude visage révélait l'origine plébéienne, pleuraient, cédant à une émotion qu'ils ne pouvaient plus retenir.

*
* *

Et le roi parla.

Son discours était rédigé de la veille; le Conseil des ministres en avait pris connaissance le matin même. Quand on le relit aujourd'hui, on constate que son texte ne répondait plus complètement à la situation du moment, puisque le ministre d'Allemagne, quelques heures auparavant, avait notifié à M. Davignon que l'Empire exécuterait, au besoin par la force, ce qu'il osait appeler « les mesures de sécurité indiquées comme indispensables vis-à-vis des menaces françaises. » Le discours du trône laissait encore percer un vague espoir de solution pacifique. La prudence extrême de la diplomatie belge voulait retarder le moment des paroles irréparables, dans la crainte de laisser échapper la moindre chance de paix. Mais sur la fermeté de l'attitude de la Belgique, sur sa volonté de ne transiger en rien avec le devoir, sur la portée réelle du conflit engagé, le discours du Roi était si net, si catégorique, si courageusement clairvoyant que cette légère discordance ne fait pas ombre au tableau. Elle ajoute au contraire au caractère dramatique de cette inoubliable séance.

Albert Ier commença d'une voix basse; son débit lent, son articulation nette le faisaient entendre d'un bout à l'autre de la salle suspendue à ses lèvres.

« Messieurs, dit-il, jamais depuis 1830 heure plus grave n'a sonné pour la Belgique : l'intégrité de notre territoire est menacée. La force même de notre droit, la sympathie dont la Belgique, fière de ses libres institutions et de ses conquêtes morales, n'a cessé de jouir auprès des autres nations, la nécessité pour l'équilibre de l'Europe de notre existence autonome, nous font espérer encore que les événemens redoutés ne se produiront pas. »

Le Roi posait nettement la question devant le pays et devant le monde. Il dépouillait la menace allemande de la phraséolo-

gie embarrassée qui en voilait le sens et montrait que c'était la vie même du pays que l'Allemagne mettait en jeu.

« Mais si nos espoirs sont déçus, continua-t-il d'une voix lente, s'il nous faut résister à l'invasion de notre sol et défendre nos foyers menacés, ce devoir, si dur soit-il, — et un geste sobre souligna le mot pour en dégager le sens profond, — nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices. »

La Chambre accueillit par des acclamations cette première déclaration. Les cœurs battirent plus rapides. Le Roi poursuivit, saluant l'armée, debout pour défendre la Patrie en danger. Puis sa voix s'éleva, se fit plus dure, plus forte :

« Partout, en Flandre et en Wallonie, dans les villes et dans les campagnes, un seul sentiment étreint les cœurs, le patriotisme ; une seule vision emplit les esprits, notre indépendance compromise ; un seul devoir s'impose à nos volontés, la résistance opiniâtre. »

Il faut avoir entendu ces derniers mots pour savoir comment on lance un mot d'ordre à une nation. La résistance opiniâtre ! La salle soulevée semblait boire ces paroles viriles qui répondaient si parfaitement au sentiment public ; elles s'envolaient de la Chambre jusque dans la capitale et par tout le Royaume où elle sont restées la formule directrice de tous les actes. Le Roi annonça ensuite le dépôt des projets de lois nécessaires pour la guerre et pour le maintien de l'ordre public.

L'atmosphère devenait de plus en plus chaleureuse ; l'unanimité s'affirmait si complète, l'accord entre le gouvernement et les représentans du pays si intime, l'attitude du chef si digne, si noble, si royale en un mot que l'émotion des grandes heures d'histoire saisissait à la gorge les spectateurs de cette scène. Mais le Roi continuait. Il regardait la salle, maintenant, et semblait s'adresser à chacun des assistans :

« Quand je vois cette assemblée frémissante dans laquelle il n'y a qu'un seul parti, celui de la Patrie... (acclamations enthousiastes, cris de « Vive la Belgique ! »)... où tous les cœurs battent à l'unisson, mes souvenirs se reportent au Congrès de 1830, et je vous demande, messieurs, — ici sa voix se fit plus grave encore, Albert Ier, debout sous la statue de son grand'père, parut se dresser pour interroger la nation et, ponctuant chaque syllabe d'un geste de fermeté, — êtes-vous décidés inébranlablement à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres ? »

Une tempête de « Oui! oui! » sortit de toutes les bouches en réponse à cette interrogation. Les spectateurs des tribunes se joignirent aux députés pour affirmer que la résolution prise serait tenue sans défaillance et que rien n'aurait raison du patriotisme du pays.

Le Roi se recueillit, il parut prendre acte de ce serment et regarda longuement l'assemblée tumultueuse où une même volonté ardente convulsait les visages. Puis il reprit, affirma l'énergie dont le gouvernement ferait preuve dans l'accomplissement de sa tâche et conclut enfin :

« Si l'étranger, au mépris de la neutralité dont nous avons toujours scrupuleusement observé les exigences, viole le territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour du Souverain qui ne trahira pas... »

Et avec une insistance que le compte rendu officiel s'est abstenu de noter, le Roi répéta en frappant le sol de sa botte : « qui ne trahira jamais son serment constitutionnel... et du gouvernement investi de la confiance absolue de la nation tout entière. »

L'ovation devenait du délire.

« J'ai foi dans nos destinées. Un pays qui se défend s'impose au respect de tous : ce pays ne périt pas.

« Dieu sera avec nous dans cette cause juste.

« Vive la Belgique indépendante! »

Les larmes coulaient des yeux de la plupart des assistans. Dans la tribune diplomatique l'émotion n'était pas moindre qu'ailleurs et plus d'un des représentans de nos Alliés d'aujourd'hui ne put se contenir. Dans la salle, dans les tribunes, des cris rauques s'échappaient des gorges serrées. Le Roi, toujours maître de lui, pâle, résolu, contempla un instant cette manifestation sans précédent, puis brusquement plia les feuillets de son discours, les glissa dans sa tunique, descendit les marches de l'estrade et sortit de la salle comme s'il allait gagner son poste de combat.

L'ovation durait encore au Parlement que les acclamations du dehors annonçaient la sortie du Roi sur la place. Il monta à cheval. Une musique entonna *la Brabançonne :* j'entends encore ses notes se mêler à la clameur de la rue, qui grondait comme à l'arrivée. « On voyait un Roi, a écrit M. Dumont-Wilden, dans toute la rayonnante splendeur de ceux qui tiennent haut

le glaive, et sa voix vibrait comme une lyre chante dans le vent... »

*
* *

Contrairement à l'usage établi, la Chambre et le Sénat ne se séparèrent pas immédiatement. Le baron de Broqueville, montant à la tribune, demanda à faire aux deux Chambres réunies une communication au nom du gouvernement. Il fallait gagner du temps et simplifier autant que possible la procédure. Après quelques mots de préambule, le ministre de la Guerre commence la lecture de l'ultimatum reçu le dimanche soir à sept heures. Il veut exposer au Parlement la situation dans toute sa gravité : trois documens, de quelques lignes chacun, y suffiront. Après en avoir pris connaissance, les représentans du pays n'auront plus rien à apprendre et pourront juger en pleine lumière de l'avenir du pays.

L'assemblée écoutait dans un silence émouvant les termes de la note allemande. Le ministre fit sonner les mots de menace qui la terminaient, notamment le sinistre appel à la « décision des armes » qui en indiquait l'esprit. Puis il ajouta :

« S. Exc. le ministre d'Allemagne, en nous remettant cette note dimanche soir à sept heures, réclamait une réponse dans les douze heures de la réception de cette note. Nous avons immédiatement demandé aux ministres d'État, sans distinction d'opinion politique, de bien vouloir se joindre au Gouvernement, afin de délibérer en conformité absolue de sentiment avec la nation tout entière. J'ai le droit d'affirmer que c'est à l'unanimité de tous les membres présens à cette réunion que les décisions communes ont été prises dans l'intérêt commun de la Patrie. »

Des « Très bien ! » soulignent cette déclaration qui constitue le seul compte rendu officiel de ce qui s'est passé au Conseil nocturne tenu le 2 août au Palais de Bruxelles.

Le baron de Broqueville passa ensuite au second document du dossier : la réponse belge. Elle débute, suivant l'usage des chancelleries, par un résumé fidèle de la note à laquelle elle répond. L'attention de l'assemblée se fixa, plus intense. La Chambre approuva le passage affirmant que la neutralité de la Belgique eût été défendue contre la France, si cette puissance

avait manifesté les intentions que lui prêtait l'Allemagne ; elle marqua bruyamment sa satisfaction en entendant la phrase cinglante qui constate que l'indépendance et la neutralité de la Belgique sont placées « sous la garantie des Puissances, et notamment du gouvernement de Sa Majesté le Roi de Prusse. » Ce langage fier et mesuré était bien celui qui convenait au tempérament national. Une longue ovation accueillit la phrase finale, celle qui contenait la réponse définitive formulée dans le style diplomatique le plus impeccable : « Le gouvernement belge est décidé à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit. » Debout, les membres acclament le chef du gouvernement.

Le baron de Broqueville s'arrêta un instant, puis donna lecture de la troisième et dernière pièce du procès. C'était la lettre remise à six heures du matin à M. Davignon par M. von Below-Salesk, contenant la déclaration de guerre. Le gouvernement impérial, disait le ministre d'Allemagne, « se verra à son plus vif regret forcé d'exécuter, au besoin par la force des armes, les mesures de sécurité indiquées comme indispensables vis-à-vis des mesures françaises. »

Le mensonge continuait donc à se mêler à la brutalité. Dans cette Chambre où avaient si souvent retenti les plus niaises affirmations du pacifisme et les absurdes raisonnemens d'un antimilitarisme borné, que d'échos ne réveillait pas cette courte lettre des héritiers de Bismarck! C'était donc la guerre aujourd'hui même!

Le baron de Broqueville poursuivit, la voix vibrante d'une indignation contenue :

« Messieurs, cette réponse se passe de tout commentaire, parce que tout commentaire affaiblirait ce qui vient de se passer aujourd'hui. A l'heure actuelle, la parole est aux armes, mais par les armes nous ferons franchement, énergiquement tout notre devoir. »

Une rumeur de colère, la colère des honnêtes gens, montait de l'assemblée. Des cris de : « Vive la Belgique! » éclatent de nouveau. Le ministre se laisse quelque peu entraîner :

« Comme l'a dit tantôt S. M. le Roi, dit-il, un peuple qui ne s'abandonne pas peut être vaincu, mais il est certain qu'il ne sera pas abattu... »

Le baron de Broqueville élève la voix pour évoquer la vision nécessaire des plus sinistres perspectives ; il y a des enthousiastes à qui ses paroles font mal, mais il faut que l'histoire puisse attester que la réponse belge à la sommation allemande n'émana pas de cerveaux grisés par un facile optimisme.

« Et moi, » continue-t-il dans un superbe mouvement d'éloquence réfléchie, le seul qu'il se soit permis au cours de cette séance, « je le déclare, au nom de la Nation tout entière, groupée en un même cœur, en une même âme, ce peuple, même s'il était vaincu, ne sera jamais soumis ! »

Un violent coup de poing sur la tribune ponctua cette phrase que les événemens devaient bientôt justifier. La salle éclata en acclamations prolongées. M. Carton de Wiart, debout au banc des ministres, s'écrie : « L'Union fait la force ! » et semble, en cette minute même, proclamer les raisons profondes de l'union sacrée.

Le vieux doyen d'âge se leva alors. « Messieurs, dit-il, au nom de la représentation nationale, nous devons prendre acte des déclarations solennelles que M. le ministre vient de faire au nom du gouvernement. Notre unique réponse, c'est que nos cœurs sont avec lui et que nous mettons en lui tout notre espoir. Nous lui crions : « Vive la Belgique ! » Par l'énergie des Belges, soyons-en convaincus, elle ne périra pas ! »

Le député libéral d'Anvers, par cette émouvante apostrophe au ministre catholique qui avait prévu le péril, mais dont le seul malheur était de venir trop tard, interprétait vraiment la confiance du pays tout entier. Au milieu de l'enthousiasme général, les sénateurs se retirent dans la salle de leurs délibérations. La séance des assemblées réunies avait à peine duré une demi-heure.

***

La Chambre ouvrit donc sa session régulière. Le temps pressait. Sur la proposition du doyen d'âge, qui présidait jusqu'à la constitution du bureau définitif, elle résolut de valider en bloc les pouvoirs des nouveaux élus et d'élire par acclamation l'ancien bureau de l'Assemblée. M. Schollaert reprit donc le fauteuil et donna l'accolade au vénérable M. Delvaux. Tous deux sont morts, le premier en exil, le second sous l'occupation

ennemie, espérant toujours durer assez longtemps pour revoir la rentrée solennelle du Parlement dans le pays libéré. Il eût été si beau de revoir les mêmes visages à la présidence de la réunion d'hier et à celle de demain ! Mais l'épreuve fut trop longue pour ces têtes blanchies.

M. Schollaert, de sa voix ferme, de ce ton convaincu qui donnait à ses discours une véritable éloquence, faite de sincérité et d'émotion, remercia ses collègues. Il salua l'armée et la Nation : « Ah ! les braves gens, dit-il, et comme l'on est fier d'être Belge ! » Il évoqua l'inoubliable nuit de dimanche où il fut appelé au Palais. « Le soir, la menace éclate. La nuit, sous la conduite de notre Roi, les résolutions viriles sont prises pour assurer le respect de nos obligations internationales. Aux premières lueurs du jour, nos vaillantes troupes volent à la défense de nos frontières et depuis, sans cesser, nos jeunes gens par milliers viennent grossir nos bataillons... »

Mais l'heure est venue d'expédier le travail législatif. La Chambre vote sans discussion un crédit de guerre de deux cents millions. De mauvaises nouvelles, pourtant, circulent. Des députés arrivés tardivement en séance confirment des bruits qui circulaient depuis le matin. Tout à coup le baron de Broqueville, à qui l'on venait d'apporter un pli, se lève, demande la parole, et en proie à une émotion qu'il peut à peine surmonter, il proclame : « Messieurs, j'ai le douloureux devoir de communiquer à la Chambre que le territoire est violé. » *Sensation prolongée*, dit le compte rendu sténographique. Il y eut, en effet, dans l'Assemblée un moment d'indescriptible douleur. La vision matérielle de l'envahisseur pénétrant par les routes claires du beau pays liégeois s'imposa à l'imagination de tous.

La nouvelle n'était pas inattendue pour le gouvernement. Dès six heures du matin, des indications officieuses lui avaient signalé des raids ennemis en divers points de la frontière. Vers huit heures, l'armée allemande avait en quelque sorte officiellement accompli son forfait à Gemmenich, dans le Limbourg, et avait distribué en territoire belge la proclamation du général von Emmich, commandant de l'armée de la Meuse. Les premières troupes d'invasion se composaient des 2e et 4e divisions de cavalerie. Les Allemands entrèrent successivement en Belgique par les routes d'Aix-la-Chapelle à Visé, d'Aix à Liége *viâ* Herve, d'Eupen à Dolhain, d'Aix à Verviers, du camp

d'Elsenborn à la Baraque Michel, de Malmédy à Hockay et de Malmédy à Francorchamps. A onze heures, ils étaient à Warsage, à midi à Battice, à une heure à Verviers. A une heure, d'autre part, le premier combat s'engageait sur la Meuse, à Visé, car cette importante ligne stratégique est à quelques pas de la frontière allemande. Vers cinq heures, le fort de Fléron entrait en action. Le soir, le gros de l'armée de von Emmich s'établissait sur la ligne Bombaye-Herve-Remouchamps. Des incendies et des fusillades à Goiron, à Fouron-le-Comte, à Berneau, à Mouland, à Warsage et à Battice montraient immédiatement le caractère féroce de l'invasion.

M. de Broqueville ne voulut pas laisser passer cet instant douloureux où la nécessité de coordonner tous les efforts pour le salut du pays apparaissait si clairement sans réaliser un acte politique de haute et lointaine portée. Le 2 août, un arrêté royal avait nommé MM. Paul Hymans et le comte Goblet d'Alviella, leaders du parti libéral à la Chambre et au Sénat, ministres d'État, titre honorifique qui place ceux qui en sont revêtus parmi les conseillers de la couronne sans leur conférer cependant de responsabilité ministérielle. Le Parlement ayant manifesté une confiance unanime dans le gouvernement, le président du Conseil jugea que l'heure était venue d'attribuer la même distinction au chef du parti socialiste, M. Émile Vandervelde. Le Roi était fort désireux de réunir autour de lui les représentans qualifiés des divers groupemens politiques. Le baron de Broqueville pressentit l'intéressé pendant la séance et s'assura de son patriotique concours. Sans plus tarder, il donna lecture de l'arrêté qui faisait du député à tendances républicaines un conseiller attitré du roi Albert. Cette manifestation de la politique d'union qui était celle du cabinet fut unanimement approuvée, et une foule de membres allèrent féliciter à son banc le nouveau ministre d'État et le ministre de la Guerre, pour leur acte de clairvoyance et de sagesse. Au cours de la séance, M. Vandervelde devait d'ailleurs donner au gouvernement, au nom de son groupe, la promesse chaleureuse d'un appui sans condition. Les exigences inéluctables du salut commun faisaient table rase des réserves qu'une tradition empreinte de verbalisme vieillot avait trop longtemps maintenues dans les déclarations de l'extrême gauche en matière de défense nationale. Tous les députés communiaient dans un vrai sentiment de fra-

ternité. Seul peut-être, M. Hendericks, représentant d'Anvers, dont le rôle devait plus tard être néfaste au moment des manœuvres allemandes pour exciter en Belgique la querelle linguistique, semblait se tenir en dehors de cet admirable élan. Chez quelques vieillards, la douleur l'emportait sur l'enthousiasme et l'on entendit un de ceux qui avaient contribué à retarder l'ère des réformes militaires murmurer tristement : *Finis Patriæ!* M. Woeste montrait un visage navré ; il applaudit vigoureusement les discours du Roi et de M. de Broqueville, mais ses voisins virent des larmes désolées couler constamment de ses yeux.

La Chambre vota ensuite, sans observations, une augmentation du contingent de 1914, une loi sur la rémunération due aux familles des mobilisés et une loi sur les délégations en cas d'invasion du territoire.

Pendant que se poursuivaient ces délibérations, la ville se remplissait des échos de ce qui venait de se passer au Parlement. La foule accumulée, le long du parcours du cortège royal, se dispersait lentement. Bruxelles avait cet extraordinaire aspect de cité en fête qu'elle devait garder jusqu'à l'arrivée subite de l'armée allemande. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres; des groupes animés stationnaient sur la voie publique, des inconnus s'abordaient pour échanger des nouvelles et recueillir les plus fantastiques rumeurs. Bientôt des chants patriotiques se firent entendre. Un cortège se forma spontanément pour aller au ministère de la Guerre saluer l'armée et réclamer M. de Broqueville. Une foule énorme fut réunie en quelques instans au coin de l'avenue des Arts et de la rue de la Loi, appelant le ministre au balcon par mille cris enthousiastes. Le colonel Wielemans, le futur chef d'état-major de la retraite d'Anvers et de la bataille de l'Yser, travaillait au rez-de-chaussée de l'hôtel avec les officiers du cabinet militaire. Il ouvrit la fenêtre et avertit les manifestans que le chef du gouvernement était encore à la Chambre. « Vive l'armée ! » criait-on, à la vue de son uniforme vert, « Vive la Belgique ! » lança le colonel, et son cri fut repris par la rue noire de monde. Des mains se tendaient vers l'officier. Il referma la croisée, tandis que le cortège se dirigeait en chantant vers le Palais de la Nation. A sa tête marchait un homme portant sur ses épaules un enfant qui agitait le drapeau national.

La place fut bientôt envahie. Le commandant du palais, toujours prudent, doublait déjà les gardes de service à l'entrée, quand un huissier qui était allé parlementer avec les premiers arrivans vint annoncer en séance que la foule réclamait au dehors le premier ministre. Des députés, M. Berryer, ministre de l'Intérieur, pressèrent le baron de Broqueville de se montrer un instant. Il parut enfin au balcon, salué d'une ovation sans fin. D'une voix puissante, qui retentissait sur la place, il adressa quelques paroles à la foule. Les voici telles que les recueillit le correspondant de la *Métropole* d'Anvers :

« Mes amis, laissez-moi vous dire deux mots qui viennent du plus profond de mon cœur. Il vient de se commettre un attentat qui est peut-être sans exemple dans l'histoire : le sol belge, malgré les promesses, malgré les garanties de notre neutralité, a été violé par des troupes allemandes. Du plus profond de mon cœur de Belge, je vous crie : c'est un attentat abominable qui ne peut être impunément accompli. L'armée a à sa tête un chef, un souverain d'une grande valeur dans laquelle la nation place à cette heure suprême sa confiance. Le roi Albert saura, avec l'aide de l'armée, sauvegarder l'intégrité du territoire. Il y a une chose que nous ne subirons jamais, c'est la domination. Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

A l'entendre, le délire de tout à l'heure se renouvelle. Hommes et femmes l'acclament. Des mères élèvent leurs enfans dans leurs bras. On crie : « Aux armes ! Des fusils ! » Des jeunes gens forment un monôme pour aller au bureau de recrutement. Le ministre rentra en séance comme auréolé à son tour par les témoignagnes vibrans de la confiance populaire.

Les mauvaises nouvelles affluaient cependant. Quelques députés venaient d'obtenir des précisions sur la marche de l'ennemi. M. Journez, député de Liége, se lève avant le vote :

« Messieurs, dit-il, nous venons d'apprendre que les armées allemandes sont actuellement à Dolhain et aux environs de Verviers. Dans ces conditions, nous considérons, nous députés de Liége, que notre devoir, la Chambre étant en nombre, est de nous rendre immédiatement dans notre arrondissement. »

C'est ainsi que, dès le début, un grand nombre de représentans choisirent volontairement la rude mission de venir en aide aux populations envahies et de partager leurs souffrances.

La Chambre procéda à un seul vote sur l'ensemble des

six projets de lois soumis à ses délibérations, et les noms des Liégeois furent appelés les premiers. Ils votèrent oui, puis se retirèrent au milieu des sympathies émues de leurs collègues.

A 11 h. 50, M. Schollaert levait la séance aux cris mille fois répétés de « Vive la Belgique! » Le vénéré président venait d'accomplir le dernier acte de sa longue carrière parlementaire. La Chambre belge, dispersée par la tourmente, ne devait plus se réunir sous sa magistrature.

*
* *

L'attitude du Parlement belge, le 4 août 1914, restera un des plus nobles exemples qu'ait jamais donnés une Chambre représentative. Aucune tache n'est venue voiler la splendeur du tableau : le patriotisme, la concorde, la sobriété du langage, la rapidité et l'énergie dans la décision, toutes les vertus civiques enfin, les plus rares et les plus hautes, ont brillé ce jour-là d'un incomparable éclat. Les hommes qui composaient cette assemblée n'étaient ni meilleurs, ni pires que leurs concitoyens. Il y avait là, à côté de quelques individus d'un talent supérieur, des avocats, des médecins, des nobles, des ouvriers, de petits bourgeois qui étaient bien l'émanation des divers milieux sociaux d'une démocratie moderne dans sa complexité. Un trait de caractère leur était commun à tous pourtant : l'honnêteté profonde. La vie publique belge, malgré les tares inévitables qu'entraîne le système électoral, est restée singulièrement pure des compromissions d'argent, et les personnages moralement indignes ont toujours été rapidement éliminés par les soins de leur propre parti. La proposition allemande, par son cynisme, sa félonie et son mensonge, révolta les âmes. C'est ce qui explique que ce Parlement, où la connaissance des affaires internationales était si limitée, où figuraient avec autorité tant d'antimilitaristes à peine convertis et tout prêts à la récidive, où tant de braves gens avaient accepté les naïfs articles de foi de l'Internationale, sut donner tout à coup le spectacle de la clairvoyance la plus sûre et de l'énergie la plus virile. Un gouvernement ferme, qui avait eu le mérite de prévoir et le courage de parler haut, avait tracé la voie. Les Chambres le suivirent sans faiblesse, avec une telle unanimité, un tel élan qu'il faut voir à l'origine de leur geste autre chose que la seule impulsion de la raison politique. M. Henry Carton de Wiart l'a très juste-

ment noté dans un de ses discours d'exil : « L'effort séculaire poursuivi par les aïeux contre l'oppression étrangère revivait tout à coup dans l'enthousiasme d'un patriotisme dont la Nation ne soupçonnait pas elle-même toute l'ardeur. »

Cette Chambre, qui jusque-là s'était montrée incapable de voter en temps utile le budget, qui prolongeait interminablement les plus futiles discussions, qui harcelait d'interpellations et de questions les ministres débordés, accepta sans débat le défi de l'Empire allemand. Ne faut-il pas voir, dans cette séance, dont nous avons essayé de retracer les grandioses péripéties, une confirmation de ce que ceux qui connaissent la psychologie des individus et des foules ont souvent prétendu, à savoir : que nous sommes gouvernés par des forces dont nous n'apercevons pas, en temps ordinaire, toute l'emprise? Un grand écrivain a flétri le régime moderne en montrant, dans les orateurs qui exaspèrent jusqu'à la haine les luttes de parti, *les morts qui parlent* plus haut que les vivans. Mais cette formule peut recevoir une plus consolante interprétation. On pourrait, dans les spectacles d'un Parlement qui donne subitement le magnifique exemple montré par le Parlement belge, le jour de l'invasion du territoire, trouver la preuve que les divisions qui paraissent les plus profondes, les erreurs les plus invétérées se taisent et s'effacent dès qu'une catastrophe éveille en nous les puissances inconnues que des siècles de lutte ont mystérieusement déposées dans les hérédités d'une même race. A certaines heures, un souffle surnaturel transfigure les plus modestes acteurs de la scène du monde, et l'homme apparaît comme le fils de ses pères et l'héritier de toute sa race, marqué de la divine empreinte qui ennoblit le limon dont il est pétri.

Cte Louis de Lichtervelde.

ÉLECTIONS ACADÉMIQUES

LE MARÉCHAL JOFFRE

A

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie vient, aux applaudissemens de toute la France, d'élire le maréchal Joffre.

Il ne faut pas s'imaginer que cette faveur soit si commune aux grands capitaines. Six maréchaux seulement sont entrés à l'Académie — à des titres assez différens et tous en l'espace d'une soixantaine d'années. Le maréchal de Villars y entra le premier en 1714; il avait soixante et un ans, il venait de sauver la France, et ce trait rappelle l'élection d'aujourd'hui. Ce fut dans un élan de reconnaissance que l'Académie lui offrit spontanément le fauteuil, devenu vacant par la mort du premier aumônier de la Dauphine, Chamillard. Mais le vainqueur de Denain pouvait faire figure parmi les hommes de lettres. Il mit beaucoup de soin à polir son discours, qui fut très applaudi. Il y fut très modeste, ce qui ne lui était pas accoutumé. Il parla peu de lui-même. En quelques phrases seulement, il évoqua la grandeur du Roi et la valeur de l'armée française. Le directeur lui répondit avec grâce qu'il regrettait de n'être pas Cicéron pour répondre à César. Une fois à l'Académie, le maréchal prit intérêt à ses travaux; il y collabora; on dit que la finesse de ses observations littéraires étonnait ses confrères. Il fit don à la Compagnie de

son portrait, suppliant, avec beaucoup de protestations de dévouement et de respect (c'étaient là ses propres mots), ses confrères, puisqu'il ne pouvait se trouver au milieu d'eux aussi souvent qu'il le désirait, de permettre qu'il y fût au moins en peinture, et que cette peinture fût un gage toujours présent de son zèle pour la Compagnie. Le don fut accueilli par des acclamations. Seul Valincour devina la gloriole secrète qui faisait désirer au maréchal d'avoir son portrait dans la salle des séances où se trouvaient seuls ceux des deux rois et des deux ministres protecteurs. Et pour lui faire pièce il fit don à l'Académie des portraits de Boileau et de Racine. Bientôt Corneille, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, parurent à leur tour, puis d'autres, et ainsi commença la collection des portraits académiques.

L'année suivante, ce fut le maréchal d'Estrées, qui fut admis. Celui-là avait une admirable bibliothèque, aimait les écrivains, était l'ami de Montesquieu et écrivait avec beaucoup de grâce et d'éloquence. Cinq ans plus tard, en 1720, l'Académie recevait un jeune homme de vingt quatre ans, qui avait justement fait, sous les ordres de Villars, la belle campagne de 1712 et qui, de sa courte existence, avait déjà passé vingt-cinq mois à la Bastille en trois séjours : une première fois, il avait fait une pénitence de quatorze mois pour sa débauche et son libertinage; une seconde fois, à vingt ans, il avait été enfermé six mois à la suite d'un duel; et une fois encore en 1719, pendant cinq mois, pour avoir trempé dans la conspiration de Cellamare : c'était Louis-François-Armand Duplessis, duc de Richelieu, qui sera fait maréchal pendant la guerre de Succession d'Autriche. Il était tout frais sorti de sa prison, et il était l'idole des dames de la cour, quand l'Académie l'appela à succéder au marquis de Dangeau. Comme il n'avait jamais écrit et qu'on ne pensait pas qu'il fût capable de composer un discours, Destouches lui en fit un, Fontenelle un second, et Campistron, un troisième. Il les accepta tous trois, et en fit un quatrième, qu'il lut : ce discours fut trouvé gracieux et spirituel; mais il était tout rempli de fautes d'orthographe. Peu d'académiciens ont siégé aussi longtemps, car il n'est mort qu'en 1786, et il a été soixante-six ans de l'Académie française et cinquante-sept ans de l'Académie des Inscriptions.

Le quatrième des maréchaux que l'Académie a reçus jusqu'ici est le maréchal de Belle-Isle. Il était né en 1684. Il s'était illustré par la retraite de Prague en 1742, puis par la campagne de Provence, d'où il chassa les Anglais. Après la paix d'Aix-la-Chapelle,

maréchal depuis 1741, duc depuis 1742, pair de France depuis 1748, il voulut encore être académicien. Le premier fauteuil, celui de Godeau, puis de Fléchier, puis de Nesmond, avait été, après ces trois évêques, occupé par le ministre des affaires étrangères, Amelot. Amelot mourut en 1749. Quelques conseillers mal avisés persuadèrent le maréchal de se dérober à l'usage des visites. Mais il se ravisa, et ayant ainsi satisfait à l'usage, fut élu tout d'une voix. Il avait soixante-cinq ans. Occupé des affaires publiques, il fut d'ailleurs un académicien peu assidu.

Le maréchal de Beauvau fut élu en 1770. Il n'était pas homme de lettres, quoiqu'on ait une lettre de lui à l'abbé Desfontaines sur des questions de syntaxe... Enfin le maréchal de Duras fut élu en 1775. Il n'a laissé aucun écrit.

***

Le vainqueur de la Marne est donc le septième maréchal de France qui se vient asseoir entre les gens de lettres. Son élection avait été prophétisée par Renan le jour où celui-ci, recevant M. de Lesseps, avait promis un accueil triomphal au général qui aurait rappelé la victoire. Le sentiment de Renan n'a pas cessé d'être celui de l'Académie. On a voulu que la première élection, après trois ans, fût toute nationale; que les questions de partis n'eussent aucune raison d'y paraître; que cette élection fût unanime; et qu'enfin elle fût un hommage à l'armée qui venait de sauver à la fois le sol et l'esprit français.

Sauver l'esprit français! Beaucoup de combattans seraient étonnés de cette phrase, ou choqués, ou excédés. Il n'y a rien de si dépourvu d'emphase que l'esprit d'un troupier français. Cette simplicité paraîtra son plus beau trait. Il est en service commandé, il fait sa besogne, il voudrait qu'elle fût finie, mais il la poursuivra jusqu'au bout. Les grands mots l'exaspèrent, quoique, sans y penser, il trouve lui-même des mots sublimes. Il a horreur de l'emphase, ce trait fondamental du germanisme, et par là il est bien de chez nous et nous défend encore. Il a horreur d'entendre dire qu'il est un héros. A juste raison : car il est un soldat, et c'est beaucoup plus beau. Mais il faut bien se dire pourtant que ce soldat a sauvé tout l'héritage d'idées et de sentimens que nos pères nous ont légué. Il a arrêté l'invasion sur une ligne qui va approximativement de l'évêché de Bossuet à la patrie de Racine et de La Fontaine. Et chaque fois que dans l'avenir un écrivain de génie, de la pure race de France,

ajoutera une gloire nouvelle à celle des Bossuet, des La Fontaine et des Racine, cette gloire sera due aux soldats tombés sur la Marne.

Les livres ne sont pas toujours faits par ceux qui les écrivent. Un auteur n'est le plus souvent que le point de rassemblement et, comme on dit, le lieu géométrique des idées et des sentimens épars. Esprit de la race, désirs de l'âme humaine, rêveries faites de milliers de rêveries, espoirs de tant de cœurs souffrans, amours de tant de cœurs solitaires, c'est là ce peuple de fantômes qu'Hamlet voyait errer entre le ciel et la terre, et qui viennent se reposer et se dissoudre dans les pages des livres. Beaucoup de ces fantômes sont nés des vapeurs d'un tombeau. Ceux de nos champs de bataille seront ainsi féconds. Le voyageur qui passe aujourd'hui, près de Meaux, sur le plateau de Barcy s'arrête devant un spectacle saisissant. Le plateau est couvert de tombes, et sur chacune de ces tombes, une grande palme pliante et pâle frémit en gémissant. Là reposent ceux qui sont les vrais écrivains de l'avenir.

C'est par eux que le style français sera resté net, vif, mesuré et libre. Non seulement ils l'auront sauvé des ignobles qualités allemandes, du galimatias bouffi et de la mollesse gluante dont le poids fait la force, mais ils lui auront donné une vigueur nouvelle. L'énergie une fois créée ne se perd pas. L'héroïsme de ces soldats leur survit comme une force en liberté. Il se mêle à l'âme même du pays. L'écrivain le recueille et, sans qu'il le sache, son œuvre en est colorée et ennoblie. C'est bien lui qui écrit, mais ce qu'il écrit est dicté par l'âme errante des jeunes morts. Ils composeront ces livres que nous attendons demain. Comme il est arrivé après toutes les grandes crises, il est vraisemblable qu'une génération lyrique va surgir. Nous avions depuis quelques années un art si propre, si petit, si délicat, si vide de pensée, si dénué d'ardeur! Dans l'art nouveau, la vie interrompue et l'ardeur brusquement brisée de tous ceux qui sont tombés prendront leur juste revanche et retrouveront cette part de l'existence qui leur était promise, qui leur a été retranchée, et à laquelle ils ont droit; ils lui donneront à leur tour l'énergie de l'action et la fièvre des mâles vertus, et l'enthousiasme, et tout ce qu'ils étaient à leur dernière heure, l'heure à laquelle ils sont devenus pour jamais eux-mêmes. En recevant le commandant en chef des armées de 1914, l'Académie a reçu par avance les poètes de demain.

***

Mais ce serait diminuer le sens du choix que l'Académie a fait que de le croire seulement symbolique. Certes, c'est à toute l'armée qu'elle a voulu rendre hommage dans celui qui l'a menée à la victoire; mais c'est bien le maréchal Joffre qu'elle a nommé, et elle a eu raison. Ce n'est pas qu'il soit littérateur. Jusqu'en 1914, il n'avait rien fait pour solliciter cette renommée qui vient du style ou de la parole. A l'École polytechnique, ses moins bonnes notes sont celles de français. Ce n'est pas ici le lieu de retracer sa carrière de soldat et je recherche seulement les quelques occasions qu'il eut de parler et d'écrire. En 1892, on l'envoie en Afrique construire le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. A la fin de 1893, il reçoit l'ordre de marcher par la brousse, avec une colonne d'un millier d'hommes, de Ségou à Tombouctou, appuyant la colonne Bonnier, qui avance par le Niger. Le commandant Joffre montre dans la conduite de sa troupe les qualités d'un chef excellent. Il prépare minutieusement l'expédition. Il recueille des renseignemens précis sur le pays et sur la façon de combattre de l'ennemi. Il organise ses transports avec le plus grand soin. Comme il sait qu'il sera attaqué par surprise, il se garde avec des précautions sévères, et il déjoue en effet les tentatives de l'ennemi. Il est ferme et hardi autant qu'il est prudent. Il apprend que la colonne Bonnier s'est laissé surprendre et il en recueille les restes le 2 février 1894. Mais il n'hésite pas avec sa petite troupe à se porter en avant, et, le 12 février, il entre à Tombouctou, après une marche de deux cents lieues. Il reçoit l'ordre de revenir; mais il pense que son départ serait funeste, et il reste malgré les ordres. Il fortifie la ville et soumet le pays. Il a raconté cette campagne dans un rapport qui est surtout un modèle de clarté.

On a encore publié de lui deux discours, prononcés l'un en 1913, à la Société des anciens élèves de l'École polytechnique, l'autre à la Chambre, dans la discussion de la loi de trois ans. Ils ont le ton net de la voix qui commande. Ils sont logiques et solides.

Il y a dans l'armée française un assez grand nombre d'officiers qu'on pourrait croire plus près des lettres. Et cependant voici qu'aux jours héroïques de la Marne, c'est bien le général Joffre qui a écrit deux pages immortelles, et que les plus grands écrivains seraient probablement incapables d'écrire, deux pages que tous les Français savent déjà par cœur, et qui seront répétées d'âge en âge. L'une est l'ordre du jour qui arrive aux chefs de corps le 6 septembre au

matin : « Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne pourra plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. » Cela est ferme et beau comme un discours antique. Cette beauté vient de la pensée nue, cette fermeté vient de la pensée claire. L'ordre est exactement égal aux circonstances pour lesquelles il a été fait et qui sont parmi les plus solennelles de l'histoire du monde. Le tour n'est pas différent des discours précédens; mais l'exactitude, dans ces jours-là, est allée au sublime.

Le second texte est la célèbre dépêche du 12. « La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable; la retraite des 1re, 2e, 3e armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la 4e armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers; en gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous, avez bien mérité de la patrie. » Un Scudéry ferait remarquer que « quantités de munitions » est bas et que « constater des traces » est incorrect. Mais c'est tout de même du Corneille. J'ai vu, dans une pièce de théâtre qui n'était pas sans mérite, un personnage réciter les premières phrases de cet ordre. Tout le texte de l'auteur s'éclipsait auprès de ces lignes faites pour le marbre.

On cite ces passages parce qu'ils sont les plus célèbres. Mais tous les ordres qu'on a publiés sont du même style.

En vérité, on se fait des idées bien fausses sur l'état d'écrivain. On s'imagine qu'il faut être en même temps littérateur. C'est une erreur étrange. Beaucoup des plus grands n'ont pas fait profession d'être gens de lettres, et c'est même un des traits de l'art d'écrire qu'à l'inverse de tous les autres arts, on y excelle sans être du métier. A l'extrême, on peut imaginer qu'il y a des écrivains en puissance, et qui s'ignorent. Un grand général est de ceux-là. Il lui faut, pour mener une campagne, la puissance de se représenter les choses et la faculté d'inventer qui font l'imagination des grands

poètes. Il a l'art d'adapter exactement les moyens à la fin, qui fait les grands stylistes. L'Académie peut l'accueillir; et j'ajoute que, pour la valeur de l'esprit et du caractère, elle n'aura pas toujours la fortune de trouver un pareil homme.

***

Celui qu'elle vient de recevoir est, au dire même de ceux qui l'aiment le moins, un de ceux qui comptent dans l'histoire. Mais c'est aussi l'un de ceux dont il est le plus malaisé de tracer le portrait. Il y a en lui du je ne sais quoi et une sorte de mystère. Les uns lui prêtent l'esprit offensif le plus déterminé, les autres mettent sa gloire à avoir élevé et défendu un mur infranchissable. Il est énigmatique comme tous les silencieux. On ne l'a jamais vu, à la fin des manœuvres, faire ces critiques éblouissantes où se développaient l'éloquence et l'ingéniosité d'autres chefs. Il se bornait souvent à déclarer qu'il n'avait rien à dire. Mais, par un don qu'on a vu manquer aux plus grands orateurs, il sait parler au soldat dont il est adoré. Dans un temps où il était attaqué dans les conseils, on n'osait pas toucher à lui, tant était grande la confiance qu'il inspirait à l'armée. Les hommes le savaient ménager de leur sang, et c'est un trait à sa gloire d'avoir refusé les réjouissances publiques qu'on proposait après la Marne, ne pensant point qu'on pût célébrer par des fêtes une victoire qui coûtait tant de deuils. Ceux même qui ont travaillé avec lui au Conseil supérieur de la guerre ne connaissent pas ses méthodes de travail, l'ayant toujours vu apporter des solutions qu'il avait élaborées sans témoins. Mais ils tombent d'accord qu'il excelle à voir un problème et à le résoudre.

Ces solutions qu'il discerne avec une intelligence si claire et si juste, il a pour les appliquer aux faits un caractère d'un prodigieux équilibre. Un témoin raconte que, dans les premiers jours de septembre 1914, au moment le plus tragique de la guerre, comme on le consultait sur un point de justice militaire, on le vit appliquer son esprit à ces questions de code avec la même sérénité et le même sang-froid que dans les temps les plus calmes. Pendant la bataille même, quand les dés étaient jetés et que le sort du monde se décidait, on dit qu'il lisait son journal dans son cabinet, avec une tranquillité d'esprit qui ressemble à la plus belle fermeté d'âme. On connaît la régularité de ses habitudes, et ce sommeil des grands capitaines, dont rien ne retardait le moment. C'est par ce sang-froid impertur table qu'il s'est gardé, après Charleroi, de tout énervement, qu'il a

tout à la fois largement cédé le terrain et médité aussitôt la reprise d'offensive ; c'est ainsi encore qu'il a, au moment de la bataille de Guise, résisté à la tentation de livrer la bataille prématurément et que, renonçant aux lignes qu'il avait d'abord choisies, malgré de premiers succès, il ordonna le recul jusqu'à la Marne : aussi inaccessible aux conseils de la crainte qu'aux pièges de l'espérance, pesant tout, calculant l'heure, et inébranlable quand il l'avait entendu sonner.

Mais dans tout cela, il y a mieux que de la clarté de vues et de la fermeté de caractère. Cette tragédie d'août et de septembre 1914, avec son brutal premier acte, se déroule ensuite, à la vraie façon française,— commandée par l'esprit. L'ennemi vient précisément là où il craignait d'aller, sur une ligne tendue entre deux forteresses. Le piège se creuse devant lui. Il s'étend et se disloque, à mesure que l'armée française se resserre et se solidifie. Les deux armées changent de forme pour ainsi dire, et ces formes nouvelles sont imposées par une volonté, qui est celle du commandant français. Et quand cette transformation a atteint le point parfait, tout se porte en avant, et l'ennemi est culbuté : péripéties qui resteront comme un chef-d'œuvre classique.

Tel est l'homme. Il a sa place dans une Compagnie qui s'honore d'accueillir les premiers de la cité, et d'être une assemblée de ses gloires, bien plus qu'un bureau de faiseurs de livres. L'homme qui dans le désordre d'une action mal engagée a vu clair dans la situation la plus complexe que l'histoire connaisse, et qui a dit à tous ces flots divers de l'invasion accourant de tout l'horizon : « Vous irez jusqu'ici et pas plus loin, » cet homme-là est l'égal des plus grands. Ayant sauvé la culture française, il a sa place marquée dans le conseil des lettres françaises. Il prend rang entre les écrivains pour deux ou trois pages immortelles, qui dureront autant que la langue française. Il n'est pas nécessaire d'en avoir composé davantage, et le difficile était d'écrire celles-là. Que reste-t-il de plus, après quelques années, de l'auteur le plus fécond ?

HENRY BIDOU.

REVUE LITTÉRAIRE

« LES CONTEMPORAINS » DE JULES LEMAITRE (1)

La huitième série des *Contemporains*, qui vient d'être publiée, contient les premières études que Lemaître ait données à des revues : puis un assez grand nombre de pages, Figurines, Billets du matin, divers essais d'époque plus récente, qu'il négligea de recueillir dans ses volumes; enfin deux chapitres importants, l'un de 1911 et l'autre de l'année qui a précédé sa mort, deux lectures faites à la Société des Conférences, *Les péchés de Sainte-Beuve* et *Mes souvenirs*. Ce livre n'est évidemment pas tel que Lemaître l'eût souhaité, la plupart des morceaux qui le composent ayant été par lui écartés jadis. A-t-on bien fait de l'imprimer cependant? Certes, oui; et ne fût-ce que pour *Les péchés de Sainte-Beuve* et *Mes souvenirs*. A propos de *Mes souvenirs*, on remarquera que tout n'en est pas neuf ou inédit. Les passages relatifs à Flaubert et à Maupassant, par exemple, sont empruntés aux chapitres Flaubert et Maupassant des premières séries des *Contemporains*. Lemaître procédait ainsi volontiers. S'il avait à redire ce qu'il se trouvait avoir dit, il ne cherchait pas une rédaction nouvelle; mais il copiait son écrit de naguère. Et je crois qu'il était content de cette aubaine. Car il n'était pas extrêmement laborieux : l'assiduité prodigieuse et la passion d'écrire de Faguet, son ami très cher, excitaient son admiration fervente et son étonnement. Je crois, en outre, qu'il éprouvait une sorte de plaisir, lui qui sentait avec une si délicate mé-

(1) *Les Contemporains*, « études et portraits littéraires, » par Jules Lemaître; huitième série; préface de Myriam Harry. (Société française d'imprimerie et de librairie.) Cf. les sept premières séries des *Contemporains* (même librairie).

lancolie la fragilité de nos idées et de nos certitudes, à vérifier qu'ici ou là son impression restait la même, fidèlement la même, en dépit de la durée infidèle. Et son exquise bonne foi, l'une de ses vertus principales, ne lui permettait pas de modifier par les mots ce qu'il avait noté d'abord avec exactitude. C'est ainsi qu'un de ses plus parfaits chefs-d'œuvre, le discours sur Jean Racine, prononcé à Port-Royal des Champs lors du centenaire de Racine, est un centon; mais un centon de Jules Lemaître par lui-même. Il a pris dans ses feuilletons du *Journal des Débats* ou dans ses chroniques de la *Revue* les élémens de son discours. Et l'on goûtait, à Port-Royal, un accord charmant des paroles et du lieu; Racine revivait dans son paysage. On n'avait pas tort d'apercevoir cette harmonie, surprenante et réelle, et qui prouvait que, dès avant ce jour, écrivant de Racine, Lemaître l'imaginait avec une merveilleuse justesse et déjà le plaçait dans la vérité de ses entours.

Les premiers articles de Lemaître dans la *Revue bleue*, sur « Le mouvement poétique en France, » au mois d'août 1879, sur Flaubert, au mois d'octobre de la même année, il les avait sacrifiés : il y a découpé des pages qu'il a introduites dans ses portraits de Leconte de Lisle, de François Coppée, de Sully Prudhomme. Assurément, à ses débuts, il n'a pas tout son art encore et sa manière : il l'eut bientôt. Il y a, dans ces articles de 1879, un peu d'acidité, je n'ose dire, normalienne. Le raisonnement y est plus rigoureux peut-être que plus tard l'auteur des *Contemporains* ne l'a voulu, quand il eut compris que la vérité est plus nombreuse et variée que pareille à nos dialectiques.

Quant aux essais plus récens qu'il n'avait pas admis dans ses recueils, c'est du Lemaître. Et, s'il écartait avec modestie et nonchalance tout cela, fallait-il obéir tout à fait à cette indication de sa volonté ? Non. Il aimait beaucoup ces publications de petits papiers; il aimait tout le détail qui aide à entrer dans le secret des âmes intéressantes. Même, il ne blâmait pas les « divulgations littéraires. » Il a écrit : « Continuez, éditeurs, à ouvrir les tombes ! » Et il disait que les morts sont plus indifférens qu'on ne feint de le supposer.

Le dernier volume des *Contemporains* nous engage à relire tous les autres. Et quel délice, de les retrouver tels qu'autrefois ! Ils n'ont pas vieilli et n'ont pas bougé. Vingt ans, vingt-cinq ou trente ans, c'est l'âge ingrat pour les livres. Ces livres privilégiés n'auront pas eu d'âge ingrat. Je ne sais comment ils passeront à l'éternité; la transition n'est pas commencée : ils ont toute leur jeunesse. Vous en reconnaîtrez les pages célèbres; vous vous les réciterez en les reli-

sant : et pourtant vous croirez que la pensée d'où elles sont nées frissonne encore. « ... Quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osiers bleuâtres, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle l'ancienne France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde : alors, je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes. Je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis ; ce sont mes parens, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles ; c'est la campagne où je rêve, le boulevard où je cause ; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât, parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne... » Les « morceaux de bravoure » sont, dans une œuvre, ce qui se marque le plus vite et se démode promptement. Les morceaux de bravoure sont rares, dans les *Contemporains*, et au surplus ne méritent pas d'être ainsi appelés. Ils n'ont pas le caractère de ce genre brillant et caduc. Ce qui empêche qu'on les confonde avec tous les échantillons de ce genre et ce qui les délivre de tout inconvénient, c'est la qualité de leur éloquence : une éloquence, où les mots ne mènent pas la pensée ; mais la pensée a fleuri dans les mots. Une pensée attentive, et qui ne s'enivre pas d'elle-même, qui a grand soin d'éviter le bavardage, et qui se surveille, et qui détesterait le moment où, cédant à son impulsion lointaine, elle aurait perdu la maîtrise de soi. Ce couplet sur la patrie, — mais je n'en ai cité que la fin, — regardez-le avec minutie ; et cherchez-y vainement une ligne un peu vague : tout n'y est que souvenirs, choses vues et aimées, la pure et simple vérité. Puis songez que, depuis l'année 1885 où cette page fut écrite, il n'est rien arrivé qui ait rendu moins touchante ou qui ait modifié en aucune façon cette vérité pure et simple. Si même le temps où nous vivons ajoute au sentiment que Lemaître a noté certaines fureurs et des angoisses, le sentiment demeure au fond ce qu'il était. La belle page n'est pas surannée.

L'on a coutume d'opposer aux idées, qui ont le renom d'être éternelles, les petits faits, qui sont passagers. Conséquemment, on se figure que les œuvres de l'art empruntent à leur caractère idéal ou concret leur qualité plus ou moins durable. On se figure que la géné-

ralité est de tous les temps et que la particularité est d'une époque. Ce serait logique, en somme. Seulement, la réalité se moque de la logique. Ou bien, si l'on veut, il y a toujours maintes combinaisons que la logique tolère : elle est plus tolérante qu'on ne l'a dit. Et la réalité choisit parmi ces combinaisons : elle est plus capricieuse que les théoriciens ne le croient. En réalité, les œuvres qui ont le mieux traversé les siècles avant de s'établir dans l'éternité sont merveilleusement particulières : l'*Enéide* est un poème de circonstance ; la *Divine Comédie* a besoin d'un perpétuel commentaire. Mais ce n'est pas comme une épopée romaine que nous lisons l'*Enéide?* et ce n'est pas pour ses allusions à des événemens ou des personnages abolis que nous lisons la *Divine Comédie* ? Nous lisons ces poèmes, qui ont survécu parce qu'ils étaient vivans : et il n'est de vie que particulière. Il n'est rien de moins vivant que les idées toutes seules ; et, entre les idées, les plus générales sont les moins vivantes, à moins qu'elles ne soient soudain prises par tels gaillards qui, les joignant à eux, leur communiquent leur entrain.

Les *Contemporains* sont tout pleins d'idées ; mais de quelles idées? précises, non pas élargies au delà de leurs limites premières, confinées au contraire, attachées à leur point d'origine et munies de tous les petits faits, hasardeux quelquefois, dont elles sont la prudente formule : les idées qui séduisaient Lemaître, cette année-là, ou ses impressions.

Lemaître m'accuserait de lui prêter une philosophie, et la refuserait. Il n'en voulait, à proprement parler, aucune. Seulement, les raisons qu'il avait de n'en vouloir aucune en font une. Il a écrit : « Changeans, nous contemplons un monde qui change. » C'est la plus jolie formule, et désespérante, qu'on ait trouvée, depuis Montaigne, après Héraclite, pour garantir l'esprit humain contre les périls de la certitude. « Et, ajoute-t-il, même quand l'objet observé est pour toujours arrêté dans ses formes, il suffit que l'esprit où il se reflète soit muable et divers pour qu'il nous soit impossible de répondre d'autre chose que de notre impression du moment. » Ces lignes sont de la deuxième série des *Contemporains* et du temps où Lemaître était plus occupé que jamais de critique et de littérature. Alors, demande-t-il, « comment donc la critique littéraire pourrait-elle se contituer en doctrine ? » Il compare l'intelligence du critique à un miroir devant lequel passent les œuvres de tous les écrivains ; long défilé, très divers. Et, pendant le défilé, les images sont à chaque

instant différentes; mais le miroir aussi change : « et quand, par hasard, la même œuvre revient, elle n'y projette plus la même image. » Que faire? Il convient de renoncer aux doctrines, ou du moins de renoncer à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas, à les prendre pour des réalités incontestables. Lemaître les appelle des préférences immobilisées.

Mais pourquoi ne pas immobiliser vos préférences ? Ne pouvez-vous choisir, entre elles, celles qui, un jour de lucidité favorable, vous auront semblé les meilleures?... — Je veux bien, répond à peu près Lemaître : seulement, je ne serai plus sincère!... Il avait les plus ingénieux scrupules de la sincérité. Il se méfiait de ses jugemens et craignait d'y mêler l'opinion courante, d'y mêler même le souvenir de son ancienne opinion. Et il s'amusait à glorifier les doctrinaires : « Certains esprits ont assez de force et d'assurance pour établir ces longues suites de jugemens, pour les appuyer sur des principes immuables... » Mais, à peine glorifiés les doctrinaires, il vous les invite à la modestie : « Ces esprits-là sont, par volonté ou par nature, des miroirs moins changeans que les autres; et, si l'on veut, moins inventifs, où les mêmes œuvres se reflètent toujours à peu près de la même façon. » Bref, les doctrinaires ont une espèce d'infirmité qui les engage et les oblige à être doctrinaires. Ce sont de pauvres gens, et qui seraient bien empêchés de n'être pas doctrinaires. Il ne faut pas leur reprocher leur doctrine; mais il ne faut pas les en féliciter : leur doctrine résulte, malgré eux, ou avec leur consentement inévitable, de la pauvreté de leur imagination.

L'imagination d'un critique?... Mais, quoi! le critique n'est-il pas là pour comprendre et juger les œuvres? Cette tâche demande assurément de l'esprit, du goût, de la sensibilité. De l'imagination? C'est dangereux. S'il a de l'imagination, le critique ajoutera ses fantaisies à l'œuvre qu'on lui soumet; ce n'est pas l'œuvre qu'il jugera, mais une œuvre illusoire et que son imagination lui aura suscitée... Lemaître se moque de ces objections. Il n'entend pas que le critique soit réduit au métier de juge, avec le seul devoir de l'impartialité; il n'entend pas que le critique soit une balance, et qu'on a toujours peur de fausser : l'imagination fausserait la justesse de l'esprit?... C'est un vieil usage, et répandu par les auteurs que les critiques ont offensés, d'opposer aux critiques les « créateurs; » et le plus frivole des romanciers surpasserait le plus fameux des critiques par le fait de sa « création. » Sainte-Beuve a protesté là contre; et pourtant il

eût préféré d'être poète. Il savait bien que la critique, — et la sienne, et son « histoire naturelle des esprits, » — est une création. Lemaître va plus loin que Sainte-Beuve et dit : « Comme l'artiste crée ses personnages, le critique crée en quelque manière et façonne l'artiste qu'il définit. » Ainsi le critique est le créateur par excellence, le créateur des créateurs.

Les résumés que je tente ont l'inconvénient de donner beaucoup trop de rigueur aux impressions de Lemaître et à ses velléités. Les citations même que je fais le trahissent, car je ne puis tout citer; il faudrait tout citer, pour qu'on vît comment un passage en corrige un autre, le complète ou le contredit, le complète en le contredisant, deux opinions également jolies valant mieux qu'une. Mais enfin, l'on a beau faire; et si délicieusement que l'on varie ses préférences et quelque soin qu'on mette à ne pas les immobiliser, elles ne sont pas toujours en mouvement. La préférence la plus habituelle de Lemaître, à l'époque où il médita sur la critique la meilleure, était pour l'axiome que voici et qu'il a cité : « L'homme est la mesure de toutes choses. » C'est l'axiome des sceptiques; et ce peut être l'axiome des idéalistes; et c'est un axiome, en outre, sur lequel on peut fonder un dogmatisme, si l'on traduit « l'homme » par « la raison humaine. » L'homme est la mesure de toutes choses : quel homme? Et Lemaître : en ce qui me concerne, c'est moi. Il ne le dit point avec orgueil, mais il le dit avec humilité, plutôt encore avec résignation, puis avec une sorte de gaieté. « Encore de la critique personnelle ! me dit une voix que je respecte. — Hé ! vous en parlez à votre aise; plût au ciel que j'en pusse faire d'autre, et sortir de moi !... » L'on se souvient de Fantasio : « Si je pouvais être ce monsieur qui passe !... Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartimens secrets ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !... » Fantasio badine sur les plus tristes pensées. Le mélange du sourire et des larmes, qui est si gracieux dans les comédies de Musset, Lemaître en adorait l'indécision, comme un signe de poésie et de sagesse.

Mais cette voix, qu'il respecte, — qu'il a toujours respectée en effet, — et qui lui reproche assidûment sa « critique personnelle, » c'est la voix de Brunetière. Ils ont ensemble débattu longtemps, et Brunetière, avec sa fougue persuasive, et Lemaître, avec une subtilité ravissante, le problème de la critique, on disait alors, subjective ou

objective. Lemaître s'étant déclaré l'ennemi de la doctrine, la doctrine de Brunetière l'importunait : il ne pouvait opposer une doctrine à une autre, sous peine de manquer à son vœu. Brunetière l'attaquait selon les règles de la stratégie ; et lui harcelait l'assaillant. En guise de préface pour la sixième série des *Contemporains*, il a groupé quelques-unes de ses reparties. La première est du 4 novembre 1889 : « Il y a, dans une Revue illustre, un écrivain que je respecte et que j'admire infiniment. Depuis quelque temps, il ne peut plus écrire une page sans marquer son dédain et son antipathie pour ce qu'il appelle la littérature et la critique personnelles... Au fait, est-ce que ce ne serait pas de la *littérature personnelle*, l'expression si fréquente et si véhémente de cette antipathie ?... » Après cela, Lemaître vante les « excellentes raisons » de « ce grand dialecticien. » Puis il feint de se replier en désordre : « Et chaque fois, bien qu'il n'ait peut-être nullement pensé à moi, je prends cela pour moi ; je m'humilie, je rentre en moi-même... afin d'apprendre à en sortir, ou à faire semblant... Oui, je songe quelquefois à me corriger... » Voyez un peu : « Il me semble que cela ne serait pas très difficile: Je vous assure que je pourrais, comme un autre, juger par principes et non par impressions. On me traite d'esprit ondoyant. Je serais fixe, si je le voulais : je serais capable de juger les œuvres, au lieu d'analyser l'impression que j'en reçois ; je serais capable d'appuyer mes jugemens sur des principes généraux d'esthétique ; bref, de faire de la critique, peut-être médiocre, mais qui serait bien de la critique. » Trois ans plus tard, au mois de septembre 1892, la querelle continue. Mais Lemaître passe de la défensive adroite à l'offensive presque un peu rude : « M. Brunetière est incapable, ce semble, de considérer une œuvre, quelle qu'elle soit, grande ou petite, sinon dans ses rapports avec un groupe d'autres œuvres, dont la relation avec d'autres groupes, à travers le temps et l'espace, lui apparaît immédiatement ; et ainsi de suite. Toute une philosophie de l'histoire littéraire et, à la fois, toute une esthétique et toute une éthique sont visiblement impliquées dans les moindres de ses jugemens. Don merveilleux !... Mais en voici le rachat. Juger toujours, c'est peut-être ne jamais jouir. Je ne serais pas étonné que M. Brunetière fût devenu réellement incapable de lire pour son plaisir. Là est notre revanche à nous. Cela nous est égal de nous tromper en aimant ce qui nous plaît ou nous amuse, et d'avoir à sourire demain de nos admirations d'aujourd'hui. Consentant au plaisir, nous consentons à l'erreur... » Un peu plus tard, au mois de janvier 1893,

Lemaître hasarde une attaque nouvelle. Et, très loyalement, il se propose de définir les deux façons de la critique. Celle qu'il n'aime pas, — et il l'admire, de bon cœur, mais il ne l'aime pas, — dit qu'une œuvre est bien conforme aux lois et aux règles du genre : et qu'est-ce, demande-t-il, que les genres littéraires ? Des entités réalisées ; des caprices rédigés. Cette critique impersonnelle refuse la volupté « qui naît du contact plein, naïf et comme abandonné, avec l'œuvre d'art. » Cette critique austère, Lemaître l'accuse d'« une grande superbe intellectuelle. » Et, quant au critique, il lui reproche, — après le lui avoir prêté, — ce mot : « Vous louez toujours ce qui vous plaît ; moi, jamais ! » Il ajoute : « Dur renoncement ! » L'autre critique ? Elle consiste « à définir et expliquer les impressions que nous recevons des œuvres d'art... Et l'on est beaucoup moins sûr de ses jugemens que de ses impressions. »

Les deux critiques, les voilà, bien nettement opposées l'une à l'autre, si différentes qu'il paraît impossible de les concilier : l'une détruit l'autre. Puis, les années passent ; Brunetière et Lemaître sont morts : non pas leurs livres. Mais leur querelle ?... Au bout de quelques années, les deux critiques inconciliables, celle qui s'appelait subjective et celle qui s'appelait objective, se sont insensiblement rapprochées. Impersonnels, les jugemens de Brunetière ? et dépourvus de « volupté » ou de « plaisir » ? et l'application presque mécanique des « principes » à des œuvres ?... Lisez Brunetière et dites qui jamais s'amusa mieux des livres. Il les prenait pour amis ou ennemis : et les amis, il les choyait ; les ennemis, il les tarabustait. Que de passion ! Mais peu d'amour ? — Qui aime plus, ou Philinte, ou Alceste ?... Et, si Brunetière a dit : « Vous louez toujours ce qui vous plaît ; moi, jamais ! » — je veux qu'il l'ait dit, — ne doutez plus de son allégresse. Mais la critique lui devenait une esthétique et une éthique ?... Une esthétique : naturellement ; et quelle esthétique ? la sienne. Puis une éthique ; et c'est-à-dire qu'un livre lui était une chose vivante. Vivre, c'est, qu'on le veuille ou non, pratiquer une morale, raisonnable ou non ; c'est aussi manquer à cette morale : et c'est enfin nous offenser ou non. Le livre, Brunetière le traitait comme fautif ou non vis-à-vis du lecteur ; et vis-à-vis de lui, son lecteur. Impersonnel, Brunetière ?... A vrai dire, je ne sais pas ce qu'il restera de ses doctrines, et de l'évolution des genres. Mais, à la distance où nous sommes de lui et de son œuvre, si l'on s'inquiète de savoir ce qu'il reste de lui et de son œuvre, n'en doutez pas, c'est lui.

Et l'on dirait qu'ainsi s'évanouit l'objection de Lemaître. Et nous donnons gain de cause à Brunetière. Mais alors, Lemaître avait raison : Lemaître qui affirmait que la critique est, et ne peut être, que personnelle; nous donnons gain de cause à Brunetière, pour avoir été « personnel » autant que son émule?

Retournons à Lemaître. Il se flatte de ne vous offrir que des « impressions : » les jugemens supposent une décision qu'il redoute. Il se fie à son humeur et, quelquefois, serait content de croire, et de vous faire croire, que la saison, la couleur du ciel, le hasard des journées a déterminé son opinion. Comme il vient d'écrire, au sujet de *l'Immortel*, des pages un peu frémissantes, et merveilleuses de fervente hésitation, n'a-t-il pas tout dit? il faudrait conclure : mais, sur tant de remarques fines et déliées, conclure?... « Et puis, je ne sais plus. Après huit jours de soleil, voilà le froid revenu, un froid dur, brutal, noir. Nos raisins ne mûriront pas. Je n'ai rencontré ce matin, dans la campagne, que des figures tristes. Brr... je vais me chauffer dans la cuisine, — aujourd'hui, 17 août. » Évidemment, Brunetière ne s'en fût pas tiré ainsi : Brunetière concluait. Souvent, Lemaître avoue qu'une partie de son étude manquera : « l'effort serait trop grand, » dit-il. Et il le dit avec une souriante loyauté. Brunetière, lui, ne redoutait pas l'effort et, plutôt, l'eût cherché. Certes, ils sont bien différens. Mais on les voit plus différens qu'ils ne sont, si l'on observe surtout la contrariété de l'un qui argumente et de l'autre qui badine. Lemaître se fie à ses impressions? Cependant, il a écrit, à propos de J.-J. Weiss : « Une œuvre est bonne ou mauvaise selon qu'elle plaît ou déplaît à celui qui la juge. Malgré cela, il peut se rencontrer tel système de critique, tel ensemble de jugemens qui vaille pour d'autres encore que pour celui qui les a formulés... » Prenez garde : et voyez que, peu à peu, nous nous éloignons de l'impressionnisme. Lemaître ne voulait pas s'engager lui-même : il engage son prochain... « Mais il y faut, je crois, deux conditions... » Eh! la liberté absolue de la critique, la liberté capricieuse, l'enchaînez-vous? Deux conditions!... « La critique, d'abord, doit avoir ou se donner les sentimens, la disposition d'esprit de la majorité des honnêtes gens et des lettrés, — ou même de la foule dans certains cas où la foule est compétente, — en sorte que sa mesure particulière ait des chances d'être aussi celle du grand nombre. Mais surtout, s'il est vrai qu'il ne puisse appliquer aux ouvrages de l'esprit une autre mesure que la sienne, il faut du moins qu'il n'en ait qu'une; car, s'il en a plusieurs, il n'en a plus. Un bon

critique n'a point de lubies; il se défie des caprices, des impressions d'une heure; il ne change pas d'aune et de toise comme de chemise. En mesurant une œuvre, il se souvient de toutes celles qu'il a déjà mesurées : il porte en lui une sorte d'étalon immuable. Il demeure le même en face des œuvres multiples qui lui sont soumises : et c'est pour cela que l'on comprend les raisons de tous ses jugemens et qu'ils peuvent former un corps de doctrine. » Voilà tout le contraire, ou peut s'en faut, des aphorismes que Lemaître opposait à Brunetière, et qui fâchaient Brunetière; et voilà deux théories de la critique, formulées par Lemaître comme siennes.

Laquelle a-t-il adoptée vraiment? Toutes les deux. L'une après l'autre? Non pas : la première, il l'a constamment reprise et, dans toute son œuvre, il l'a ornée de preuves ou de considérations nouvelles; la seconde, je l'emprunte au portrait de J.-J. Weiss, qui est de 1885, et Lemaître l'a toujours suivie. Les deux théories étant justes, Lemaître n'a pas voulu renoncer à l'une d'elles. Contraires, l'une corrige l'autre. Et, si leur contrariété peut gêner un logicien, la pensée (de même que toute réalité vivante) admet, — ne le sait-on pas? — la contrariété.

Pas de lubies! une mesure, et une seule! méfions-nous des impressions d'une heure! le critique demeure le même!... Et Lemaître disait : « Changeans, nous contemplons un monde qui change... » Il n'abandonne pas ce droit au changement. Ce qu'il retient de sa première théorie, c'est le souci d'être « sincère » et de l'être à chaque instant : jamais il ne sacrifiera son plaisir vrai aux vanités de l'obstination. Ce qu'il préserve ainsi, avec une jalousie attentive, c'est la bonne foi de ses jugemens. Et le résultat, c'est la fraîcheur de ses opinions. Mais, en fait, le voyons-nous si changeant? En 1875, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée du Havre. Il avait un peu plus de vingt ans. Alors, il préférait Corneille à Racine; il adorait les romantiques; et la littérature contemporaine lui semblait infiniment plus attrayante que l'ancienne. Il le raconte et il l'avoue dans ses *Souvenirs* : « J'ai donc beaucoup changé. Maintenant j'ai, non pas du dédain, mais une sorte d'éloignement pour les écrivains qui me jetaient alors dans des transports d'admiration. Pour les rouvrir, il me faut faire effort. Que nous puissions tellement changer, c'est un mystère assez inquiétant. Je me dis que mes opinons d'aujourd'hui doivent valoir mieux, puisqu'elles reposent sur plus d'expérience, de réflexion et de souffrance... » Il a changé, de 1875 à 1913, touchan

Racine, les romantiques et la littérature contemporaine. Mais, à propos de Sainte-Beuve, il écrit : « Comment lui reprocherions-nous d'avoir fait tout justement ce qu'ont fait la plupart d'entre nous, d'avoir commencé par aimer trop les romantiques et d'avoir fini par les aimer moins? d'avoir peu à peu découvert et avoué ses véritables goûts, d'avoir enfin reconnu qu'il était né classique?... » Lemaître, comme Sainte-Beuve — et, je crois, un peu plus lentement, — a suivi le cours naturel d'une méditation que la vie accompagne. Brunetière, lui, était arrivé plus tôt, et avec une promptitude extraordinaire, à sa vérité. Si Lemaître a flâné plus longtemps, il a profité de son erreur et montré d'une façon très pathétique et amusante les étapes du chemin qui conduit à la sagesse. D'ailleurs, sa préférence pour Corneille, il a raison de la noter comme un signe de ses goûts et de son caractère; mais elle avait disparu dès avant les premiers *Contemporains*, où il est racinien déjà, s'il l'a été de plus en plus. Romantique, l'est-il encore, dans les premiers *Contemporains?* Il l'est à peine; et même, on voudrait qu'en parlant d'Hugo, sinon de Lamartine, il le fût davantage. La seule opinion de sa prime jeunesse qu'il ait conservée tard, c'est, comme il dit en 1913, sa « candide prédilection » pour les écrivains contemporains.

Il croyait qu'on avait le devoir de considérer Bossuet comme un grand orateur; mais, quant à l'aimer, il estimait que cela ne se faisait pas sans « bonne volonté. » Il reprochait à Brunetière de mettre *Athalie* au-dessus de *Madame Bovary*, et demandait « ingénument » pourquoi. Il écrivait : « Si peut-être Corneille, Racine, Bossuet n'ont point aujourd'hui d'équivalens, le grand siècle avait-il l'équivalent de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Michelet, de George Sand, de Sainte-Beuve, de M. Renan? Et est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux relire un chapitre de M. Renan qu'un sermon de Bossuet, *le Nabab* que *la Princesse de Clèves* et telle comédie de Meilhac et Halévy qu'une comédie même de Molière ?... » Il écrivait, après avoir célébré l'impressionnisme des Goncourt : « Et, comme nous sommes des gens d'aujourd'hui, nous demandons la permission de goûter vivement ces poètes de la modernité. » Il trouvait son époque « divertissante » et lui savait gré de réunir deux hommes entre lesquels il apercevait la différence de deux siècles, M. Sarcey et M. Renan. Plus tard, il écrira, dans son éloge des *Vieux livres* : « Il est possible que plusieurs écrivains du XIXe siècle aient été d'une intelligence plus souple et plus étendue que les classiques, et il est possible que certains autres aient eu une sensibilité plus affinée. Mais il demeure

probable qu'avec Corneille, Racine, Molière, Pascal, Bossuet, La Bruyère, on a déjà toutes les remarques essentielles sur la nature humaine, sur l'homme religieux, l'homme politique, l'homme social. Et il faut avouer que ces réflexions, ces observations, ces peintures, même ces lieux communs, ayant rencontré là, pour la première fois, une expression à peu près parfaite, gardent une fleur, une saveur, une plénitude, une grâce ou une force qu'on n'a guère retrouvées depuis. Il n'est donc pas déshonorant de s'en contenter ; et il est, au surplus, délicieux d'y revenir par le plus long, j'entends après avoir joui des enrichissemens ajoutés par les âges récens à ce trésor primitif et essentiel. » Je ne vois guère d'autres changemens, au cours des huit volumes des *Contemporains*, dans les idées littéraires de Lemaître. La constance m'y paraît beaucoup plus frappante que la frivolité à laquelle il prétendait.

Et il se défendait de juger. C'est pourtant ce qu'il a fait sans cesse. Mais il l'a fait avec une infinie précaution, sans lubies certainement et, — relisez-le, — sans fautes. Ses jugemens, après maintes années, après la mode et la vogue et les événemens, ont bien l'air de rester vrais ; et l'on doit supposer qu'ils le resteront. Ses jugemens n'étaient que des impressions, disait-il : non point furtives, mais étudiées. Et plus encore qu'étudiées, soumises au goût le plus parfait, le mieux formé à l'intelligence de l'art, de la pensée et de la rêverie française. Quand Lemaître conseille à J.-J. Weiss de se fixer et de ne pas vivre en un perpétuel vagabondage de l'esprit, le moyen? se mettre d'accord avec les honnêtes gens, et lettrés, de son temps et de son pays. Ce qui a donné à Lemaître la justesse exquise de ses impressions et de ses jugemens, c'est l'accord intime où il était avec l'âme française, ancienne et nouvelle, et celle-ci continuant celle-là plus fidèlement qu'on ne l'imagine. Voilà son secret et, j'allais dire, sa méthode : ou plutôt voilà ce qui le dispensait d'avoir une méthode. Sans autre méthode et cédant aux impulsions de la spontanéité la plus charmante et sûre, il s'est enchanté à loisir des merveilleuses délices de la littérature; néanmoins avec une inquiétude qu'il notait déjà en 1894 : « N'est-ce pas fini de rire ?... » Beaucoup plus tard : « Désenchanté des jeux de la littérature... » Et il est mort dans les jours mêmes où décidément finit le rire ou le sourire de la vie anodine, amusée de littérature.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

Vaudeville : *Deburau*, pièce en quatre actes, en vers libres, par M. Sacha Guitry.

Le *Deburau* de M. Sacha Guitry a obtenu un joli succès. C'est une pièce agréable à voir et à entendre, anecdotique, épisodique, pleine de morceaux bien venus et pleine de trous, brillante, décousue, romanesque, poétique et à la bonne franquette. On y joue la pantomime et on y parle en vers, ou du moins en vers libres. Après les *Butors* et *Deburau*, le vers libre au théâtre va devenir redoutable. De la gaîté, de la tristesse, de la tendresse, à la surface et en surface. Une pièce qui est bien de maintenant et qui pourtant évoque des souvenirs d'hier; une pièce où circule largement l'air d'aujourd'hui, où le passé flotte en ombres falotes : on y rencontre des personnages connus, un peu étonnés de s'y voir et qui, après le premier instant de surprise, y conversent avec plaisir. Le spectacle est varié, le dialogue alerte et souple avec un jaillissement de mots heureux, et le tout n'est pas fort original et pourtant n'est pas vieux jeu. Cela n'émeut guère, mais n'ennuie pas et encore moins ne fatigue. Pièce facile, vers faciles, plaisir facile, le triomphe de la facilité.

Ce qui donne à cette aimable pièce son principal intérêt, c'est qu'elle est assez bien le type d'une pièce conçue, composée, écrite par un acteur. M. Sacha Guitry joue lui-même ses pièces et il les écrit pour être jouées par lui, qui les joue très bien et de telle façon que personne ne peut l'y remplacer. Or le point de vue de l'acteur est, comme on sait, très particulier, et son esthétique diffère sensiblement de celle de l'auteur dramatique. C'est là une vérité d'observation courante. La pièce que l'auteur a écrite reste une conception abstraite, tant qu'elle n'a pas été réalisée par l'acteur :

celui-ci la traduit sous forme concrète, en lui prêtant son visage, son geste et sa voix. Mais en la réalisant, il la modifie plus ou moins, il la transforme et la déforme. Entre l'invention du littérateur et l'interprétation de l'artiste, il n'y a pas identité ; elles ne font pas corps; celle-ci est surajoutée à celle-là, et jamais elle ne s'y applique tout à fait exactement. Un de nos plus spirituels écrivains de théâtre, et qui commence à savoir le métier, pour en être à sa cent deuxième pièce représentée, me disait: « Pendant les répétitions, j'ai toujours soin d'expliquer à mes interprètes ce que j'ai voulu faire : je leur raconte tout au long l'histoire et la psychologie de mes personnages. Après quoi, le régisseur ne manque jamais de reprendre mes explications et de les traduire en langage de théâtre. Gens de lettres et gens de théâtre, nous parlons deux langues différentes, reflétant deux tournures d'esprit. » C'est d'ensemble que l'auteur a imaginé sa pièce et qu'il continue de l'envisager : l'acteur l'aperçoit de façon fragmentaire : d'instinct, il y découpe des scènes, celles où il paraît, et ce qu'il voit dans chaque scène, c'est l'attitude qu'il y prendra, l'effet qu'il y produira : immédiatement, il adapte la scène à un jeu de scène en accord avec ses moyens.

Dans une pièce écrite par un acteur, c'est le jeu de scène qui engendrera la scène, et la pièce sera faite d'une série de scènes dont chacune vaudra par elle-même et pour elle-même. Exemples : au second acte de *Deburau*, Armand Duval tombe aux pieds de la Dame aux Camélias et commence à lui débiter les banalités d'usage. Elle le fait taire, trouvant plus éloquent le langage de ses yeux. Alors se poursuit un dialogue, muet chez Armand Duval et parlé chez Marie Duplessis. Le jeu de scène est ingénieux, amusant; il crée la scène qui semble n'avoir été introduite que pour lui. Au dernier acte, Gaspard Deburau « fait la figure » de son fils, Charles, qui va jouer à sa place : il lui barbouille de blanc le visage, dessine en noir l'accent circonflexe des sourcils et sabre les lèvres d'un trait rouge. Cependant, comme l'opération est assez longue et qu'il faut occuper le tapis, il en profite pour exposer à ce fils devenu son élève la théorie de la pantomime : il livre au débutant les secrets de son expérience et lui débite les règles de l'art formulées en autant d'aphorismes. Ainsi nous aurons vu, de nos yeux vu, la tradition passer du père au fils... Il y a bien des manières de faire des pièces de théâtre, et qui sont toutes bonnes, hors la manière ennuyeuse. L'auteur peut prendre une idée pour point de départ et inventer ensuite les personnages et l'action destinés à lui donner forme et

vie. Il peut « partir » d'un fait, d'une anecdote qui lui a été racontée, d'un trait de mœurs qu'il a observé. L'acteur « part » de lui-même : il se voit en scène sous les traits d'un personnage auquel il confectionnera ensuite une histoire, comme ces caricaturistes qui font d'abord le dessin et trouvent ensuite la légende. Donc il bâtira sa pièce autour d'un personnage de premier plan, auquel iront toutes les sympathies, vers qui convergeront tous les regards, et qui à vrai dire sera toute la pièce, et qui sera l'acteur-auteur lui-même.

C'est Deburau que M. Sacha Guitry a choisi pour s'incarner en lui : sa comédie est donc une sorte de comédie historique. N'y cherchez pas une extrême précision et un ardent souci du détail exact. Vous y verrez paraître des personnages qui sans doute ont existé, mais qui n'ont eu les uns avec les autres aucun rapport et pour cause, et d'autres qui n'ont jamais existé et qui appartiennent à la fiction : Deburau, la Dame aux Camélias, Armand Duval. Ce jeu de rapprochemens illusoires ressemble assez aux associations d'images que nous faisons en rêve. Jeu bizarre, et même un peu ahurissant, mais nullement déplaisant. Même on y peut découvrir une pointe d'ironie à l'adresse du genre historique au théâtre. C'est un genre qui en vaudrait un autre, si les prétentions qu'il affiche ne le rendaient souvent insupportable. Drame ou comédie, ce qui caractérise presque toutes les pièces historiques, c'est qu'elles travestissent les faits, les sentimens et les mœurs, tout en affectant un beau respect de la vérité. J'aime mieux la franche désinvolture de M. Sacha Guitry : avec lui, au moins, on sait à quoi s'en tenir. Encore faut-il faire certaines distinctions et réserves nécessaires, car nous ne pouvons pourtant pas abandonner à son caprice toutes choses et toutes gens. Dans une récente comédie, il nous présentait un Jean de la Fontaine accommodé à sa manière. C'était une faute de goût. La Fontaine appartient à tous les Français, il n'est pas la propriété de M. Sacha Guitry. Il va de soi que pour Gaspard Deburau cela n'a pas la même importance, et même n'a aucune importance. M. Guitry peut faire de Deburau ce qu'il veut, et prendre avec lui toutes les libertés : c'est un point sur lequel personne ne lui cherchera chicane.

Je m'empresse de dire que M. Sacha Guitry n'a pas cédé à la tentation d'exalter son personnage, et de guinder le roi de la pantomime en un type d'humanité supérieure. Il s'exprime sans grandiloquence : il glisse et n'appuie pas : je lui en fais tout mon compliment. Au demeurant, il s'en rapporte aux bons auteurs et cite ses

références. Pour nous présenter Deburau, il a eu recours à un moyen ingénieux et j'allais dire : facile. Un des acteurs lit en scène un feuilleton de Jules Janin. Je note que depuis quelque temps on fait au bon J. J. beaucoup d'honneur. Chaque semaine, à son cours sur Dumas fils, M. Henry Bidou invoque, en confrère respectueux, le témoignage de son prédécesseur au rez-de-chaussée des *Débats*. Et voici qu'au Vaudeville on exhume un de ses feuilletons étincelans. Car ils passèrent pour étincelans, et, puisque les contemporains, qui nous valaient bien, les jugèrent tels, nous n'avons qu'à nous incliner. Nous songeons seulement, à part nous, que le goût peut avoir changé en un demi- siècle... Jules Janin fut de ceux qui découvrirent Deburau. Amoureux du paradoxe, — le paradoxe est la condition nécessaire d'une critique étincelante, — il distribua sans compter au pauvre Gaspard des louanges hyperboliques. Le snobisme, que nous n'avons pas inventé, se mit de la partie : pendant quelques années, la pantomime allait être à la mode et faire courir aux Funambules le Tout-Paris blasé. Nous ne saurions nous en étonner, puisque nous avons été les témoins d'un engouement pareil, aux beaux temps de l'*Enfant prodigue* : la pantomime a retrouvé, il y a vingt ans, un regain de succès et nous avons pu juger par nous-mêmes que cet art n'est pas un très grand art et, comme on dit, ne va pas très loin. Hélas ! nous ne prévoyions pas alors les folles destinées qui l'attendaient, et qu'il viendrait un temps où drame, comédie, et jusqu'aux pièces en vers, tout ne serait plus que pantomime. Mais le cinéma ne s'était pas encore déchaîné.

Le *Deburau* de M. Sacha Guitry pourrait porter en sous-titre : grandeur et décadence d'un mime. Peu importe, du reste, pour l'intelligence de la pièce, que celui dont on nous conte l'heur et le malheur, soit mime ou comédien, chanteur ou pianiste ; rien ici n'est spécial à l'état de mime : il suffit que ce soit un artiste et qu'il connaisse tour à tour la faveur et les dédains du public. La pièce commence au moment où Deburau fait son entrée dans la célébrité, et voit briller pour lui ces premiers rayons de la gloire que Vauvenargues comparait aux feux de l'aurore. Le premier acte nous fait positivement assister aux débuts sensationnels de l'artiste, qui exécute sous nos yeux une pantomime triomphante. A cet effet, on a imaginé une curieuse mise en scène. Au premier plan, les tréteaux où Galipaux bat la grosse caisse et fait le boniment ; puis, vu de dos, le public des Funambules ; au fond, les planches où se joue la pantomime : un théâtre dans un autre théâtre, une autre

scène sur la scène. C'est extraordinaire tout ce qu'on met maintenant sur la scène, en dehors des personnages qui y dialoguent, ou plutôt qui n'y dialoguent plus guère : car ce n'est pas aux pièces de maintenant qu'on reprochera d'être des conversations sous un lustre! Au cours de ce premier acte, presque tout se passe en allées et venues de figurans et exhibitions muettes. Et nous apprenons en somme assez peu de chose sur Deburau, sinon que sa jeune célébrité lui vaut de grands succès auprès des femmes ; mais il résiste aux plus ardentes sollicitations : il est mieux qu'un mari fidèle, il est le fidèle mari en personne.

Au second acte, chez la Dame aux camélias. Deburau, depuis huit jours, est son amant : le plus ardent, le plus fou, le plus éperdu des amans. Elle l'a vu à la scène et s'en est éprise; sous son masque enfariné, avec ses gestes las de Pierrot triste, il lui a plu : *saltavit et placuit*. Et ce caprice d'une courtisane pour un mime est d'une assez heureuse invention. Lui, a tout quitté pour elle, et le plus fidèle des maris en est devenu le plus volage. Il exprime sa passion et exhale sa joie délirante en discours qui, venant de tout autre, nous paraîtraient un peu longs; mais, pour un homme habitué à se taire, c'est la revanche du silence. Depuis huit jours et autant de nuits, Deburau n'a pas quitté Marie Duplessis; or il était inévitable qu'un jour ou l'autre il la laissât quelques instans seule : ce court espace de temps suffit à cette personne frivole pour prendre un autre amant, et quand Deburau est de retour auprès d'elle, il trouve Armand Duval installé à sa place. Il ne fait entendre ni une plainte, ni un reproche : il est très chic. Mais il est très malheureux. Tout se conjure contre lui : sa femme l'a quitté, sa maîtresse le trahit. Ah! le pauvre Pierrot !

Au troisième acte, sept ans après. C'est l'inconvénient de ces pièces biographiques qu'on est obligé d'y sauter par-dessus les années : on se promène à travers le temps avec des bottes de sept lieues. En contraste avec l'intérieur somptueux de la femme entretenue, les murs froids et nus d'une mansarde. Depuis sept ans, Deburau a renoncé à tout : au succès, à l'amour, à son art. Il est désespéré, il est malade. Auprès de lui grandit son fils Charles, passionné lui aussi pour la pantomime et qui passe ses journées aux Funambules. Deburau flaire en lui un rival et un successeur : c'est l'autre danger. Nulle part on n'aime beaucoup celui qui se prépare à vous succéder. Et voici naître chez Deburau, en qui la jalousie a réveillé l'artiste, un vague projet de reparaître en scène et de

prouver au public qu'il n'y a et n'y aura jamais qu'un Deburau, le seul, l'unique, le Deburau d'hier et de toujours. Au quatrième acte, Deburau, ayant réalisé ce beau projet, est abondamment sifflé. C'est alors qu'il prend le parti de passer la main à son fils. Gaspard Deburau est mort : vive Charles Deburau !

Dans cette pièce qui est le plus souvent d'un art tout extérieur, on trouverait pourtant quelques traits de l'âme du comédien : *animula vagula*. Par son inconsistance même, elle reflète l'incertain d'une destinée tout entière suspendue à cette chose enivrante et décevante : le succès. Et par là encore c'est bien la pièce que pouvait faire un acteur, pour peu qu'il se fût amusé parfois à réfléchir sur la vie de théâtre. L'endroit le meilleur est celui qui met en présence le père et le fils, et nous révèle l'obscur combat qui se livre chez Gaspard Deburau entre la vanité artistique et le sentiment paternel. Celui-ci finit par l'emporter, non sans déchirement. Giboyer bornait son ambition à être le fumier sur lequel son fils croîtrait comme un lys ; mais Giboyer n'était pas un artiste en vogue. Pour les rois de la scène comme pour les autres, l'abdication est un drame où tient tout le pathétique du renoncement. M. Sacha Guitry l'a justement indiqué ; il n'a fait que l'indiquer, et c'est mieux ainsi. Son art est léger et nonchalant, et peut-être les nonchalances en sont-elles les plus grands artifices. Lui-même nous en donne la formule dans l'espèce d'art poétique que Deburau débite, tout en maquillant son fils. « Maquille ton visage, lui dit-il en substance, mais ne maquille pas ton jeu. Suis ton instinct ; ne prends conseil que de toi-même et n'aie pas de professeur. Sois naturel et encore naturel ! » Ce naturel dont il fait à peu près le tout de l'acteur, c'est aussi bien la qualité principale de M. Sacha Guitry, auteur. Joignez-y de la fantaisie, de l'esprit, de l'abondance, de la grâce et toute sorte de dons précieux que sert et que gâte une heureuse et déplorable facilité.

Deburau, c'est M. Sacha Guitry, dominant tous les autres de sa haute taille, mélancolique et fébrile, avec une diction nette, flexible et précipitée : le naturel poussé jusqu'à l'affectation du naturel. Mlle Yvonne Printemps, M. Galipaux, M. Baron fils et quelques autres font pour le mieux, groupés autour de M. Sacha Guitry.

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La seconde quinzaine de février, — si l'on peut appeler ses treize jours une quinzaine, — est attendue un peu comme fatidique depuis qu'elle déchaîna, il y a deux ans, contre Verdun, l'attaque formidable qui permit à nos troupes de donner au monde le spectacle d'un héroïsme dont il demeure émerveillé. Il semble qu'elle ne puisse pas s'achever sans qu'avec le goût des Allemands pour les anniversaires et leur manie de la répétition, elle ait été commémorée par quelque autre fête sinistre du sang et de la mort. C'est aussi parce que le printemps qui se prépare dans les profondeurs sourdes et encore froides de la terre fait à ces grandes actions des armées des conditions naturelles plus favorables. Quoi qu'il en soit, à cette date du 20, on n'entend encore rien que le canon ; et l'œil des observateurs, du haut des airs, par un ciel transparent, ne distingue rien encore que de gros rassemblemens, assez loin en arrière. On induit, on déduit, on suppute et on suppose plutôt qu'on ne voit. Les Allemands, dit-on, construisent des casernes en Belgique. Les frontières hollandaise et suisse sont, annonce-t-on, ou vont être alternativement fermées. Il est certainement revenu de Russie un nombre important de divisions ennemies. Combien en avons-nous maintenant à combattre ? Les évaluations varient de 180 à 220, et tendent à se fixer vers 195. Mais, dans la mesure de ce qu'en sait le public, c'est du raisonnement bien plus que du renseignement. Les petites chicanes quotidiennes d'une tranchée à l'autre, et la poignée ou les pincées de prisonniers qu'on y peut faire, si elles éclairent l'état-major, ne nous apprennent que peu de chose. Nous bâtissons donc de pures hypothèses sur de simples vraisemblances, ce qui d'ailleurs n'est pas absurde, le bon sens étant, au bout du compte, une forte partie de l'art militaire. Dans l'espèce, l'opération logique est élémentaire ; elle procède ainsi, en

un ou deux temps : comme le front russe était déjà brisé, émietté ; comme il n'y avait plus là-bas ni lignes vivantes, ni défenses matérielles ; comme l'artillerie et ses approvisionnemens gisaient enfouis sous la neige des plaines, sous la glace des étangs ; comme les Empires et leurs satellites avaient fait leur paix avec une éventuelle Oukraine, et comme la Russie des bolchevikis, ni peut-être aucune Russie, ne voulait désormais faire la guerre ; comme enfin Lenine et Trotsky ont livré ce qu'ils avaient vendu ; les Allemands, libres de leurs mouvemens, presque entièrement dégagés de ce côté, ramassent leurs corps devenus disponibles, les transportent, et s'apprêtent à les jeter en supplément contre le front occidental, dernier et unique obstacle à abattre ou à enfoncer. Ils vont se hâter avant que les États-Unis soient en mesure de développer leur effort dans toute son ampleur. Et c'est possible, c'est même probable, et, à cette heure, c'est presque sûr. Il s'en est pourtant manqué de peu que la construction ne s'écroulât ou du moins ne restât suspendue.

Un instant il a semblé s'être produit du nouveau à Petrograd, et du nouveau absolument nouveau ; quelque chose que l'histoire ne connaissait point ; un geste que, toute faite qu'elle est d'imitations et de *ricorsi*, elle n'avait pas encore enregistré, depuis qu'il y a des peuples, des nations, des gouvernemens, et depuis que les sociétés humaines ont des annales. Trotsky, tout en refusant de signer un traité de paix avec l'Europe centrale, autocratique et annexionniste, lui avait déclaré « la fin de la guerre. » Ainsi eût été créé, en Russie, un état de fait et de droit jusqu'ici ignoré, innomé, innomable, qui n'aurait été ni la guerre, ni la paix.

Était-ce sincère ? N'était-ce qu'un jeu ? Quand, au commencement du mois, M. de Kühlmann et le comte Czernin se furent aperçus qu'ils ne rencontreraient pas de grosses difficultés à convaincre les délégués de la Rada de Kieff, ils rentrèrent à Berlin sous un prétexte quelconque, et y tinrent un Conseil où assistèrent, et firent sans doute davantage, Hindenburg, Ludendorff, les chefs qualifiés du parti militariste, les pangermanistes notoires. Il est permis de penser que, dans ce Conseil, ils exposèrent que la situation s'était renversée, que l'important était de s'entendre avec l'Oukraine, et que, pour la Russie du Soviet, on n'avait qu'à la laisser venir. Au retour à Brest-Litovsk des plénipotentiaires impériaux, leur décision était arrêtée : ils l'apportaient *ne varietur*, scellée du triple sceau du Kronprinz, de Hindenburg et de Ludendorff. On n'avait pas encore rompu, mais on allait rompre. La *Gazette de Voss* dépeignait

en ces termes les dispositions ou résumait ainsi les instructions de M. de Kühlmann : « Le gouvernement paraît clairement avoir l'intention de considérer l'indépendance des États frontières russes depuis la Finlande jusqu'au Caucase comme un fait accompli, de conclure une paix avec eux, de les rapprocher de l'alliance centrale et pratiquement de négliger le reste de l'ancienne Russie. » Les premières séances de la reprise s'écoulèrent toutes en récriminations. Tandis qu'à Petrograd Lenine se plaignait de « ne rien savoir de Trotsky, sinon que les Allemands l'avaient mis rigoureusement au secret, » à Brest-Litovsk même, le commissaire bolchevik aux Affaires étrangères reprochait à M. de Kühlmann, outre cette interruption des communications télégraphiques, les fausses nouvelles lancées par les agences allemandes; M. de Kühlmann lui rétorquait le grief, en ajoutait d'autres ; et tous les deux s'accusaient réciproquement de la lenteur suspecte des pourparlers. De temps en temps on tirait de son silence renfrogné le général Hoffmann, confident et témoin de l'État-major, qui frappait la table du poing et qui déjà, dès le début, avait failli tout casser. Enfin, le samedi 9 février, on annonçait officiellement, et simultanément par un communiqué allemand et par un communiqué autrichien, que, cette nuit-là, « à deux heures du matin, la paix avait été signée à Brest-Litovsk avec la République de l'Oukraine. » Le lendemain, dimanche 10, le président de la délégation russe, Trotsky, à son tour, annonçait que « la Russie s'abstient de signer un traité de paix formelle, mais déclare qu'elle considère comme terminé l'état de guerre avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, et qu'elle donne un ordre de démobilisation complète des forces russes sur tous les fronts. » Le 11, le feld-maréchal prince Léopold de Bavière offrait le dîner d'adieu, et, le 12 au soir, tout le monde était parti.

A peine Trotsky avait-il regagné Petrograd que le Soviet exposait, dans une proclamation « aux ouvriers et soldats allemands, » les raisons de son attitude. « La Russie, écrivait-il, déclare terminée la guerre avec les peuples allemand, autrichien, bulgare et turc. Les dés sont jetés ! Les junkers et les capitalistes des puissances centrales ne veulent pas conclure la paix avec le gouvernement des prolétaires... L'impérialisme des puissances centrales ne veut à aucun prix relâcher les peuples qu'il a capturés... C'est une provocation à la révolution russe, un coup porté en plein visage au prolétariat du monde entier. La délégation russe à Brest-Litovsk a accepté le défi. » Et, avec une violence redoublée, après des incidens nouveaux : « Le gouvernement allemand fait répandre la nouvelle que les troupes révolutionnaires

auraient été battues à Kieff par la Rada capitaliste de l'Oukraine. Il sait pertinemment que c'est un mensonge, mais il ne laisse passer aucune rectification dans la presse allemande, afin de présenter au peuple allemand comme un point acquis la paix mensongère conclue avec la Rada. Il ment en disant qu'il fera fournir par l'Oukraine du pain aux populations affamées de l'Autriche. Soldats allemands! Fermez au gouvernement allemand sa bouche de mensonge! Envoyez au diable ceux qui vous ont trompés, pour vous mener les yeux bandés sur les champs de bataille ! »

Assurément, cette proclamation n'était pas de style napoléonien, ni même de style révolutionnaire classique. Nos Jacobins, nos patriotes, se fussent exprimés sur un autre ton, et ce n'est pas exagérer de dire que l'accent en était jusqu'à présent inouï. Elle s'adressait non aux soldats russes et, pour cause, mais « aux soldats allemands ; » ce qui paraissait dénoter chez Lenine et Trotsky l'arrière-pensée, non de faire la guerre à l'Allemagne, avec leurs armées dissoutes, soit qu'ils ne le voulussent, soit qu'ils ne le pussent pas, mais de la lui faire faire par les siennes, en les mettant, à force de propagande et de fraternisation, au même point que les Russes. On ne doit pas *a priori* exclure comme impossible, bien qu'elle reste à établir et que les apparences tournent contre elle, l'idée de la sincérité des bolchevikis. Tout révolutionnaire nourrit une dose d'illusion qui se fonde sur une sorte de fatuité ingénue, et toute révolution se croit une révélation; la révolution russe plus que nulle autre, à cause du mysticisme inné, de l'espèce de « prophétisme » de la race. Elle se flatte d'être irrésistible. Chaque fois qu'elle fait craquer une allumette, il faut que la terre soit en feu. Comment ne déborderait-elle pas hors d'elle-même sur l'Allemagne et l'Autriche voisines, et comment les Empires, instruits par de telles leçons, ne se fondraient-ils pas, ne s'effondreraient-ils pas à son toucher ou seulement à son souffle?

Avec sa brutalité coutumière, qui, dans la circonstance, l'a servi à souhait, l'État-major allemand a coupé court à ce rêve. Il a compté, comme le premier jour du délai d'une semaine convenu pour la dénonciation de l'armistice, le jour où Trotsky, à Brest-Litovsk, sans conclure la paix, avait déclaré la fin de guerre; car, si « la fin de la guerre » n'était pas la signature de la paix, ce n'était que la fin de l'armistice; du 10 au 18, sept jours francs; et donc, le 18 à midi, les troupes impériales ont été remises en marche. Elles ont repris l'offensive sur deux points, formant ou se contentant de dessiner une tenaille entre les deux branches de laquelle elles menaçaient de serrer et de broyer la puis-

sance ou plutôt l'impuissance bolcheviste. Au Nord, elles ont marqué un mouvement sur Dvinsk jusqu'à la Dvina. Plus au Sud, elles descendirent de Kovel vers Loutsk. Ce fut pour elles une promenade; elles ne rencontrèrent personne et ne se heurtèrent à rien. Le vide même de l'immensité russe ne leur fut pas hostile, comme, en d'autres temps, il le fut à d'autres. La marche sur Loutsk avait du reste été précédée d'une certaine mise en scène; l'Allemagne n'avait pas tardé à faire valoir le titre qu'elle tenait de ses arrangemens avec la Rada de Kieff. Elle s'était ébranlée, disait-elle, « appelée par l'Oukraine, pour lui porter secours dans sa lutte pénible contre les Grands-Russes. » Elle était par là restaurée en sa véritable figure, dans le rôle, qu'elle interprète si bien, de protectrice des faibles. L'aide qu'on implorait d'elle sur le Dnieper, on l'implorait aussi sur la Baltique. Le cri des barons baltes s'élevait vers la Germanie maternelle, du fond des geôles de Cronstadt où les maximalistes les avaient enfermés. Son devoir était d'intervenir rapidement en Livonie et en Esthonie, ainsi qu'elle intervenait en Oukraine ; elle y manquerait d'autant moins que la Livonie et l'Esthonie lui ouvraient le chemin de Petrograd, ce chemin le long de la mer par laquelle ses colonnes pourraient être ravitaillées.

Mais ce ne sera pas la peine; en une étape, par la seule route de Dvinsk, elle est arrivée à son but. L'ombre de son bras redoutable ne s'était pas encore tout entière projetée sur le mur de l'Institut Smolny que « le président du Soviet, Oulianoff-Lenine, » et « le commisssaire du peuple pour les Affaires étrangères, Léon Trotsky, » se précipitaient au télégraphe. Et leur prose s'aplatissait au niveau de leur échine, elle même courbée au niveau de leur âme. Après une vaine querelle de procédure sur l'absence d'avertissement : « Le Soviet des Commissaires du peuple, gémissaient-ils, se voit dans l'obligation créée par les circonstances de déclarer qu'il consent à souscrire aux conditions qui avaient été proposées par les délégués de la Quadruple-Alliance à Brest-Litovsk. » Puis, plus docilement, plus servilement encore, comme s'ils avaient peur de ne pas s'humilier assez bas ni assez vite : « Le Soviet des Commissaires du peuple déclare que la réponse aux conditions précises de paix émises par le gouvernement allemand sera donnée incessamment. »

Ainsi, ce sont « les circonstances » qui ont « créé l'obligation » de « souscrire aux conditions » de la Quadruple-Alliance. Et l'on pourrait demander à Lenine et à Trotstky qui a « créé les circonstances; » mais leur empressement misérable à embrasser les genoux, à se rouler aux pieds de l'Allemagne dans la poussière et dans la boue

tranche le dialogue et interdit de leur demander quoi que ce soit. Cela sent très fort la comédie. L'essence du drame, suivant une définition célèbre, est de mêler le tragique et le comique, mais ce ne sont point ici des malheurs, des douleurs et des pleurs de théâtre. Il y a, dans le drame universel qui tire à son dénouement, trop de tragédie pour que la comédie qui s'y mêlerait ne le rende pas plus sombre et plus amer encore. De bonne foi ou non, incapables ou démens, ou traîtres qualifiés, par imbécillité ou par vénalité, Lenine et Trotsky avouent « se voir dans l'obligation de se soumettre aux conditions allemandes » qu'ils avaient si dédaigneusement rejetées, voilà huit jours, à Brest-Litovsk. Quelles conditions? Celles, peut-être, que Trotsky lui-même dénonçait et flétrissait comme une honte et comme un scandale, à savoir : « L'annexion de la Pologne, de la Lithuanie, de Riga, des îles Moon (Dago, Œsel), et le paiement d'une indemnité de vingt milliards de francs, probablement en or? » Que ce soient justement celles-là, ou d'autres, sur lesquelles on marchanderait, et que la capitulation préalable du Soviet lui permettrait de maquignonner, où est la paix « sans annexions, » et la paix « sans indemnités ; » où est « la paix démocratique, » la libre paix des peuples libérés? Mais où sont les armées russes? L'erreur ou le crime des bolchevikis a été d'agir comme s'il était indifférent, même pour obtenir la paix, d'avoir ou de n'avoir pas des forces à montrer; de s'être emprisonnés, pieds et poings liés, dans le cercle fatal : pour ne plus faire la guerre, démolir l'armée, et ensuite, parce qu'on a démoli l'armée, en être réduit à subir n'importe quelle paix. Erreur ou crime, ou les deux à la fois, ce sera demain la question. Il en est aujourd'hui de plus urgentes. Quoi qu'il en soit du cas Lenine et du cas Trotsky, que ce soient des fanatiques ou des scélérats, ou des adeptes d'une sorte de machiavélisme anarchiste qui ne regarde pas à la qualité des moyens, et passe par-dessus les frontières pour se placer au-dessus des patries, et se réaliser dans chacune d'elles au profit d'une classe, aux dépens des autres, employant contre les Alliés l'argent ennemi proclamé sans couleur comme sans odeur, jouant délibérément l'unité nationale contre la transformation sociale ; laissons aux psychologues le cas Lenine et le cas Trotsky ; mais retenons le fait de la défection russe, afin de parer à ses conséquences et d'en prévenir les répercussions.

La plus prochaine menace la Roumanie. Dès que les Empires du Centre ont été assurés de tenir leur paix avec l'Oukraine, ils ont voulu supprimer le dernier obstacle qui s'élevait d'autant plus entre eux et les approvisionnemens de blé que des incidens, que les Roumains

n'avaient pas cherchés, les incursions et les pillages des maximalistes, les avaient, comme nous l'avons dit, amenés à refluer en Bessarabie, jusque sur le Dniester, qui est le grand pourvoyeur d'Odessa. A cet effet, le maréchal de Mackensen, au nom du gouvernement allemand, a, le 6 février, sommé le gouvernement de Jassy d'engager dans un délai de quatre jours des négociations de paix, faute de quoi, ce délai expiré, il reprendrait les opérations militaires, interrompues par l'armistice étendu aux troupes roumaines. La Roumanie s'est alors trouvée dans cette situation paradoxale d'être pressée en même temps, d'une part par les Allemands, de l'autre par les bolchevikis, également tentés par la famine de se réconcilier sur son dos, et d'une troisième, en surcroît, par l'Oukraine, désireuse de la contraindre à évacuer la Bessarabie. Ce triple péril était grave pour une armée héroïque, mais isolée, et pour un peuple ferme en ses souvenirs comme en ses espérances, mais à demi expulsé de ses foyers. Quatre jours tout brefs pour répondre, c'était le couteau sur la gorge; et la réponse était en quelque manière dictée par la brièveté même du délai, arrachée, enlevée à la pointe du fer. On peut conjecturer ce qui s'est passé; et il n'y a pas à présent d'inconvénient à l'indiquer. Le Roi, le gouvernement, les représentans de la nation restés à Jassy, les chefs militaires, tout ce qui compte encore dans le pays s'est senti uni d'un commun cœur en un sentiment commun auquel il eût été aisé de donner sur le champ une expression commune. Mais il importait de voir auparavant si l'on pourrait être sinon entendu, au moins deviné du dehors: et, séparée du monde comme l'est la Roumanie sur son îlot, quatre jours pour recevoir ne fût-ce qu'un conseil étaient bien peu.

Il fallait donc gagner du temps. M. Bratiano, dans cet esprit, a présenté sa démission, que, dans le même esprit, le Roi a acceptée. Ensuite le souverain, marquant nettement ses intentions, a chargé le général Averesco, dont le nom est tout un programme, de composer le nouveau Cabinet. Pendant que ce ministère se formait, la couronne était constitutionnellement découverte, le pouvoir était constitutionnellement vacant, et la réponse exigée était impossible, puisqu'il n'y avait personne qui, constitutionnellement, pût la contresigner. Cet expédient permit de traîner les choses du 10 au 20; dix longues journées durant lesquelles la Roumanie interrogea, scruta anxieusement l'horizon. Mais tout a une fin. En butte à la fureur allemande, surexcitée et fouettée par la convoitise, à la rage des maximalistes qui ont arrêté, chassé, essayé de faire assassiner son

ministre à Petrograd, qui ont assiégé ses villes et ravagé ses campagnes, qui ont saisi ses navires dans les ports de la Mer Noire et les ont débaptisés et rebaptisés : *Révolution sociale, République roumaine, Délivrance*, les lançant comme des brûlots contre son trône et ses institutions (car le Soviet parle beaucoup de lâcher la Révolution chez l'ennemi, mais il ne l'a lâchée en fait que chez lui-même et chez les Alliés), la pauvre et loyale Roumanie a éprouvé combien elle était seule. Peu à peu se découvre, trop tard, une vérité qui aurait dû apparaître plus tôt. L'intervention de la Roumanie n'était souhaitable et ne pouvait être utile que si les puissances occidentales de l'Entente avaient, au préalable, établi une communication prompte et commode avec elle, et si elles s'étaient mises en mesure de la garantir contre la perfidie et l'ambition bulgares. Mais, du moment que l'expédition des Dardanelles avait échoué, et que le passage n'avait pu être ouvert, du moment que l'armée de Salonique piétinait sur place ou s'obstinait à chercher vers le Nord-Ouest un chemin qui ne la conduisait nulle part, à temps pour y sauver et maintenir ce qui, l'année d'avant, eût pu être sauvé et maintenu de la Serbie, renonçant à se frayer vers le Nord-Est un chemin qui l'eût peut-être conduite à Sofia et rapprochée de Bucarest, l'intervention perdait la plupart de ses chances, même si, derrière la Roumanie, se fût dressée une Russie forte et fidèle. Par l'infidélité de la Russie, tournant de plus en plus à la félonie, l'intervention roumaine, nécessairement, tournait en sacrifice. Mais aujourd'hui ? Nous aussi, avec la Roumanie, et à travers elle, nous sommes indirectement frappés. Le coup l'abat, mais le contrecoup nous atteint. Tandis que l'armée allemande de Linsingen, partie de Kovel, continue de marcher vers le Sud-Est, l'armée de Mackensen pourrait fort bien changer d'objectif et opérer une conversion. Salonique, en ce cas, pourrait avoir à se défendre comme camp retranché. Mais, pour demeurer dans le présent et dans le certain, la Roumanie va probablement se trouver hors d'état de faire autre chose que de s'incliner devant l'ultimatum allemand, et d'entamer les négociations que la fatalité lui impose. Déjà le comte Czernin est parti pour Bucarest, et M. de Kühlmann pour Focsany. Il se peut qu'avec un cynisme qui lui réussit, la diplomatie des Empires, après avoir donné au gouvernement roumain un délai pour entrer en négociations, lui donne un délai impératif pour accepter ses conditions. De toute façon, comme nous savons que la Roumanie ne nous a pas abandonnés, il faut qu'elle sache que nous ne l'abandonnons pas ; que l'Entente tient pour nulles ces paix séparées, que tout se revisera, et

que tout se réglera, mais ne se réglera définitivement qu'à la fin, partout, par tous et pour tous.

« Dieu est trop haut et la France est trop loin ! » disait-on jadis en Pologne. C'est notre fierté et notre récompense qu'on le dise maintenant encore en tout pays où un peuple souffre. La Pologne, trois fois démembrée dans le passé, vient de subir un quatrième partage. Tel est le fruit des promesses allemandes. Les Empires, obligés, coûte que coûte à autrui, de traiter avec une Oukraine qui avait un appétit de territoires égal au besoin qu'eux-mêmes avaient de pain, et d'autant plus illimité qu'elle n'avait jamais eu de limites, n'ayant jamais eu d'existence nationale, lui ont fait la mesure large. Ils lui ont taillé, à même la chair russe, le morceau le plus gros qu'elle ait pu avoir et peut-être un morceau plus gros qu'elle ne pourra l'emporter. Un point était tout spécialement délicat ; l'incision s'y faisait à vif ; c'est où la chair, administrativement russe, était, ethniquement, de la chair polonaise. Les Petits Russiens et les Polonais, voisins de toute éternité, ou presque, n'ont pourtant jamais été ni frères ni cousins. Jusqu'en Galicie, ils ne perdent guère une occasion de se le témoigner, et nous nous rappelons les confidences que nous recevions, il y a une vingtaine d'années, du P. Stojalowski, dont nous avons encore dans les yeux les yeux pleins tout ensemble de lumière et de mystère. En somme, dans leur hâte à faire naître le nouvel État et à tracer la nouvelle frontière, les Allemands n'y sont pas allés de main morte : ce n'est d'ailleurs pas leur coutume ; et sans doute n'attachaient-ils à ce travail bâclé, si peu digne de leur érudition, qui cependant s'est tant exercée sur la géographie et l'histoire de ces contrées, qu'une importance théorique et toute provisoire. Sans entrer dans le détail, qui ne pourra, s'il doit l'être un jour, être fixé que sur le terrain, il reste que le tracé projeté suivrait approximativement une ligne Sud-Nord à travers la province polonaise de Lublin, et une ligne Ouest-Est à travers le gouvernement de Grodno. L'Oukraine recevrait donc une partie de la Pologne sud-orientale et la région méridionale du gouvernement de Grodno. En particulier, elle recevrait l'ancien palatinat ou gouvernement de Kholm ou de Khelm, à l'Est de Lublin, si incontestablement polonais que, pour protester contre la spoliation, un double miracle s'est fait : toutes les Polognes se sont trouvées réunies, et, dans toutes les Polognes, tous les Polonais se sont trouvés d'accord.

La régence même, et le ministère, dits polonais, de Varsovie, quoique de fabrique allemande, le club polonais de la Chambre des

députés et la noblesse polonaise de la Chambre des Seigneurs du Reichsrath autrichien, des Polonais qui ont occupé ou occupent dans la monarchie les plus hautes fonctions gouvernementales, ministres ou anciens ministres, et, pour ainsi, dire anciens chanceliers, jusqu'au comte Agénor Goluchowski, ont élevé, dans leur indignation, une voix pareille à la trompette. Et, comme la frontière improvisée était moins solide que les murailles de Jéricho, au premier coup, elle s'est écroulée. Le président du conseil cisleithan, M. de Seidler, de la part du ministre commun austro-hongrois des Affaires étrangères, comte Czernin, a rectifié, non sans faire, des mobiles qui avaient poussé les Empires à des abus de générosité, une confession édifiante. Ce à quoi ils avaient tenu surtout, c'était à ce que « la République oukranienne mît à leur disposition l'excédent de sa production agricole ; » à ce qu'elle donnât, et tout de suite, à leur « héroïque population, autant que s'y prêteront des difficultés de transport extraordinairement grandes, les supplémens de denrées alimentaires qu'elle réclame à bon droit, qu'elle s'est mérités par de longues privations et par une résistance opiniâtre. » Mais, à présent que c'était fait, ou du moins que c'était signé, et que ces greniers d'abondance étaient à eux, qu'ils n'avaient plus qu'à les prendre, on pouvait bien réfléchir, et quelque peu se raviser, et un tantinet se dédire.

On le pouvait bien, puisque, « selon l'article 9 du traité de paix, toutes les dispositions de ce traité forment un tout indissoluble ; » que « les concessions faites par une des parties dans le traité dépendent ainsi de l'accomplissement de ses obligations par l'autre partie, » que la première concession faite par l'Oukraine, — concession dans tous les sens du mot, — était celle de l'excédent de sa production agricole ; » que, si elle n'était pas exécutée, il n'y avait plus de traité, il n'y avait point d'Oukraine, et que le traité devenait aussi caduc qu'il était léonin. « Les représentans de la Rada oukranienne et du gouvernement austro-hongrois, a précisé M. de Seidler, ont signé hier soir (18 février) une déclaration complémentaire, interprétant le traité de paix, d'après laquelle le gouvernement de Kholm ne revient pas à la République oukranienne, mais prévoyant qu'une commission mixte doit décider ultérieurement sur son sort d'après les principes ethnographiques et en tenant compte des désirs de la population. » Commission mixte, ou même commission tierce et, suivant la formule classique de la monarchie des Habsbourg, *tripartita*, car non seulement l'Autriche-Hongrie et l'Oukraine, mais la Pologne (quelle Pologne?), y enverront des délégués. En face de la tempête qui

grondait, l'Allemagne a filé toute l'huile que lui laisse sa guerre sous-marine. Y en a-t-il assez pour apaiser les flots? Il reste à la Pologne, — à la vraie, une et historique, à la seule qui ait vécu et qui puisse vivre, — il lui reste, depuis 1772, bien des sujets, autrichiens et prussiens, de haine et de rancune, au point que pour elle ce n'est plus un dilemme, c'est une équation qui se pose : résurrection-insurrection.

Par son traité avec l'Oukraine, l'Europe centrale, on le voit, n'est pas tirée de ses embarras ; elle n'en sera pas tirée par son traité avec le Soviet, si elle traite et si elle ne préfère pas en finir militairement ; si, après avoir extrait de la révolution russe ce qu'elle pouvait en extraire, elle n'extirpe pas d'auprès d'elle ce chancre qui la rongerait ; si, pour rentrer dans son argent, elle ne prenait pas ses assurances contre la démagogie exaspérée en anarchie ; si, ayant institué, entre elle et l'ancien Empire des tsars, des marches territoriales dont elle se réserve de faire des marchés économiques, de demi-colonies d'influence, d'exploitation et de ravitaillement à ses portes, elle ne profitait de sa chance et ne pensait à relever, sur les ruines qu'a faites le bolchevisme, et dans le dégoût qu'il a soulevé, un régime plus conforme ou moins contradictoire au sien, qui lui devrait pareillement sa mort et sa renaissance, mais chez qui la gratitude de la seconde effacerait et abolirait le souvenir de la première. Même un traité avec la Roumanie ne la tirerait pas encore d'affaire. Il n'en est pas moins évident que la fortune de la Quadruple-Alliance, ou mieux la fortune des Empires du Centre, ou mieux la fortune de l'Allemagne, remonte en Orient, où lentement, péniblement, mais progressivement, s'exécute le plan pangermaniste.

Et c'est pour nous de quoi non seulement méditer, mais nous résoudre. Plus l'Entente, vers l'Orient, est usée et désagrégée, soit par la violence extérieure, soit par la corruption intérieure, plus il nous faut la garder intacte et resserrée en Occident. Plus il nous y faut introduire de cohésion et d'homogénéité, si le volume même de l'Entente, et sa dislocation dans l'espace, et la diversité de mœurs, de traditions, de caractère des nations qui la composent, empêchent d'espérer davantage. Cohésion, pour ainsi dire, externe entre nations de l'Entente, de nation à nation ; homogénéité interne, entre les différens élémens, dans chaque nation. L'astuce allemande s'attaque, alternativement ou simultanément, à l'une et à l'autre. Pour la cohésion externe, elle tient, et les plus récens discours du Président Wilson au Congrès des États-Unis, de M. Lloyd George à la Chambre

des communes, de M. Orlando à la Chambre des députés italienne, l'ont affirmée et confirmée. M. Wilson a dit, avec un rare bonheur de langage, ce qu'il fallait dire après les derrières manifestations oratoires du comte Hertling et du comte Czernin, sans compter qu'en passant, il a fait des deux personnages des portraits joliment touchés ou suggéré d'eux des images fines et justes, vues d'un œil aigu, indiquées d'un doigt souple. Il n'a pas laissé paragraphe debout de la prétendue réponse de ces compères à ses quatorze articles, et, s'il a paru distinguer entre l'Allemagne et l'Autriche dans la perversité ou la malignité des intentions, cette indulgence ne l'a pas entraîné jusqu'à méconnaître l'impuissance pratique à passer aux actes, « causée à l'Autriche par ses alliances et par sa dépendance vis-à-vis de l'Allemagne. » Par-dessus tout, il a prononcé la parole nécessaire, le mot d'ordre : « Paix d'ensemble. » C'est-à-dire : quand la paix sera possible, il n'y aura de possible qu'une paix d'ensemble. L'Europe et les États-Unis, le monde n'en sauraient vouloir d'autre, parce que toute autre ne serait qu'une trève, origine de nouveaux et prochains conflits. En attendant, cette cohésion, cette homogénéité, que nous voulons mettre dans la conclusion de la paix, nous devons les mettre dans la conduite de la guerre, avec la tendance la plus générale vers l'unité, à défaut de l'unité même. C'est ce que M. Lloyd George interpellé à la Chambre des communes, à propos du rôle dévolu au Conseil supérieur de guerre qui siège à Versailles, et de la démission du chef d'état-major britannique, sir William Robertson, a fait ressortir vigoureusement. Et nous devons éliminer d'entre les membres, grands ou petits, de l'Entente tout ce qui pourrait être un germe de méfiance ou de défaut ou de diminution de confiance; M. Orlando l'a nettement fait entendre à Montecitorio, soutenu par un mouvement remarquable de l'opinion dans le Parlement et dans la presse. Le ton qu'il a employé a suffi pour que la divulgation du traité de Londres du 26 avril 1915 fût vidée de tout le venin dont les bolchevikis au service de l'intrigue allemande s'étaient réjouis de la charger. Rien n'est changé à la lettre des conventions ; ce qui est juré est juré ; mais, à côté de la lettre qui tue, il y a l'esprit qui vivifie ; le temps, qui est un grand maître, est aussi un galant homme. Là encore, c'est la parole du Président Wilson qui sera le mot d'ordre : « Tous ensemble. Paix d'ensemble. » L'acide germanique, versé entre les Latins et les Slaves, ne réussira pas à dissoudre l'Entente.

Quant à la cohésion intérieure dans chaque nation, il appartient à tous les citoyens, de toutes les classes, de la préserver et de la forti-

fier. A la vérité (et nous le constatons sans un dessein agressif qui irait contre notre objet), une seule classe la met en danger ou tout au moins en jeu. C'est celle qui se nomme « la classe ouvrière, » ou, pour être équitable, ce sont les meneurs qui s'arrogent le privilège et le monopole de parler en son nom. Leur plan, longtemps dissimulé ou flottant, s'étale maintenant à découvert, en plein relief, à arêtes tranchées. Il s'agit de profiter de la guerre pour accomplir ou avancer la révolution sociale, en substituant à tous les organes de l'État national les organes d'un État socialiste à venir et en devenir. Telle est la prétention que rien ne justifie, ni la préparation, ni la capacité, ni les services rendus, ni les sacrifices consentis, pas même le nombre, qui n'est ici qu'une apparence. L'audace seule fait la force. On s'est félicité chez nous de ce que le Conseil national du parti socialiste, réparant la faute de la Fédération de la Seine, avait résolu de ne point cesser de voter, à la Chambre, les crédits de guerre. Mais ce n'était qu'un incident, quelque intérêt qui s'y attache. Le fait capital réside dans la réunion à Londres d'une Conférence socialiste interalliée, qui prolonge le projet avorté de la Conférence internationale de Stockholm, et peut-être prépare une autre Conférence internationale autre part. Or, à la minute décisive, au pont tremblant où nous sommes arrivés, de semblables confabulations se tiendraient à pic sur l'abîme. Nous avons dit, nous répétons bien volontiers que, sauf quelques consciences ou intelligences malades, le patriotisme du parti socialiste en tant que tel et des socialistes en tant que Français ne peut pas être soupçonné. Mais l'Allemagne est aux aguets. On vient encore de la surprendre à l'ouvrage dans la Loire. Sur cet avertissement, et quelques autres signes, nous nous retournons vers l'étouffeur de monstres. Que les consuls veillent au dedans, pendant que l'armée monte sa garde au front. Purgeons le sol de la patrie, afin de pouvoir le délivrer. Dans le plus beau mythe qui soit sorti de l'imagination des hommes, avant d'assommer le brigand Cacus, Hercule, promenant l'éternelle justice, décapita l'hydre de Lerne et nettoya les écuries d'Augias.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.